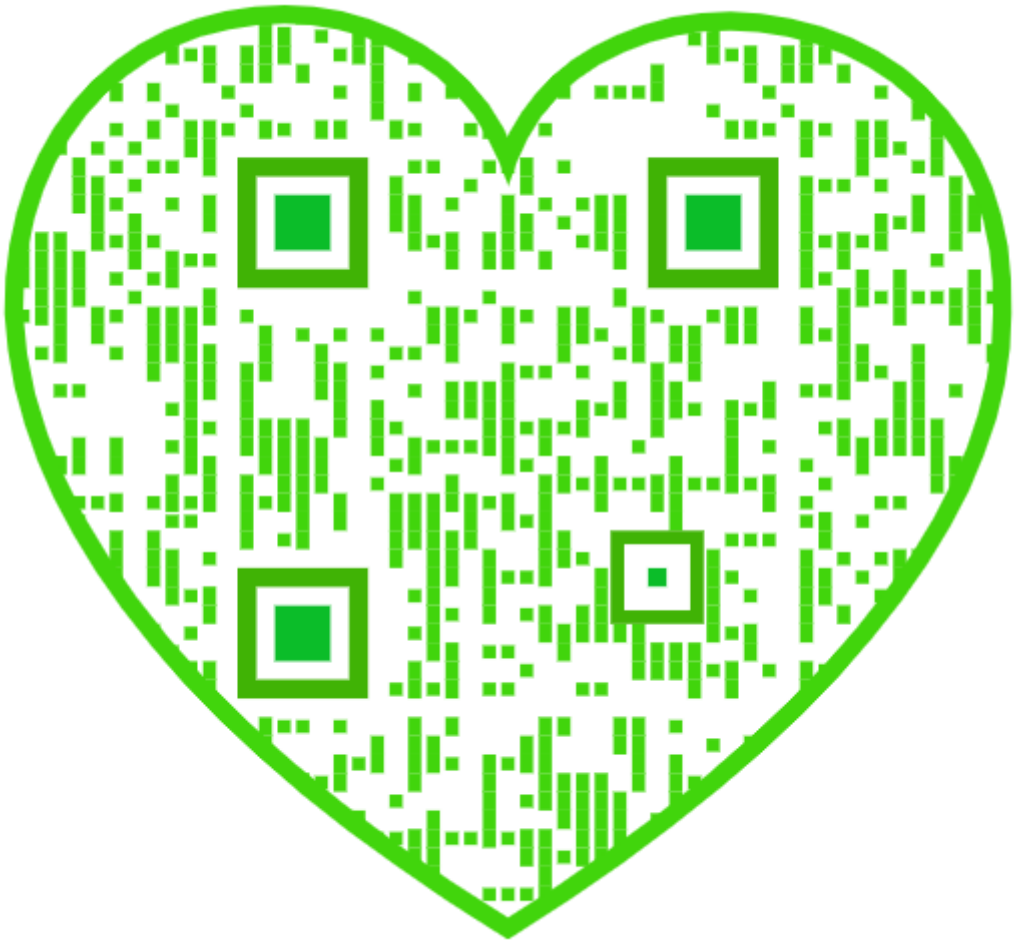
De Gulden Passer. Jaargang 34

bron
De Gulden Passer. Jaargang 34. De Nederlandsche Boekhandel, Antwerpen 1956

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/_gul005195601_01/colofon.php

Let op: boeken en tijdschriftjaargangen die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn. Welke vormen van gebruik zijn toegestaan voor dit werk of delen ervan, lees je in de gebruiksvoorwaarden.

dbnl digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren i.s.m.



[De Gulden Passer 1956]

Le livre au temps de Plantin

par H. de la Fontaine Verwey
Conservateur en chef de la bibliothèque de l'université d'Amsterdam, professeur à l'université d'Amsterdam

La vie de Plantin comprend la plus grande partie du XVI^e^ siècle. Etudier l'histoire du livre au temps du grand imprimeur, c'est suivre l'évolution de la typographie pendant le XVI^e^ siècle. Mais qu'est-ce que l'histoire du livre? C'est d'abord, bien entendu, l'histoire de la typographie du point de vue technique et artistique. C'est aussi l'histoire de la situation de l'imprimerie dans la vie sociale, politique et économique. C'est, enfin et surtout, l'histoire du rôle que le livre a joué comme agent des forces spirituelles et matérielles, comme miroir de la civilisation d'une certaine période. Or, sous ce rapport, le XVI^e^ siècle est unique. C'est le plus livresque des siècles. Dans aucune période de l'histoire, le livre n'a reflété si fidèlement, si complètement toutes les activités humaines, tous les aspects d'une civilisation.

Je me propose de parcourir rapidement l'histoire du livre au XVI^e^ siècle de ce triple point de vue, en prenant comme points de repère trois années: celle de la naissance de Plantin, 1520; celle de ses débuts comme imprimeur, 1555; et, enfin, celle de sa mort, 1589. En comparant l'un après l'autre les trois aspects de l'histoire du livre dans ces trois années, nous aurons, je l'espère, au moins une impression sommaire de ce que c'est que le livre au temps de Plantin.

I

Commençons par jeter un coup-d'oeil sur la perspective la plus large: le livre comme miroir de la civilisation.

A la naissance de Plantin, en 1520, l'ère des incunables est terminée. En parlant de cette période héroïque il ne faut jamais oublier que l'imprimerie n'est pas née dans l'Italie de la Renaissance, mais dans les pays du Nord; qu'elle est une invention du Moyen-âge dans sa dernière étape, alors que l'édifice commence déjà à s'écrouler et que de grands changements s'annoncent. Il n'est pas tout à fait exact de dire, comme on le fait bien souvent, que l'imprimerie a été une des forces qui ont réveillé les esprits. Au contraire, dans les pays du Nord, sauf quelques exceptions remarquables, à part quelques initiatives restées sans lendemain, l'imprimerie ne s'est mise au service des idées nouvelles qu'assez tard et d'une manière hésitante. Il n'y a qu'à feuilleter les incunables imprimées hors de l'Italie, pour constater que parmi eux les ouvrages d'auteurs modernes ne forment qu'une petite minorité. La plupart des impressions du XV^{e} siècle sont des textes déjà anciens, théologiques, liturgiques, juridiques, médicaux, etc., ainsi que des éditions scolaires, bref des livres promis à une large vente. Il s'ensuit que les incunables imprimés dans les pays du Nord ne reflètent qu'une partie de la vie spirituelle de cette époque, la partie la plus moyenâgeuse, la moins progressive.

Au début du XVI^{e} siècle, vers le temps de la naissance de Plantin, il y a un grand changement. La Renaissance franchit les Alpes et partout, en France et aux Pays-Bas, on commence à imprimer en grand nombre des éditions savantes d'auteurs classiques et des travaux d'humanistes. Aux genres anciens qui continuent de paraître et de trouver un grand public, s'ajoutent maintenant des genres nouveaux. Plus encore que les érudits italiens et les voyageurs revenant du pays de la Renaissance, les livres venus d'Italie, et bientôt réimprimés en-deçà des Alpes, ont été les messagers des idées nouvelles, qui suscitent cet enthousiasme pour les humanités ressemblant parfois à une ivresse collective.

Le grand idéal de l'Humanisme, c'est, comme l'a dit Abel Lefranc, ‘faire pénétrer partout, *par le livre*, la bonne parole de la science’. Erasme, le premier grand écrivain qui travaille directement pour l'imprimerie et que l'on peut nommer le premier journaliste, proclame la ‘restitution des bonnes lettres’. Comme Jean Second, le plus grand poète néolatin, Erasme est un citoyen

de l'Europe, qui possède une langue et une civilisation communes. N'oublions pas qu'en même temps la Renaissance opère le réveil des langues et des littératures nationales. Mais il n'y a que les ‘bonnes lettres’. Avant les artistes venus d'Italie, ce sont des livres qui ont montré aux amateurs (et qui n'est pas amateur en ce temps heureux?) les formes nouvelles de l'art classique retrouvée. Livres d'architecture, d'archéologie, de numismatique, recueils de portraits, de calligraphie etc., trouvent un public enthousiaste, prêt à s'inspirer de ces beaux modèles. Comme l'a dit Pierre de Nolhac, ‘le savoir devient une volupté’. Des sources nouvelles ayant été découvertes, on s'occupe beaucoup de sciences naturelles, médicales, mathématiques, etc. Toutefois, dans ce foisonnement d'expériences et d'observations, une méthode sûre et scientifique fait encore défaut. Des spéculations aventureuses et fantaisistes ne manquent pas. L'astrologie, la démonomanie et l'alchimie sont en plein essor.

La grande préoccupation des esprits, c'est la religion. Selon la forte parole de M. Lucien Febvre, le XVI^e^ siècle est ‘un siècle qui veut croire’. Nombreux sont ceux qui comme Erasme pensent que la ‘restitution des bonnes lettres’ apportera d'elle-même la restitution du Christianisme, c'est-à-dire la réforme intérieure de l'église, son épuration et l'abolition des abus que tout le monde souhaite. Faire connaître la parole de Dieu dans le texte primitif et pur, c'est le but que se propose le cardinal Ximenès avec la Bible polyglotte de Complutum (1514 à 1517), devancée par le Nouveau Testament d'Erasme de 1516. Même après l'entrée en scène de Luther on garde l'espoir d'une réformation pacifique de l'église.

De même que dans la religion, on s'attend dans la politique internationale à des temps plus paisibles. A un moment les ambitions des Habsbourg et des Valois semblent s'équilibrer. Ce qu'on demande surtout aux auteurs classiques, ce sont des leçons de science et de morale politiques: quelles sont les qualités et les devoirs d'un bon prince, comment faut-il gouverner un état, etc.? Sur ces sujets les livres abondent.

La première moitié du XVI^e^ siècle est pleine de lumière, pleine d'espoir; c'est une période de changement et d'effervescence où tout semble être en crise de croissance. Derrière ce grouillement

d'idées et de pensées, souvent peu claires et désordonnées, il y a toujours l'immense espoir d'un âge d'or à venir. On pourrait dire que le bruit des presses d'imprimerie est l'accompagnement musical de ces chants d'allégresse et d'espérance.

En 1555, notre second point de repère, la Renaissance est à son apogée tant en France qu'aux Pays-Bas. ‘Les années voisines de 1555’ a dit Abel Lefranc ‘constituent une période presque unique dans notre histoire: celle qui voit s'épanouir toutes les grandes conquêtes de la Renaissance, avant le grand déchirement des guerres de religion’. En effet, bientôt commence la moitié sombre du XVI^{e} siècle, celle qui coïncide avec la carrière de Plantin. L'un après l'autre, les beaux rêves s'évanouissent. Déjà dès le début du Concile de Trente, il devient manifeste que le schisme dans l'église est irréparable. Le mouvement déclenché par Luther s'est enlisé, la révolte des anabaptistes a été subjuguée, mais, animés d'une foi inébranlable, les Calvinistes prennent la direction de l'action protestante. L'église catholique, réorganisée par le Concile de Trente, fortifiée par la ‘militia Christi’ de Loyola, reprend ses forces. Dans la politique internationale, il n'est plus question d'équilibre durable. La France et l'Angleterre montrent de façon indubitable que jamais elles ne se résigneront à accepter la prépondérance espagnole. L'ère des nationalismes a commencée. Une période de luttes sanglantes, religieuses et politiques, intérieures et extérieures, s'ouvre.

C'est justement aux Pays-Bas, au centre des anciens domaines bourguignons, qui se trouvent au point culminant de leur richesse et dont Anvers est la métropole commerciale, que les grandes forces du XVI^{e} siècle s'affrontent pour la première fois. Peu après 1555 commence la période de dix années que les historiens des Pays-Bas ont baptisée: le prélude de la guerre de quatre-vingts ans. C'est alors qu'Anvers devient le quartier général du Calvinisme militant et de toutes les forces qui s'opposent à l'absolutisme du roi d'Espagne. Dans la lutte qui s'engage, l'imprimerie sera l'arme la plus redoutable peut-être. Dans aucune guerre la presse d'imprimerie n'a joué un rôle si important et si décisif. Toute l'imprimerie est mobilisée dans cette lutte sans merci.

Passons en revue ces troupes en ordre de bataille.

Pour les deux parties, le livre essentiel est la Bible. Les travaux de Ximenès et d'Erasme sont surpassés par la Bible royale de Plantin (1568-72). Il y a des éditions innombrables de Bibles grecques et latines et de traductions de la Vulgate dite de Louvain. Du côté protestant, plusieurs traductions l'une à côté de l'autre pour les divers groupements. Le Concile de Trente ayant corrigé les textes liturgiques, les missels, les bréviaires, les diurnaux etc., toute la littérature liturgique doit être renouvelée. Passons sur les catéchismes, les confessions de foi, les psautiers etc. On ne peut plus compter le nombre de livres de polémique religieuse qui sortent des presses infatigables.

Comme la polémique religieuse, la polémique politique fait rage. Des centaines, des milliers de pamphlets qui jouent le rôle qu'auront plus tard les journaux, sont rédigés par de véritables ‘braintrusts’, des bureaux de propagande bien organisés, qui s'occupent à les faire imprimer et distribuer.

Dans cette lutte religieuse et politique qui divise si profondément les Pays-Bas, il semble que tout le monde doit choisir, que le neutralisme est impossible. Ce n'est pas exact. Il y a toujours un nombre d'esprits, et parmi les meilleurs, qui se tiennent au-dessus de la mêlée, qui croient fermement qu'enfin la vérité vaincra d'elle-même et que le règne de Dieu arrivera sur la terre. Parmi ces ‘neutralistes’ qu'on peut comparer sous certains rapports avec les ‘politiques’ et qui sont appelés d'un nom peu exact, les ‘libertins’, il y a plusieurs groupes. D'abord il y a ceux que dans la première moitié du siècle on appelle les évangéliques, les tenants d'Erasme, qui maintenant doivent se taire et chercher un refuge dans ce que M. Saulnier a nommé ‘l'hésuchisme’. Ensuite, il y a les spiritualistes qui s'inspirent des mystiques allemands et néerlandais, des sermons de Tauler, de la *Théologie germanique* (publiée dans les traductions de Sébastien Castellion par Plantin en 1558) et des écrits de Sébastien Franck. Ils pensent qu'on n'a nullement besoin de l'église et des sacrements pour se mettre en rapport avec Dieu, que l'on peut atteindre Dieu directement dans son for intérieur et que c'est par là que Dieu devient homme et l'homme Dieu. Cette théorie, née du mysticisme médiéval, présente certaines ressemblances avec la doctrine

des stoïciens, renouvelée par Juste Lipse et ses amis.

Aux Pays-Bas, une partie des spiritualistes s'est groupée successivement autour de quelques prophètes qui organisent des sectes secrètes. Leurs membres qui se tiennent en dehors de la division traditionnelle entre catholicisme et protestantisme, se montrent toutefois des adhérents fidèles des églises dominantes dans les pays qu'ils habitent. Attitude étrange qui leur vaut bien souvent l'accusation d'hypocrisie! Ces sectes ont leurs livres de doctrine et de liturgie, qui sont imprimés et distribués dans le plus grand secret. On sait que Plantin a suivi le prophète Henri Nicolas, fondateur de la Famille de la Charité dont il a imprimé les nombreux livres, et que plus tard, comme d'ailleurs son ami Arias Montanus, confesseur du roi d'Espagne et éditeur de la Bible royale, il a eu des relations suivies avec le prophète Barrefelt dit Hiel dont il a traduit les travaux en français.

1589, troisième point de repère!

Le fait nouveau, inouï, riche en conséquences, c'est que l'insurrection des Pays-Bas, révolte d'un petit nombre d'hommes déterminés, dont Guillaume d'Orange est le chef, contre une puissance mondiale, aboutit à faire une brèche dans le mur de la prépondérance espagnole et à établir la première république démocratique des temps modernes. Bien que la lutte restera encore indécise pour longtemps, cet événement a une profonde influence sur le monde du livre. Le centre spirituel et économique se déplace vers le Nord: Amsterdam prend la place d'Anvers et Leyde devient le siège d'une université protestante. Dans la même période de nouvelles préoccupations scientifiques et littéraires deviennent manifestes et de nouveaux genres de livres apparaissent. D'une manière générale on peut dire que tout ce qui, dans la première moitié du siècle était encore confus, fantaisiste et incertain, va devenir plus sérieux, plus solide. Citons un exemple. Si la découverte de l'Amérique et des Indes n'avait eu avant 1550 qu'assez peu d'influence sur la littérature géographique, toujours basée sur Ptolémée, on s'occupe maintenant très sérieusement de l'étude de la géographie. Le travail systématique des grands géographes flamands Mercator et Ortelius est continué dans le Nord. Le premier atlas maritime, celui de Waghenaer, est publié par l'im-

primerie plantinienne de Leyde en 1584. Quelques années plus tard un éditeur d'Amsterdam, Cornelis Claesz, commence la publication des journaux de voyage relatant les découvertes des Hollandais, qui sont imprimés simultanément en plusieurs langues. La jeune université de Leyde qui attire beaucoup d'étudiants, venus de partout, obtient rapidement une grande renommée par son école de philologie, fondée par Lipse, Scaliger et Heinsius, dont les livres sont imprimés par Plantin et ses successeurs, et plus tard par les Elsevier. Le néerlandais, langue nationale de la plus grande partie des Pays-Bas, est soigneusement inventorié et analysé. Après le premier grand dictionnaire, le *Thesaurus linguae theutonicae*, publié par Plantin en 1573, et le dictionnaire étymologique de son collaborateur Kiliaen, publié en 1574, il y a maintenant la première grammaire, le *Twe-spraeck van de letterkunst*, publiée par Plantin en 1584 et composée par un groupe de ses amis hollandais, parmi lesquels Coornhert et Spiegel. Parmi les publications scientifiques, basées sur des observations exactes, mentionnons les travaux botaniques de Dodonaeus, de Clusius et de Lobelius, imprimés d'abord à Anvers et continués ensuite dans le Nord, et comme exemple d'une étude de mathématique basée sur une vraie méthode, le petit livre de Simon Stevin sur le 'Dixième' (Leyde 1584), qui est à la base de notre système décimal.

En 1589 Plantin, rentré de Leyde, meurt à Anvers, la ville qu'il aimait tant. Ayant perdu beaucoup de son importance économique, Anvers sera bientôt un des bastions du grand mouvement de la Contre-Réforme. En cette même année 1589 la jeune République se trouve dans la période critique qui décidera de son avenir. Elle sortira glorieusement de cette épreuve et entrera bientôt dans ce que l'on nomme son siècle d'or, la première moitié du XVII^{e} siècle. Dans les dernières années de sa vie le vieux Plantin avait vanté plusieurs fois la liberté de conscience qu'il avait trouvée dans la République. L'esprit de tolérance y sera désormais une tradition, tradition qui explique que pendant les XVII^{e} et XVIII^{e} siècles la Hollande sera l'imprimeur de l'Europe entière.

II

Après cette revue trop rapide de l'histoire du livre comme instrument de la civilisation, considérons maintenant le second aspect: la situation de l'imprimerie dans la vie sociale, politique et économique.

Quelle était cette situation vers 1520?

Quelques années plus tôt, en 1514, celui qui avait révolutionné la typographie, qui avait marqué de sa forte personnalité le passage du temps primitif, l'ère des incunables, au temps moderne, était mort: Alde Manuce. Avant lui l'imprimerie était quelque peu une aventure (Gutenberg n'avait-il pas parlé de son ‘Affentur und Kunst’?). C'était un métier jeune qui devait encore chercher sa voie, une industrie nouvelle créée de toutes pièces qui devait se débrouiller avec des problèmes difficiles de financement, de transport, de salaires, etc. Les premiers imprimeurs étaient des gens de partout: des scribes, des calligraphes qui voyaient leur gagne-pain menacé, des artisans venus des techniques voisines: orfèvres, monnayeurs; des commerçants et des bailleurs de fonds en quête d'une spéculation avantageuse, beaucoup d'ecclésiastiques et d'étudiants râtés. On trouve des imprimeries un peu partout, même dans les villes où on les attendrait le moins. Ces installations sont bien souvent dûes à des initiatives privées, à des protections de princes, de prélats ou d'universités. Peu à peu, surtout après la crise de 1480, crise de surproduction, on s'aperçoit que les petites entreprises sont peu rentables; seuls subsistent les grands établissements, surtout ceux qui sont installés dans les grandes villes commerciales qui offrent les meilleures possibilités de transport.

Alde avait été un imprimeur comme le monde n'en avait pas encore vu. Il avait ébauché un programme grandiose d'éditions et il l'avait exécuté. Sa plus grande gloire est sa collection imposante d' ‘editiones principes’, comprenant presque toute la littérature classique, surtout grecque. Ensuite, ayant compris que l'étudiant avait besoin de livres à bon marché, il avait publié la célèbre série de format in-douze, les premiers ‘pocket-books’. Fondateur d'une académie, il avait su attacher à sa maison les plus grands savants

du monde, parmi lesquels Erasme. Pour la propagation de l'humanisme personne n'a plus de mérites que le grand imprimeur vénitien. Bientôt ses livres sont copiés et imités à Lyon, à Paris, partout.

Comment se présente la situation en 1555?

Après la mort d'Alde l'imprimerie italienne est devenue de moindre importance. C'est en France, nous l'avons vu déjà, que la Renaissance porte sa plus belle floraison. Les grands imprimeurs humanistes se succèdent: Jodocus Badius, Simon de Colines, la dynastie des Estienne, dominé par Robert I, grand savant doublé d'un grand imprimeur. Le roi François I, le 'père des arts et des lettres' qui en 1530 institue les lecteurs royaux, s'intéresse activement à l'imprimerie; il fait nommer des imprimeurs royaux; grâce à l'initiative royale les célèbres 'grecs du roi' sont gravés par Claude Garamont.

Malgré la protection royale les imprimeurs ont bien souvent la vie difficile. A chaque moment il y a des démêlés avec la Sorbonne, des difficultés corporatives, des grèves etc. En 1550 Robert Estienne quitte Paris clandestinement pour se fixer à Genève où il peut professer librement la religion protestante. L'imprimerie, devenue une grande industrie, cherche la liberté et abhorre les censures, les mesures de police, les réglementations corporatives trop strictes. C'est ce qui explique l'essor rapide d'Anvers, ville libre entre toutes, comme métropole de l'imprimerie. Ce n'est pas par hasard que le jeune Français Christophe Plantin y fonde une imprimerie qui va devenir la plus grande du monde. Mais lui aussi s'apercevra bientôt qu'on est dans la moitié sombre du XVI^{e} siècle.

Le temps des imprimeurs savants, des Alde, des Estienne, est passé. Dans ces temps troubles il faut des hommes habiles, connaissant à fond leur métier et les possibilités commerciales toujours changeantes. Pour tenir le coup, il faut avoir le goût des entreprises aventureuses. Le nouveau type créé par le XVI^{e} siècle, le marchand cosmopolite, fait son entrée dans le monde des livres. Toutefois, l'imprimerie n'est pas un métier comme un autre. Impliqués à chaque moment dans la lutte religieuse et politique, les imprimeurs doivent choisir l'un ou l'autre des partis. Parmi eux il y a des idéalistes et des opportunistes, des martyrs et des spéculateurs.

Il y a aussi des ‘libertins’, qui ne choisissent pas et travaillent à la fois pour les deux partis. A côté du marché officiel, toute une industrie de livres clandestins commence à se développer.

Il est très intéressant d'observer de près l'organisation de l'impression de livres prohibés. Déjà dans la première moitié du siècle on trouve des exemples de noms d'imprimeurs et de lieux fictifs, de millésimes apocryphes etc. Ces systèmes sont portés à la perfection pendant les troubles. Le danger étant devenu trop grand, même à Anvers, on voit plusieurs imprimeurs chercher un refuge où ils seront hors d'atteinte de l'autorité royale. Ils se fixent à Londres, à Emden, à Sedan, à Rouen ou bien à Vianen, baronnie libre du seigneur de Bréderode, le ‘grand gueux’. L'édition des Bibles protestantes, tirées à des milliers d'exemplaires, exige toute une organisation: il faut des bailleurs de fonds, des savants capables de réviser et de corriger les textes, et un rayon de colporteurs ambulants. Déjà dans l'édition de ces Bibles et d'autres livres religieux la concurrence se fait sentir. Il y a aussi des imprimeurs qui misent sur deux tableaux. Plantin qui en 1566 compte sur la victoire de la cause des rebelles, envoie en secret un de ses collaborateurs à Vianen pour y installer une imprimerie de livres protestants. Il se donne beaucoup de peine pour cacher son jeu.

D'autre part, les changements dans la liturgie, ordonnés par le Concile de Trente, ont pour conséquence le renouvellement de la littérature liturgique. On sait que Plantin, aidé par son protecteur, le cardinal Granvelle, s'est assuré des privilèges aux Pays-Bas et en Espagne pour les livres de liturgie et qu'il s'est spécialisé dans ce genre de publications qui a fait sa fortune et celle de ses successeurs. Par une ironie de l'histoire, ces livres de liturgie catholique seront imprimés en grand nombre depuis le XVII^{e} siècle par des imprimeurs protestants de Hollande, pratique qui s'est conservée jusqu'à l'heure actuelle.

1589, troisième point de repère.

La situation est bien changée. Après la fondation de la République des Provinces-Unies et surtout après la reprise de la ville par Alexandre Farnèse, Anvers n'est plus la métropole de l'imprimerie. Beaucoup d'imprimeurs protestants de cette ville se sont

établis dans les villes du Nord, surtout à Amsterdam, nouveau centre du commerce mondial, et à Leyde où la jeune université attire les imprimeurs et les libraires. Suivant son ami Juste Lipse, Plantin, tout en restant fidèle à la religion catholique, se fixe à Leyde et y devient l'imprimeur officiel de l'Université et des Etats-Généraux. Rentré à Anvers après deux années, il laisse son imprimerie hollandaise à son gendre Raphelingius, qui peu après est nommé professeur à l'université. L'imprimerie qui va rendre célèbre la ville de Leyde dans le monde entier, ne sera pas l'établissement fondé par Plantin, mais celui des descendants de son ancien apprenti Elsevier. Pendant le siècle d'or de la République des Provinces-Unies de grandes maisons, comme celle des Elsevier, des Blaeu et des Janssonius, qui suivant l'exemple donné par Plantin, s'occupent de tous les genres de livres, s'emparent d'une grande partie du marché mondial.

III

Regardons maintenant pendant quelques instants l'aspect extérieur du livre au XVI^{e} siècle.

Prenant encore une fois l'année 1520 comme point de départ, on peut constater que par les efforts d'Alde Manuce qui venait de disparaître, le livre s'était complètement émancipé du manuscrit dont pendant le XV^{e} siècle il avait été l'imitation plus ou moins fidèle. Enfin, le livre typographié a trouvé sa forme à lui: les caractères, les formats, la décoration, l'illustration, tout est devenu maintenant indépendant, autonome. Un des plus grands mérites d'Alde, c'est d'avoir donné au caractère dit romain sa forme définitive, désormais classique. Au cours du XVI^{e} siècle les caractères romains ont supplanté graduellement et presque partout les caractères gothiques. Cette victoire n'est pas dûe aux qualités esthétiques du romain; elle n'est que la suite logique du triomphe de la Renaissance, c'est-à-dire des genres littéraires qui se sont imposés à la suite de la Renaissance. C'est aussi à Alde que nous devons la création du caractère cursif dit italique. Là aussi, il n'était pas question de considérations d'ordre esthétique. Il s'agit simple-

ment de construire un caractère assez étroit qui pourrait servir pour les éditions de petit format et à bon marché, les ‘pocket-books’. A côté des italiques d'Alde, il y a les ‘cancellaresca’ de Lodovico Vicentino degli Arrighi, qui viennent directement de la calligraphie et qui sont créées spécialement pour des plaquettes destinées aux bibliophiles. Par la suite les caractères romains et italiques se feront concurrence jusqu'à la fin du siècle. Peu à peu une division du travail s'élabore: le romain devient le caractère usuel, tandis que l'italique se résigne à jouer un rôle complémentaire.

Alde Manuce s'est peu occupé de livres illustrés. Pourtant c'est lui qui a imprimé le plus beau livre de la Renaissance, la célèbre *Hypnerotomachia Poliphili* (1499), ornée de gravures sur bois dans le style vénitien aussi léger que simple. Venise est le centre d'où le nouveau style s'est propagé. A mesure que la Renaissance s'empare du livre, le nombre des livres illustrés diminue. Auparavent, dans les incunables les illustrations servaient surtout à aider le public pour qui la lecture était encore bien souvent un travail difficile. L'Humanisme a horreur de l'analphabétisme et ne tolère l'illustration que là où elle est absolument nécessaire pour comprendre le texte. C'est ce qui explique qu'on ne trouve jamais d'illustrations dans les éditions de textes classiques et les travaux des humanistes, à l'opposé des livres sur les sciences, l'histoire naturelle, les mathématiques etc., qui sont bien souvent illustrés par de grands artistes. En 1522 un jeune Italien, André Alciat, professeur de droit et poète, compose un recueil d'emblèmes, dans lequel il veut expliquer les images par les vers et les vers par les images. Ce premier essai est l'origine d'un nouveau genre du livre illustré, bien caractéristique de la Renaissance et promis à un grand avenir: la littérature emblématique.

Dans la décoration du livre nous retrouvons le même effort vers la simplicité classique qui est à la base de l'art de la Renaissance. Tandis qu'en France et ailleurs, la décoration typographique, surtout des livres d'heures et des romans de chevalerie, reste fidèle aux caractéristiques de l'art gothique: grouillement touffu des motifs sur le titre et dans les encadrements, formes bizarres des lettrines etc., les imprimeurs italiens se servent comme éléments

décoratifs du jeu élégant et léger d'arabesques, de grotesques, de volutes et de spirales, tirées de l'arsenal de la Renaissance.

En 1555, notre second point de repère, l'art typographique de la Renaissance est à son apogée. Mais ce n'est plus l'Italie, c'est la France qui est maintenant le centre du mouvement typographique et artistique. Les imprimeurs français ont suivi l'exemple italien, mais ils y ont ajouté une grâce et une élégance toute françaises. L'initiateur de la nouvelle typographie en France avait été Geoffroy Tory, humaniste, décorateur et imprimeur, qui déjà en 1529 dans son *Champfleury* avait étudié les proportions des lettres et propagé l'emploi du caractère romain. Ses théories sont mises en pratique par le grand imprimeur Simon de Colines. Ce dernier renouvelle la typographie et ses heureuses initiatives sont suivies par Robert Estienne, qui comme imprimeur aussi bien que comme éditeur doit être appelé l'Alde français. Le plus grand architecte du livre à cette époque est sans doute l'imprimeur lyonnais Jean de Tournes, dont tous les livres, jusque dans leurs détails infimes, montrent une noble harmonie.

Les caractères romains gravés par Claude Garamont, devenus d'un emploi général pour les textes latins, sont la continuation et l'apothéose du travail d'Alde. Les italiques de Robert Granjon unissent à la sobriété des cursives aldines l'élégance calligraphique des ‘cancellaresca’ de Vincentino. N'a-t-on pas parlé des ‘grecs du Roi’, gravés par Garamont, comme de la plus belle symphonie typographique, qui existe?

Quant à l'illustration, le *Songe de Poliphile* (1546), l'adaptation française de l'*Hypnerotomachia Poliphili*, dont les gravures surpassent en beauté parfois les originaux italiens, devient ‘la Bible de la Renaissance’. L'illustrateur attitré des beaux livres de Jean de Tournes est le gracieux ‘petit Bernard’. Dans les livres d'emblèmes, qui jouissent d'une grande vogue, les dessinateurs rivalisent d'ingéniosité avec les poètes.

Depuis Geoffroy Tory la décoration du livre, même du livre liturgique, respire l'art de la Renaissance. Dans leur simplicité élégante, lettres ornées, encadrements, bandeaux, fleurons et ‘fleurs d'imprimeur’ témoignent en même temps d'une compréhension parfaite de la chose typographique. Guidés par un goût très sûr

ces imprimeurs savent éviter tout excès, toute surabondance dans la décoration. Il y en a même qui vont jusqu'à la suppression presque totale de la décoration. Le plus sévère est Michel de Vascosan, maître de la typographie pure. Vraiment, les livres français d'environ 1555 sont les plus beaux qu'on ait jamais faits!

Hélas, cet âge d'or de la typographie française, bientôt brisé par les guerres de religion, sera de courte durée. Mais les efforts des grands imprimeurs ne sont pas perdus. A l'étranger on s'efforce de suivre leur exemple, surtout aux Pays-Bas qui, dans les temps à venir, vont donner la note à l'imprimerie. Si Plantin n'est pas le premier imprimeur d'Anvers qui se sert du nouveau matériel français, il ne cessera pendant sa longue carrière de renouveler son équipement typographique et de rester en relations suivies avec les meilleurs graveurs de poinçons de France, comme Robert Granjon qu'il fait venir à Anvers. Quoique ni Plantin ni ses collègues ne réussissent à égaler le travail des imprimeurs français, c'est surtout grâce à l'architypographe que le style nouveau est adapté généralement aux Pays-Bas où on commence même d'employer les caractères romains pour des textes en néerlandais. Sous l'impulsion de Plantin une pléïade d'excellents graveurs sur bois est formée à Anvers, qui travaille pour l'illustration des livres.

1589... En quarante-cinq ans le style italo-français a pris racine. Jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle les caractères garderont leurs formes classiques, créées par Garamont et Granjon. Mais dans l'illustration comme dans la décoration du livre la simplicité du style renaissance est remplacée peu à peu par la somptuosité du style baroque. Le titre imprimé a perdu sa sobriété lapidaire et est doublé par le titre gravé, orné de sujets mythologiques. La gravure sur bois, ce vieux camarade de la typographie, est supplantée par la gravure sur cuivre qui permet à l'artiste de s'exprimer de façon plus personnelle, plus variée, mais qui rompt l'unité typographique. Bien caractéristique du style baroque sont les livres de liturgie, comme ceux édités par Plantin, dans lesquels la variété et la richesse de la typographie rivalise avec la virtuosité et l'ingéniosité de la gravure au burin. C'est ce style qui dominera pendant un siècle. Il atteindra son apogée à Anvers dans les livres illustrés par Rubens et ses élèves, tandisqu'en Hollande les fastes

du baroque seront toujours tempérés par un certain réalisme.

Voilà, dans un raccourci trop rapide, les trois aspects de l'histoire du livre pendant le XVI^{e} siècle. J'ai voulu parler du livre au temps de Plantin, non de Plantin lui-même. Si pourtant son nom a été cité maintes fois dans cette conférence, c'est que je n'ai pu l'éviter. Sur tous les chemins, grands et petits, droits et détournés, qui mènent vers le monde du livre en cette époque, on rencontre à chaque moment l'architypographe. Tous ceux qui ont étudié les livres du XVI^{e} siècle, diront du grand imprimeur d'Anvers: quorum pars magna fuit.

Die Bücherwelt des 16. Jahrhunderts und die Frankfurter Büchermessen

von Dr. Aloys Ruppel
Ordinarius des Gutenberg-Lehrstuhls der Mainzer Universität und Direktor des Gutenberg-Museums in Mainz

Wenn ich auf das Thema des mir zugeteilten Vortrags schaue, fühle ich mich in die Rolle des Kindes versetzt, das der Kirchenvater Augustinus einst am Meeresufer antraf, als es damit beschäftigt war, mit einer kleinen Muschel die Wasser des Ozeans auszuschöpfen.

Die Bücherwelt des 16. Jahrhunderts erscheint mir wie ein Weltmeer, aus dem man aber nicht, wie es die Chemiker tun, eine kleine Probe erheben und analysieren kann, um zu wissen, welche Materien in der gewaltigen Wassermasse enthalten sind.

Denn die Bûcher treten uns zu allen Zeiten in mannigfaltiger Verschiedenheit vor Augen. Vor der Mitte des 15. Jahrhunderts war kein einziges einem anderen vollkommen gleich.

Wenn es auch im 16. Jahrhundert noch viele handgeschriebene Bûcher gab, so war doch schon am Ende des 15. Jahrhunderts die Handschriftenzeit in Europa zu Ende gegangen und die Zeit der typographischen Drucke in das gleiche Gebiet siegreich eingezogen. Im Jahre 1501 konnte der Buchhistoriker in 254 europäischen Städten nicht weniger als 1120 verschiedene Druckereien feststellen, die fast 40.000 verschiedene Werke in mehr als 12 Millionen Exemplaren herausgebracht hatten. Und das schon vor dem 33. Todestag Gutenbergs.

Von den 254 Frühdruckstädten liegen je eine in Jugoslawien, Österreich, Polen, Türkei und Ungarn; je drei in Dänemark,

Schweden und in der Tschechoslowakei; vier in England, fünf in Portugal, sieben in Belgien, neun in der Schweiz, 14 in Holland, 27 in Spanien, 43 in Frankreich, 52 in Deutschland und 80 in Italien, im ganzen also in 17 europäischen Ländern. Ausserhalb Europas gab es im 15. Jahrhundert noch keine typographische Offizin.

Im 16. Jahrhundert wurde das Netz der Druckstädte viel engmaschiger; es begann auch aussereuropäische Länder zu bedecken und reichte bereits 1532 über den Atlantik in den neuentdeckten Erdteil Amerika. Wollte ich die neuen Druckorte und ihre wichtigsten Offizinen aufzählen, würde ich Ihre Geduld allzusehr missbrauchen. Denn schon allein im deutschen Sprachgebiet, für das bisher genauere Forschungsergebnisse vorliegen, zähle ich 141 neue Druckorte und 391 neue Druckereibesitzer; dazu kommen in 41 Inkunabelorten des gleichen Gebietes weitere 667 Druckereien; somit gab es also im 16. Jahrhundert allein im deutschen Sprachgebiet 182 Druckstädte und 1053 Inhaber von Druckereien. Wie gross aber würden die Zahlen, wenn man Italien, Spanien, Portugal, Frankreich, Belgien, Holland, England, die nordischen Staaten und alle anderen Länder in unsere Statistik einschliessen wollte!

Übergehen wir also den Aspekt der Ausbreitung der Druckkunst im 16. Jahrhundert, obwohl seine Behandlung wichtig genug wäre. Wieviele andere Aspekte bleiben uns noch für unseren kurzen Vortrag! Nur einige davon können wir flüchtig berühren, andere müssen wir heute sogar ganz unter den Tisch fallen lassen.

***

‘Das Buch ist eines der merkwürdigsten Wunderwerke der menschlichen Kultur: nicht Körper allein, nicht Geist allein, sondern beides zusammen, beinahe dem Menschen gleich, dessen Abbild es ist.’[1] Das Buch ist Geistesprodukt und Ware zugleich.

Im 16. Jahrhundert passte sich das Buch sowohl in seiner äusseren Form als auch in seinem Inhalt den veränderten geistigen

(1) SCHOTTENLOHER, *Bücher bewegten die Welt*, I, 2.

und künstlerischen Strömungen und praktischen Notwendigkeiten der neuen Zeit an.

Am meisten fällt die Veränderung des BUCHFORMATES auf. Bisher überwogen die dicken Foliowerke in ihren gediegenen mit Leder überzogenen Holzeinbänden. Jetzt treten die nach dem Beispiel des Aldus Manutius gestalteten handlichen Oktavbändchen in immer stärkerem Maße in Erscheinung. Der Pappeinband und die Broschur erscheinen auf dem Plan. Und schon flattern uns die Einblattdrucke, die Flugblätter, in Massen entgegen.

Während in den Inkunabeln des 15. Jahrhunderts die Drucke nur ganz selten einmal ein TITELBLATT vor dem Textbeginn zeigen, wird es nun (von 1520 ab) zur Regel, auf der ersten Seite den Titel des Buches, seinen Verfasser, seinen Verleger, seinen Erscheinungsort und sein Erscheinungsjahr anzugeben.

Und eine weitere Neuerung beobachten wir an dem Buch des 16. Jahrhunderts, wenn wir das TYPENBILD überblicken. Zwar finden wir noch die *gotischen Lettern* aus der Anfangszeit der Druckkunst und die aus der Humanistenschrift entstandene *Antiqua*, die sich zu Beginn des 16. Jahrhunderts stark ausbreitete. Aldus Manutius brachte im Jahre 1501 zur Antiqua eine der italienischen Cancelleresca nachgebildete *Kursivschrift* heraus, die Francesco da Bologna geschaffen hatte. Diese verbreitete sich nicht nur in Italien, sondern seit 1522 auch in Frankreich, wo sie wegen ihrer Herkunft ‘italique’ genannt wurde, seit 1519 in der Schweiz, bald darauf auch in Deutschland. In Deutschland entsteht aus der Schrift der kaiserlichen Kanzlei über die Typen des Gebetbuches und des Theuerdank Maximilians von 1513 und 1517 eine neue Druckschrift, die wegen des gebrochenen Charakters ihrer Buchstaben *Fraktur* genannt wurde. Entworfen wurde die Fraktur von dem Nürnberger Schreibmeister Neudorffer, geschnitten von Hieronymus Andreä, erstmals gebraucht seit 1522 in den Werken Albrecht Dürers. Sie gelangte bald nach Wittenberg und in andere deutsche Städte. Die Fraktur gilt (neben der bereits im 15. Jahrhundert auftretenden Schwabacher) bis zum heutigen Tage als die charakteristische *deutsche* Druckschrift.

In Frankreich wurde die *Bastarda* zur Nationalschrift, die 1529 durch die ‘Champs fleuris’ des Geoffroi Tory festgelegt wurde.

Und Robert Granjon zeigte 1557 in dem 'Dialogue de la Vie et de la Mort' eine ganz neue Schrift, die den Namen *Civilité* erhielt und schon 1558 von Christoph Plantin zu Antwerpen in der 'Instruction chrétienne' benutzt wird. Diese Lettern sind in diesem ehrwürdigen Hause noch heute vorhanden. In Antwerpen entstand noch eine etwas anders geartete Civilité-Schrift, die der auch von Plantin hochgeschätzte Stempelschneider Aimé Tavernier schuf.

Noch stärker als im typographischen Bild veränderte sich das Buch in seinem GEISTIGEN INHALT. Standen während der Inkunabelzeit Drucke der Bibel und ihrer Kommentare, Schriften der Kirchenväter, Klassikerausgaben, liturgische Bücher und wissenschaftliche Werke über Jurisprudenz, Philosophie und Historie im Vordergrund, so dringen seit dem 16. Jahrhundert die volkstümlichen Bûcher mächtig vor. Jetzt werden in grösserer Zahl gedruckt: Predigten, Postillen, Katechismen, Gesang- und Erbauungsbücher, Gesundheits-, Arznei- und Kräuterbücher, Rechenbücher, satyrische Lehrgedichte, Historien, Dialoge, Sendbriefe, Streitschriften, Heldensagen, Ritterromane, Fabeln, Schnurren und Totentänze.

Die aufgestauten seelischen Kräfte entluden sich zu Beginn der Reformation, die ja nicht nur eine kirchlich-religiöse, sondern auch eine soziale Revolution darstellte. Mit unheimlicher Kraft wühlten die schier unzählbaren Pamphlete und Flugschriften die Massen auf und trieben sie zum Aufstand. Mit der Niederwerfung der Bauernaufstände im Jahre 1525 stellten die politisch-revolutionären Schriften ihr Erscheinen ein. An ihrer Stelle traten nun stärker in den Vordergrund die leidenschaftlichen Kampfschriften für den rechten Glauben.

Der Streit der Meinungen führte 'nun immer tiefer in das religiöse Leben hinein. Dieser Umschwung der Dinge spiegelte sich getreulich im Buche wider. Mit der kirchlichen Einheit des deutschen Volkes stürzte auch die bisherige Einheit der Buchwelt zusammen. Eine unüberbrückbare Kluft trennte nun das evangelische von dem katholischen Buch, trennte die altgläubigen Buchhandelszentren von den neugläubigen'.(1)

(1) SCHOTTENLOHER, *Bücher bewegten die Welt*, I, 15.

‘Eine unübersehbare Flut von Streitschriften ergoss sich über die deutschen Lande und erfüllte die Menschen mit leidenschaftlicher Anteilnahme. Der Buchdruck war zum gewaltigen, ja zum entscheidenden Helfer einer grossen Volksbewegung geworden’.(1) Ihm verdankte die Reformation ihren stürmischen Siegeszug. Denn das Volk riss den Druckern die Flugblätter förmlich aus den Händen, zumal der Preis sehr billig geworden war. Die Bücher, Broschüren und Flugschriften mussten möglichst rasch hergestellt werden, um den auftretenden Massenbedarf zu befriedigen. Deshalb wurde das typographische Bild der Drucke mittelmässiger, unfertiger, nüchterner und schlechter.

Da die Verfasser (und Drucker) möglichst viele Leser erfassen wollten, suchten sie ihre Schriften in einem möglichst allgemein verständlichen DIALEKT zu schreiben und zu drucken. Und die Leser gewöhnten sich immer mehr an den benutzten Dialekt, der gerade dadurch zur *allgemeinen deutschen Schriftsprache* wurde.

Um weiteste Kreise, ja selbst solche, denen das Lesen des gedruckten Textes noch schwer war, an die Bücher heranzuziehen, wurden diese mit reichem volkstümlichem BILDERSCHMUCK versehen. Schon in den letzten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts, insbesondere seitdem der Utrechter Maler Erhard Reuwich die Beschreibung der Reise Breydenbachs ins Heilige Land 1484 mit den ersten aus der Natur gewonnenen Abbildungen ausgestattet hatte, wurden die Drucke immer reicher mit Holzschnitten illustriert. (Ich nenne nur die Mainzer Kräuterbücher, die Kölner Bibel von 1488, den Schatzbehalter von 1490, Schedels Weltchronik von 1492, die Lübecker Bibel von 1494 und Dürers Apokalypse von 1498). Im 16. Jahrhundert stellten sich viele hervorragende Künstler in den Dienst der Buchillustration: ausser Albrecht Dürer nenne ich Hans Springinklee in Nürnberg, Hans Burgkmair in Augsburg, Hans Schäuffelein in Nördlingen, ferner Jörg Breu, Hans Weiditz, Hans Baldung Grien, Johann Wächtlin, Heinrich Vogtherr, Urs Graf, Emanuel Deutsch, Hans Holbein, Lucas Cranach, Hans Sebald Beham, Hans Brosamer, Virgil Solis, Tobias Stimmer, Anton Woensam, Jost Amman und viele andere.

(1) *Ibidem*, I, 14.

In Frankreich waren es Geoffroi Tory und Jean Cousin in Paris, Bernard Salomon in Lyon usw. usw. Hinter Deutschland, Frankreich und Italien traten die Niederlande, England und Spanien in der Buchillustration zurück. Es wäre eine unverzeihliche Unterlassungssünde, wenn ich in dicsem Zusammenhang nicht den grossen Bücherfreund nennen würde, der durch seine Heirat mit Maria von Burgund auch zu der Stadt Antwerpen Beziehungen erhielt, ich meine Maximilian I. Dieser Bibliophile auf dem Kaiserthron hat durch eigene Mitarbeit einen starken Einfluss auf die Neugestaltung des künstlerischen, insbesondere des illustrierten Buches ausgeübt. Nicht weniger als 36 Bücher hat er geplant, eine Anzahl davon begonnen, aber nur zwei fertiggestellt: Sein prachtvolles Gebetbuch von 1513, das Albrecht Dürer, Lucas Cranach und andere mit herrlichen Randzeichnungen zierten, und den Theuerdank von 1517, den die hervorragendsten Holzchnittkünstler der Zeit, allen voran Hans Burgkmair, mit zahlreichen Bildern ausstatteten.

Und auch den Namen des grössten Holzschneiders seiner Zeit, den Kaiser Maximilian aus den Niederlanden nach Augsburg rief, will ich hier nicht vergessen: es ist Jobst de Negker, der in dieser Stadt Antwerpen geboren wurde.

In der SPRACHE des Textes stellen wir fest, dass die Zahl der lateinisch geschriebenen Bücher im 16. Jahrhundert merklich abnahm, während die Drucke in den Volkssprachen rapid anstiegen. Bis in das 16. Jahrhundert hinein gab es noch die europäische Kultureinheit mit einer einzigen christlichen Kirche; es gab noch die gemeinsame lateinische Kultursprache, die es ermöglichte, gedruckte Werke in verschiedenen Ländern abzusetzen. Diese weite Verbreitungsmöglichkeit eines gedruckten Buches verringerte das Risiko seiner Hersteller. Aber diese Bücher konnten nur von denen gebraucht werden, die die übernationale Kultursprache beherrschten, also nur von einer ganz dünnen Schicht der Gebildeten.

Das 16. Jahrhundert beseitigte die Vorherrschaft des lateinischen Buches. Mit den Büchern in der Volkssprache verlor allerdings jedes Volk den Büchermarkt des anderen Volkes.

Aber trotzdem stiegen die AUFLAGENZIFFERN mächtig an und

übertrafen bald diejenigen der lateinischen Bücher um ein Vielfaches. Denn nun wurden auch alle, die kein Latein verstanden, an dem Inhalt der Bücher interessiert, sofern sie nur ihre eigene Muttersprache lesen konnten. Während in der Inkunabelzeit die Auflage eines Werkes *selten* mehr als 500 Exemplare betrug, stellen wir schon zu Beginn des 16. Jahrhunderts selbst bei lateinischen Werken Auflagen von 1500-2000 Exemplaren fest. Einige Beispiele: eine siebenbändige kommentierte Bibel liess der Nürnberger Verleger Koberger 1498 bis 1502 in 1600 Exemplaren drucken. Amerbach in Basel brachte die elfbändige Augustinus-Ausgabe in 2200 Exemplaren heraus. Das Lob der Narrheit des Erasmus von Rotterdam erschien sofort in 1800 Stücken; 1527 und 1528 stellte Johann Schott in Strassburg zwei Traktate in englischer Sprache laut eigener Aussage in je 1000 Exemplaren her. 1547 druckte Froschauer in Zürich die Erstauflage der illustrierten Schweizer Chronik von Stumpf in 2000 Exemplaren; 1525 Johann Petri in Basel für die Wittenberger Bugenhagens Psalmenauslegung in 3000 Exemplaren, obwohl die Besteller nur 1600 Stück verlangt hatten. Die ‘Confessio catholicae fidei’ von Stanislaus Hosius erschien 1560 in Wien in 1400 Exemplaren, die aber so schnell vergriffen waren, dass sofort eine neue Auflage aufgelegt werden musste. Plantins berühmte Polyglottenbibel erschien 1568-1573 in 1400 Exemplaren, die sich allerdings auf mehrere Formen verteilten (12 waren auf Pergament gedruckt).

Zu vorher nie erlebten Höhen stiegen die Auflagenziffern, als *Martin Luther* in markiger deutscher Sprache seine Kampfbroschüren in das Volk warf. Beatus Rhenanus berichtet am 31. Mai 1519, dass die Exemplare von Luthers Auslegung des Vaterunsers ‘non venditi sed rapti sunt’. Luthers Schrift ‘An den christlichen Adel deutscher Nation’, die Melchior Lotter in Wittenberg am 15. August 1520 in 4.000 Stücken herausbrachte, war in fünf Tagen vergriffen. Es musste sofort eine Neuauflage gedruckt werden, die schon am 23. August erschien. Von der Leipziger Disputation Dr. Luthers mit Dr. Eck wurden 1520 auf einer einzigen Frankfurter Messe in 3 Tagen 1.400 Exemplare verkauft. Luthers Übersetzung des Neuen Testamentes, die im September 1522 bei Melchior Lotter in Wittenberg in einer Auflage

von 5.000 Exemplaren erschien, war trotz ihres unhandlichen Folioformates im Nu vergriffen, sodass schon im Dezember des gleichen Jahres eine überarbeitete zweite Auflage von 3.000 Stück gedruckt werden musste. Aber schon in dem gleichen Dezember des gleichen Jahres 1522 hatte Johann Petri in Basel die Erstausgabe nachgedruckt.

Noch viel massenhafter als die Lutherbibel von 1522 wurden die zahllosen Kampf- und Schmähschriften der Reformationszeit nachgedruckt und nicht nur durch die Sortimenter in den Städten, sondern auch durch zahlreiche Kolporteure in den ländlichen Bezirken vertrieben. Alle verdienten gut sowohl an den protestantischen als auch an den katholischen Pamphleten, mit denen sie ganz Deutschland und das angrenzende Ausland überschwemmten. Von den rund 30 Schriften Luthers waren schon im Sommer 1520 rund 370 verschiedene Auflagen erschienen in fast 400.000 Exemplaren; die allermeisten Auflagen aber waren Nachdrucke. Die Jenaer Gesamtausgabe der Werke Luthers, die 1553-1570 in 4 lateinischen und 8 deutschen Bänden erschien und von denen der Band 15-16 Gulden kostete, war in je 1500 - 2.000 Exemplaren hergestellt worden. In den beiden Jahren 1559 und 1560 wurden davon 4.330 Exemplare und in dem einen Jahre 1563 sogar 3.485 Exemplare verkauft.

Der Baseler Drucker Froben schrieb schon am 14. Februar 1519: ‘Die Schriften der Reformatoren sind wahre Goldgruben für die Buchdrucker, da sie von Gross und Klein, Alt und Jung, Freunden und Feinden gekauft und gelesen werden.’

Um an dem guten Geschäfte teilzuhaben, stürzten sich (wie wir von Petri in Basel feststellten) viele Drucker auf die soeben erschienenen Schriften der Reformatoren und deren Gegner, um sie ohne jedes Gewissensbedenken frisch-fröhlich *nachzudrucken*, ohne den Verfassern ein Honorar oder den Erstverlegern eine Entschädigung anzubieten. Die Nachdrucker handelten nach dem Grundsatz: Was nicht bestraft wird, ist erlaubt. Ein allgemein gültiges Gesetz gegen den Nachdruck gab es vor dem 18. Jahrhundert noch nicht. Die Drucker und Verleger konnten sich gegen den Nachdruck nur durch kaiserliche oder landesherrliche *Privilegien* schützen, die unter bestimmten Strafen den

Nachdruck eines Werkes für eine Reihe von Jahren verboten. Die Erstausgabe von Luthers vollständiger Bibelübersetzung von 1534 war durch eine angedrohte Geldstrafe von hundert Gulden gegen Nachdruck geschützt, das Emsersche Neue Testament von 1527 sogar mit 200 rheinischen Gulden, ausserdem sollten alle Nachdrucke beschlagnahmt werden. Päpstliche Privilegien drohten sogar im Einzelfalle die Exkommunikation an.

Das erste Privileg überhaupt erteilte die Republik Venedig am 3. Januar 1491 an Petrus von Ravenna. Das erste *deutsche* Privileg wurde 1501 von dem Reichsregiment für die von Conrad Celtis besorgte Erstausgabe der Werke der Roswitha von Gandersheim erteilt. Schottenloher stellte im Gutenberg-Jahrbuch 1933 für die Zeit von 1515-1601 nicht weniger als 159 Schutzbriefe zusammen; den ersten davon erteilte Kaiser Maximilian I. für Konrad Peutinger in Augsburg, den letzten davon erhielt Johannes Moretus in Antwerpen von Kaiser Rudolf II.

Das Privileg des Kaisers galt für das ganze Reich und die kaiserlichen Erblande; das landesherrliche nur für das entsprechende kleinere Territorium. Ein absoluter Schutz wurde aber nicht erzielt. Denn war der Nachdruck eines Werkes in dem einen Lande verboten, konnte es im Nachbarlande hergestellt und von da aus in die ganze Welt verbreitet werden. Und da der Nachdrucker weniger Kosten hatte und also auch billiger verkaufen konnte, blieb der Privilegierte auf seinen privilegierten Drucken sitzen, obwohl er für sein Privileg Gebühren bezahlt und Freiexemplare abgeliefert hatte.

Einen festen VERKAUFSPREIS für die Bücher gab es vor dem 18. Jahrhundert noch nicht. Dass Aldus Manutius bereits 1498 einen Verlagskatalog mit Bücherpreisen herausgab, bildet eine Ausnahme. Selbst die ersten Messekataloge erschienen noch ohne Preisangabe.

Für Luthers Septemberbibel von 1522 mit der deutschen Übersetzung des Neuen Testamentes verlangte der Buchdrucker Melchior Lotter 1 ½ Gulden; das ist so viel wie damals 2 Kälber oder 6 Schafe oder 15 Gänse oder 220 Heringe oder 1.200 Backsteine oder 1.300 Eier kosteten. Ebenso hoch war 1522 der Jahreslohn einer Magd. Ein Schullehrer bezog damals einen

Jahresgehalt von 3 3/4 Gulden. Als Berechnungsgrundlage für den Verkaufspreis wählte man die Menge des bedruckten Papieres. Die Bücher wurden also nicht nach ihrem Inhalt, sondern nach ihrer Dicke verkauft.

Den Sortimentern gaben die Verleger des 16. Jahrhunderts geringere Rabatte als die heutigen. Ich wähle als Beispiel den Verleger Christoph Plantin: Baseler Buchhändlern bewilligte er 12-15%, an Leipziger und Frankfurter Sortimenter gab er rund 16%, dem Grossabnehmer Miller in Augsburg 20-25% und seinen eigenen Agenten in London 40% Rabatt.

Ein bares VERFASSERHONORAR war im 16. Jahrhundert noch unbekannt. Es galt fast als ehrenrührig, geistige Leistungen zu verkaufen, und als beleidigend, einem Schriftsteller für sein Manuskript Geld anzubieten. Luther und Zwingli haben nie ein Honorar verlangt oder bekommen, obwohl durch sie zahlreiche Drucker und Verleger reich wurden. Man entlohnte die zur Verfügung gestellten Manuskripte mit 10-20 Freiexemplaren; sehr selten gab es einmal 50 oder gar 100 Freiexemplare für ein Manuskript.

Einige andere erhielten nur eine sehr bescheidene Vergütung, so 1514 Thomas Murner von Hupfuff in Strassburg für seinen Gauchmatt 4 Gulden, Öccolampadius 1530 für 3 Bogen seiner Bibelkommentare einen Gulden, Johann Schwentzer für jedes Stück seiner Evangelienharmonie nur einen Kreuzer, was für alle 1200 Exemplare zusammen 20 Gulden ausmachte.

Besser als die Schriftsteller und Gelehrten wurden die Illustratoren im 16. Jahrhundert bezahlt.

Die Verfasser hielten sich schadlos, indem sie das Werk ihres Geistes einem wohlhabenden Manne, einer Stadt oder einem Fürsten widmeten. Der Geehrte pflegte sich mit einem grösseren Geldgeschenk oder einem Jahressalarium zu revanchieren. Konrad Gessner, der seit 1539 mit einem Jahresgehalt von 30 Gulden Professor in Lausanne war, erhielt von dem Rate der Stadt Zürich für die Widmung seines Werkes von den vierfüssigen Tieren eine Jahresrente von 10 Eimern Wein und 20 Malter Korn oder Weizen. Gessner verdiente sich mit Bücherschreiben zu seinem sehr knappen Professorengehalt soviel hinzu, dass er seine Familie standes-

gemäss unterhalten, Eltern und Verwandte unterstützen und sich sogar noch ein Haus kaufen konnte.

Die Frankfurter Büchermessen

Der kurz vor 1450 erfundene Buchdruck produzierte Bücher in Massen. Um die Herstellungskosten zu decken und einigen Gewinn zu erzielen, mussten die gedruckten Bücher möglichst vielen interessierten Menschen zum Kaufe angeboten werden. Da nach den Zunftordnungen der Städte nur eingesessene Bürger ein Gewerbe ausüben oder Handel treiben durften, konnten die Drucker einer Stadt ihre Bücher normalerweise nur an ihre Mitbürger verkaufen. Die Bewohnerzahl der damaligen Städte aber war so klein, dass die Druckereien von ihren Käufen nicht hätten leben können.

Die Verleger und Drucker mussten deshalb mit ihren Erzeugnissen auf die Messen und Märkte ziehen, auf denen auch den Fremden der Handel erlaubt, ja sogar durch mancherlei Privilegien und durch gesichertes Wegegeleit geschützt war.

Zu einer besonders wichtigen Handelsstadt Deutschlands war schon im 15. Jahrhundert Frankfurt am Main herangewachsen, das sich (halbwegs zwischen den Niederlanden und Italien) einer günstigen geographischen Lage erfreute. Tuche, Leinwand, Teppiche, Gold- und Silberwaren, Wein, Öl, Metall- und Rauchwaren, Eisen und Glas und mancherlei Kunsterzeugnisse usw. wurden mit Wagen auf den holperigen Landstrassen oder auf den bequemeren Wasserwegen des Rheines und des Maines nach Frankfurt gebracht.

Es war natürlich, dass die Drucker und Verleger gerade die Messen *dieser* Stadt bevorzugten. Der erste Verleger, der seine Bücher auf der Frankfurter Messe anbot, war Peter Schöffer aus Mainz. Obwohl er in Mainz Wohnung und Werkstatt beibehielt, erwarb er sogar 1479 das Frankfurter Bürgerrecht, was sein Geschäftspartner Konrad Henkis bereits 1470 getan hatte.

Bald brachten auch andere Drucker aus Nürnberg, aus Basel,

aus Augsburg, aus Köln, aus Strassburg usw. ihre Erzeugnisse zur Frankfurter Messe. Die kleineren Bücherzentren in den Universitätsstädten des Rheintales (Basel, Strassburg, Heidelberg, Mainz und Köln) wurden fast gänzlich ausgeschaltet, sodass Frankfurt in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts zum bedeutendsten Buchhandelsplatz nicht nur Deutschlands sondern ganz Europas geworden war. Und das, obwohl es keine Universität, ja vor 1530 nicht einmal einen sesshaften Buchdrucker oder Verleger besass und auch keinen ganz grossen Gelehrten oder ganz grossen Reformator zu seinen Mitbürgern zählen konnte. Um Frankfurt berühmt zu machen, mussten die berühmten Männer anderer Städte und die führenden Verleger Europas nach Frankfurt kommen. Wenn auch ihre Zahl bei den einzelnen Messen nur 170-200 Personen betrug, die aus 72-85 Städten kamen, so machten sie doch durch die mitgebrachten Bücherfrachten die damals noch recht kleine Stadt Frankfurt zu einem geistigen Mittelpunkt. Ich nenne nur wenige Namen aus der Frühzeit: Anton Koberger aus Nürnberg; Rusch, Flach, Grüninger und Schott aus Strassburg; Amerbach, Wenssler, Kessler, Froben und Petri aus Basel; Frisch und Gryff aus Hagenau; Barbara Bämler aus Augsburg, Peter Drach aus Speyer, Antonius aus Koblenz, Johann Ravensberger aus Köln, Hans Herlin aus Freiburg und Kaspar Wagen aus Trier. Alle Genannten kamen aus dem Rheinland oder aus Süddeutschland. Norddeutsche Verleger aus Wittenberg, Magdeburg und Leipzig erscheinen erst in der Reformationszeit auf den Frankfurter Büchermessen, und zwar zunächst nicht als Verkäufer, sondern als Einkäufer für ihre Sortimentsläden.

Im Jahre 1523 starb in Frankfurt der Wiener Verleger Lucas Alans unter Hinterlassung eines Bücherlagers von fast 11.000 Exemplaren. Seit 1522 erscheint Christoph Froschauer, der Freund Zwinglis, aus Zürich auf der Frankfurter Messe. Aus Frankreich kamen Jean Vaugris und Guillaume Sangwin (1503), später Johann Schabeler und Conrad Resch, 1529 Christian Wechel und Endres Wingarten, gegen Mitte des Jahrhunderts Jacob du Puis aus Paris.

Aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts sind zahlreiche

Verleger aus fremden Ländern auf den Frankfurter Messen nachweisbar. Aus der Schweiz: Eusebius und Nicolaus Episcopius, Aurelius Frobenius, Josias Mechel, Petrus Perna, Henricus Petri, Jakob Gessner, Conrad und Felix Haller, Johannes Wolff, Nicolaus Barbier und andere aus Genf, Samuel Apiarius aus Bern usw.

Zu den wichtigsten Messebeschickern gehörten die Niederländer, die im 16. Jahrhundert eine sehr starke Produktion erzeugten. Der erste Antwerpener Drucker, der die Frankfurter Messe zwischen 1505 und 1508 besuchte, war Heinrich Eckart; 1509 erscheint der Antwerpener Buchhändler Cornelius Ballius in Frankfurt. Um 1570 kamen aus Antwerpen nach Frankfurt: Johann Beller, Cornelius Clypius, Cornelius und Rupprecht Caimocks, Anton Dilher, Hans von Loë, Martin und Philipp Nutius, Christoph Plantin, Johannes Moretus und Franz Rapheleng, Johann Richart, Gerhart Spilmann, Wilhelm Sylvius, Johann Steels, Franciscus Steltzius. Und um 1595 Johann und Peter Beller, Michael Mercator, wiederum Johannes Moretus und Franciscus Rapheleng. Aus Amsterdam kamen um 1570 Johannes Stretius und Gerhart Tuchmann; aus Leyden Bartholomeus Mollyn, Gilles Elzevier, Gervinus Grav.

Neben den niederländischen Druckerverlegern erschienen 1557 in Frankfurt Clement Baudouin, aus Paris Jean Fouchier, Jacob Dupuys, Sebastian Nivelle und Andreas Wechel. Der grosse Pariser Drucker Henri Estienne gehörte seit 1572 zu den regelmässigen Besuchern der Frankfurter Büchermesse.

Aus Italien kamen Vertreter aus Rom, Venedig und Verona. Auch London und Edinburg, sowie Prag, Krakau, Riga sind neben anderen in Frankfurt vertreten. An der Frankfurter Herbstmesse 1557 nahmen ausländische Vertreter teil: zwei aus Lyon, vier aus Paris, zwei aus Genf, fünf aus Antwerpen, weitere aus Utrecht, Amsterdam, Löwen, Venedig und aus anderen Orten.

In der Herbstmesse 1569 wurden am 14. September die zur Messe gekommenen Buchdrucker und Buchhändler vor den Frankfurter Rat beschieden. Es waren 12 Buchhändler aus Köln, 7 aus Basel, je 5 aus Antwerpen, Strassburg und Genf, 4 aus Lyon, je 3 aus Venedig und Speyer, je 2 aus Augsburg, Zürich, Tübingen, Wittenberg, Erfurt und Mainz, je einer aus Ingolstadt, Freiburg

i. Baden, Altstetten in der Schweiz, Leipzig, Jena, Heidelberg, Marburg usw. Dass dieses nicht die ganze Zahl der Messebesucher umfasst, wissen wir aus anderen Dokumenten.

All die genannten Besuche stellte Alexander Dietz fest durch die Lobschrift des Henri Estienne, durch Bücherkataloge, Abrechnungen, Nachlassinventare, Baseler Rechenbücher von Froben und Episcopius, durch die Selbstbiographie des Baseler Thomas Plattner, durch erhaltene Korrespondenzen, durch zahlreiche Prozessakten und durch das 'Grand Livre de Francfort' Plantins und seines Schwiegersohnes Moretus. Aus ihm nur eine Notiz:

'Zur Fastenmesse des Jahres 1566 reiste der 46-jährige Christoph Plantin in einem Wagen von Antwerpen nach Köln, während sein Schwiegersohn diesen Weg zu Fuss ging. Von Köln bis Frankfurt fuhren dann beide zu Schiff. Auf dem Rückweg benutzten sie wieder bis Köln das Schiff, wanderten dann zu Fuss bis Maastricht und nahmen von hier bis Antwerpen einen Wagen. Ihre gesamten Reisekosten betrugen einschliesslich Fracht, Zoll und Trinkgeldern 131 Gulden' (Dietz 15).

Zur Fastenmesse 1579 gingen für das Haus Plantin 6 Fässer mit Büchern nach Frankfurt; sie enthielten 67 verschiedene Werke in 5.212 Exemplaren. Verkauft wurden für 1.809 Gulden, eingekauft für 1.625 Gulden. Nach Beendigung der Messe blieb in Frankfurt ein Lagerbestand von 240 Werken in 1.617 Exemplaren in Kisten verschlossen zurück. Bei Plantins Tod wurden die Frankfurter Lagervorräte mit 8024 Gulden bewertet, die aber von Moretus nur für 4824 Gulden übernommen wurden (nach Dietz).

Der 'Codex nundinarius' (herausgegeben von Gustav Schwetschke) verzeichnet für jedes der Jahre von 1564-1599 (mit Ausnahme des Jahres 1572) neue Bücher des Plantin-Verlages auf der Frankfurter Messe, im ganzen 583 verschiedene Werke.

Zu den Druckern und Verlegern gesellten sich die Gelehrten, die Schriftsteller, die Illustrationskünstler, die die günstige Gelegenheit gerne ergriffen, alte Verbindungen mit den Verlegern aufzufrischen oder neue anzuknüpfen. Gleichzeitig aber suchten sie sich über die neuesten Erscheinungen auf dem Büchermarkt an der Quelle zu orientieren. So besprach sich Philipp Melanchthon auf der Frankfurter Ostermesse 1518 mit seinem Verleger

Thomas Anshelm aus Hagenau in dessen Laden in der Buchgasse. 1562 konnte man die Adressen der in Frankfurt anwesenden Gelehrten: Zasius, Agricola, Praetorius, Johannes Sturm usw. bei den Buchhändlern erfahren.

Um die Messewaren einschliesslich der Bücher gesichert zur Frankfurter Messe heranbringen zu können, gewährte die Obrigkeit einen bewaffneten Geleitschutz. An den Grenzen des Stadtgebietes begrüssten die städtischen Vertreter die Geleitzüge mit einem Willkommenstrunk. Die Verleger liessen ihre mit ungebundenen Büchern wohlgefüllten Fässer in das Buchhändlerviertel rollen, packten sie aus und stapelten die Bücher in den dort gemieteten Gewölben. Sobald die Reichsfahne auf den Toren oder einem Turme aufgezogen und die Glocken der Stadt die Messe eingeläutet hatten, begann der freie Handelsverkehr zwischen den Verlegern und den bücherkaufenden Sortimentern. An den Türen und Fenstern der Büchergewölbe wurden die Verlagskataloge in Plakatform und die Titelblätter der Bücher angeklebt, sodass jeder Vorbeigehende sofort übersehen konnte, was in jedem Laden zum Verkauf angeboten war. Von dem Augenblicke, in dem die Reichsfahne eingezogen und die Messe ausgeläutet wurde, hörte der Messehandel auf. Die nicht verkauften Bücher mussten in Kisten verpackt und bis zur nächsten Messe in dem gemieteten Gewölbe eingeschlossen werden.

Die Verleger verkauften ihre Erzeugnisse meist nicht gegen sofortige Barzahlung, sondern auf Kredit bis zur nächsten Messe. Zwischen zwei Messen konnten die einzelnen Buchhändler die gekaufte Ware abgesetzt und in bares Geld verwandelt haben. Grosseinkäufern (wie dem Georg Willer in Augsburg und dem Arnold Birkmann in Köln) wurden Jahreskredite eingeräumt.

Vielfach verstachen die Verleger gegenseitig ihre Bücher, das heisst, sie tauschten sie miteinander aus, sodass jeder Verleger Bücher fremder Verlage mit nach Hause nehmen und sie in dem heimischen Sortimentsladen absetzen konnte. So kam ein jeder bald zu seinem Gelde und brauchte keine Angst zu haben, ob die Bezahlung bei der nächsten Büchermesse auch richtig erfolgen werde.

Hatten die Buchdrucker anfangs ihre Erzeugnisse durch plakatförmige Bücheranzeigen und Schriftproben, dann durch Verlagskataloge, Bibliographien und durch Briefwechsel angeboten, so stellte der Augsburger Buchhändler und Grossortimenter Georg Willer von 1564 ab nach jeder Messe Kataloge aller Bücher zusammen, die er in Frankfurt gekauft und nach Augsburg gebracht hatte. Andere Buchhändler folgten seinem Beispiele (wie Portenbach und Lutz in Augsburg seit 1577); auch in Frankfurt selbst erschienen solche Messekataloge. Im Jahre 1597 verbot der Rat der Stadt Frankfurt das Erscheinen solcher privater Messekataloge und liess von 1598 ab durch den Stadtsyndikus einen offiziellen Messekatalog herausgeben, der zweimal im Jahre erschien.

Ausser den Buchhändlern versorgten sich auch in- und ausländische Bibliotheken mit erwünschten Büchern auf der Frankfurter Messe. So kaufte im Jahre 1552 der Herzog Johann Albrecht von Mecklenburg einer Buchhändlerswitwe den ganzen Inhalt ihres Ladens für die zukünftige Rostocker Universitätsbibliothek ab. Kurfürst Ottheinrich von der Pfalz bestimmte letztwillig für jede Frankfurter Messe 50 Gulden zum Bücherankauf der Heidelberger Bibliothek. Von 1569 ab hatte der Strassburger Stadtbibliothekar den Auftrag, sich auf der Frankfurter Messe über die neuerschienenen Bücher zu unterrichten. Von 1593-1602 wurden regelmässig auf der Frankfurter Messe Bücher für den König von England und für die Bodleiana in Oxford eingekauft.

Um die Wende des 16. und 17. Jahrhunderts hatte die Frankfurter Büchermesse ihre grösste Anziehungskraft, ihren grössten Umfang und ihre grösste Wirkungsmöglichkeit erreicht. Aber schon traten verschiedene Ursachen in Erscheinung, die einen Rückgang mitbedingten.

Hier ist zunächst die auf der Frankfurter Büchermesse ausgeübte Zensur zu nennen. Die Erteilung der Privilegien zum Schutze gegen den Nachdruck ermöglichte es den Behörden, eine Vorzensur auszuüben. Zensuredikte sind schon aus dem 15. Jahrhundert bekannt, sie häufen sich im 16. Jahrhundert. Zu allen Zeiten aber wurde die Zensur als kultur- und bücherfeindlich empfunden. Zensierte Bücher durften nicht mehr auf der Frankfurter Bücher-

messe angeboten werden. In der ersten Zeit wurde die Zensur nicht allzu streng gehandhabt, ja manches beanstandete Buch hat infolge des Verbotes sogar noch mehr Käufer gefunden.

Schlimm wurde es, als Kaiser Maximilian II. am 1. August 1569 eine Kontrollbehörde für Zensur und Privilegienschutz einsetzte, die auch über die richtige Ablieferung der Freiexemplare (damals 2) an den Privilegienerteiler zu wachen hatte. Rudolf II. zog die Zügel straffer an. 1579 bestimmte er den jeweiligen Fiscal am Reichskammergericht zum Bücherkommissar, dem 1580 der Frankfurter Domdechant und 1-2 Vertreter der Stadt Frankfurt beigesellt wurden. Diese Bücherkommission hatte es in der Hand, den Buchhandel zu schikanieren. Doch handhabte sie im 16. Jahrhundert ihr Amt noch verhältnismässig milde. Mit der Ernennung des päpstlichen Protonotars Dr. Valentin Leucht begann ein etwas schärferer Kurs, dessen Auswirkungen aber nicht mehr dem 16. Jahrhundert angehören. Schon 1570 war die Zahl der Freiexemplare auf fünf festgesetzt worden, die von der Kommission unerbittlich eingezogen wurden.

Das älteste Zensuredikt erliess der für Frankfurt zuständige Mainzer Erzbischof Berthold von Henneberg bereits im Jahre 1486. Papst Alexander VI. führte durch Bulle vom 1. Juni 1501 die Vorzensur ein, was Leo X. durch die Bulle vom 4. März erneuerte. Diese päpstlichen Bestimmungen übernahm der Mainzer Erzbischof in seine Zensurverfügung vom 17. Mai 1517. Der Reichstag von Worms erliess durch das Edikt Karls V. vom 26. Mai 1521 die Reichszensur, zunächst gegen die Werke Martin Luthers. Die Reichspolizeiordnung vom 9. November 1577 schaffte die Zensurbestimmungen des Reiches ab. Im Jahre 1559 liess Papst Paul V. den ersten Index librorum prohibitorum veröffentlichen.

Der grösste Schaden aber erwuchs der Frankfurter Büchermesse dadurch, dass Bücher der Reformatoren häufig dem Verdikt der Frankfurter Bücherkommission verfielen. Die norddeutschen und die ausländischen Buchhändler zogen sich allmählich von der Frankfurter Büchermesse zurück. Dafür blühte die Konkurrenz-Büchermesse in Leipzig seit 1539 mächtig auf, wo sich ein natürliches Zentrum für den Handel in Mittel- und Norddeutschland gebildet hatte, das seine Beziehungen nach Schlesien (mit Breslau

und Glogau), nach Polen (mit Posen und Krakau), nach Böhmen (mit Prag) und nach Preussen (mit Königsberg und Danzig) ausstrahlte. Selbst süddeutsche Verleger aus Augsburg, Nürnberg und Basel beschickten im 16. Jahrhundert die Leipziger Messe. Um 1585 war Leipzig ein ebenso wichtiger Buchhändlerplatz geworden wie Frankfurt. In der Folgezeit überflügelte Leipzig die Mainstadt von Jahr zu Jahr immer stärker, um im 17. Jahrhundert Frankfurt in den Hintergrund zu drängen.

Wie hoch Frankfurts Büchermessen noch gegen Ende des 16. Jahrhunderts geschätzt wurden, zeigt die Lobschrift, die der Pariser Drucker-Verleger Henri Estienne, der berühmte Sohn eines berühmten Vaters, der seit 1572 regelmässiger Besucher der Frankfurter Büchermessen war, im Jahre 1574 in lateinischer Sprache verfasste und druckte, für die sich der Rat der Stadt Frankfurt durch Überreichung eines silbervergoldeten Bechers bedankte. In dieser Schrift, die 1919, 83 Seiten stark, in der deutschen Übersetzung des Julius Ziehen zu Frankfurt a.M. erschien, feiert Estienne die Frankfurter Büchermesse als Akademie der Musen, die alle ihre Buchdrucker und Buchhändler gleichzeitig nach Frankfurt rufen und sie heissen würde, die Dichter, Redner, Geschichtsschreiber und Philosophen mit sich zu bringen. ‘Wenn sie dort alle zusammengekommen sind, kann man wirklich glauben, nicht in dem Orte Deutschlands zu sein, der Frankfurt heisst, sondern in Athen, wo einst die Verehrer der Musen in langer Wanderschaft zusammenkamen. Die berühmten Akademien von Wien, Wittenberg, Leipzig, Heidelberg, Strassburg, Löwen, Padua, Oxford und Cambridge schicken ihre Philosophen, die Kenner der Dicht- und Redekunst sowie der Geschichte und der mathematischen Wissenschaften.’

Ich eile zum Schlusse. Wir haben uns in einem ehrwürdigen Hause versammelt und hier nun schon fast eine ganze Woche lang Probleme der Druckkunst und des Humanismus nach allen Richtungen hin diskutiert. Die wissenschaftlichen Ergebnisse dieses Congresses werden erst voll sichtbar werden in dem Gedenkbuch, das zur Erinnerung an die herrlichen Plantintage gedruckt werden soll.

Mir scheint aber, dass ein anderes Ergebnis noch wichtiger sein

könnte als das rein wissenschaftliche. Ich denke an die hier in Antwerpen neu geschlossenen Freundschaften, die für alle nützlich werden können. Aber über das Persönliche hinaus hat die Buchdruckerkunst und die Humanitas ihre völkerverbindende Kraft unter Beweis gestellt. Schon der grosse Christoph Plantin war sich dieser völkerverbindenden Kraft vollauf bewusst, auch wenn er dies weniger durch Worte als durch die Taten seines Lebens zum Ausdruck brachte. Sein gleichfalls bedeutender Zeit- und Berufsgenosse Henri Estienne hat es auch in Worte gefasst. In seiner soeben zitierten laudatio der Frankfurter Büchermessen von 1574 spricht er von der 'comitas nationum' von der freundnachbarlichen Zusammenarbeit der Völker.

Und wir, die vom Geiste Plantins und Estiennes erfüllt sind, wir können nichts anderes tun, als Estienne zustimmen, wenn er am Schlusse seines Büchleins den Wunsch ausspricht: 'Mögen die Werkzeuge des Mars immer mehr von den Märkten der Welt verschwinden und an ihre Stelle die Waren treten, die erzeugt werden im Dienste der Musen'.

Literatur

ALEXANDER DIETZ, *Frankfurter Handelsgeschichte.* Bd. 3, Frankfurt 1921. S. 1-178 = Buchdruck u. Buchhandel.

ALEXANDER DIETZ, *Zur Geschichte der Frankfurter Büchermesse 1462/1792.* Frankfurt 1921.

WALTER FISCHER, *Die Abwanderung des Buchhandels von der Frankfurter Messe nach Leipzig.* Frankfurter Diss. 1934, 8°, 84 S.

FRIEDRICH KAPP, *Geschichte des deutschen Buchhandels bis in das 17. Jahrhundert.* Leipzig 1886.

WERNER KIENITZ, *Formen literarischer Ankündigungen im 15. und 16. Jahrhundert.* Kölner Diss. 1930.

ALBERT KOLB, *Die Ausbreitung der Druckkunst im 16. Jahrhundert.* Mainz 1931.

WALTER KRIEG, *Materialien zu einer Entwicklungsgeschichte der Bücherpreise und des Autorenhonorars vom 15. bis zum 20. Jahrhundert.* Wien-Zürich 1953.

ALFONS PAQUET, *Frankfurt als Bücherstadt...* Frankfurt 1924.
BRUNO RECKE, *Die Frankfurter Büchermesse.* Frankfurt a.M. um 1951.
MAX ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus. La Vie et l'oeuvre de Christophe Plantin et de ses successeurs Les Moretus.* Anvers 1914.
KARL SCHOTTENLOHER, *Bücher bewegten die Welt.* Zwei Bände, Stuttgart 1951.
KARL SCHOTTENLOHER, *Das Buch im geistigen Leben des 15. und 16. Jahrhunderts.* In: *Zeitschrift für Bücherfreunde*, NF. 23 (Leipzig 1931), S. 9 ff.
HENRICUS STEPHANUS (= Henri Estienne), *Der Frankfurter Markt oder die Frankfurter Messe*, *Paris 1574.* Ins Deutsche übersetzt von Julius Ziehen. Frankfurt 1919.
HANS WICHMANN, *Geschichte des Buchhandels vom Altertum bis zur Gegenwart.* Wiesbaden 1952.

De boekband in de zuidelijke Nederlanden tijdens de 16de eeuw

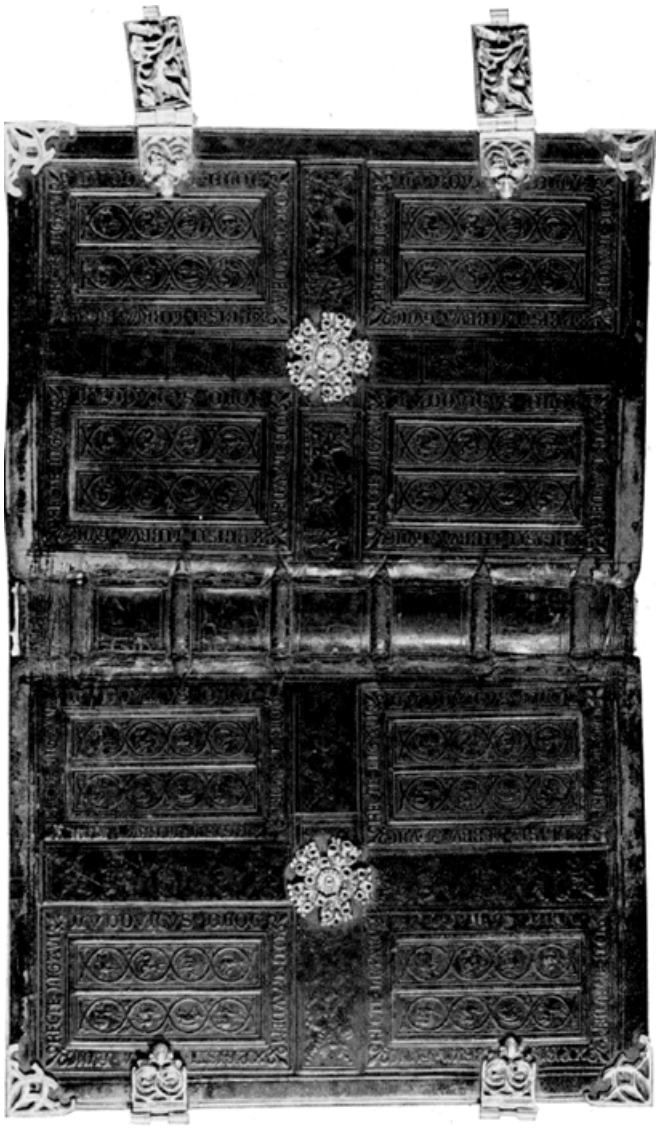
door Dr L. Indestege
hoogleraar te Padova (Italië)

Vooraleer een begin te maken met mijn lezing, hecht ik er aan mijn dank te betuigen aan de inrichters van de Plantin-Dagen, omdat ze mij in de gelegenheid hebben gesteld een onderwerp te behandelen dat, naar het mij toeschijnt, in het raam van deze grootse herdenking bezwaarlijk mocht ontbreken.

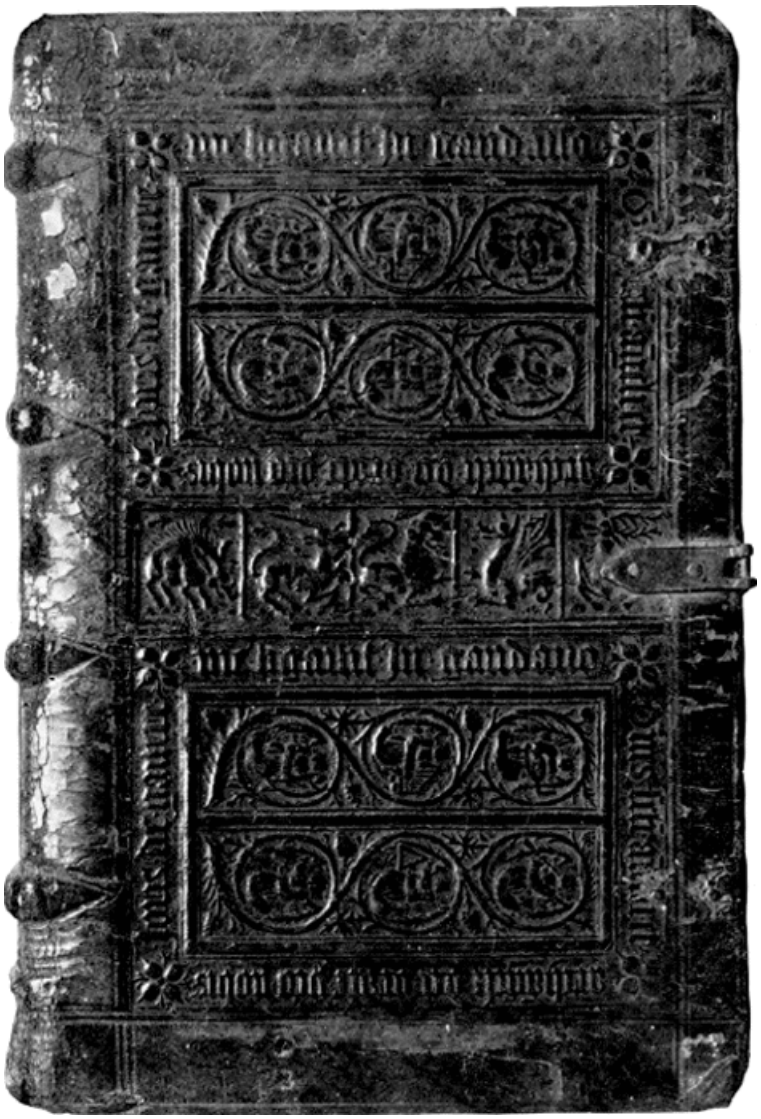
Vooraf wil ik er evenwel op wijzen dat ik als titel heb gekozen: de Boekband in de Zuidelijke Nederlanden tijdens de 16de eeuw, en niet: ten tijde van Plantin, omdat het mij verkeerd lijkt onze bloeiende boekbinderskunst gedurende de eerste helft van de eeuw buiten beschouwing te laten, te meer daar zij dieper en langer dan gewoonlijk wordt aangenomen, in de latere periode heeft nagewerkt. Hoe groot overigens de verdienste van de Meester van de Gulden Passer moge geweest zijn op het gebied van het boekwezen in het algemeen, men diene niet te vergeten dat de eeuw op de helft is wanneer zijn werking hier een aanvang neemt, en dat de nieuwe geest die zich tijdens de tweede helft van de eeuw op het gebied van de boekbanddecoratie steeds sterker manifesteert, het resultaat is van een evolutie waarvan de symptomen reeds veel vroeger merkbaar waren.

Hoe ziet het gebonden boek er uit - vragen wij ons af - in onze gewesten bij de aanvang van de 16de eeuw? Welke zijn zijn specifieke eigenschappen en kenmerken? Hoe verhoudt zich de boekbinderskunst van het Renaissance-tijdperk tot die van de Gotieke Middeleeuwen? Hoe reageert de boekbinder op de nieuwmodische

*1



AFB. 1. - Band in bruin kalfsleer op eiken berderen van de Brugse binder Ludovicus Bloc (1484-1529). Het paneel met dieren in ranken (80 × 51 mm.), en het randschrift *Ob laudem* || *xristi librum hunc* || *recte ligavi* || *Ludovicus Bloc*, viermaal geprent op elk plat, samen met boerendansfriezen en dierenfriezen. Beslag en sloten in verguld zilver. De band, codex 1858 in de National-Bibliothek te Wenen, bevat een Getijdenboek in het Latijn, met Gentse kalender, uit de aanvang van de 16de eeuw.



AFB. 2. - Band in zwart kalfsleer over eiken berderen, op voor- en achterzijde tweemaal beprent met een paneelstempel (98 × 59 mm.) met een dubbele rij van drie musicerende engelen in ranken, en het randschrift *Omnes sancti angeli et* || *archangeli dei orate pro nobis* || *Joris de Gavere* || *me ligavit in gandavo.* Tussen de panelen, een fries met 5 dieren. Joris de Gavere, werkzaam te Gent, bij de aanvang der 16de eeuw, is de eerste geweest om de gebruikelijke dieren in ranken, door musicerende Engelen te vervangen. De band, 27*bis* in het Bisschoppelijk Seminarie te Brugge, bevat een Missale Romanum, gedrukt bij Thielman Kerver te Parijs, in 1506.

AFB. 3. - Band in zwart kalfsleer op karton, op voor- en achterzijde tweemaal beprent met een paneelstempel (98 × 63 mm.), voorstellende de H. Franciscus van Assisi die de wondetekenen ontvangt. Op het schildje: *Frācisce.* || *para.te.* || *ad crucē.* Het randschrift luidt: *francisce crusis amator* || *et signifer.sumy.regis. verbi dei predicat* || *or.noue.pastor noue* || *gregis serue nos a miseria.* Deze band, uit een Leuvens werkhuis van het begin der 16de eeuw, en die een aantal ascetische tractaten in het Nederlands bevatte, en uit het bezit stamde van de Leuvense kluizenaarster Jenneke Die Beer (aanvang 16de) ging te loor in de brand die de Leuvense universiteitsbibliotheek in 1940 heeft verwoest.

AFB. 4. - Band in kalfsleer op karton, op voor- en achterzijde beprent met een paneel (102 × 59 mm.), voorstellende de Maagd van Gent met de Leeuw, in een tuin waarachter drie torens rijzen, die van het Belfort in het midden. In een wimpel, het woord *Ghendt.* De letters V C duiden op de Gentse binder Victor van Crombrugghe en diens weduwe. De eigenaardigheid van deze paneelstempel bestaat hierin, dat het gedeelte waarin de Maagd met de Leeuw voorkomen, verguld of verzilverd kon worden. De band bevat een Venetiaanse druk van 1536, *Sermones Quadragesimales* van Savonarola, en draagt de signatuur G G 5 b in de Stadsbibliotheek van Geneve.

decoratie en de gewijzigde techniek, die op een bepaald moment uit de vreemde hier bij ons doordringen? In welke richting evolueert ten slotte de kunst van onze binders en welke is de toestand omstreeks 1600?

Vooraleer deze vragen trachten te beantwoorden, is het raadzaam een paar begrippen en gegevens nader te omschrijven, om aldus het volgen van de uiteenzetting te vergemakkelijken.

Vooreerst dan, wat bedoelen we met de term: Zuidelijke Nederlanden? Dit is een gebied dat in grote trekken overeenkomt met het grondgebied van het huidige België, naar het Oosten evenwel even buiten de hedendaagse rijksgrenzen uitgaat en Nederlands Limburg met Maastricht omvat, en in het Zuidwesten, het belangrijke gebied van Frans Vlaanderen, dat tot het kernland van het graafschap van die naam behoorde. Wat kunst en cultuur aangaat, daarin dus ook begrepen het boekwezen, zijn in dit hele territorium de Vlaamse steden toonaangevend. We vinden er tal van beroepsbinders aan het werk, terwijl er zowel in als buiten de steden, op het platteland, abdijen en kloosters worden aangetroffen, met bedrijvige scriptoria en de daarbij horende binderijen. Ze alle opnoemen zou ons te ver leiden, voldoende zij het er op te wijzen dat elke kloostergemeenschap van enig belang, in het begin van de 16de eeuw evengoed als in de vroegere eeuwen, haar eigen boeken bindt.

De Noordelijke provinciën blijven in dit overzicht buiten beschouwing, maar we stippen aan dat de boekband in Noordnederland identiek dezelfde kenmerken vertoont als in Vlaanderen en Brabant; deze gewesten nemen evenwel de belangrijkste positie in omdat het ontstaan van de typische wijze van bandversiering alhier moet gezocht worden, en dit aspect, bij gelijkvormigheid van technische procédé's, zich in Zuidnederland in een grotere verscheidenheid van stempels en motieven heeft betuigd, dan wel in het Noorden.

Sedert eeuwen werden de boeken in ons land, zoals in onze buurlanden, gebonden in houten berderen welke met leer werden overtrokken, terwijl de beide platten versierd werden met stempels in blinddruk. De bandversiering in blinddruk is veel ouder dan tot voor korte tijd werd aangenomen; zij gaat, volgens de recente vondsten, op zijn minst terug tot de 9de eeuw, het Karolingisch

tijdvak dus,[1] en het is daarbij gebleken dat de versieringsmotieven zelf nabootsingen zijn, grosso modo gesproken, van de gebruikelijke ornamenten in de architectuur en de toegepaste kunst van de tijd.

Zijn er in onze Belgische bibliotheken geen blindgestempelde banden uit het Karolingisch tijdperk voorhanden (buiten beschouwing blijven hier de in enkele zeldzame plaatsen van ons land bewaarde prachtbanden omheen Evangeliaria, omdat die veeleer als producten van edelsmeedkunst en ivoorsculptuur moeten worden aangezien), dit is evenmin het geval voor de romaanse, uit de 12de en de 13de eeuw, alhoewel er die zonder twijfel geweest zijn[2]. De oorspronkelijke versieringsmotieven van die romaanse banden zullen we trouwens in de 15de, ja zelfs in de 16de eeuw, zij het dan ook in licht gewijzigde vormen, soms in de banddecoratie terugvinden.

De specifieke vorm van bandversiering, waardoor de Nederlandse boekband zich al vroeg van die uit de omringende landen zal onderscheiden, is de paneel- of plaatstempel. Hierdoor verstaan we een holgegraveerde, koperen of bronzen matrijs (of de afdruk ervan), waarvan de dikte schommelt tussen circa 3 en 20 millimeters, al naargelang de afmetingen die liggen tussen ongeveer 30 en 20, en 150 bij 100 mm. Terwijl de kleine stempeltjes met de hand in het leer werden gedrukt, had de binder voor de paneelstempels beslist een pers, hoe rudimentair dan ook, nodig; en dat een pers tot het alaam van een middeleeuws boekbinder behoorde, weten we overigens uit een zeer belangwekkende boedelbeschrijving uit een Brussels werkhuis, tijdens het laatste kwartaal van de 14de eeuw[3].

(1) Op het bestaan van blindgestempelde banden uit het Karolingisch tijdvak werd het eerst gewezen door KARL CHRIST, in een merkwaardige bijdrage, *Karolingische Bibliothekseinbände*, in *Festschrift Georg Leyh*, Leipzig 1937, pp. 82-104.
Men leze verder het goed geïllustreerd artikel van FRANZ UNTERKIRCHER, *Die Karolingischen Salzburger Einbände in der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien*, in *Libri, international Library Review*, Copenhagen 1954, pp. 41-53.

(2) Van de 110 tot dusverre bekende Romaanse banden, is er slechts één bewaard die uit de Nederlanden afkomstig is; namelijk, de 12de-eeuwse band omheen een *Leviticus glossatus*, uit de abdij van Sint Amands, thans in de Bibliotheek van Valenciennes. Het is nr LV in G. Hobson's *Further notes on Romanesque bindings*, in *The bibliographical Society*, 1934, pp. 161-211.

(3) Zie P. VERHEYDEN, *Huis en Have van Godevaert De Bloc*, *scriptor en boekbinder te Brussel*, 1364-1384, in *Het Boek*, XXIV, pp. 129-145.

Wat de decoratie van de paneelstempels betreft, onderscheiden we twee types: de decoratieve, of louter ornamentele, en daarnaast de gehistorieerde. In die van het eerste type vinden we meestal de fauna terug van de romaanse banden, d.w.z. de dieren en fabelwezens van de kleine stempeltjes, maar nu in cirkels of kringen, later liever nog in zwierige ranken en loverslingers ingeschreven, door een ranken- of loverlijst omgeven en in twee compartimenten gedeeld door een smalle middenstrook, die vaak de naam vermeldt van de binder, gevolgd door de woorden: *me ligavit.* In de lijst omheen de paneelstempel lezen we ook herhaaldelijk spreuken, vrome teksten; gewoonlijk zijn die in het Latijn, soms evenwel in het Nederlands.

De gehistorieerde paneelstempels daarentegen, vertonen een even rijke als gevarieerde iconografie: voorstellingen van taferelen in hoofdzaak ontleend aan de Bijbel (het Nieuwe Testament inzonderheid) en aan de levens der Heiligen. Een afzonderlijke vermelding verdienen de mystieke emblemata zoals Het Lam Gods, de Hortus Conclusus, de Mis van Sint Gregorius, enz.

Behalve kleine stempels en paneelstempels, gebruiken onze binders sedert de 15de eeuw ook friezen, d.w.z. smalle, rechthoekige plaatstempels, die evenals de panelen zelf, ornamenteel zijn of gehistorieerd. Ik denk hierbij aan loofstaffriezen in talloze varianten, aan dieren- of jachtfriezen en aan de interessante reeks zogenaamde boerendansfriezen. Panelen die soms paarsgewijs, soms met vieren tegelijk op het bandvlak worden geprent, zijn vaak door smalle friezen van elkaar gescheiden.

Ten slotte dient een woord gezegd over een laatste soort van decoratie in de blinddruk aangewend, de zogenaamde rolstempels. Dit zijn metalen rollen van ongelijke doormeter, holgegraveerd en van een heft voorzien, zodat ze met de hand in het leer moeten worden geprent. Het gebruik van rolstempels komt in onze gewesten haast niet vóór het begin van de 16de eeuw in zwang, maar in de loop van de eeuw zelf zullen zij, steeds drukker gebruikt, langzamerhand veel van het oude materiaal gaan verdringen.

De paneelstempel is in Vlaanderen ontstaan en er voor het eerst gebruikt. Deze prioriteit wordt thans wel algemeen, ook door de buitenlandse vorsers erkend, als de laatste in de rij door de heer

L. Michon, maar schoorvoetend als viel het hem zwaar deze toegeving te moeten doen[1]. Waar hij in zijn werk over de geschiedenis van de boekband de bemerking maakt dat de Vlaamse binders de paneelstempel veel vroeger schijnen gebruikt te hebben dan de Franse, diende hij toch te weten uit verschillende, sedert jaren gepubliceerde studiën en artikelen van P. Verheyden, en anderen, dat er niet enkel verschillende paneelstempels uit de 14de eeuw op nog bestaande banden voorkomen, maar dat er zelfs in de tweede helft van de 13de, een Vlaams binder heeft geleefd, die een paneelstempel gebruikte, een Antwerpenaar, Wouter van Duffel met name, kanunnik van O.L. Vrouwekerk, en wiens woning vlak bij de plaats lag waar wij ons thans bevinden[2]. En waar Michon verder zegt dat de paneelstempels in Frankrijk van 1480 af op banden verschijnen, had hij er misschien kunnen aan toevoegen dat de eerste die in Frankrijk een naar Vlaams model gegraveerde paneelstempel heeft gebezigd, de uit Vlaanderen afkomstige en in Parijs ingeweken Moeraert is geweest, die het tot librarius van de Parijse universiteit heeft gebracht[3].

Het staat dus vast dat deze typische manier van bandversiering van uit Vlaanderen haar weg naar Frankrijk heeft gevonden. En niet enkel naar Frankrijk, maar ook naar Engeland. Het is bekend overigens hoeveel dit laatste land, wat het boekwezen betreft, aan

(1) L. MICHON, *La reliure française*, Paris, 1951, p. 32: '... les reliures ornées d'empreintes de plaques de grand format, d'abord combinées avec des encadrements de petits fers, se signalent en France par des spécimens intéressants à partir de 1480. Les relieurs flamands semblent avoir utilisé ce procédé beaucoup plus anciennement, vraisemblablement dès le XIV^e^ siècle.'

(2) Zie bv. P. VERHEYDEN, *La reliure en Brabant*, in *Le livre*, *l'estampe*, *l édition en Brabant du XV^e^ au XIX^e^ siècle*, Gembloux 1935, pp. 141-188, vooral pp. 143-145; zie verder het boven geciteerde opstel over Huis en Have van Godevaert de Bloc; en zie vooral zijn magistrale studie: *De paneelstempel van Wouter van Duffel*, *priester*, *boekbinder te Antwerpen (*1249-1285*)*, in *De Gulden Passer*, 15de jrg. (1937), pp. 1-36, een meesterstuk van diepgaande analyse en scherpzinnige synthese.
In een onlangs verschenen bijdrage van mijn hand, *Einbandkunst in den alten Niederlanden*, *Frühe Flämische Plattenstempel*, in *Gutenberg Jahrbuch*, 1955, pp, 239-248, heb ik over enkele 14de-eeuwse paneelstempels op banden van de tijd gehandeld.

(3) Men leze daarover wat GOLDSCHMIDT zegt in zijn *Gothic and Renaissance Bookbindings*, London 1928, I, p. 14.

drukkers, binders en boekhandelaren uit onze gewesten afkomstig, te danken heeft gehad. Om ons te beperken tot de binders, we weten dat de voornaamsten onder hen, werkzaam in Engeland op het einde van de 15de en het begin van de 16de eeuw, Vlamingen zijn, ofwel afkomstig uit de Lage Landen. Dit is onder meer het geval voor Nikolaas Spierinck, John Reynes, Maarten Dature, Garret of Gerrit van Graten (in 1539 te Cambridge overleden), Geert Pelgrims van Antwerpen, Willem de Machlinia of van Mechelen, en vele anderen(1).

In Duitsland verschijnt de paneelstempel in de 15de eeuw, en dan nog haast uitsluitend in het Keuls-Weselse gebied, terwijl hij er in de 16de eeuw een ruime verspreiding kennen zal. Hij ontwikkelt zich aldaar evenwel op een andere manier.

Het aantal Nederlandse paneelstempels, op bewaarde banden aangetroffen, - met uitsluiting dus van de onoverzichtelijke reeks banden met kleine stempels of met rolstempels beprent - beloopt ongeveer 600. Veruit het grootste aantal panelen, en wel een kleine vijfhonderd, is uit Zuidnederland afkomstig. Juiste cijfers geven is natuurlijk uitgesloten, want er worden steeds nieuwe paneelstempels op banden ontdekt, zodat er ook op dit terrein steeds aangroei is! Men diene trouwens niet uit het oog te verliezen dat zeer vele van die paneelstempels enkel maar in één of twee exemplaren (d.w.z. banden) bewaard bleven en voorhanden zijn. Als we nu aannemen dat een matrijs, normaal gesproken, op zijn minst voor een vijftigtal banden gediend heeft (dit is natuurlijk een zeer willekeurige berekening, wijl wij toch weten dat sommige matrijzen enkele honderden malen zijn gebezigd en zelfs een eeuw en langer door op elkaar volgende binders werden gebruikt) dan kunnen we ons allicht een voorstelling maken van het reusachtige aantal banden dat verloren is gegaan(2). En wat verder het aantal stem-

(1) Zie bv. G. HOBSON, *Blind-stamped panels in the English Book-trade*, verschenen als *Supplement to the Bibliographical Society's Transactions*, London, 1944.

(2) In zijn werk *English blind-stamped Bindings*, Cambridge 1952, heeft J.B. OLDHAM een soortgelijke berekening gemaakt, maar met 100 vermenigvuldigd in plaats van met 50.

pels betreft, waarvan geen enkele band meer getuigt en het beeld weerspiegelt, dit is gewoon niet te schatten.

Alhoewel de kunst van onze boekbinders eeuwen lang heeft gebloeid, toch is de periode die zich uitstrekt over de tweede helft van de 15de (en dus gedeeltelijk samenvalt met het doordringen in onze gewesten van de boekdrukkunst) en het eerste kwartaal van de 16de eeuw, veruit de rijkste. Onze voorraad aan banden uit die tijd is dan ook het overvloedigst. Dit verschijnsel is te wijten aan een paar oorzaken van nogal uiteenlopende aard. Er is vooreerst de intensiever wordende bedrijvigheid van de kloosters in de 15de eeuw, zoals uit tal van obituaria en andere archiefstukken blijkt, maar naast Benediktijnen en Cisterciënsers, Predikheren en Franciskanen, Kartuizers en Kruisheren, zijn het vooral de Windesheimers en de Broeders van het Gemene Leven die als de grote bezorgers van boeken en banden optreden.

De betekenis en het belang van deze nederige Broeders van de Penne in de evolutie van onze cultuur, kan niet te hoog worden aangeslagen. Zij hebben het arsenaal geleverd, waaruit de humanisten die bij hen ter schole gingen, zich later de wapenen zullen smeden. Wat een man als E.Ph. Goldschmidt over het belang van hun boeken- en bandenproductie zegt - en hij kon het weten! - is dan ook het overwegen waard[1]. Doordat zij schreven en bonden niet enkel voor eigen gebruik, of ten behoeve van andere kloostergemeenschappen, maar ook op bestelling voor particulieren, kunnen zij in zekere zin als uitgevers en boekhandelaren in moderne zin beschouwd worden.

Een tweede zeer belangrijke factor is de tijdens diezelfde tijdsruimte intens doorbrekende mode van het getijden- of gebedenboek voor leken. Vorstelijke personen hadden al veel vroeger prijs gesteld op het bezit van prachtig verluchte gebedenboeken voor persoonlijk gebruik (denken we even aan dat juweel van een psoutertje dat aan graaf Gwijde van Dampierre toebehoorde en thans in de Koninklijke Bibliotheek te Brussel bewaard wordt), maar in

(1) E.Ph. Goldschmidt, *op. cit.*, I, p. 8: '... I would not hesitate to affirm that about a quarter of the extant books, manuscript and printed, which have come down to us from the fifteenth century are in some way or another connected with a house of one of these two orders.'

de 15de eeuw zijn het hier de Hertogen van Bourgondië en hun Hofstaat, die de grote stoot in die richting hebben gegeven. De gevestigde burger, de begoede koopman volgen graag het van hogerhand gegeven voorbeeld na en bestellen voor zichzelf en voor hun echtgenoten dergelijke gebedenboeken, die altijd mooi verlucht en prachtig gebonden worden en steeds als een kostbaar stuk huisraad bij sterfgeval of boedelbeschrijving worden vermeld. Haast geen portret uit het einde van de 15de of het begin van de 16de eeuw, of het getijdenboek zien we er bij afgebeeld als een onontbeerlijk rekwisiet.

De vraag naar dergelijke gebedenboeken wordt in de loop van de 15de eeuw zo groot, dat in bepaalde steden ateliers zich uitsluitend met het schrijven, verluchten en binden er van bezighouden. De grote centra zijn Brugge en Gent. En na de uitvinding van de boekdrukkunst vermindert de belangstelling niet, wel integendeel! De beste drukkers wedijveren met elkaar om de gunst van het publiek en we zijn o.m. getuige van iets wat zich in latere eeuwen niet meer herhaald heeft, nl. dat er in Parijs tussen de jaren 1500 tot omstreeks 1520, getijdenboeken in het Nederlands gedrukt worden.

Soms krijgen de banden van dergelijke boeken een hulsel, gewoonlijk in fluweel, waarop de bezitter dan nog eens zijn wapenschild laat aanbrengen[1]. Getijdenboeken in Vlaamse stempelbanden uit het laatste kwartaal der 15de en het eerste der 16de eeuw zijn gelukkig in een groot aantal bewaard, de panelen waarmede ze beprent werden behoren tot de fraaiste, de best gegraveerde en het werk van de binders waarvan we er verschillende met name kennen, wordt tot het mooiste en voortreffelijkste gerekend wat de boekbinderskunst tijdens de 16de eeuw heeft opgeleverd. Mannen als de drie van Gavere's, Ludovicus Bloc, Joris de Gavere, Jan Guillebert,

(1) In de *National-Bibliothek* te Wenen, bij voorbeeld, zijn er verschillende handschriften, meestal getijdenboeken uit Brugge of Gent, en die in de 16de eeuw een hulsel in fluweel gekregen hebben, maar daar het fluweel meestal afgeschaafd en dun is geworden, kan men de paneelstempels met de dieren in ranken er dwars doorheen onderscheiden, en de teksten op de banden lezen. Een der ‘sprekendste’ voorbeelden is de band van het getijdenboek S. n. 2624, waarop men de indrukken van een Ludovicus Bloc-paneel, viermaal herhaald, samen met Boerendansfriezen goed onderscheiden kan.

Livinus Bloemaert, Johannes Coene, allen uit Brugge of Gent, en vele anderen, ongenoemden, die werkzaam zijn tijdens de eerste twintig jaren van de eeuw, dienen in dit overzicht met ere te worden vermeld.

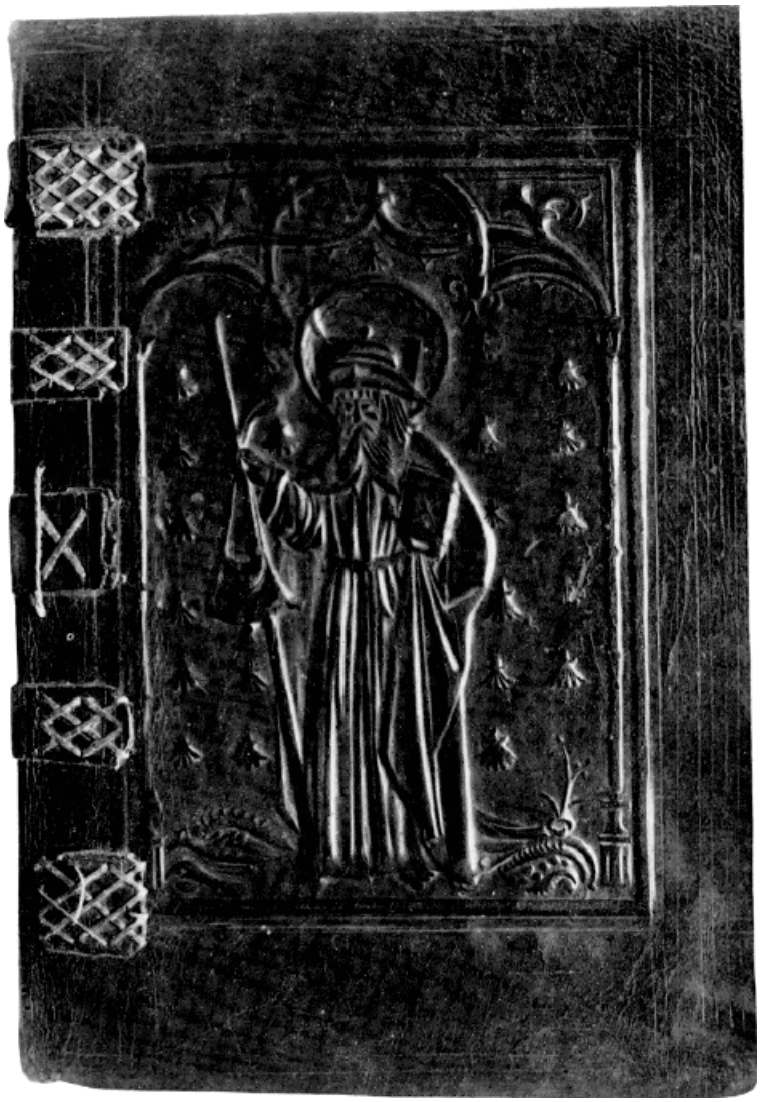
Zo staan we dan bij de aanvang van de 16de eeuw en op de vraag hoe het gebonden boek er uit ziet, moeten we antwoorden dat er geen noemenswaardig verschil te merken is, noch wat de techniek, noch wat de versiering van de band betreft, met een eeuw vroeger. Boeken worden steeds gebonden in houten berderen, met leer overtrokken en met blinddruk versierd. Het enig nieuwe wat men merkt, is het tegen het einde van die eerste periode bescheiden aanwenden van karton (eigenlijk, van op elkaar gekleefde bladen papier of perkament) in plaats van de houten berderen, maar dit enkel voor de kleine, handzame formaten waartoe de drukkers, op aanraden van sommige humanisten, zoals Erasmus, waren overgegaan. We zien de paneelstempels van beide types, de ornamentele en de gehistorieerde druk gebruiken en als we bepaalde Heiligen zoals Barbara, Rochus, Michiel e.a. meer dan vroeger op de stempels zien verschijnen, dan is het enkel omdat de volksdevotie tot de zogenaamde Noodheiligen tegen het einde van de 15de eeuw zich sterker naar buiten uit betuigt.

De belangrijkste centra van het culturele leven bij de aanvang van de eeuw zijn behalve Brugge en Gent, Leuven en Antwerpen, op de voet gevolgd door Mechelen en Brussel.

Deze zes steden in ons overzicht betrekken zou ons te ver leiden. Over Brugge en Gent hebben wij, in verband met de bindersateliers reeds met een woord gerept; Mechelen en Brussel moeten we node buiten bespreking laten; van Leuven en Antwerpen uit ten slotte, zullen we het verloop van de evolutie trachten te schetsen, omdat ze in die beide steden het best wellicht tot uiting komt en dus ook het gemakkelijkst kan gevolgd worden.

Leuven bezit een universiteit die om de eeuwwende en tijdens de daarop volgende vijftig jaar, wellicht haar grootste bloeiperiode beleeft. Geleerden en studenten van heinde en verre ziet de stad binnen haar muren aanlanden. Tot voor vijf en twintig jaren - tot voor we beter wisten dus - scheen de paneelstempel die de platten sierde van het ‘Klein Charterboeck’, in het Stadsarchief te

AFB. 5. - Band in kalfsleer op karton, aan elke zijde beprent met een Renaissance paneel (98 × 58 mm.), als Leuvens erkend door Prosper Verheyden. Men zie hierover zijn artikel: *Een Leuvensche Renaissance paneelstempel*, in *Het Boek*, XXVI, pp. 9-18. De hier afgebeelde band bevat een Lyonese druk: Ovidius, *Metamorphoseon...* van 1536 en is nr 957/21 in de Stadsbibliotheek te Doornik.



AFB. 6. - Brugse registerband, met groot paneel (300 × 198 mm), voorstellende Sint Jacob als pelgrim, met hoed, staf en tas en in de linkerhand een boek. Op de klep, hier niet gereproduceerd, is er een groot bloemenmotief. De registerband bevat rekeningen van wezengoederen van Sint-Jacobszestendeel, over de jaren 1539-56. Zie P. VERHEYDEN, *Catalogus... Antw.* 1930, nr 284. Hij wordt bewaard in het Stadsarchief, te Brugge.

AFB. 7. - Band in kalfsleer op karton, aan twee zijden beprent met een medaljons-paneel (100 × 61 mm), voorstellende twee gebaarde, geharnaste mannenkoppen in profiel, onder elkaar. Er omheen, een brede lijst met bloemen- en bladerenmotieven en touwwrongen. De matrijs werd in gebarsten staat op het leder geprent. Het paneel is in een Leuvens werkhuis gebruikt tijdens het tweede kwartaal der eeuw. Zie VERHEYDEN, *Catalogus... Antw.* 1930, nrs 183-184. De hier afgebeelde band bevat een drietal werkjes van Erasmus, te beginnen met *Lingua*, gedrukt bij Froben te Bazel, in 1534 en behoort tot de Bibliotheek van het Groot Seminarie, te Luik (sign. 1 B 43).

AFB. 8. - Band in kalfsleer op karton, aan twee zijden beprent met groot medaljons-paneel in Mone-stijl uit een Antwerpse binderij. De band bevat een aantal geneeskundige tractaten in handschrift, en wordt bewaard in de Koninklijke Bibliotheek, te Brussel (ms. 3779-80).

Leuven, de oudste in zijn soort. Hij is van het dieren-in-cirkels type of liever in vierkante vakken in dit geval, en vertoont een dubbele middenstrook waarin te lezen staat: *Lambertus de Insula seriptor* (voor scriptor) *me fecit.* 'Hier hebben wij den oudsten paneelstempel die bekend is' - kon P. Verheyden nog schrijven in 1930 - 'want dat de band van denzelfden tijd is (nl. uit 1367) als het ongerepte handschrift is buiten twijfel'[(1)]. Nog in de loop van diezelfde eeuw zijn er gelijkaardige banden tot stand gekomen in de Leuvense kloosters, onder meer in het Windesheimerklooster 'Bethleem' te Herent, aan de Leuvense stadspoorten. Dit convent heeft een zeer belangrijk scriptorium gehad en de hele 15de eeuw door, en ook nog bij de aanvang der 16de, boeken met sprekende paneelstempels versierd. Onder de Leuvense incunabelendrukkers die in de vroege zeventiger jaren der 15de eeuw in de universiteitsmiddens werkzaam zijn, zijn er enkele tevens als binder opgetreden. Dit is o.a. het geval voor Johannes Veldener, die zijn banden beprent met kleine naamstempeltjes, vele malen op elk plat herhaald - wat eigenlijk een afwijking is van het gebruikelijk procédé. Een ander Leuvens drukker, Lodewijk van Ravescot, werkt samen voor rekening van de aldaar gevestigde Jan van Westfalen, en die samenwerking komt op originele manier in de versiering van sommige banden tot uiting: op de platten van de door hem gebonden boeken komen onder meer een mansbuste voor (een klein stempeltje) waarmede een portret van Jan van Westfalen bedoeld wordt, en een ander klein stempeltje, bestaande uit drie elementen: een vogel, de letters *ve* en een handboog. De schrandere bandenkenner E.Ph. Goldschmidt zag hierin - m.i. volkomen juist - een rebus die als *Ra-ve-schot* dient ontcijferd te worden!

Naast deze originele vondsten, als bandversiering, blijven echter de gebruikelijke paneelstempel, de vertrouwde decoratie, in de Leuvense binderijen doorlopend toegepast.

Het is wel verstaan dat, wat geldt voor de boven geciteerde steden, ook geldt voor kleinere plaatsen zoals Ieper of Oudenaarde,

(1) Zie voor een volledige beschrijving P. VERHEYDEN, *Catalogus van de Boekbandententoonstelling in de Afdeeling der Oud-Vlaamsche Kunst ter gelegenheid van de Wereldtentoonstelling te Antwerpen*, *in* 1930. Daarin p. 119 e.v.

Kortrijk of Geeraardsbergen, Lier of Herentals, Hasselt of Sint-Truiden, Tongeren of Maastricht, en vele, vele andere plaatsen die onvernoemd moeten blijven, zoals Luik, Namen, Doornik. In de drie laatste steden verdienen b.v. de kruisherenkloosters een afzonderlijke vermelding omwille van hun schrijf- en bindwerk. Een groot aantal der aldaar gevestigde kloosterlingen waren uit Diets sprekende gewesten afkomstig(1).

Gaan we nu over van Leuven naar Antwerpen, dan herinneren we ons kanunnik Wouter van Duffel en zijn paneelstempel uit de 13de eeuw. Maar de volgende eeuw vertoont te Antwerpen, jammer genoeg, grote lacunes: tot dusverre heeft ze niet opgeleverd wat ons zou toelaten de geschiedenis van de boekband in zijn historisch verloop te bestuderen. Maar merkelijk beter wordt de toestand in de 15de, en vanzelfsprekend tijdens de gehele 16de eeuw.

In de incunabelenperiode zijn er te Antwerpen voortreffelijke drukkers aan het werk en het is logisch dat waar veel gedrukt, ook veel zal gebonden worden. En inderdaad, dat de binders er talrijker zijn dan in om 't even welke andere stad van de Nederlanden, leiden we af uit het feit dat er, bijaldien we de bandversiering met behulp van kleine stempels onverlet laten, er in de Antwerpse binderijen op zijn minst 83 verschillende paneelstempels zijn gebruikt. Tegen dat hoog cijfer staan Brugge en Gent elk met 47 en Leuven met een kleine veertig.

In de incunabelentijd is het meestal zo dat elke drukker tevens uitgever is, en ofwel tegelijkertijd binder, ofwel een binderij heeft aan zijn werkhuis. Gheraert Leeu en zijn Antwerpse collega's hebben vermoedelijk zelf boeken gebonden. Maar de voornaamste binder, of liever het voornaamste bindersgeslacht, is dat der van Wou's of de Wouda. Op zijn minst een drietal binders-copiïsten van die naam zijn bekend(2). Een Jan van Wou, werkzaam tegen het

(1) Men leze hierover de merkwaardige bijdrage van Jacques STIENNON, *Introduction à l'étude des scriptoria des Croisiers de Liège et de Huy au XVe siècle*, pp. 25-53 (de betreffende passus op pp. 38-39), verschenen in de catalogus van de Tentoonstelling van Manuscripten afkomstig uit de Kruisherenkloosters van Hoei, Luik en Cuyk, gehouden te Luik, van 24 Febr. tot 15 Maart 1951.

(2) Zie P. VERHEYDEN, *De vijftiendeeuwsche boekbinder(s) Jan van Wouw te Antwerpen*, in *Baekelmans ter eere*, Antwerpen, 1945, pp. 95-106.

einde van de 15de of het begin der volgende, heeft banden beprenmet vier verschillende paneelstempels, waaronder twee verschil; lende types van een stempel voorstellende de gekroonde Adelaart een, met de Brabantse Leeuw; een met de Antwerpse Burcht. Het zijn alle naamstempels, want we lezen *Johannes de Wouda Antwerpie me fecit*, ofwel *Johannes de Wouda me fecit Antwerpie.*

Nu merke men wel op dat al deze vier stempels Rijks- of Stedewapens vertonen! Dit is een merkwaardig-vroege uitzondering op de regel, volgens welke er steeds taferelen uit de kristelijke iconografie op de banden worden uitgebeeld. Jan van Wou is vermoedelijk de eerste die een paneelstempel bezigt met een profaan onderwerp. Hij zal navolgers krijgen, alhoewel niet onmiddellijk.

Groot is het aantal anonieme Antwerpse binders, maar er blijven er gelukkig heel wat over die ons werk hebben nagelaten, met een naamstempel getekend of met een spreuk.

We vermelden: Petrus Dux, werkzaam bij het begin der eeuw, heeft een groot paneel, met dieren in vier kringen, en onderaan, in een lijst van veil: *Petrus Dux me fecit.* Judocus van Lede, of Joos van Lede, uit de Liggeren der Sint Lucasgilde bekend, in 1505, gebruikt zeer mooie, scherpgegraveerde dieren-in-ranken-panelen, en ook friezen; op de panelen leest men de gewijde formule: *ob laudem xristi librum hunc recte ligavi Judocus de Lede.* Jacobus Clercx de Ghele heeft een Annunciatiepaneel en verscheidene dieren-in-ranken-panelen, waarbij een omschrift dat hij vermoedelijk van de Mechelaar Jan Tys, werkzaam tussen 1508 en 1537, heeft overgenomen en aangepast: *Ligatus per manus Jacobi Clercx qui petit a malis erui et semper protegi a manus domini.* In de twintiger jaren beprent Wilhelmus de Backer er boeken met de typische panelen met dieren in rankenslingers en de spreuk: *Domine exaudi vocem meam et clamor meus ad te veniat wilhelmus de Backer.* Enkele jaren later vinden we de Backer terug, in het bezit nu van een paneel met medaljons en een ander met het keizerportret van Karel V. Jan Bosscaert, in de Antwerpse schepenbrieven vermeld evenals de Backer, gebruikt op zijn minst twee panelen, waarvan één met zijn naam en de formule *ob laudem xristi...* Jan Molnere, uit een Antwerpse familie de Moelnere, de Meulenere, gebruikt in volle 16de eeuw een archaïstisch-aandoend Annunciatie

paneel, met als tekst, op twee regels boven elkaar: *Johannis Molnere me fecit.* Petrus van den Else, alias van den Winckel, in 1546 als vrijmeester in de Antwerpse Sint Lucasgilde aangenomen, bezigt een paneelstempel, voorstellende Adam en Eva, met het randschrift: *In sudore vultus tui vesceris pane tuo Per Petrum Elseneum*; en een tweede, met dieren-in-ranken, samen gebruikt met een dierenfries en als tekst, twee Latijnse psalmteksten.(1)

We zouden deze lijst met vele namen kunnen aanvullen, maar heeft dit zin? Want het wordt tijd aandacht te schenken aan die machtige stroming die van uit het Zuiden in de kunstopvattingen der nog jonge eeuw is binnengedrongen, en ze na verloop van enkele jaren grondig wijzigen zal. Die beweging, de Renaissance, betekent een vernieuwing, en als zodanig wordt zij met vreugde begroet, maar evenals dat met alle vernieuwingen het geval is, blijven de aarzelingen en de vergissingen haar niet gespaard. Haar invloed beroert het gehele domein der kunst en ook de boekband, en vooral de boekbanddecoratie zal daar niet aan ontkomen.

Normaal gesproken is de boekband het resultaat van de samenwerking van stempelsnijder en binder, en in zekere zin is dus deze laatste van de eerste afhankelijk. Maar terwijl de iconografie van de paneelstempels tot dusverre in een zuiver-middeleeuwse traditie wortelde, heeft de Renaissance niet genoeg meer aan de vormenrijkdom van de gotische verbeeldingswereld en wil ze een eigen stijl in het leven roepen.

'La Renaissance à ses débuts est essentiellement un changement de décoration, un changement de décor', zegt Marcel Brion(2) en dit zien we in de wereld van de boekband duidelijk tot uiting komen. De stempelsnijders die aan de nieuwe mode offeren willen, beginnen te worstelen met de wereld van de antieke mythologie, de emblemata, de allegoriën en het uitgebreid arsenaal van de architektonische motieven, en als ze van de opgave niet veel terecht brengen, dan is het omdat ze ze niet voldoende vertrouwd zijn met de nieuwe visie, zo abstract en leeg, vergeleken met de

(1) Over deze en vele andere Antwerpse binders, leze men de aantekeningen van P. Verheyden, in diens boven geciteerde Catalogus van de Antwerpse Wereldtentoonstelling 1930.

(2) MARCEL BRION, *Lumière de la Renaissance*, Paris, 1948, p. 53.

levende realiteit die hen omringt. Zo is het te verklaren dat vele van de vroege Renaissance-panelen het moeten afleggen tegen de oudere gotische, op gebied van zuiverheid van vormgeving. Ze missen innigheid, zijn vaak grof en stuntelig van tekening, vaak rommelig en overladen.

Te Leuven en te Antwerpen zijn we nu getuige van een identieke houding vanwege de binders, en een gelijkaardige evolutie. Toegevingen aan de nieuwe mode, als we het aldus mogen noemen, zien we tot uiting komen in een paar Leuvense paneelstempels, waarvan we moeten getuigen dat ze fraai zijn, met smaak ontworpen en uitgevoerd. Het betreft onder meer een mooi paneel, met een bevallig-gestyleerd lovermotief, dat omstreeks de veertiger jaren en ook nog na 1550 aldaar op banden verschijnt(1). En een ander, dat hier vermeld wordt omdat het nog niet zo lang geleden als Leuvens werd erkend, al werd het dan ook gebruikt door een aldaar gevestigde binder uit Frankrijk afkomstig. Het is een mooi, zuivergesneden en op de bewaarde banden, scherp geprent eikelspaneel, wat op zichzelf niet zo merkwaardig is, aangezien eikelspanelen in de loop van de 16de in minstens een twintigtal varianten door Vlaamse binders worden gebruikt. Maar de man die te Leuven het bewuste paneel hanteert, is Jehan Norvis, van wie, bij de karige gegevens waarover we omtrent zijn verblijf in Frankrijk beschikken, nu wel vast staat dat hij gedurende de jaren 1530 tot 1540 te Leuven boeken heeft gebonden(2).

De Leuvense boekbinders hebben begrip getoond voor de nieuwe geest, maar intussen blijven velen, de meesten, de middeleeuwse opvatting getrouw, wat geïllustreerd kan worden aan de hand van enkele typische gevallen, zoals het gebruik, door een Leuvens binder van een prachtige paneelstempel met de Transfiguratie(3); het drievoudig paneel met Sint Jan de Doper en Sint Michiel, geschei-

(1) Zie P. VERHEYDEN, *Een Leuvensche Renaissance paneelstempel*, in *Het Boek*, XXVI, pp. 9-18.

(2) Zie Dr. ILSE SCHUNKE, *Die Einbände der Kirchenbibliothek in Emden*, in *Archiv für Buchbinderei*, 1936. En daarbij, de laatste voetnoot van het boven geciteerd artikel van P. VERHEYDEN.

(3) Zie P. VERHEYDEN, *Transfiguratie-paneelstempels op Leuvensche Boekbanden*, in *De Gulden Passer*, 19de jrg. pp. 103-216.

den door een Boerendansfries, opduikend in de jaren 1530-1545[1]; de eigenaardige, nog elementen van romaanse bandversiering vertonende Sint Paulus-panelen, gedurende dezelfde tijdsruimte aldaar voorkomend[2] en vele andere, van het zelfde uitgesproken karakter.[3]

Gedurende het tweede kwart van de eeuw, meer bepaald tussen de jaren 1534 en 1555, komen er uit twee Leuvense werkhuizen, van Jacob Baeten en van Jacob Pandelaert, een groot aantal banden, die te oordelen naar de stempels, de nieuwe opvatting vertegenwoordigen. Het zijn om te beginnen, de zogenaamde Spes-banden, met een paneelstempel waarop *Spes* (de Hoop) wordt voorgesteld onder de gedaante van een vrouwelijke figuur, staande op een voetstuk, gemerkt *Fides* (het Geloof). Op de achtergrond en in de randlijst staan psalmteksten gegraveerd. Het heeft er de schijn van dat deze voorstelling niet helemaal naar de smaak was van de kerkelijke Overheid, want terwijl er slechts een zeer beperkt aantal Spespanelen van dit soort (van deze eerste staat, zouden we zeggen) bewaard bleven, zijn er talrijke banden met panelen waarop het woordje *Charitas* (de Liefde) achteraf vrij onhandig toegevoegd is geworden.

Spes-panelen worden bijzonder veel aangetroffen op banden die door studenten gebruikt zijn geworden. Eenvoudige banden, zonder snoeren noch bindsels, en die behalve de paneelstempel, geen enkele bijkomende versiering vertonen. Men treft ze verspreid aan over vele bibliotheken van Europa[4].

Hetzelfde werkhuis, of dezelfde werkhuizen hebben ook de fraaie stempels geleverd waarop Lucretia wordt afgebeeld terwijl ze zich-

(1) DEZELFDE, *De Boerendans op Vlaamsche Boekbanden*, in *De Gulden Passer*, 20ste jrg., pp. 209-237.

(2) DEZELFDE, *Paneelstempels met Sint-Pauluspenning op Brabantsche en Engelsche boekbanden*, in *De Gulden Passer*, 23ste jrg., pp. 1-17.

(3) Leuvense binderijen hebben inderdaad, zoals P. Verheyden het in zijn artikel over de Transfiguratie-panelen kon constateren, een aantal paneelstempels gebruikt dat veel groter is dan vroeger werd vermoed.

(4) Zie b.v. mijn artikel *Een band teruggevonden uit het bezit van de Antwerpse Humanist Peter Gillis*, *en een Spes-band*, *door Marcus Fugger te Leuven in* 1546 *besteld*, *na vier eeuwen terug in de stad waar hij ontstond*, in *De Gulden Passer*, 33ste jrg., pp. 27-35.

zelf de dodelijke steek toebrengt; op een ander paneel zien we Cleopatra, die zich bijten laat door de slang: de zelfmoordscène vult enkel de ruimte beneden; en in het midden prijkt een mansportret in medaljon, getopt met de initialen I.P., waarachter Jacob Pandelaert schuil gaat. Een ander paneel, iets groter van afmetingen, en dat louter ornamenteel is opgevat, vertoont eveneens in een vlechtwerk van strikken en lussen, de initialen I.P. en het jaartal 1540. Vergelijkt men deze vier paneelstempels met elkaar, dan valt het op dat de graveur van de Spes-panelen een minder fijne hand heeft gehad dan die van de drie andere.

In Leuven houdt de paneelstempel het langste stand: in 1562 laat de abt van de Sinte Gertrudis-abdij, Philips van Hosden, een groot paneel graveren dat de patrones, Gertrudis, voorstelt in een nis, met als bijschrift: *Sum bibliothecae coenobii Divae Gertrudis apud Lovanienses.* Deze stempel, tevens als bibliotheeksmerk dienende, wordt van dat jaar af op de boeken geprent, die dan op het achterplat het wapenschild dragen van de abt, met zijn spreuk *Inter spinas calceatus*, en een jaartal dat gewijzigd kan worden. Slechts één enkele paneelstempel dateert, zover we weten, van even later en geldt meteen als heksluiter. Het is die welke in de abdij van Averbode in 1564 wordt gebruikt, en die voorstelt O.L. Vrouw met het Kind en Sint Jan de Doper, in een nis. Deze stempel, die steeds op het voorplat geprent wordt, heeft een pendant op het achterplat in de vorm van een groot wapenschild van abt Matheus s'Volders, en het jaartal 1564[1].

Hiermede zitten we volop in het derde kwart van de 16de eeuw. Voortaan hebben we niets meer dan kleine- en rolstempels te verwachten, en begint het eentonig spel van de telkens zich herhalende motieven. Dit duurt te Leuven tot bij het einde der eeuw, en hiermede is dus de rol van de Leuvense boekband vrijwel uitgespeeld.

Maar niet aldus te Antwerpen, maar vooraleer we terugkeren naar deze stad, is het volstrekt nodig een type van band te vermelden dat van het gewone afwijkt en een eigen plaats inneemt in onze bindkunst, inzonderheid tijdens de 16de eeuw.

(1) In het boven geciteerd artikel van P. VERHEYDEN, *La reliure en Brabant*, vindt men afbeeldingen van banden met deze paneelstempels beprent.

Het betreft de zogenaamde registerband omheen het koopmansboek. In tegenstelling met het manuscript of het gedrukte boek dat pas gebonden werd nadat het voltooid was, kreeg het koopmansboek in de regel een band vooraleer het in gebruik werd genomen. De Engelsen noemen het daarom, zeer juist, *blank book.* Registerbanden schijnen een Brugse specialiteit te zijn geweest, want alhoewel we ze te Gent, te Antwerpen en op andere plaatsen aantreffen, springen de Brugse, door de rijkdom en de verscheidenheid van hun decoratie onmiddellijk in het oog.(1)

Het verschil tussen gewone stempelbanden en registerbanden bestaat om te beginnen hierin, dat een registerband niet in houten berderen gebonden wordt maar in de regel een soepel omslag heeft, met een verlengstuk voorzien, de klep, die over de snede heen naar voren wordt omgeslagen, een stuk van het voorplat bedekt en er met een riem op bevestigd wordt.

De registerbanden worden bestempeld met kleine stempels in ruiten, met een gewone paneelstempel, soms in het middenveld en dan omgeven door in filetbundels geschikte handstempeltjes, ofwel, en dat is de originele manier, met een zeer grote paneelstempel, soms tot 30 cm. hoog, bij 20 breed, en die dan vrijwel de gehele oppervlakte van het plat bedekt. Voor dit soort stempels met zeer diep relief, schijnt gebruik te zijn gemaakt van houten blokken.

Hier ook weer treffen we zuiver ornamentele en daarnaast gehistorieerde panelen aan, deze laatste met voorstellingen die soms afgekeken lijken van de houtsneden waarmede het deksel, binnen, van koffertjes werd beplakt, of die we boven de schoorsteen aantreffen in 15de-eeuwse huiskamers(2). Sommige panelen bestaan enkel uit inscripties, in een krachtige, gotische letter, en omdat het koopmansboeken betreft zijn deze inschriften, vrome spreuken of aanmaningen om de rekenboeken goed te houden, nooit in het Latijn, maar in het Nederlands of in het Frans.

Onder de vele Brugse registerbanden zijn vooral die van Pauwel van Vaerdebeke het vermelden waard. Deze binder gebruikt

(1) In het Stadsarchief te Brugge wordt een belangrijke verzameling van registerbanden bewaard.
(2) Zie bv. de nummers 275 e.v. in Verheyden's *Catalogus van Boekbanden*, Antwerpen, 1930.

een paneel, ongeveer 30 bij 20 cm. metend, en waarop Maria en de H. Anna worden afgebeeld, zittend op een bank. Anna reikt het Kind een vrucht aan en in de besterde ruimte boven dit intiem tafereel zweeft de H. Geest, onder de gedaante van een Duif. Hoger nog ziet men God de Vader, tussen twee Engelen in aanbidding. Op de getichelde vloer in de voorgrond, knielen een man en een vrouw, die volgens de bewering van J. Weale, wel de binder en zijn vrouw zouden kunnen zijn, en op een paar schriftwimpels lezen we de tekst: 'Lof hooghe ende werde drievuldicheit crachtich - Lof Anna, Maria ende Jhesus halmachtich'(1).

Op de decoratieve panelen, bloeit een welige plantengroei, in loveren en tussen slingerende ranken loert soms een draakgedrocht, een vogel met lange snavel; op andere staat de levensboom gefigureerd, zodat we ook hier weer de motieven terugvinden, maar op grotere schaal dan in de kleine stempels en sommige paneelstempels waarvan we vroeger gewag hebben gemaakt; ze vinden zonder de minste twijfel hun oorsprong in de Bizantino-romaanse symboliek van de 12de eeuw. Er zou hier kunnen gewezen worden op de invloed die onze registerband heeft ondergaan, van de Italiaanse koopmansboeken van de tijd. De omstandigheid dat er in steden als Brugge en Antwerpen, belangrijke Italiaanse factorijen en talrijke Italiaanse kooplui metterwoon gevestigd waren, heeft hierin een rol gespeeld. Feit is echter dat de Vlaamse binders, ook voor de registerband, meestal trouw blijven aan de paneelstempel en dus aan hun eigen decoratiemethode de voorkeur blijven geven boven die uit de vreemde.

En nu terug naar Antwerpen.

Terwijl te Brugge, de boekbinders samen met de schilders, beeldhouwers enz., in de Sint Jans gilde worden opgenomen, komen ze te Antwerpen in de gilde van Sint Lucas terecht. Talrijk zijn zij die te Antwerpen als *boeckbyndere*, of *meester-boeckbyndere* worden aanvaard en waarvan de namen ons gelukkig in de registers bewaard zijn gebleven. En als we enkele van die namen vernoemen (er zijn er

(1) Zie P. VERHEYDEN, *Zestiendeeuwsche Registerbanden*, in *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen*, V, pp. 124-137; en mijn bijdrage *Middeleeuwse bandstempels met tekst in de volkstaal*, in het *Album Dr Jan Lindemans*, Brussel 1951, pp. 233-249.

vanzelfsprekend verschillende bij, die we door hun werk kennen) is het enkel omdat we aldus de zekerheid hebben meteen de binders genoemd te hebben van tal van anonieme banden. In 1506 wordt in de gilde aangenomen, Jan Gast; in 1512, Claus Gerritsen, op de Lombaerdevest; in 1517, eveneens op de Lombaerdevest Jan van den Bogaerde; in 1532, Godevaert van der Haeghen; in 1535, Gomaer Wellens; in 1535, Heyndric Dries en Jan Wyncx; in 1538, Cornelis Olivier, die we anno 1560 zullen terugvinden in de Valckstraat, naast de boekwinkel van Plantin; in 1538, Henric van Goorle; in 1539, Gheert de Potter, Sebastiaan Crocx en Jan Moons; in 1540, Gossen Goebens en Antonio Borrini, uit Firenze, die dat jaar stadspoorter wordt; Hans Hansson uit Kopenhagen, die in 1544 stadspoorter wordt; in 1547, Jan Dielis; in 1549 Christoffel Plantin, stadspoorter geworden van Antwerpen; in 1552, Wouter Willemsen uit Den Haag, stadspoorter; in 1555, Mathijs Nuyts; in 1557, Jan en Antonius Cardoen, Jacob van Delft en Frans Vervrasens; verder, Melchior van Immersel; Joachim Maurissen; Mathijs Moermans; Peter Vermeulen; Renier de la Motte; Joris van Dormael; Gommaar van Divelt; Jean du Moulin; Antoon Versperck; Sebastiaan Walschaerts; Jan van den Berghe; Jan Erlincx; Adriaan Peeters; Laurijs Cecly; Nicolaas van de Wouwere; Nicolas Hardi; Hans Pymans; Peter Vinx; Mathys Peymans; Guilliame Plaquet; Joos de Haan; Hendrik Boyser; Hans Machielsen; Hans Bacx; Simon de Clerck; Hans van Wijnsbergh; Hans Pluym; Michiel Dymans; Lenaert Verschuren; Marten Gillis... en zo voort. Met deze laatste naam zijn we pas in het jaar 1575 aangeland; tot in het jaar 1600 vinden we nog in de twintig meester-boekbinders, door de Sint Lucasgilde aangenomen[1].

(1). Deze aantekeningen uit het Antwerps Stadsarchief (Nr 21792), kunnen aangevuld worden met de verwijzing naar de ordonnantie van 8 November 1574, betreffende de voorwaarden waaraan de boekbinder dient te voldoen om vrijmeester in zijn ambacht te worden. Hij moet om te beginnen stadspoorter zijn en het vak gedurende twee jaren bij een vrijmeester geleerd hebben. Daarna moet hij zijn proefstukken leveren en wel, voor ‘groot werck... een mediaen ende eenen Text die men noempt in quarto; elck in berderen van wagenschotte ende gheel calffledere, met sloten naervolgende de examplaren daeraff wesende ende berustende opte camere; voor cleyn werck... eenen brevier in octavo ende eenen journael in sesthiene elck oick in berderen van wagenschotte ende calfsledere gecoleurd soe hem goeddunckeN sal, oyck met sloten volgende jnsgelycks den exemplaren daer af synde ende berustende op te voorscreve Camere...’ Wenst hij zich daarbij ook te ‘geneerene met verguldene, soo sal hy oick gehouden wesen sijne proeve elck jntsyne alsdan met eenen quant a quant te verguldene soo wel de snede als buyten opt leer, volgende de voerscreven exemplaren respective...’

Wanneer de Rennaissance in de wereld van de Antwerpse boekbinders haar intrede doet, gaan de stempelsnijders op zoek naar aangepaste motieven. En grif vinden ze hun gading in de verzamelingen van antieke kunstvoorwerpen, sieraden, beeldjes, enz., die naar Italiaans voorbeeld, ook in ons land worden aangelegd. Vooral de Romeinse munten en penningen (waarvan o.m. de Schetzen kostbare collecties bezaten) waren zeer in trek en leverden interessante modellen op. Dat is de reden waarom we in de vroegste Antwerpse Renaissancestempels koppen zien verschijnen van goden en keizers en helden uit de klassieke oudheid, gebaard of gladgeschoren, gehelmd of gelauwerd, vaak paarsgewijze voorgesteld en met snoeren of strikken verbonden, onwennig, ja plomp soms, op het karikaturale af, vaak evenwel ook beheerst en evenwichtig. En wat de sierlijke loverlijsten betreft waarin, in een later stadium, de panelen worden gevat, die zijn geïnspireerd op de decoratieve elementen die de nieuwopgekomen architektuur en beeldhouwkunst kwistig ten toon spreiden. De invloed van een man als Jan Mone, die de Renaissance-kunst in onze gewesten beheerst, moet in dit verband uitdrukkelijk worden vermeld(1).

Het is uit die penningen, die we eveneens terugvinden in de gebeeldhouwde panelen van de eiken pronkkasten uit de tijd, dat de mooie medaljonportretten als dat van Keizer Karel V zich zullen ontwikkelen, niet in een keer evenwel maar geleidelijk en als een bekroning van vele minder geslaagde pogingen. In tal van varianten treffen we dat portret aan op Antwerpse banden, en op Antwerpse alleen.

Talrijk zijn de binders die medaljons op hun banden prenten, te beginnen met het 1528 gedateerde en gesigneerde medaljon met mannenkop in profiel van Adrianus van Hoolwick, tot de medaljonpanelen van Willem de Backer, van Goris de Bonte, van de mono-

(1) Zie P. VERHEYDEN, *Jan Mone's bandpaneel voor Jan Carondelet*, in *Mechelsche Bijdragen*, V, pp. 65-82.

grammisten G I, I C, A C, P H, en verscheidene andere. Er zijn een zestigtal dergelijke panelen bekend, hoofdzakelijk te Antwerpen en te Leuven.

Een ander profaan thema is dat waarbij Fortuna, de Godin van het Lot, allegorisch wordt voorgesteld, niet meer met het rad dat draait, zoals in de middeleeuwse miniaturen, maar wel onder de gedaante van een jonge vrouw, naakt of gekleed, en die gedragen op de rug van een dolfijn of van een zeemonster, haar zeiltje door de wind laat spannen. De Fortunastempels komen in een aantal varianten voor, vooral op Antwerpse banden(1).

Ten slotte vermelden we hier nog een thema, oorspronkelijk van kristelijke inspiratie, en dat alhoewel reeds tegen het einde der 15de eeuw gebruikt, enkel maar in de 16de veelvuldige toepassing vindt; het is de Kerstvreugde, gesymboliseerd door een dans van verschillende personages. Deze dans, of boerendans, zoals de term luidt, komt enkel op friezen voor, in verschillende types en varianten. Hij verschijnt op tal van banden, tussen de paneelstempels ingeschoven en zijn decoratieve waarde is zeker niet gering.

Interessant zou het wezen enkele van die themata in hun evolutie te volgen, maar omdat dit wegens gebrek aan tijd uitgesloten is, zullen we een enkel woord zeggen over het Keizer Karelportret als bandversiering.

Op het einde van de dertiger jaren schijnt vooral de Antwerpse drukker Willem Vorsterman er eer te willen mede inleggen 's keizers portret als bandversiering te gebruiken. De panelen die met dat doel in zijn werkhuis worden gebezigd, kan men tot twee hoofdtypes herleiden, alhoewel er meer zijn geweest, ongerekend de varianten. Op een ervan, wordt de keizer afgebeeld, ten voeten uit, met zwaard en rijksappel; boven hem, tussen de twee zuilen, wappert zijn spreuk: *Plvs ovltre*, terwijl beneden een langstaartige leeuw het schild houdt met de rijksadelaar. Dit keizerpaneel, dat steeds op het voorplat van de band verschijnt (enkele keren ook op registerbanden, zoals die van de Antwerpse stadsrekening over 1541-'42) heeft dan vaak als pendant op het achterplat, een paneel-

(1) Zie de boven geciteerde bijdrage van P. VERHEYDEN, *Fortuna-paneelstempels op Vlaamsche boekbanden.*

stempel die voorstelt keizerin Isabella van Portugal. Het tweede type geeft de keizer weer, gekroond en met de attributen van zijn macht, in een medaljon dat het middenpunt vormt van een decoratieve lijst, waarin zijn opgenomen de zuilen en de kenspreuk alsmede de woorden KAROLVS. V. IMP.(1)

Een van de meest eigenaardige Keizer Karel-medaljons, zonder begeleidende tekst, is afgekeken van de beeldenaar van een Brabantse duit, een geldstukje, op dat ogenblik in omloop. We vragen ons hierbij af of de stempelsnijder en de man die het beeld van de keizer graveerde voor de Munt, wellicht een en dezelfde persoon kan zijn geweest? De gelijkenis tussen medaljon en penning is zo treffend, dat we gerust van copie mogen spreken.

Veruit de mooiste paneelstempel evenwel met het keizer Karel portret, op Antwerpse banden voorkomend, is die van de Mechelaar Claus van Dormaele, die in 1534 stadspoorter van Antwerpen wordt. In zijn schitterend keizerpaneel, dat het jaartal 1542 draagt, vat hij al de verschillende elementen nog eens samen, maar thans in een uitbundige en toch beheerste harmonie van zwierige krullen en arabesken, die wonderwel lijken te passen in de levensstijl van de prachtlievende, keizerlijke stad. Banden met deze stempelafdruk, scherp in het glimmend bruine leer geprent, behoren tot het kostbaarste wat de bindkunst in eigen land, gedurende het Renaissance-tijdvak heeft opgeleverd. Hierin spant de Scheldestad ongetwijfeld de kroon. De Gentse binders b.v. hebben het blijkbaar niet over hun hart kunnen krijgen de keizer op bandpanelen af te beelden. De rijksadelaar schijnt de enige toegeving te zijn geweest. Intussen verdienen met ere te worden vermeld de Gentenaars Pieter de Keyser, Pieter van Crombrugghen en na diens dood, zijn weduwe, al ware het alleen maar om dat meesterstuk van een paneelstempel, voorstellende de Stede-Maagd, gezeten in een beloken tuin, met de Leeuw en de torens van Gent en het Belfort op de achtergrond.

En nu stellen we ons de vraag: gaat al deze glans verdoven van het ogenblik dat de geboren Fransman Christoffel Plantin voet zet op Vlaamse bodem en zich blijvend te Antwerpen vestigt? Ver-

(1) Men zie voor deze verschillende panelen met keizersportretten, de nummers 32-39bis, in VERHEYDEN, *Catalogus...* 1930.

doven voor de glans van het goud en het geglim van het gekleurde inlegwerk, die beide inherent lijken aan de bindkunst van de tweede helft der eeuw? Deze vraag kan op zijn best met enkele ‘distinguo's’ beantwoord worden.

Plantin stond niet vijandig, zelfs niet afkerig tegenover de oude techniek, maar hij kwam uit een midden waar ze had afgedaan, of liever waar ze niet meer werd toegepast. Toen hij Frankrijk verliet, hadden de binders en vergulders zich vertrouwd gemaakt met de knepen van de Venetiaanse school, maar wat ze bonden - en dit is van belang - kon enkel maar uit een welvoorziene beurs betaald worden. Bovendien, de nieuwe techniek vergt nieuw materiaal, in casu marokijnleer en dit is in onze gewesten, tot omstreeks het midden der eeuw, zeldzaam gebleven. Zo zeldzaam, dat de meeste banden met goudversiering, ook in de tweede helft van de eeuw in kalfsleer gebonden zijn.

Plantin heeft zichzelf een bedreven en smaakvol binder betoond en het ware zeer te wensen dat men precies kon achterhalen en uitvorsen wat er uit zijn handen is gekomen, maar afgezien van de enkele banden waarvan men dit met nagenoeg voldoende zekerheid kan getuigen[(1)] moeten wij ons tevreden stellen met groepen van banden uit zijn Antwerps werkhuis, en die tot twee types te herleiden zijn, nl. de gewone, die we ‘uitgeversbandjes’ zouden noemen en die in het midden van het plat het Plantijns merk vertonen met de bekende spreuk en een bloemmotiefje in elke hoek[(2)]; en daarnaast de banden van rijker factuur, met grote medaljons en hoekstukken

(1) Over enkele banden, op goede gronden aan Plantin toe te kennen leze men o.m. J. RUDBECK, *Christophe Plantin als Buchbinder*, in *Zeitschrift für Bücherfreunde*, *Neue Folge 6* (1914) pp. 42 e.v. M. SABBE, *Een Plantijns bandje*, in *Het Boek* 11, (1922) pp. 209-212. J. PEETERS-FONTAINAS, *Encore une reliure attribuée à Plantin*, in *De Gulden Passer*, 16de jrg. (1938-39), pp. 28 e.v. In het dezer dagen verschenen *Gutenberg-Jahrbuch 1956*, onderneemt Dr Ilse Schunke een poging om het aantal aan Plantin toegeschreven banden met een 9-tal te vermeerderen. (Zie haar bijdrage: *Die Einbände des Christoph Plantin*, in *G.J.*, pp. 319-330). Maar van het ogenblik dat ze zelf moet toegeven: ‘Leider ergaben auch sie (de 9 banden nl.) keinen endgültigen Beweis dafür, dass Plantin ihr Verfertiger sei...’, zijn we nog steeds niet waar we zijn moesten.

(2) P. VERHEYDEN, *Plantijnsche Bandmerken*, in *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen*, VIII, pp. 263-265.

met geazureerde gronden op een veld bezaaid met sterretjes en bloempjes, de rug versierd en de snede verguld[1].

In een afzonderlijke categorie verdienen de banden in veelkleurige mozaïek-tekeningen die men vroeger algemeen als Lyonese banden bestempelde, te worden ondergebracht. Zij komen vooral op in het derde kwart van de eeuw, maar of zij te Lyon, te Parijs, of b.v. te Antwerpen gebonden zijn, is lang niet altijd gemakkelijk uit te maken[2]. Dit wijst er op dat de boekband zijn 'nationaal' karakter gaat verliezen, al moet men ook hier weer zich hoeden voor overdrijving, want deze luxe-banden vertegenwoordigen slechts een kleine minderheid ten overstaan van het gros der productie.

Onder de namen van binders die ik zoeven heb megedeeld, zijn er een paar vreemdelingen, zoals de Florentijn Borrini, in het Platijns Archief 'relieur de livres de comptoir' genoemd en die te Antwerpen enkele staaltjes van zijn kunst heeft nagelaten, waaronder die parel die het Grootboek is van de Affaitadi, een Italiaanse te Antwerpen gevestigde koopmansfamilie. Deze registerband, in het Stadsarchief bewaard, is in Italiaanse stijl: geen blindstempels meer, zoals wij het op de Vlaamse registerbanden gewoon waren, maar rijke vergulstempels, met een de Italianen eigen uitgesproken zin voor smaak en raffinement. En citeren we daarna het voorbeeld van de geboren Fransman, *Petit Jan*, *dit de Paris*, *relieur en Lombardevest*, zoals het luidt in de rekeningen van 1558, en die, instee van de verguldijzers die wij verwachten, een fraai eikelspaneel gebruikt, met zijn naam voluit in de lijst onderaan, niet Jean Petit, maar wel Petit Jan! Ook Petit werkt voor Plantin.

Veruit de meeste banden, die tijdens Plantin's leven van zijn persen komen, zijn gebonden volgens de oude beproefde methode, d.w.z. versierd met kleine stempels en met rollen, maar in blinddruk. De paneelstempel is als het ware ongemerkt verdwenen, zijn rol in de boekband van de Nederlanden is uitgespeeld. De banden

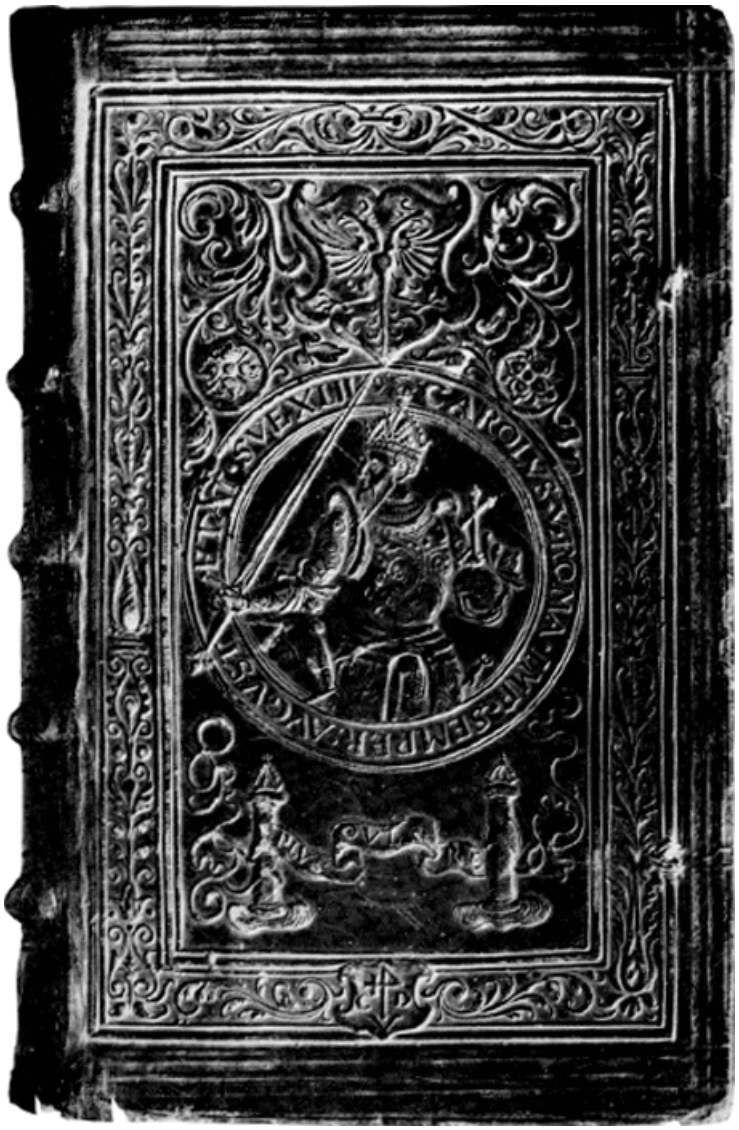
(1) Men leze hierover P. VERHEYDEN's artikel *Twee banden van Plantin voor Keizer en Prins*, in *De Gulden Passer*, 15de jrg. pp. 107-119.

(2) Of b.v. te Brugge. De beroemde Brugse bibliofiel Mark LAUWEREYN († 1581) liet zijn boeken doorgaans, maar niet altijd, te Parijs binden. Dat sommige te Brugge zelf gebonden zijn, is meer dan waarschijnlijk.

die hij zelf heeft gebonden, of die hij heeft laten binden te Parijs, en van wier platten het kleurenspel van de compartimenten en cartouches, vermengd met de zachte schittering van het verguldsel ons tegenblinkt, zijn niet voor de gewone sterveling bestemd. Het zijn boeken om aan vorsten en hooggeplaatste personen te worden aangeboden: *presentation-copies*, zoals de Engelsen dat noemen, of zulke die bestemd zijn om de verzameling van de steeds talrijker wordende bibliofielen te verrijken. De vindingrijkheid, de smaak, de kunst die er aan besteed wordt, verlenen aan deze banden dat eigen en onmiskenbaar aspect, waardoor een echt kunstwerk zich onderscheidt van het massaproduct.

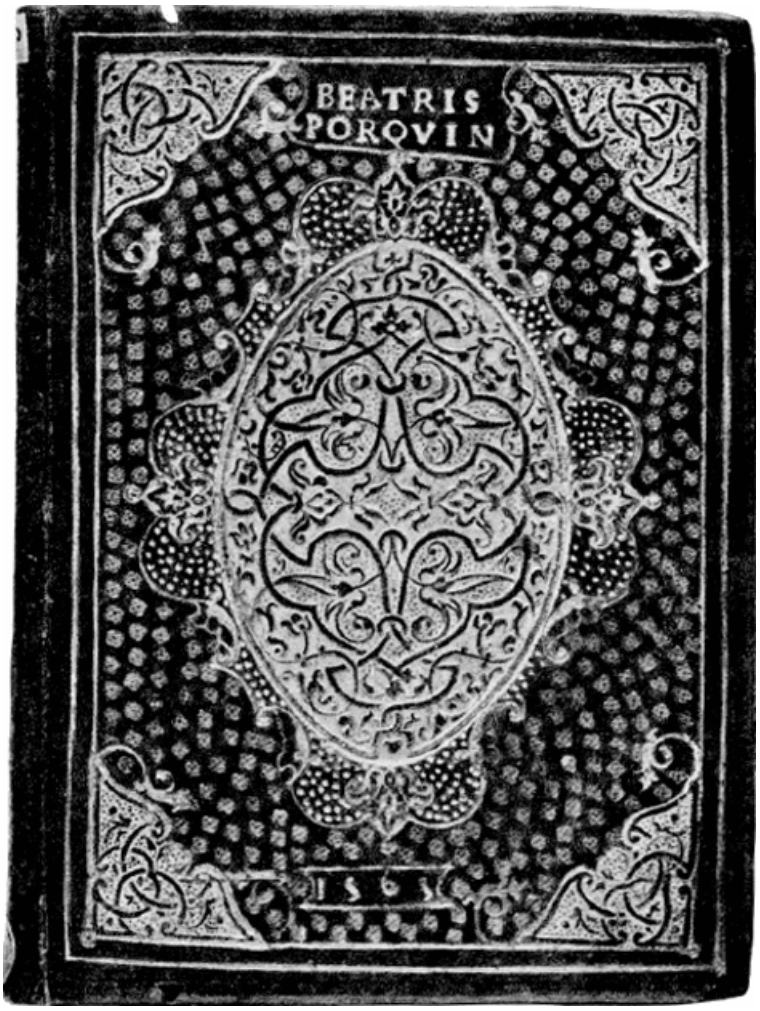
Een nieuwe fase in de evolutie van het boek, van de boekband, wordt hiermede definitief in onze gewesten ingeluid. Verguldbanden zijn geen banden die men onbekommerd hanteren kan, zonder vrees de platten te beschadigen: het zijn integendeel banden van het soort dat men te pronk legt en aan zijn vrienden toont, maar zich wel er voor wacht, ondanks de zo altruïstisch klinkende formule '... et amicorum', ze aan anderen uit te lenen. Voor dat doel immers bestaan er verschillende exemplaren van hetzelfde werk, maar in een decenter bandje.

Het boek uit de Middeleeuwen, het boek wiens band door de kracht van de symbolen, in de stempels uitgedrukt, tot de gebruiker 'sprak', nog voor hij het had opgeslagen, heeft plaats gemaakt voor een boek, waarvan de decoratie, hoe gezocht en hoe verfijnd ook, op zichzelf staat, los en vreemd van de inhoud. Vreemd is eigenlijk niet helemaal juist, vermits ook de inhoud anders is geworden in een gewijzigde tijd, een veranderde levensopvatting. De Middeleeuwen zijn nu volkomen geeindigd. In plaats van het oude 'liber loquitur', dat eenmaal aan een ideële werkelijkheid beantwoordde, schijnt het nu te worden: 'liber scintillat', het boek schittert, en in deze glans die men niet anders kan noemen dan betoverend, gaat ongemerkt maar ook ongenadig een wereld ten onder; de wereld van een bindkunst die drie eeuwen lang in deze gewesten heeft gebloeid, die technische volmaaktheid heeft gepaard aan een onthutsende rijkdom en variatie van siermotieven, zinrijk en beheerst, stijlvol en groots tot uiting gebracht. Kleinkunst, jawel. Maar met eigen verworvenheden, die eigen stijl hebben bepaald, en in volkomen



AFB. 9. - Band in bruin kalfsleer op karton, op beide zijden beprent met het groot Keizer Karel-paneel (139 × 84 mm) van Claus van Dormale. Het omschrift van het medaljon luidt: CAROLVS. V. ROMA. IMP. SEMPER. AVGVST ETAT. SVE XLII. Het merk en de initialen van 's binders naam, onderaan in het schildje. De band bevat twee drukken uit 1544: Heraclides, *Allegoriae in Homeri fabulas*, Bazel, Oporinus; en *Moralis interpretatio errorum Ulyssis Home rici*, Zurich, Froschouer, en wordt bewaard in het Museum Plantin-Moretus, te Antwerpen. Zie VERHEYDEN, *Catalogus... Antw.* 1930, nr 38.

AFB. 10. - Band in bruin kalfsleer op karton, op beide zijden beprent met een paneelstempel (112 × 70 mm), voorstellende Keizer Karels gemalin Isabella, ten voeten uit. Het paneel is in een lijst van lover-ornamenten gevat. Het werd gebruikt in het werkhuis van Willem Vorsterman. Zie VERHEYDEN, *Catalogus... Antw.* 1930, nr 37. De hier gereproduceerde band bevat een Bazelse druk van 1541: Petrarcha, *Poemata omnia...* en is in particulier bezit.



AFB. 11. - Band in kalfsleer op karton (200 × 150 mm), in verguldwerk; een groot ovaal middenstuk en hoekstukken van ranke lovermotieven op goudgestippelde grond. De overige ruimte bezaaid met bloempjes. Boven in het midden leest men *Beatris Porqvin;* onderaan, de datum 1565. De band houdt in *Een lieflick memorieboeck*, dat Lowys Porquin liet drukken voor zijn dochter Beatris, te Antwerpen bij Am. Tavernier, in 1563. Het boek bevindt zich in de Kon. Bibl. te Brussel.

AFB. 12. - Band in kalfsleer op karton (325 × 220 mm), in verguldwerk. Drie ramen van dubbele filets, met fleurons op de hoeken. Tussen de twee buitenste ramen, in het midden geazureerde tegen elkaar geschoven krulmotiefjes, en in het midden van het plat een lauwerkroon. Daar boven de tekst: *Illvstriss.s. Ro Imp. Principi Maximiliano a Bergis Archiepiscopo et Dvci Camerac Comiti Cameracesii.* Onderaan: M. *Lavrinvs a Watervliet. D.D.* De band bevat een werk van Hub. Goltzius, *Fasti Magistratuum...* en werd door de beroemde bibliofiel aan aartsbisschop Max. van Bergen aangeboden, zoals uit het opschrift blijkt. Hij werd vermoedelijk gebonden te Brugge en bevond zich, voor de oorlog, in een particuliere verzameling.

harmonie met de grote stromingen die de kunst van dit land gedurende vele eeuwen hebben gevoed.

Summary
Bookbinding in Flanders and Brabant during the 16th century

In the Southern Netherlands, just as in France, Germany and England, books used to be bound in wooden boards which were covered with leather and decorated in blind, with tools or stamps, according to a technique which may be traced back to the 9th century.

The typical form of ornamentation however, which may be called characteristic of Netherlandish binding in general during the Middle Ages, consisted in the use of panel-stamps, that is to say bronze or copper matrices, deeply engraved in intaglio, which had to be impressed in the leather by means of a press.

As for the decoration itself, a distinction should be made between ornamental stamps and those that we call historiated. The former are generally divided into two compartments each presenting a number of fantastic animals inscribed in circles or tendrils; between the compartments is often found the binder's name followed by the words:... *me ligavit*, sometimes a text, either Latin or Flemish, runs along the outer border of the panel. The subjects of the latter however, are mostly taken from the Bible, the Lives of the Saints, etc.

Towards the end of the fifteenth century frequent use was made of friezes, which are narrow, rectangular panels, either of the ornamental or the historiated type. We find them in pairs or even in sets of four, on many Bruges and Ghent bindings. As for roll-stamps, the Flemish binders originally made a very limited use of them, whereas towards the end of the 16th century the market was inundated with rolls from Germany, many of which, alas, are not of excellent workmanship.

The origin of the panel-stamp must be sought in Flanders. An Antwerp canon, Wouter van Duffel, who lived in the 13th century, is known to have used a panel-stamp with his name. From Flanders, its use spread over part of France and England. In the latter country, bookbinders from the Low Countries are known to have been very active. Panelstamps make their appearance also in Germany (chiefly in the

Cologne-Wesel region) in the course of the 15th century, but it is during the sixteenth, from about 1530 till about 1600, that they are used in a way that might be called monotonous.

About 600 Netherlandish panel-stamps are recorded, some on several books, some on a single binding that survived the ravages of time. Bindings decorated with small tools are not mentioned in this survey. Little short of 500 of those stamps originate from Flanders and Brabant, the rest of them from the Northern Netherlands.

Notwithstanding the fact that a considerable number of 14th century Flemish panel-stamps appear on still existing bindings, the heyday of Flemish bookbinding spreads over the latter half of the 15th century and the earlier half of the 16th.

As normal causes of this abundance of bindings, should be mentioned first of all the activity of the convents of the Windesheim Congregation as well as that of the Brethren of the Common Life, both very busy in this field, and further, the growing fashion of the so-called *Horae*, or Prayerbooks for Laymen, which fashion, started as it had been by Princes and courtiers, was now imitated by the burghers and the wealthy merchants of the big Flemish towns. In the course of the 15th century famous 'ateliers' for the writing, illuminating and binding of such *Horae*, were busy in several Flemish cities and towns, especially Bruges and Ghent, and with the coming into use of the printing press, the said fashion would assume enormous proportions.

At the beginning of the 16th century the technique and decoration of Flemish bindings are mainly the same as they were during the earlier period. The only thing new is the use of cardboard instead of wood, for the 'pocket sizes' of the classic authors. Besides Bruges and Ghent as centres of cultural life, Louvain and Antwerp are worth mentioning followed by Mecheln and Brussels.

In 1367, at Louvain, a binder, named Lambertus de Insula, used a panel-stamp of the animals-in-circles type with his name in full and... *me fecit*, on a binding (still preserved) of a copy of the local privileges. Louvain, being the oldest University-town of the Netherlands, counted several famous monasteries and convents, and during the last quarter of the 15th century, the town boasted of a number of renowned printers such as Veldener, Raveschot, Van der Heerstraten, van Westfalen, etc., most of them being active also as binders.

At Antwerp, as we have just noted, a panel-stamp was used as early as about the third quarter of the 13th century. The loss of the very important Antwerp convent-libraries of the period accounts for the

scarcity of bindings from the 14th century, but as to the 15th, we are much better informed. During the whole of the incunabula-period Antwerp was by far the most active book-centre of the Netherlands: the number of panel-stamps used by Antwerp binders during the last years of the 15th century, amounts to 83, whereas Bruges and Ghent claim 47 each and Louvain about 40.

Most probably the Antwerp printer Gheeraert Leeu, and his colleagues acted also as binders, but the most important family of local binders was that of the Van Wou, or de Wouda. Three of them are known, all of them bearing the same christian name *Jan*, all of them practising the trade of a binder or a copyist. Their activity covers the last quarter of the 15th century and the first of the 16th. A Jan van Wou seems to have been the first to use panels with secular subjects.

Most of the Antwerp binders however continued using panel-stamps either of the animal type, or of the one with religious subjects. Petrus Dux, Judocus van Lede, Jacobus Clercx de Ghele, Willem de Backer, Jan Molnere, Petrus van den Else and several others, had their name engraved on their panels.

With the coming of the Renaissance, in the late twenties, a short-lived period of confusion reigns among the local centres. 'La Renaissance est essentiellement un changement de décoration, un changement de décor,' says Marcel Brion in his book: 'Lumière de la Renaissance' (Paris 1948, p. 53), and as for this particular point, his definition seems to be right. The die-cutters and stamp-engravers are seen to be wrestling with mythological emblems and allegorical scenes and often getting themselves into a hopeless muddle.

As to Louvain, the local binders like their Antwerp colleagues, kept on binding books and decorating them in the traditional way and did so for a long while, though some of them, such as J. Baten and J. Pandelaert produced bindings with Renaissance panels, between the years 1534 and 1555. Conspicuous among these are the well-known Spes-panels, besides those representing Lucretia or Cleopatra.

It is worth mentioning that in the Louvain binderies the use of the panel-stamp lasted for a longer time than in any other place but one, of the Netherlands. As late as 1562 the local monastery of Saint Gertrude had a panel-stamp engraved with the proper patron saint, while the same thing happened in the abbey of Averbode (Brabant) where a large panel, representing Our Lady with John the Baptist was used in 1564.

Before passing over to Antwerp, we will consider a special sort

of bindings, the so-called account-books or blank books, which seem to have been a Bruges speciality at the end of the 15th and during the greater part of the 16th century. Unlike the normal panel-stamp bindings, the account-books had flexible covers, provided with a flap that could be fastened on the front by means of a leather strap. The decoration consisted either of small tools, inscribed in lozenges, or ordinary panels. More often however panels of a very large size were used measuring about 30 by 20 cm. and having wooden blocks for matrices. As for the decoration, we notice the usual variety of ornamental or historiated subjects, while some of the former type have inscriptions in bold gothic lettering, either in Flemish or French admonishing the users to keep their books in due order. Among the large variety of Bruges blank book-bindings, the ones bound by Pawel van Vardebeke may be called the most characteristic. The Italian style may have exerted some influence in this special domain (large numbers of Italian tradesmen establishing themselves in our Flemish towns, had brought over their home bound account-books and ledgers) but nevertheless our Flemish binders stuck to the usual panels as well as the approved methods of decoration.

Back once more to Antwerp. Here the bookbinders were grouped in the guild of Saint Luke and it is owing to the fact that the registers of that Guild have been kept up to this day, that we know by name an impressive number of Antwerp binders of the 15th and 16th centuries. At the first light of the Renaissance, here, as in other places, the die-cutters look for new and adapted motifs and proceed to imitate or rather to copy the antique medals and coins with a view to using them for the medallion-stamps, but it is only after getting familiar with the new vision of the world that they reach the sheer perfection of the former period.

Next to the profusion of medallion-panels (60 of them are recorded on bindings of the period, originating for the greater part in Antwerp binderies, some of them being used at Louvain as well), some interesting motifs are worth mentioning such as that of Fortuna, the goddess of Chance, under the shape of a maiden riding on the back of a dolphin or seamonster, or that with the so-called Dance of the Peasants which occurs on friezes only.

Although it would seem interesting to trace the evolution of some of the said motifs, we shall limit ourselves to a short glance at the portrait-panel of Charles V in Flanders and Brabant.

In the thirties it is chiefly Willem Vorsterman, the Antwerp printer, who has the portrait of Charles V engraved in two different styles with

numerous ‘variants’, on several of his bindings. An interesting medallion-portrait representing the Emperor happens to be copied from a Brabant coin of the period. But the finest specimen by far of the Emperor's portrait-panel is the one used by Claus van Dormale, dated 1542. Bindings decorated with this panel are among the finest which the Renaissance style of bookbinding ever realized in the Netherlands.

All of these panels are typical of Antwerp shops. The Ghent binders were rather averse from representing the image of the Emperor on their panels and limited themselves to using for instance the Imperial Eagle.

By the time when Christophle Plantin was establishing himself at Antwerp the use of the panel-stamp was still prevailing and the very rare experiment in the field of gilt work had not in the least succeeded in dethroning blind tooling.

Plantin was not averse from the existing technique and methods but he came from a place where a different style of binding had become the fashion. At the time of his leaving France, the Parisian binders had already become familiar with the procedure of the Venetian school, but the books they bound - and this is of some importance - could be paid for only from a well-lined purse. The new technique, on the other hand, required appropriate material, i.e. morocco, and we know that up to the second half of the 16th century, this sort of leather proved to be very scarce in our country. And even during the second half of the century calf is commonly used for the gold-tooled bindings.

Plantin showed himself a very clever binder, with a refined taste and it would be nice if one were in a position to trace the books that were bound by the arch-typographer himself, but apart from the few bindings that may be ascribed to him, we have to be content with some specimens from his Antwerp office. They belong to two different types: some of them in fact might be called publisher's bindings, for they are very plain, with the famous printer's device in the centre of the covers and a ‘fleuron’ in each corner. Next to these there are the bindings of a sumptuous style, with large centre and corner-pieces, azured ground, a *semée* of stars or flowers, gilt spines and edges. Into a special category ought to be brought such bindings with multicoloured mosaic designs, brilliantly painted, as were formerly invariably ascribed to the Lyonese school, though it is by no means easy to make out whether they were bound at Lyon, in Paris, or even, say at Antwerp.

Among the binders whose names have just been mentioned, there were a few foreigners, that had set up a shop of their own in the stationers' quarter in the vicinity of Our Lady's Church. A glance at the work of

two among them sheds a peculiar light on the fact that conservatism and modernism are peacefully living side by side. There is, to begin with, one Borrini, who had come from Florence, and who left here some specimens of his skill, as for instance the account-book of the Affaitadi, Italian merchants established at Antwerp. This binding is in Italian style, richly gilt, of a refined taste. And there is further a Frenchman, *Petit Jan*, *dit de Paris*, *relieur en Lombardevest*, as it runs in the accounts of the year 1558. But the curious thing about it is that the said binder, instead of using gold tools as we might expect him to do, proves to be adhering still to the old methods and uses panel-stamps, among which a fine acorn-panel, with his name in full on the border below *Petit Jan.*

The greater part of the bindings from Plantin's own shop, that were produced during his lifetime, have been bound according to the methods that we have just called conservative, i.e. decorated in blind with either small tools or rolls. The bindings that Plantin bound himself and such as he had bound, say in Paris, were presentation-copies, intended for princes or noblemen, or bound to order for some of the wealthy bibliophiles that were growing in number with the rising generation. Excellent workmanship together with ingenuity and taste, impart to this type of bindings the very ‘cachet’ by which a genuine work of art may easily be distinguished from mass production.

Gold-tooled bindings have to be handled with care as the decoration is easily damaged. Most of them, in consequence, are show-pieces that the possessor has a pride in exhibiting and that he is averse from lending out to his friends, in spite of the altruistic formula we so often meet with: ... *et amicorum.* For copies in plain bindings were known to serve this purpose.

Through this phase in the evolution, the Netherlandish binding is losing its proper character. It will be wise however to refrain from exaggeration, for after all the ‘rich’ bindings represent but a small portion of the whole production.

As for the panel stamp, during the last quarter of the century its part is practically played out. The ‘medieval’ book, the one having a binding which ‘talked’ to its user before he opened it, through the symbolical language of the stamps and panels, is being superseded by a book, the decoration of which though refined to the highest possible degree, is a thing of beauty by itself, estranged from the contents of the book it covers. Estranged is perhaps not the right term, as the contents too are undergoing the influence of a changing time. The Middle Ages

have come to a stop. Instead of the '*liber loquitur*' of the bygone days, we might call it now: '*liber scintillat.*' For in this scintillation that one could not but call fascinating, is slowly dying the art of bookbinding that had been prospering in Flanders and Brabant for more than three centuries and that had excelled in joining technical perfection with a bewildering abundance and variety of ornamental forms and motifs. It had succeeded in creating a style of its own, with a marked nobility and elegance of expression, and in perfect harmony with the art of Flanders as a whole.

Portrait of Christopher Plantin.
Engraving by H. Goltzius (in: J. Bochius, *Epigrammata funebria ad Chr. Plantini manes.* Antwerpiae, ex Officina Plantiniana, 1590).

The personality of Plantin
by Dr. L. Voet
Curator of the Plantin-Moretus Museum

When I took as my subject for this lecture the personality of Plantin, I hoped to gather new material and thus afford a new glimpse of the man Plantin. Finally, however, I was forced to conclude that my predecessors M. Rooses[(1)], M. Sabbe[(2)], Prof. H. Bouchery[(3)], A.J.J. Delen[(4)], and other specialists[(5)], had already exhausted this particular subject. All I can do, therefore, is to give an honest summary of their statements with only a few personal interpretations.

I have no intention of retracing here in detail the life and career of the greatest printer of the South Netherlands; a brief survey will suffice:

Christopher Plantin was born about 1520 in the heart of France, in Touraine, probably at Saint-Avertin. Having learnt the printing trade in Normandy, he came in 1549 to the Spanish Nether-

(1) MAX ROOSES, *Christophe Plantin*, *imprimeur anversois* (Antwerp, 1882); *Le Musée Plantin-Moretus* (Antwerp, 1914).

(2) M. SABBE, *De meesters van den Gulden Passer* (Amsterdam, 1937); *Uit het Plantijnsche Huis* (Antwerp, 1924); *De Moretussen en hun kring* (Antwerp, 1928).

(3) H. BOUCHERY, *Aanteekeningen betreffende Christoffel Plantin's houding op godsdienstig en politiek gebied*, in *De Gulden Passer*, 18, 1940.

(4) A.J.J. DELEN, *Christophe Plantin*, *imprimeur de l'humanisme* (Brussels, 1944. Collection nationale, 5th s., nr 50).

(5) B. KRUITWAGEN, O.F.M., *La vie et l'oeuvre de Chr. Plantin*, in *Fêtes données en* 1920... *à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Chr. Plantin*, Antwerp, 1920. - M. SCHNEIDER, *De voorgeschiedenis van de* '*Algemeene Landsdrukkerij*' (The Hague, 1939 - thesis of the university of Leyden). - H. DE LA FONTAINE VERWEY, *Silvius en Plantijn*, in *Het Boek*, 26, 1940-42. - For the further voluminous literature on Plantin and his work, see A. DERMUL-H.F. BOUCHERY, *Bibliographie betreffende de Antwerpsche drukkers* (Antwerp, 1938) and A. DERMUL, *Aanvullingen en verbeteringen op de* '*Bibliographie betreffende de Antwerpsche drukkers*', in *De Gulden Passer*, 21, 1943.

lands and settled in Antwerp, not as a printer, however, but as a bookbinder. It was only in 1555 that he switched from the making of bindings to the making of books. With the little Italian-French treatise on pedagogy by Giovanni Michele Bruto, *La Institutione di una fanciulla nata nobilmente. L'Institution d'une fille de noble maison*, Plantin started his new career. His *officina* came only slowly into life, most probably through lack of funds. In 1563, however, Plantin was able to set up a partnership with the aid of financial backers: his star began to rise. The outbreak of iconoclasm in 1566 and the subsequent repression by the Spanish government scattered Plantin's companions - but left him with a fully equipped plant, money and powerful friends. Through these friends - chief among whom were Cardinal Granvelle[1] and Gabriel de Çayas, Secretary to Philip II - he secured the protection of the Spanish king. In consequence, the period from 1568 to 1576 saw the zenith of the Plantinian house. Then came the rebellion of the Spanish mercenaries - the notorious 'Spanish Fury' of 4th November, 1576. Plantin's *officina* escaped destruction, but the ruin of Antwerp and the bitter struggle against Spain considerably hampered its activities. Once again life became very difficult. From 1583 to 1585 Plantin even left Antwerp for Leyden in Holland, but the taking of the former city by Alexander Farnese prompted his return. He continued to print on the banks of the Scheldt until his death on July 1st, 1589.

These are the principal milestones of Plantin's career. They make it clear that the typographer lived and worked in difficult times, but in the manner of a born diplomatist he steered an adroit, if at times somewhat unscrupulous, course through the political and religious pitfalls of this time!

He always proclaimed himself a good catholic, yet at the very beginning of his career we meet with heterodoxy. Either in Paris or shortly after his arrival in Antwerp, Plantin became an adherent of the 'Family of Love' *(Huis der Liefde)*, a heterodox sect

(1) For the relations between Plantin and Cardinal Granvelle: M. VAN DURME, *Antoon Perrenot van Granvelle*, *beschermheer van Christoffel Plantijn* (Antwerp-Brussels-Ghent-Louvain, 1948; Katholieke Vlaamse Hogeschooluitbreiding, nr. 399). See also the paper of M. VAN DURME in this Memorial.

founded by Henry Niclaes[1]. The help of Henry Niclaes and his followers paved the way for the young and ambitious Frenchman[2]. The commonly accepted version of why he switched from the craft of bookbinding to that of the printing office is that on an evening in 1555 he was attacked by some drunkards on the Meirbrug, severely wounded and left for dead. Plantin recovered from his wounds but was physically unable to continue as a bookbinder. So he became a book printer.

At all events this is the reason given by Plantin himself in the letter 'aux prudens et experts maistres d'écolles, et tous autres qui s'employent à enseigner la langue françoise', printed in his famous *La première et la seconde partie des dialogues français pour ieunes enfans* (1567), in which he says:

> 'Vray est que de nature
> J'ay aimé l'écriture
> Des mots sentencieux:
> Mais l'Alciate pierre
> M'a retenu en terre,
> Pour ne voler aux cieux.
> Cela voyant, j'ay le mestier éleu,
> Qui m'a nourri en liant des volumes.
> L'estoc receu puis après m'a émeu
> De les écrire à la presse sans plumes.'

The way in which he received a sword-thrust in the shoulder has also been set down in detail in other documents of later date, but originating in his family[3]. But though the incident in itself may be true, it does not explain how the needy craftsman[4] could suddenly set up a plant, the establishment of which required a certain outlay of capital, although perhaps not a great deal.

And that explanation Plantin failed to give in his letter.....

(1) About this sect, beside the works cited above: F. NIPPOLD, *Heinrich Niclaes und das Haus der Liebe*, in *Zeitschrift für die historische Theologie*, 32, 1862; H. DE LA FONTAINE VERWEY, *De geschriften van Hendrik Niclaes*, in *Het Boek*, 26, 1940-42.

(2) About the connections between Plantin and this sect, see more especially: M. ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus;* H. BOUCHERY, *Aanteekeningen;* H. DE LA FONTAINE VERWEY, *De geschriften van H. Niclaes.*

(3) Full details in ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, pp. 12-14.

(4) Plantin had to borrow money to install himself as a bookbinder - a trade which required far less capital than that of printer.

Others have done it for him: in the *Chronica des Hüsgesinnes der Lieften*, the chronicle of the 'Family of Love' of Henry Niclaes, Plantin is stated to have obtained this money to print the works of that religious leader. Some doubt may be permitted, since the anonymous author of the *Chronica* never forgave Plantin for his later desertion from the Family of Love, when he joined the sect of Niclaes' rival, Henry Barrefelt, and he took delight in painting Plantin's actions in the darkest colours. But Professor Bouchery, in his interesting notes on Plantin's religious and political attitudes, has made it clear that there is every likelihood that the statement of the *Chronica* gives the bare truth(1).

To the various arguments put forward by Professor Bouchery we can add another: the first reference given to the incident which turned Plantin into a printer is, as we have already said, his own letter to the Antwerp schoolmasters, printed in the *Dialogues françois* of 1567 - that is to say 12 years after the facts, but precisely in the year that saw the arrival of the Duke of Alva in the Netherlands and the beginning of the great repression! This may be a matter of chance, but it seems more likely that Plantin was laying a smokescreen in order to prevent, or rather to provide in advance a ready answer to any too pertinent inquiries concerning his chequered career!

During the following years the religious attitude of Plantin continued to be rather dubious from an orthodox catholic point of view. He remained a member of the 'Family of Love' and, moreover, some of the merchants who were partners in the company he founded in 1563 were not merely heterodox but staunch Calvinists. Later on Plantin was to boast that he had broken with them because of their religious opinion, but this he did only in 1567, shortly before Alva's arrival! And after 1567 he remained in contact if not in close and friendly relations with his old associates(2).

Most of these details have been unearthed by historians from among the Plantin papers. But at that epoch the secret was sufficiently well kept to prevent Plantin from being unduly annoyed by

(1) The same conditional opinion has been expressed, independently from Prof. BOUCHERY, by DE LA FONTAINE VERWEY, *De geschriften van H. Niclaes*, p. 170.

(2) BOUCHERY, *Aanteekeningen*, pp. 102 a.f.

the authorities[1] or to alarm beyond measure his powerful friends and protectors among the Spanish party[2], but not well enough, however, to prevent his name from being included on the list of Calvinist suspects drawn up by Francisco Pays in 1567[3].

This was most dangerous, for in that same year the Duke of Alva began his systematic repression of heresy in the Netherlands.

And so the year 1567 became a year of great fear, not only for the Netherlands in general, but also for Plantin himself, since Professor Bouchery has irrefutably proved, by means of the Plantinian correspondence, that the intense fear and intense emotion to which the typographer was subjected in this fatal year almost led to a nervous breakdown. He literally bombarded his powerful friends - more especially Granvelle and de Çayas - with protestations of his fidelity to the Catholic faith, and of his great love of the Spanish king and Spanish rule.

In fact even more than his friendship with Calvinists and his relations with the 'Family of Love' could have been held against him; in 1566 Plantin had also actively aided the Calvinist rebels by founding at Vianen a clandestine Calvinist and anti-Spanish printing office. Plantin's head was at stake!

But his protestations were believed, and the affair of the printing-

(1) Exception made for the curious episode of 1562-3 (ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, pp. 29-32; VAN DURME, *Plantin-Granvelle*, in this Memorial): Plantin being accused of having printed the heterodox *Briefve instruction pour prier*, Margaret of Parma, governor-general of the Netherlands, ordered a thorough investigation. The inquiry of Jean d'Immerseel, margrave of Antwerp, led to the arrest of three of Plantin's workmen. As they affirmed that they had printed the booklet without the knowledge of their master, Plantin himself escaped a condemnation... But with M. Rooses we must say that in the whole affair the margrave of Antwerp showed an unusual leniency towards the printer!

(2) It is interesting to note that in the letter of Margaret of Parma to Jean d'Immerseel (see n. 1) Plantin, his family and his personnel, exception made of a corrector and a maid, are assumed to have been affected by the errors of the new sects. But in a letter dated 26th June 1563, Margaret of Parma did not hesitate to address the printer as 'nostre chier et bien amé Christoffle Plantin, libraire à Anvers' (ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, p. 32). This sounds a little too cordial to be a pure rhetorical flower: the result of the inquiry of Jean d'Immerseel must have restored in government circles the belief in the orthodoxy of Plantin; the influence of Plantin's Spanish friends may have done the rest.

(3) BOUCHERY, *Aanteekeningen*, p. 102.

press at Vianen was never thoroughly investigated. Through the intervention of Granvelle and de Çayas Plantin was able to win the support of King Philip for his great dream, the Polyglot Bible. The danger passed[1].

Personally I believe that we can go a step further, and say that the idea of the publication of the Polyglot Bible was purposely put forward by Plantin to pour oil on the troubled waters and to regain the goodwill of the Spanish party; it cannot be just by chance that he began his transactions with Philip II in December 1566, when the riots following the iconoclastic outbreak had nearly been quelled, and that in the letters which were intended to prove Plantin's adherence to the Catholic faith and his affection for the Spaniards there should occur as a constant refrain the question of the Polyglot Bible[2]. The bait was swallowed - and sure now of Philip's protection, Plantin could breathe a sigh of relief. I think we may safely assume that this colossal Polyglot Bible, which after four centuries remains Plantin's chief glory, saved at the same time both his printing office and his head!

(1) For this episode in the life and career of Plantin: BOUCHERY, *Aanteekeningen*, pp. 108 a.f.

(2) The very first mention of the project of the Polyglot Bible is to be found in two letters addressed to de Çayas, both dated 19 December 1567, both 'une chaleureuse profession de foi catholique' as Max Rooses called one of them in his *Correspondance de Plantin*, I, nr. 21, and both opening the series of letters Plantin is known to have sent to his powerful Spanish friends. In fact Plantin must have begun earlier as one of the letters was a reply to some questions of de Çayas about the Polyglot Bible. In these letters Plantin is referring to some preparatory work already made for the confection of a Polyglot Bible. He speaks i.a. about a specimen-sheet of a Polyglot Bible in four languages he had shown at the Frankfurt Fair in the Lent of 1566. The existence of this specimen-sheet is proved by the Plantinian paybooks: it was set up on 17th. March 1566 and printed on the 20th. April (ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, p. 73). - This means that Plantin must have been pondering about the publication of a Polyglot Bible months before the Iconoclast outbreak, but as far as we can judge from his letters of December 1567, he must have conceived it as quite an ordinary piece of work, as an only slightly adapted reedition of the Polyglot Bible of Alcala. However, when at the end of 1566 he desperately needed a lightning-conductor, he deliberately took up his project to win the favour of the Spanish-Catholic party, and to gain at the same time some financial support from the Spanish king; a financial support which would enable him to extend the work and to make of his Polyglot Bible a completely new and 'modern' edition.

From 1568 until 1576 Plantin conscientiously followed the Spanish track, but when, after the explosion of the Spanish Fury, the city of Antwerp joined the rebels, he again stepped over the bounds. But he would not have been Plantin if he had not tried to keep open a backdoor leading to his Spanish friends. He flirted with the leaders of the revolt - with Prince William of Orange; with the Archduke Mathias of Austria; with François, Duke of Alençon and Anjou; he became the official printer of the States General, the leading organizers of the revolt; he became an intimate friend of Henry Janssens Barrefelt, the successor to and rival of Henry Niclaes(1). But he never abjured King Philip; he printed the most compromising political and religious pamphlets under false addresses or under the names of friends and relatives; he remained still in quite close relations with his Spanish friends, insisting as always upon his Catholic faith and loyalty to Spain, and trying to explain in psychologically interesting, but not always very convincing, letters some of his more outrageous transgressions.

And so, when in 1585 the revolt was finally crushed in the Southern provinces, Plantin was able to return unmolested to Antwerp, and continue to work in peace until his death(2).

So far as we can judge him, Plantin was an ambitious man who loved above everything the printing establishment he had built up from nothing until it was the best equipped office of his time. He started his printing career in 1555 'esperant mieus'(3); when, at

(1) If however, Henry Niclaes has to be considered as a heterodox and if his 'Family of Love' is generally ranged among the anabaptist sects, the theories of Henry Janssens Barrefelt could be accepted by large-minded theologians as being not contradictory to Catholic faith and cult: the famous Benito Arias Montanus, chaplain of Philip II and the principal compiler of the Polyglot Bible, whose catholic faith cannot be doubted, found it normal to come through the intermediary of Plantin, into friendly contact with this religious leader (BOUCHERY, *Aanteekeningen*, pp. 71 a.f.).

(2) For the activity of Plantin and his attitude during the political and religious troubles of the years 1576-1585, see more especially the studies of M. Rooses. Cf. also the interesting summary in A.J.J. DELEN, *Chr. Plantin*, pp. 50 a.f., and some supplementary notes in M. VAN DURME, *Granvelle*, pp. 42 a.f. and in *Plantin-Granvelle*, in this Memorial.

(3) In the 'douzain' dedicated to Giovanni Michele Bruto in *La Institutione di una fanciulla nata nobilmente* of the Venetian humanist, the book which opens the list of Plantinian works.

the end of his life, his *officina* declined, he would end many a letter with the melancholy phrase: '*D'Anvers*, *en nostre jadis florissante et ores flaitrissante Imprimerie*'[1]. Many, if not most, of his acts are to be viewed in the light of this facet of his personality.

And in this light also his correspondence must be read. It sounds perhaps disrespectful from a Curator of the Plantin-Moretus Museum, but I must confess that I do not accept literally all that Plantin wrote during his lifetime! Remember always that he was a businessman living in difficult times when one false step could cost a man his head and his fortune! Generations of historians have expressed sympathy for poor Plantin, engaged in an everlasting struggle with his creditors, his ruin precipitated by the Spanish king who did not fulfil his promises of financial help. I do not deny that Plantin had his share - and a very large share - of financial troubles[2], but where is the businessman, in any age, who has ever admitted to his creditors that his business was flourishing?[3] The very man who towards the end of his life begged

(1) With some variants as 'de notre caducque Imprimerie,' 'de nostre imprimerie (jadis riche et ores fort pauvre),' 'de nostre imprimerie riche de presses et de characteres mais pauvres pour les employer autrement qu'au plus grand profict d'autruy que de moymesmes,' etc.: *Correspondance de Plantin*, VII, nr 1097 (4th May 1586, in Latin), nr. 1100 (8th. May 1586), nr. 1109 (8th. June 1586), nr. 1111 (13th. June 1586); VIII-IX, nr. 1127 (9th. August 1586, in Latin), nr. 1150 (5th. October 1586), nr. 1241 (10th. April 1587), nr. 1287 (8th. August 1587), nr. 1305 (14th. October 1587), nr. 1309 (26th. October 1587), nr. 1322 (19th. November 1587), nr. 1336 (26th. December 1587), nr. 1341 (6th. January 1588), nr. 1343 (1st February 1588), nr. 1396 (25th. August 1588). It is interesting to note that most of those letters were addressed to influential protectors who could give Plantin some help in his financial troubles (nrs. 1097, 1100, 1109, 1111, 1150, 1241, 1300, 1305, 1309, 1343 - but never in the many letters sent to de Çayas and Arias Montanus!) or in an attempt to destroy some illusions of authors or customers (nrs 1322, 1336, 1341, 1396). But the words in question seem really to be a cry from the heart in the letters to Ditlevius Silvius (nr. 1127) and Ferdinand Ximenes (nr. 1287).

(2) Up to now the financial tribulations of Plantin have not been thoroughly investigated; in particular the affirmations in his letters have not been checked by his diaries and account books. However, many details can be found in the work of M. Rooses.

(3) The affirmation that the Polyglot Bible and the other transactions with Philip II nearly caused the ruin of Plantin, rests mainly on the *Relation simple et véritable d'aulcuns griefs que moy*, *Christophle Plantin*, *ay souffert depuis quinze ans ou environ pour avoir obéy au commandement et service de Sa Majesté sans que j'en aye receu payement ne récompense*, a long financial complaint compiled at the end of 1583 (dated: 31st December 1583) in order to be sent to Philip II. But already M. Rooses, *Le Musée Plantin-Moretus*, pp. 206 a.f., observed that many details given by Plantin, if not false, were nevertheless 'arranged' and exaggerated. If the financial situation of the printer was at that moment not very brilliant, the share of King Philip in it was far less than Plantin tries to make us believe. As the *Relation* was compiled after Plantin's removal to the Calvinist city of Leyden, it seems probable that his financial lament was aimed not so much at opening the purse of the monarch, as to give a ready excuse for the moving of the archprinter of the king into one of the strongholds of Calvinism and anti-Spanish feeling. The more so as many of his Catholic friends had tried to prevent this step. In later years Plantin continued to apologize for his stay at Leyden by referring to his desperate financial situation at that time.

alms of 1,000 florins[1] left at his death a sizeable fortune evaluated at 135,000 florins[2], that is to say the equivalent of some millions of Belgian francs[3]. Therefore the correspondence of Plantin should always be read very critically and should be cheked wherever possible by the diaries and account books.

Some instances of Plantin's tampering with the truth have already been given in this paper; many others are to be found in the studies of M. Rooses and Professor Pouchery, while Professor De Roover has indicated others[4]. I would like to add to this list one further item, since it has found its place in economic history. In November, 1572, Plantin wrote to his protector, de Çayas, that three months previously his men, taking advantage of the fact that he had on hand an urgent order for the printing of missals and breviaries

(1) B. KRUITWAGEN, *op. cit.*, p. 31; DELEN, *Chr. Plantin*, p. 66.

(2) Calculated by ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, pp. 246-248, at 135.718 florins (not including the personal possessions of Plantin's widow). It must be said that more than two thirds of the inheritance consisted of books, but in any case Plantin left his heirs about ten houses (two at Leyden estimated at 4000 and 1400 florins; of the eight other houses at Antwerp only the annual rents are given, the total of which amounted to 1190 florins. These were however charged with annual rents amounting to 520 florins), and two plants amazingly well equipped for the time (the *officina* at Antwerp being estimated at 18.000 florins, the *officina* at Leyden 5.695 florins).

(3) For comparison: the printers of Plantin earned about 100 florins a year, the compositors about 150 (ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, p. 163). Kilianus, the famous Plantinian corrector, got only 4 florins a week; in 1586 this was changed to an annual salary of 100 florins and free board and lodging for him and his daughter (*ibidem*, p. 127).

(4) More especially about Plantin's boasting to have had as many as 22 working presses.

for the Spanish king, went on strike; that he chased them all from his house, making believe that he was going to give up his business, and that finally they resumed their jobs[1]. This has been cited as an example of strikes and lock-outs in the Netherlands of the 16th century[2]. The pay-books of Plantin show indeed that in the months of September, October, and November of that same year some of his printers and compositors must have been absent - but far from all! And one curious fact remains; the men who went on the so-called 'strike' did this at the end of August, at the time when news must have reached Antwerp of the great slaughter of the French Huguenots on Saint Bartholomew's Eve, destroying the Calvinist hopes of a general rising of the Netherlands against Spain, and promising new repressive measures and more troubles in that country[3]. I think we may safely assume that the story told to de

(1) *Correspondance de Plantin*, III, nr. 424 (4th. November 1572), nr. 432 (14th. November 1572): '... de se gouverner prudentement avec les compagnons qui communément sont malings et infidèles à leurs maistres et plains de monopoles ainsi que maintesfois je l'ay expérimenté principalement quant il se peuvent apercevoir que leur maistre a besongne commandée ou qu'il désire l'expédier car alors estre qu'ils tachent à le subjuguer comme ils m'ont voulu faire maintesfois mesmes durant l'impression des grandes Bibles Royales de sorte que ni pour l'auctorité menaces ni autres remonstrances de Monseigneur le Docteur Ben. Arias Montanus, du Magistrat, de moy ni d'autres ils ne vouloyent se ranger à bien ni fidèlement continuer la besongne dont je les priais (ainsi qu'il m'a convenu aussi faire passé trois mois lors qu'ils sceurent ou soupsonnèrent que j'estois solicité et tenu d'imprimer les Missels et Bréviaires pour sa Majesté) en les chassant tous de ma maison faignan ne vouloir plus tenir imprimerie ce que voyant continuer quelques mois ils se sont rengés etc.'

(2) H. PIRENNE, *L'importance économique et morale d'Anvers à l'époque de Plantin*, in *Fêtes données en* 1920... *à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Chr. Plantin* (Antwerp, 1920), p. 23.

(3) For the reader not familiar with the details of the history of the Netherlands in those years: the government of terror of the duke of Alva, starting in 1567, caused widespread discontent. The taking of the city of La Brielle (1st April 1572) by some Calvinist partisans led to the rising of Holland and Zealand. At the other end of the Netherlands, the aid of the French Huguenots made it possible to take Valenciennes and Mons (May 1572). The duke of Alva riposted in this sector; the prince of Orange came to the aid of his partisans, but had to withdraw when the news of the slaughter of the Huguenots in France (24th. August 1572) destroyed his hope of further reinforcements from that side. As the crossing of his army through the southern provinces did not excite the delirious enthusiasm that had provoked the rising of Holland and Zealand, he returned at once to the Dutch provinces.

Çayas covers some affair in which purely economic problems were solidly mixed up with political and religious considerations, and that those do not at all agree with the explanation given to the secretary of Philip II[1].

It is possible, as Plantin says in his letters, that the initiative had been taken by his workmen, but the economic situation in general, and that of Plantin in particular[2], being far from brilliant at the moment, it seems likely that the strike must have been an outburst of political ill-temper rather than the formulating of financial aspirations: an explosion of indignation at the news of the Saint Bartholomew massacres on the part of men won over to the new ideas yet forced to work on 'papist' editions for the Spanish 'bloodhounds' (and perhaps a reaction by Plantin, dismissing his men for fear that this might get to the ears of the Spanish authorities and lead to reprisals). More probably, however, it was an instance of some manoeuvre on the part of Plantin himself; his Polyglot Bible and his committments in printing breviaries, missals and other liturgical works for the account of the King of Spain had stretched his financial resources and possibilities to the utmost limits. In consequence, the prospect of new and even graver political troubles must have been a source of much anxiety to the printer, and possibly to such an extent that he considered it wiser to reduce temporarily the activity of his *officina* and wait to see what the future would bring[3].

(1) Plantinian archives, nr. 32 (paybook of the Plantinian workmen, 1571-79): between 1st April and 23th August 1572 no less than 14 printers and typesetters left their job. At 23rd August Plantin kept still in his printing-office 46 men (41 printers and typesetters, 3 apprentices, 2 unspecified workmen, probably typesetters or printers). After the payday of 23rd August 13 men remained at work (9 workmen, the 3 apprentices, 1 of the unspecified workmen). Six men disappeared for good. The 27 remaining came back in the following months: 2 of them were at work in the week preceding the payday of 21st. September; 1 of 29th October, 1 of 8th November, 10 of 22nd November, 1 of 25th November, 6 of 29th November, 2 of 11th. December, 1 of 20th. December, 1 of 17th. January 1573, 1 of 4th. April 1573, 1 of 11th. April 1573. At the moment Plantin was writing to de Çayas he had less than half of his men at work in his plant - a detail he omitted in his letters.

(2) ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, pp. 88 a.f.

(3) Three arguments can be advanced for this thesis: 1) the letters sent to de Çayas in this period, were a long apology for the delay in printing the liturgical works for the Spanish king - the story of the strike and lock-out were but one of the given excuses; 2) in those letters Plantin emphasized the way how he spread the rumour about the definite closing of his plant; he made of it a strategical artifice in order to soften the spirit of his workmen. But this 'artifice' may have been invented afterwards when Plantin decided to start again, and continuing to play the Spanish card, had to crush some suspicions aroused by his attitude; 3) in the letters Plantin wrote in those months to Arias Montanus who knew perfectly the situation in the *officina* but had just left Antwerp for home, the printer kept a complete silence about the strike and does not even make an allusion to the reduced activity of his *officina.*

So we can envisage Plantin as a clever businessman who struggled in a manner not always over-scrupulous through the political and religious strife of his time. But we must also take into account other considerations when judging his personality and his acts. First of all he was, and remained, a Frenchman. If he seems to have loved Antwerp, he had no special patriotic interests in the affairs of the Netherlands. He could judge with serenity the different political parties - and take the best of it, to his own profit.

As for his religious convictions, we take it for granted, with Professor Bouchery and Professor de la Fontaine Verwey, that Plantin was a deeply religious man whose life and character had been conditioned by the doctrine of the 'Family of Love' and of the Barrefeltists. In this heterodox sect, religious dogma and cult were superseded by 'Charity', by the love of God. According to the teachings of both Henry Niclaes and Henry Barrefelt, one could be a good Catholic or a good Protestant and still be a member of the 'Family of Love', if one only loved God and mankind and did not try to force one's own views upon others[1]. Such were Plantin's own views, and he expressed them in many letters.

(1) BOUCHERY, *Aanteekeningen;* DE LA FONTAINE VERWEY, *Silvius en Plantin* - On the religious attitude of Plantin, a newly discovered document gives some supplementary information (H. VAN CROMBRUGGEN, *Een brief van Adriaan Saravia over Lipsius en* '*Het huis der liefde*' in *De Gulden Passer*, 28, 1950): in a letter of 20th October 1608 to the archbishop of Canterbury, the Flemish Protestant emigré Adrian Saravia, explains the religious opinions of his former friends Justus Lipsius and Plantin; he tells e.a. how once the latter, when they were walking together in the countryside, made this speech: 'religiones, inquit, sunt et semper fuerunt plurimae et variae, sibique invicem inimicae. Habent enim omnes simulationis et dissimulationis plurimum: contemnendae tamen non sunt, quamdiu nullum scelus habent admixtum, propter imbeciliores animos. Vulgus hominum rudimentis huiusmodi habet opus: celestia et divina aliter capere non potest. Una tantum pietas est, quae simplex est, nec habet quicquam simulati. Multos religiosos mundus semper habuit, pios vere perpaucos.' This, however, should not be interpreted as meaning that Plantin was a kind of deist in the Voltarian acceptation. He was on the contrary, like Henry Niclaes and Henry Barrefelt, a mystic soul penetrated by the mystery of Jesus Christ. His religious feelings are far better rendered in a letter he wrote to his friend Ferdinand Ximenes, 8th August 1587: '... de quoy m'esjouissant je vous ay mis au devant le premier fondement necessaire pour devenir disciple de Jesuschrist et ainsi pouvoir frequenter son eschole et se soubmectre a ses loix, status et ordonnances qui est la vraye renonciation de soymesmes, sur quoy ne peut jamais entrer quelque arrogance ne presomption: mais bien une simple et pure confession de ce qu'on a receu par l'operation de l'esprit de Jesuschrist, de sorte qu'il vienne a sentir qu'il ne vit plus: mais que c'est Christ qui vit, qui parle en luy etc. sans que tel s'attribue rien qu'une pure bassesse et simplicité d'esprit prest a la volonté de son Signeur et maistre soubs la justice et misericorde duquel estant sur le chemin il se sera submis et rengé en tout accord. Car tout aussi long temps que nous ne sommes venus a ce poinct, la vie de Dieu qui est Jesuschrist est notre ennemy, avec lequel nous devons accorder contre les plaisirs et volontés charnelles et touts ses adherents qui se disent nos bons amis et pour tels les nourissons-nous jusques a ce que par la susdicte renonciation et obeissance, nous les ayons reniés et livrés a ladicte justice de Dieu pour les abolir, ce qui est impossible de comprendre et moins d'en sentir l'effect a qui prealablement ne le croit et n'y mect son esperance, ni mesmes l'explicquer avec plume ni ancre non pas mesmes par aucunnes conferences de bouche' (*Correspondance de Plantin*, VIII-IX, nr. 1287, pp. 266-267). It is also interesting to note that in the letter of Saravia it is said that, exception made of Franciscus Raphelengius (= who became Calvinist) the whole family of Plantin was catholic ('Plantini similiter uxor, et ipsius domestici ac familiares, uno Raphelengio seniore excepto, qui gener ipsius erat, papistae erant: eam autem religionem rudioribus animis aptiorem, mihi credere visus est').

In March, 1569, he wrote to Cardinal Granvelle: ‘En ce temps qui nous est fort rude.... Dieu, par sa grâce, veuille incliner le cueur du Roy et de son Magistrat à miséricorde et clémence vers son pauvre peuple, qui veut recognoistre ses fautes, et ne perdre pas les bons et respentants avec les rebelles et opiniastres’ - dangerous words in a dangerous time![1]

In November, 1571, he admonished his son-in-law, Jean Gassen, thus: ‘nous entremectre de vouloir rien changer aux affaires d'autruy, si ce ne fût par conseil et du consentement d'iceux en toute équité’; peace of mind one can only have when one possesses ‘une bonne, douce et patiente humilité de coeur, mère seule de tous biens et dons de Dieu, nourice de toutes vertus divines et vray lieu

(1) *Correspondance de Plantin*, III, nr. 336. Cfr. BOUCHERY, *Aanteekeningen*, p. 131.

d'amitié, concorde, paix et union avec les bons, et le seul refuge, force, armes, victoire et vengeance (si besoing est) à l'encontre des mauvais et de tous ceux qui, d'ung coeur hautain, braveté de courage, malicieuse, sotte, fine ou cauteleuse nature, voudroyent dominer, suppéditer, ou abastardir les autres'[1]. In July, 1567, in a letter to a member of the 'Family of Love', he again raises his voice against the persecution of those who hold other opinions: 'Ce quoy faisant tous (disons nous) avons assés à quoy nous employer sans s'amuser à partialiser et reprocher des malfaictures et fourvoyement des autres, si non en tant que l'office de fraternelle correction et instruction de la Charité le comporte à l'émendation du prochain et acquisition des âmes à nostre Dieu et Père'[2].

Out of all this[3] Plantin emerges as a morally upright, modest, unpretentious[4] and deeply religious man, yet a man, nevertheless who considered it to be his duty to respect the opinion of others; a tolerant man in an intolerant age.

This aspect of Plantin's personality throws another and brighter light on many of the acts and deeds of the businessman. In honour and conscience he could proclaim himself a good Catholic, remain a member of a heterodox sect, and be friends with men of varying religious opinions. He was a Humanist in the full sense of the word.

And this the Plantin correspondence also reveals: though he was a cautious man, always waiting to see which way the wind would blow, he never became a traitor. He loved his business and enjoyed success, but not to the point of sacrificing others for it. Not even in 1567, the great year of fear, did he seek a scapegoat in order that he himself might escape the danger.

The enthusiastic judgment of that other great humanist, Arias Montanus, seems to have been in no way exaggerated when the chaplain of Philip II wrote to de Çayas: 'Never have I seen a man who allied greater ability to more goodness and to a keener concep-

(1) *Ibidem*, II, nr. 293. Cfr. BOUCHERY, *op. cit.*, pp. 131-132.
(2) *Ibidem*, I, nr. 72. Cfr. BOUCHERY, *op. cit.*, pp. 133.
(3) Other examples of Plantin's love of peace and tolerance are to be found in BOUCHERY, *Aanteekeningen*, pp. 130-133.
(4) Examples of Plantin's modesty: see DELEN, *Christophe Plantin*, p. 69.

tion of virtue and the exercise of it. Each day I find in him things which move me to praise God, and above all the great humility and incredible patience he shows in face of the envy of his colleagues, to whom, though he could with much justification do harm, he has never ceased to do good.' And in another place: 'This is no fleshly man; he is all spirit. He gives no thought to food, drink, or repose. He lives for his work.'(1).

But Plantin himself was to give the best summary of his philosophy, his life, and his personality when, some time before his death he wrote on the draft of a letter: 'Un labeur courageux muni d'humble constance résiste à tous assauts par douce pacience'(2).

(1) *Documentos ineditos para la Historia de Espana*, vol. XLI, p. 137.

(2) Plantin put first 'par simple pacience,' but corrected in 'par douce pacience': Plantinian archives, nr. 91. Cfr. M. ROOSES-M. SABBE, *Les rimes de Plantin* (Antwerp, 1922), nr. XVI. - On the philosophy of Plantin, see also the communication of prof. Saulnier, in this Memorial.

Plantin, Granvelle et quelques documents inédits ou non publiés dans la *Correspondance*

par Maurice van Durme
Docteur en Histoire (Anvers)

Lorsqu'en 1920 M. Denucé publia le dernier volume de la *Correspondance de Christophe Plantin*, il ne manqua pas de signaler qu'un grand nombre de documents aussi intéressants que ceux du Musée Plantin reposaient épars dans d'autres dépôts nationaux ou étrangers.

L'exactitude des vues de l'éminent conservateur nous fut largement confirmée au cours de nos recherches concernant le cardinal Antoine Perrenot de Granvelle, qui nous permirent de trouver une série importante de documents inédits émanant du célèbre imprimeur ou relatifs à lui. On sait d'ailleurs que plusieurs lettres, découvertes après la publication de la *Correspondance*, ont été éditées dans diverses revues et collections. Ces documents nous permettent d'attirer l'attention sur quelques événements ou épisodes moins ou peu connus de la vie de l'imprimeur.

Signalons en premier lieu l'extrait du registre des bourgeois d'Anvers, daté du 11 juillet 1552 et conservé aux Archives de la ville, document dans lequel Plantin déclare qu'il s'est fixé dans la métropole en 1548. Si cette déclaration est exacte - il n'y a pas lieu d'en douter - il faut conclure qu'on s'est trompé au sujet de son arrivée à Anvers en la datant de 1549. Dans ce même document, Plantin s'appelle ‘Janssz[oon] van Tours’, fils de Jean de Tours, et atteste qu'il a été inscrit comme bourgeois d'Anvers deux ans auparavant[1]. C'est ce que confirme le *Vierschaarboek* de 1548-1554, où

(1) 11 juillet 1552. Christoffel Plantyn Janssz. van Tours en Franche, boeckbindere, verclaert poirtere deser stadt te zyne gelyckerwys oyck gebleken js byden brieve geexpedieert vander daten des XXIX martij 1549 (V.S.), ende dat hij vier jaeren lanck gehoudt geweest te hebbene aen Jehanne Riviere van Normandien den selven tyt binnen deser stadt gewont heeft gehadt, ende noch woonende is met wyf ende kinderen inde strate lopende vander nyeuwer borssen nade Meere gaende, opte zyde westwaerts. Archives de la ville d'Anvers. *Poorters* V, 5 *(Franschen te Antwerpen gevestigd a*^{o} 1551, *waaronder verscheidene poorters)*, fol. 11 r^{o} (pagination spéciale). Ce document nous a été communiqué par M.J. Van Roey, archiviste adjoint de la ville d'Anvers.

nous retrouvons l'inscription sous la date du 21 mars 1549 après Pâques[1]. Plantin, originaire de la région de Tours, est donc devenu citoyen d'Anvers en 1550. Inutile de dire que ces mêmes documents réfutent la thèse suivant laquelle le père de l'imprimeur aurait appartenu à la noblesse. Malheureusement, on ne relève nulle trace en Touraine du père de Plantin. Les registres d'état civil de Saint-Avertin, lieu de naissance présumé de Christophe, conservés aux Archives départementales d'Indre-et-Loire à Tours, ne commencent qu'en 1576 et n'ont trait, presque exclusivement, qu'à des baptêmes. Aucune mention de Jean, le père, ou de Christophe, le fils. Toutefois on rencontre dans ces registres la présence de nombreux Plantin et des Jean qui appartenaient à des générations plus jeunes[2]. Il est donc possible que Christophe soit originaire de Saint-Avertin ou d'une localité voisine[3].

Autre détail intéressant: l'extrait du *Vierschaarboek* du 11 juillet 1552 prouve que Plantin, à peine arrivé à Anvers, a failli quitter la métropole. En effet, cet extrait fait suite à l'ordonnance du 16 octobre 1551, à celle du 28 janvier et à l'ordonnance du magistrat anversois du 8 juillet 1552, obligeant une certaine catégorie de Français à retourner en France. Répondant à l'hostilité de Henri II, qui a conclu une alliance avec l'électeur Maurice de Saxe et s'apprête à envahir nos provinces, Charles-Quint exige que les ressor-

(1) Veneris Die XXI[a] Martij 1549 [après Pâques] Christoffel Plantijn Janssz. van Tours boeckbindere - juravit. Arch. de la ville d'Anvers. *Vierschaar*, n[o] 146. *Vierschaarboek* 1548-1554, V, fol. 111 r[o].

(2) C'est ce que nous a confirmé l'archiviste d'Indre-et-Loire.

(3) Cfr. L. VOET, *Christophe Plantin*, dans *Anvers*, *ville de Plantin et de Rubens. Catalogue de l'Exposition organisée à la Galerie Mazarine* (mars-avril 1954). Paris, 1954, p. 151; IDEM, *Christoffel Plantin*, dans *Antwerpens Gouden Eeuw. Kunst en Kultuur ten tijde van Plantin. Catalogus.* Anvers, 1955, pp. 207, 216. Voir également l'Introduction du Mémorial.

tissants français résidant aux Pays-Bas produisent un certificat attestant leur qualité de citoyen ou leur droit de résidence. Plantin remplit les formalités requises et n'est point inquiété. Cependant une partie de ses compatriotes, résidant à Anvers, se voient forcés de quitter les Pays-Bas[1].

Faut-il en déduire que déjà à ce moment Plantin avait acquis l'appui ou la faveur de quelque personnage important, de Gérard Gramaye, receveur d'Anvers, de Cornelius Schrijver (Scribonius Grapheus), greffier de la ville, ou du conseiller de Charles-Quint, Antoine Perrenot, évêque d'Arras, plus tard cardinal de Granvelle? Peut-être. Quoiqu'il en soit, on sait que Philippe d'Espagne, accompagné de son père et des grands dignitaires de la Cour, fit son entrée solennelle à Anvers en 1549 et que Plantin dut au cardinal et à Gabriel de Çayas, secrétaire de Philippe II, une grande partie de sa fortune. Cela ressort de la correspondance de Çayas, qui a été publiée par Rooses et Denucé, et de celle de Granvelle, dont nous avons retrouvé aux Archives de Simancas 35 copies de lettres adressées à Plantin[2]. C'est à cette correspondance et aux relations de Granvelle avec Plantin que nous voulons nous arrêter un instant.

Quoique les lettres, que nous venons de citer, soient postérieures au départ de Granvelle, en 1564, et que dans la correspondance de Plantin on ne rencontre le nom du prélat qu'à partir de l'année 1562, il est certain que Granvelle s'est adressé à l'imprimeur bien avant cette date.

Résidant à Bruxelles, à Malines ou au château de Cantecroy-Mortsel, près d'Anvers, Granvelle, qui était doué d'un esprit ouvert à toutes les études et à tous les progrès de l'art et de la science, a dû apprécier la valeur des publications plantiniennes, telle *La magnifique et sumptueuse pompe funèbre faite aus obsèques de l'Empereur Charles Cinquième*, *célébrées en la vile de Bruxelles le XXIX jour du mois de décembre M.D.LVIII*, *par Philippes Roy Catholique d'Espaigne*, *son fils*, imprimée en 1559. D'autres publications ont dû également retenir son attention: *Un brief et vray*

(1) Cfr. J. VAN ROEY, *De ordonnantie tegen de Fransen van* 16 *october* 1551 *en haar gevolgen te Antwerpen*, dans *Bijdragen tot de geschiedenis van... Brabant...*, sér. III, année III, 1951, pp. 189-190.

(2) Archivo General de Simancas. *Secretarias provinciales. Libros* 1416, 1419.

récit de la prinse de Térouane & Hedin, *avec la bataille faite à Renty*: *& de tous les actes mémorables*, *faits depuis deux ans en ça entre les gens de l'Empereur et les François*, *par Jacques Basilic Marchet*, *signeur de Samos. Traduit de latin en françois*, 1555, et le poême latin écrit à l'occasion de l'avènement de Philippe II, par Corneille van Ghistele d'Anvers, sous le titre *Ad Philippum Divi Caroli V Caesaris filium... Carmen gratulatorium...* 1556. Ces ouvrages, en effet, traitent d'événements auxquels l'évêque d'Arras avait été intimement mêlé en sa qualité de ministre de Charles-Quint et de Philippe II(1). Faut-il s'étonner dès lors si parmi les rares épaves de la bibliothèque de Granvelle, conservée à la Bibliothèque municipale de Besançon, nous avons découvert un exemplaire de la *Pompe funèbre*, que nous venons de citer?(2). Sans doute cet ouvrage est-il entré dans la bibliothèque du prélat en même temps que deux autres travaux plantiniens publiés en 1559: *Encomium Galliae Belgicae G. Altario Carolate authore*: *accesserunt et alij aliquot eiusdem versiculi*, dans lequel il y a quelques pièces en l'honneur d'Antoine Perrenot, et *La paix venue du ciel*, *dédiée à Monseigneur l'evesque d'Arras*, *avec le tombeau de l'empereur Charles V*, *par G. des Autelz*, *gentilhomme charoloys.* Hélas, il n'existe plus de trace de ces deux ouvrages dans la bibliothèque bisontine.

Par ailleurs, Christophe Plantin était en relations étroites avec Etienne Pighius de Kampen, qui fut pendant plus de quatorze ans secrétaire et bibliothécaire d'Antoine Perrenot de Granvelle. En 1561, le typographe publia *Tabula Magistratuum Romanorum per Stephanum Pighium Campensem*, un tableau avec un volume de commentaires(3), dont il avait obtenu le privilège le 21 janvier de la

(1) Antoine Perrenot devint évêque d'Arras en 1538 et cardinal en 1561. Au mois d'août 1550, il avait succédé à son père, Nicolas Perrenot de Granvelle, 'chancelier et premier ministre' de Charles-Quint; il ne portait pas le titre de premier ministre, mais était considéré comme tel.

(2) *Manuscrits*, *livres illustrés*, *reliures du XIII*e *au XVI*e *siècle de la bibliothèque du cardinal de Granvelle (1517-1586). Exposition organisée à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Nov.-Déc.* 1951. Catalogue dactylographié.

(3) Les commentaires parurent plus tard. Cfr. la correspondance de Pighius (Wynants) dans le manuscrit 7400 de la Bibliothèque royale à Bruxelles et dans le n^{o} 187^{x} des Manuscrits divers des Archives générales du Royaume. J.H. JONGKEES, *Stephanus Winandus Pighius Campensis*, dans *Mededelingen Nederl. Hist. Instituut te Rome*, sér. III, vol. VIII, 1954, pp. 120 suiv.

même année. Antoine Perrenot s'intéressait vivement aux publications d'Etienne Pighius, son ami. Pourquoi donc ne se serait-il pas intéressé à Christophe Plantin, cet homme remarquable, qui, dès 1559, c'est-à-dire après avoir exercé son métier pendant cinq ans seulement, était devenu le premier des imprimeurs anversois, tant par la qualité que par la quantité de ses publications?

Ajoutons qu'en général, avant d'imprimer un livre, Plantin ne se faisait pas faute de demander le privilège de la Cour ou l'autorisation des Conseils compétents(1). Or, rien ne se passait à la Cour sans que Granvelle ne le voulût ou n'en fût au courant; aucune décision importante du Conseil privé n'était valable si elle n'était sanctionnée par son président, Viglius de Zuichem, l'*alter ego* de Granvelle, qui n'avait pas l'habitude d'agir sans consulter le prélat. Faisons remarquer encore que dans l'*Encomium Galliae Belgicae* de 1559, on rencontre quelques lignes à l'adresse de Viglius.

Le plus ancien des documents anversois qui se rapportent aux relations de Granvelle avec Christophe Plantin date du mois de février 1562. Le 25 janvier de cette année, le typographe reçut le privilège pour la *Réformation de la confession de la foy que les ministres de Genefve presenterent au roy très chrestien*, *en l'assemblée de Poissy*, par Claude de Sainctes. En février 1562, Plantin inscrit dans ses registres qu'il a publié le livre ‘par le commandement de Monsieur Polytes,(2) lequel l'a baillé imprimer pour Monseigneur d'Arras’. En outre il y a la lettre adressée à Jean Moflin, chapelain de Philippe II, dans laquelle le typographe écrit au sujet des *Ordonnances de la Thoyson d'Or. Constitutiones clarissimi atque excellentissimi ordinis Velleris Aurei*(3) qu'un nommé Guillaume Silvius, ‘entendant que Zayas, Strella(4) et autres bons signeurs et amis m'avaient tellement avancé vers Sa Majesté que je devais être

(1) Au sujet du premier privilège octroyé à Plantin: VOET, *Plantin*, dans *Antwerpens Gouden Eeuw*, p. 223.

(2) Joachim Polytes (Burger), greffier de la ville d'Anvers.

(3) Par Nicolas Grudius de Louvain, secrétaire de la Toison d'Or et protégé de Gonzalo Pérez: A. GONZALEZ PALENCIA, *Gonzalo Péres*, *secretario de Felipe Segundo*, t. I. Madrid, 1946, pp. 6, 215. Cf. au sujet du livre des Ordonnances: *Learning and Printing in Belgium (1500-1600). Catal.* n° 198. Internationaal Antiquariaat Menno Hertzberger. Keizersgracht 610. Amsterdam, p. 15.

(4) J. Christoval Calvete de Estrella, confesseur et historien de Charles-Quint.

déclaré son imprimeur royal, fit, moy estant à Paris, imprimer le livre de la Toison d'Or en mon logis, et puis le porta à la Cour, là, où sous la couleur qu'il eust imprimé si bel ouvrage, il obtint le signe du roy, avec lequel venant après (comme lui m'a confessé depuis) pour en avoir le sceau, Mgr le cardinal de Grandvelle, pour lors évêque d'Arras, le luy refusa disant que Sa Majesté entendoit que ce fust Plantin'[1]. Vers cette époque encore nous notons d'une part le *Carmen pro vera medicina. De lue pestilenti*, *additis ab authore in hoc ipsum scholiis. Elegiarum liber unus*, *authore G. Ayala*, *D. medico*, avec une série de *Popularia epigrammata medica ad reverendissimum et illustrissimum cardinalem Granvellanum auctore G. Ayala*, et d'autre part *L'enseignement des paroisses contenant familiers canons des Evangiles de tous les Dimanches de l'An*, *oeuvre tresutil aux pasteurs des ames*, *divisé en trois livres et parties*, ou la variante *Expositions sur les epistres de tous les Dimanches de l'an pour l'instruction de toutes paroisses*, *oeuvre tresutile et necessaire aulx Pasteurs des ames*, *divisé en deux livres & parties*, par F. Adrien du Hecquet, religieux de l'ordre des Carmes du couvent d'Arras, docteur en théologie, livres publiés en 1562, in-8°, avec dédicace à Antoine Perrenot[2].

Tout cela prouve que Granvelle s'est intéressé dès les premières années à Christophe Plantin et qu'il le protégeait. Malheureusement, la carrière du typographe, si brillamment commencée, est interrompue par une crise. Au commencement de 1562, pendant un voyage qu'il fait à Paris, Plantin est accusé d'avoir imprimé un livre suspect, intitulé *Briefve instruction pour prier*, paru sans nom d'éditeur, mais dont l'aspect ne laisse aucun doute quant à son origine. Aussitôt Marguerite de Parme ordonne à Jean van Immerseel, margrave d'Anvers, de faire une enquête, tandis que Viglius et l'inquisiteur Josse Ravesteyn avertissent le cardinal de Granvelle et prennent les mesures qui s'imposent. Van Immerseel trouve des preuves accablantes et arrête trois 'compagnons': Jean d'Arras,

(1) M. ROOSES, *Correspondance de Christophe Plantin*, t. I, pp. 256-257. Voir à ce sujet: Hopperus à Viglius. Anvers, 26 juillet 1559. Bibliothèque royale à Bruxelles. Ms. Van Hulthem 177.

(2) Les deux derniers titres ont échappé à RUELENS & DE BACKER, *Annales.* Cependant on les a inscrits dans l'exemplaire du Musée Plantin-Moretus.

Jeh an Cabaros de Gascogne et un certain Bartholomé de Paris. Mais Plantin invoque assez plausiblement un alibi et prétend que le travail s'est fait à son insu[1]. Afin d'empêcher la confiscation de ses biens, il les fait saisir par quelques amis, qui se disent ses créanciers. Dans l'entre-temps, l'instruction judiciaire n'ayant constaté à sa charge aucun fait contraire à la religion catholique, Plantin peut rentrer aux Pays-Bas. La tourmente passe sans l'entraîner dans ses tourbillons. Un peu plus tard l'imprimeur s'associe avec les Bomberghe, Jacques de Schotti et le docteur Goropius Becanus, qui lui fournissent de quoi réorganiser ses ateliers et de donner une plus grande extension à ses affaires.

On peut se demander si, entretemps, le cardinal de Granvelle a continué d'entretenir des relations avec le typographe. Aucun document ne nous permet de répondre affirmativement à cette question. Il est probable cependant que ces relations, s'il y en eut, se sont réduites à peu de chose. Les difficultés, qui avaient assailli le cardinal pendant les dernières années de son séjour en Flandre, lui avaient sans doute laissé fort peu de temps pour s'occuper des lettres, des sciences et des arts. En 1565 nous notons une dédicace à Granvelle dans le beau livre *Hadriani Junii medici emblemata ad D. Arnoldum Cobelium. Eiusdem aenigmatum libellus ad D. Arnoldum Rosembergum*, et dans *De Nativitate Domini Nostri Jesu Christi ex secundo capite D. Lucae evang. docta et pia Èxplicatio. Authore Henrico Luytenio*, *sacrae Theologiae Baccalaurio*, *et ecclesiae metropolitanae Mechliniensis Canonico*, mais ce n'est que plus tard que le cardinal se fera de nouveau valoir comme protecteur de Plantin.

Nous regrettons de ne pas connaître la nature des rapports entre Antoine Perrenot et Christophe Plantin de 1562 à 1565, d'autant plus que ces rapports auraient pu nous renseigner sur l'attitude prise par l'imprimeur à l'égard de la réforme. On dit que ce n'est pas sans raisons que Plantin a été vexé à cause de ses opinions religieuses et qu'il a figuré sur la liste des suspects, en même temps que Grapheus,

(1) Marguerite de Parme à Jean van Immerseel, Jean van Immerseel à Marguerite de Parme, Viglius à Granvelle, 28 février-17 mars 1562. Pièces tirées des Archives du Royaume à Bruxelles et communiquées par A. Pinchart. Publiées par C.A. TIELE et CH. RUELENS, *Christophe Plantin et le sectaire mystique Henrik Niclaes*, dans *Bibliophile Belge*, III, 1868, pp. 130 suiv.

les van Bomberghe et Goropius Becanus. Après les démêlés relatifs à la *Briefve instruction pour prier*, Marguerite de Parme ordonne à Plantin de s'expliquer au sujet de l'*Instruction chrestienne* de Pierre Ravillian, dont l'orthodoxie semble suspecte(1). La gouvernante condamne également les *Pseaumes de David*, *mis en rime française*(2), tandis que dans son rapport du 2 février 1566, adressé à Jean van Immerseel, elle se fait derechef l'écho des accusations dirigées contre l'imprimeur(3). Plantin était affilié à la *Famille de la Charité* et entretenait des relations avec Augustin van Hasselt, qui fut chargé d'imprimer des livres suspects ou hétérodoxes à Vianen(4). Dans sa correspondance avec Gabriel de Çayas, enfin, il se montre particulièrement inquiet au sujet de l'attitude que les milieux gouvernementaux ont prise à son égard(5).

Granvelle était-il au courant de ce qui se passait à l'imprimerie plantinienne? Nous n'en doutons pas. Cependant le prélat n'est pas un fanatique. A l'exemple des grands seigneurs de son époque, il fait preuve d'une indulgence parfois excessive envers les savants, les artistes et les écrivains. Sa modération va souvent jusqu'à excuser les idées réformistes de ses protégés. Lorsque Mercator est accusé de luthéranisme, Granvelle continue à entretenir des relations avec lui(6). En 1558, malgré les instances du pape, il ne veut pas qu'on censure les ouvrages d'Erasme et quelques années plus tard il s'éfforce de ménager Baius et ses adhérents(7). Il défend contre

(1) ROOSES, *Le Musée Plantin-Moretus*, édition Zazzarini, 1914, p. 32.

(2) Par Marot et de Bèze. Marguerite de Parme à Philippe II. Bruxelles, 30 novembre 1564. Copie faite aux Archives de l'État à Vienne par M. Bakhuizen van den Brink et publiée par L.P. GACHARD, *Correspondance de Marguerite d'Autriche*, t. III (1563-1565). Bruxelles, 1881, p. 509.

(3) CH. RAHLENBECK, *A propos de quelques livres défendus imprimés à Anvers au XVI*e *siècle*, dans *Bibliophile Belge*, 1856, p. 253.

(4) ROOSES, *Plantijn en de Plantijnsche drukkerij.* Bruxelles, 1877, p. 22. H. DE LA FONTAINE VERWEY, *Hendrik van Brederode en de drukkerijen van Vianen. Een episode uit het voorspel van de tachtigjarige oorlog*, dans *Het Boek*, XXX, 1949, pp. 33-34. Cfr. dans ce Mémorial L. VOET, *The personality of Plantin.*

(5) H.F. BOUCHERY, *Aanteekeningen betreffende Plantin's houding op godsdienstig en politiek gebied*, dans *De Gulden Passer*, 18 (1940), pp. 87 suiv.

(6) Mercator à Antoine Perrenot. Louvain, 9 octobre 1544, 18 mars 1545. Originaux autographes non signés. Biblioteca de Palacio à Madrid. *Cartas latinas al Obispo de Arras*, 2297 (1540-1564), non fol.

(7) Cfr. la remarquable étude de E. VAN EYL, *L'interprétation de la bulle de Pie V portant condamnation de Baius*, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, vol. L, n° 2-3. Louvain, 1955, pp. 504 suiv.

l'Inquisition l'artiste italien Pompeo Leoni et obtient la délivrance du peintre flamand Guillaume Coxcie. S'étant lié à Rome, avec des suspects, cet artiste avait été, en 1567, condamné par le tribunal du Saint-Office à dix ans de galères. Plus tard encore, lorsque Plantin prendra le parti des États et imprimera certaines lettres dirigées contre Granvelle[1], celui-ci ne se fera pas faute de prendre la défense du typographe. Sans doute était-il convaincu que Plantin, tout en se compromettant à plusieurs reprises, n'avait jamais voulu renier le catholicisme ou l'autorité du roi. Mais ne nous attardons pas à cette question. Ce n'est qu'après le départ du cardinal des Pays-Bas que ses rapports avec Plantin deviennent vraiment intéressants.

Vers la fin de l'année 1565, après son exil en Franche-Comté, Granvelle avait été envoyé à Rome par Philippe II. Il parvint vite à y jouer un rôle important, ce qui devait favoriser les projets de Christophe Plantin. A partir de l'année 1566, en effet, la correspondance de l'imprimeur nous montre le cardinal à Rome, occupé de toutes les éditions plantiniennes importantes: *Laertii Diogenis de vita et moribus philosophorum...* opera Joannis Sambuci, *Hieronymi Seripandii commentarius in Epistolam Pauli ad Galatas*, *Virgilius collatione scriptorum graecorum illustratus...* opera et industria Fulvii Ursini, *Valerii Maximi dictorum factorumque memorabilium libri IX...* per Stephanum Pighium, *Carmina novem illustrium feminarum...* ex bibliotheca F. Ursini, *Eunapius Sardianus de vitis philosophorum et sophistarum...* e bibliotheca Joan. Sambuci, *Themis Dea*, *seu de Lege divina* Stephani Pighii, *Pauli Leopardi Isembergensis Furnii... libri viginti*, *Florum et coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum historia* Remberto Dodonaeo... auctore, *S. Thomae Aquinatis summa totius Theologiae*, *Laurentii Gambarae Brixiani poemata*, *Jo. Antonii Viperani de scribenda historia liber*, *Justi Lipsii Variarum*

(1) *Lettres interceptées du cardinal de Granvelle*, 1582. Granvelle à Morillon. Madrid, 12 août 1582. Bibliothèque municipale de Besançon. *Collection Granvelle*, 97, fol. 201, 252. M. VAN DURME, *Antoon Perrenot van Granvelle, beschermheer van Christoffel Plantin.* Katholieke Vlaamse Hogeschooluitbreiding. Verhandeling 399. Anvers, 1948, pp. 10-11.

Lectionum libri IIII... ad illustrissimum et amplissimum Antonium Perrenotum... cardinalem, *Joan. Goropii Becani origines Antwerpianae*, *L. Çoelii Lactantii Firmiani divinarum institutionum libri...* ad Antonium Perrenotum, cardinalem, *C. Julii Caesaris commentarii*, *S. Gregorii Nazianzeni apologeticus* Constantio Sebastiano Olivetano interprete etc.(1). Par l'intermédiaire de Stephanus Pighius, son bibliothécaire à Bruxelles, de Maximilien Morillon, son vicaire général à Malines, du seigneur Jean de Malpas, receveur des aluns à Anvers, de Juan Antonio et Leonardo de Taxis, maîtres des postes à Anvers et à Bruxelles, de Juste Lipse et d'autres, Granvelle correspond avec Plantin sur toutes sortes de questions relatives à ses travaux: papier et lettres à employer, illustrations, corrections à apporter etc. Constamment il met l'imprimeur au courant des éditions qui se préparent à Rome et lui transmet ses manuscrits et ses désirs(2). Il fait éditer chez Plantin les livres liturgiques nécessaires à son diocèse de Malines(3) et s'empresse de recommander l'imprimeur aux cardinaux romains, ses collègues. Tandis que son ami Fulvio Orsini, bibliothécaire d'Alessandro Farnese, attire l'attention de ce puissant prélat sur la remarquable activité du typographe anversois, Granvelle n'a aucune peine à influencer en sa faveur les cardinaux Amulio, Madruzzo, Sirleto, Carafa et le pape(4). Lorsque Plantin désire imprimer la Bible Polyglotte, le cardinal de Granvelle fait comparer à ses frais le texte grec de la Bible avec les manuscrits du Vatican, il suit attentivement l'exécu-

(1) M. VAN DURME, *Antoon Perrenot*, *bisschop van Atrecht*, *kardinaal van Granvelle*, *minister van Karel V en van Filips II* (1517-1586), dans *Verhandelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie...*, n° 18. Bruxelles, 1953, pp. 254-255.

(2) Cfr. les copies des lettres adressées par Granvelle à Plantin à partir du 7 mai 1567 à l'Archivo General de Simancas. *Secretarias provinciales. Libro* 1416, fol. 56 v° etc.

(3) H. DE VOCHT, *History of the Foundation and the Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense* (1517-1550), III: *The Full Growth*, dans *Recueil Trav. Hist. et Philol.*, sér. IV, fasc. 5. Louvain, 1954, p. 354; G. VAN DOORSLAER, *Jean van Turnhout*, dans *Musica Sacra.* Louvain, 1935, pp. 218, 240, 246 etc.; E. STEENACKERS, *L'École des Choraux à Malines.* Malines, 1926, pp. 25 suiv.

(4) M. VAN DURME, *Le cardinal de Granvelle et Fulvio Orsini*, dans *Biblioth. d'Humanisme et Renaissance*, XII. Genève, 1950, pp. 324 suiv. Consulter également E. TESSADRI, *Il grande cardinale Cristoforo Madruzzo*, dans *Cultura.* Milan, 1953, p. 53.

tion de ce travail, envoie le texte corrigé à son bibliothécaire à Bruxelles et ordonne à Morillon de lui faire parvenir la première épreuve imprimée. ‘Que personne ne la reçoive en mains’, écrit Plantin au cardinal, le 24 juillet 1568, au sujet de cette épreuve, ‘elle n'est ni relue, ni corrigée, mais pour le degré que V.I. S^{rie} tient en la chrestienté et le zèle qu'elle porte au bien d'icelle et à l'advancement de toutes sciences libérales, je ne luy ay peu céler’(1). S'agit-il d'obtenir le privilège l'autorisant à imprimer les bréviaires et missels et autres livres liturgiques, Plantin s'adresse de nouveau au cardinal et à ses intermédiaires à Malines et à Bruxelles et obtient rapidement ce qu'il a demandé(2). Plantin s'apprête-t-il à publier la Somme de saint Thomas, c'est encore Granvelle qui lui donne ses avis. ‘J'ay veu la première feulle de la Somme de saint Thomas, que vous m'avez envoyé’, écrit-il au typographe le 2 janvier 1568, ‘je dictz la part que contient le tiltre, que j'ay monstré à Monseigneur le cardinal Amulio et aultres gens sçavants qui louent grandement vostre diligence et attendront avec grand désir ceste oeuvre, mais il fault que vous regardez de changer ce mot que vous mettez au tiltre à la première ou à la seconde ligne, où vous parlez des pères *veteris ecclesie*, car comment nous prétendons que l'Esglise d'aujourdhuy soit la mesme que celle que vous appellez vielle, plusieurs s'offenseroient de ce mot, car le nom de vielle présupposeroit quil y aist une nouvelle, et, au lieu de ce, samble que vous pourries dire, *de patribus qui vixerunt tempore nascentis ecclesie*, que seroit satisfaire à ce que vous prétendez, de monstrer que les fondementz sont prins de l'antiquité... Où vous dictes *quicquid in veteris ecclesie patrum monumentis*, il fauldroit dire *quicquid in veterum patrum ab ipso nascentis ecclesie initio monumentis*, ne, si dicas veterem ecclesiam, calumnientur aliqui eam que nunc est novam esse’(3). Et

(1) ROOSES, *Correspondance*, I, pp. 310-311. Inutile d'ajouter que par la suite Granvelle continue à favoriser la grande entreprise de Plantin. F. ASENSIO, *Juan de Mariana y la Poliglota de Amberes: censura oficial y sugerencias de M. Bataillon*, dans *Greg.*, 1955, t. XXXVI, pp. 50-80.

(2) M. PIQUARD, *La bibliothèque du cardinal de Granvelle*, dans *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires.* Besançon, 1939, pp. 33 suiv.

(3) Granvelle à Plantin. Rome, 2 janvier 1568. Archivo General de Simancas. *Secretarias provinciales. Libro* 1416, f. 97. Copie.

Plantin de changer les mots en question et de publier la Somme sous le titre de *S. Thomae Aquinatis summa totius Theologiae*: *In qua quidquid in universis Bibliis continetur obscuri*, *quidquid in veterum Patrum (ab ipso nascentis Ecclesiae initio) monumentis*, *est doctrinae notabilis.* C'est un détail, sans doute, mais il atteste l'importance des lettres que le cardinal de Granvelle et ses intermédiaires adressent à Plantin. Faut-il s'étonner dès lors que cette correspondance devient de plus en plus volumineuse et qu'elle fourmille de ces petits riens qui caractérisent l'amitié de deux hommes épris du même amour des lettres et de la présentation impeccable des textes? Le cardinal réclame-t-il un livre imprimé plus luxueusement, des marges plus grandes, des caractères d'un dessin ample, des titres éloquents, un papier choisi ou quelque illustration sur cuivre, chaque fois le typographe s'efforce de tenir compte de ses observations et de ses désirs(1). Plantin lui fait dédier un grand nombre d'ouvrages: 'ANTONIO PERRENOTTO, CARDINALI GRANVELLANO, SINGULARI OMNIUM BONARUM ARTIUM PATRONO', et généralement lui envoie de ses nouvelles impressions au moins trois exemplaires du 'milleur papier', un exemplaire pour la bibliothèque du prélat à Cantecroy, un autre exemplaire pour la bibliothèque de Malines et un troisième exemplaire pour la bibliothèque de Granvelle à Bruxelles, à Rome, à Naples ou à Madrid(2) Cela prouve que le typographe continuait à attacher une importance capitale aux bons offices que le cardinal ne cessait de lui prodiguer(3). Il ne manqua guère d'ailleurs d'écrire à ses amis que le puissant prélat s'intéressait à telle ou telle publication: c'était sans doute une façon habile de faire de la publicité. Inutile d'ajouter que l'imprimeur appréciait au même titre l'amitié et la bienveillance de Morillon, de Pighius, de Polytes, de Malpas et des autres intermédiaires du cardinal. Sa correspondance est significative à cet égard(4).

(1) PIQUARD, *op. cit.*, *loc. cit.*
(2) De 1571 à 1575, Granvelle fut vice-roi de Naples. Il séjourna de nouveau à Rome de 1575 à 1579. Ensuite il exerça les fonctions de premier ministre de Philippe II en Espagne et mourut en 1586, à Ballecas, près de Madrid.
(3) Plantin à Granvelle. Anvers, 17 octobre 1567. Éloge du cardinal comme mécène. Biblioth. municipale de Besançon. *Coll. Granvelle*, t. 93, f. 312.
(4) Pour d'autres détails: VAN DURME, *Ant. Perrenot*, *beschermheer*, *op. cit.*

Mais à côté de la correspondance de Granvelle, il y a d'autres lettres inédites ou non publiées dans la *Correspondance*, qui méritent notre attention, notamment celles que Plantin a adressées à Camerarius de Nuremberg et dont les originaux sont conservés à la Bibliothèque de l'Université d'Erlangen. Ecrites à Anvers ou aux foires de Francfort, ces lettres, au nombre de 17, s'étendent sur plusieurs années et complètent les textes publiés par Rooses et Denucé[1]. Comme ces deux auteurs ne donnent que peu de documents relatifs à Camerarius et que les minutes d'Anvers diffèrent des textes d'Erlangen, nous n'avons pas hésité à rassembler les originaux, puisque les spécialistes y trouveront pas mal de renseignements concernant Joachim Kammermeister, père et fils, concernant Plantin et le monde des savants et des lettrés. Qu'elles traitent des éditions plantiniennes citées précédemment, de celles de Clusius, Dodonaeus et Lobelius, que Camerarius semble apprécier davantage, des publications de Becanus, Lipsius, Botallus, Vulcanius, Torrentius, Ortelius ou Guicciardini, ces lettres attestent d'ores et déjà l'importance des rapports que le typographe anversois entretenait avec les humanistes de l'Empire, tout comme la correspondance de Plantin avec Granvelle, Muret[2] Poelman[3], Çayas et autres atteste l'importance de ses relations en Italie et en Espagne. Si on ajoute à ces originaux d'Erlangen les lettres de Plantin à Sambucus, Blotius et Mercator, conservées à Vienne et à Brême[4], en même temps que la correspondance d'Ortelius et de Clusius avec Crato à Craftheim, conservée à la Bibliothèque de Breslau[5], on aura de

(1) On trouvera ces lettres, dont la première est datée d'Anvers du 2 février 1567 et la dernière du 16 août 1586, dans *Briefsammlung des Nürnberger Arztes Christoph Jacob Trew.* Ce sont le Prof. Dr. F. Redenbacher, directeur de la Bibliothèque de l'Université d'Erlangen, et le Dr. Weckerle, Staatsoberbibliothekar, qui nous ont fait connaître cette collection. Nous les en remercions vivement. Au sujet des Kammermeister il faut lire H. HELBIG, *Die Reformation der Universität Leipzig im XVI. Jahrhundert*, dans *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte*, n° 171 (t. LX, 1953).

(2) Biblioteca Vaticana. *Vat. lat.* 11590, fol. 128 r°; *Marci Antonii Mureti... Orationes et Epistolae... Pars II.* Hanovre, 1826, pp. 303 etc.

(3) Musée Plantin-Moretus. *Archives*, t. 91: correspondance assez volumineuse.

(4) Sambucus, Blotius: Vienne. Oesterreichische Nationalbibliothek. *Handschriftensammlung.* Cod. 9736 et 9737 z. II. Orig. autogr. Mercator: Brême. Staatsbibliothek. Ms. a 10, n° 68. Orig. autogr.

(5) *Epistolae illustrium virorum*, II.

quoi étoffer une étude relative à l'influence exercée par le typographe au-delà du Rhin. Par ailleurs, cette correspondance inédite nous procure des renseignements sur les difficultés que Plantin ne cesse de rencontrer à Anvers, notamment lors de la Furie espagnole, et sur son attitude à l'égard des milieux gouvernementaux. S'il déplore les suites néfastes de l'insurrection, il hésite toujours à s'associer directement à ceux qui s'attaquent à l'unité politique et religieuse.

A ce sujet encore il faut signaler quelques lettres de Coornhert à Plantin, écrites en 1584 et publiées en 1923 par le professeur Becker(1). Ces documents se rapportent e.a. aux polémiques du notaire de Haarlem et des ministres réformés concernant le péché originel et d'autres questions importantes. Ils nous apprennent qu'il y avait à Leyde des amis de Coornhert qui n'approuvaient pas sa conduite, estimant que les colloques religieux étaient inutiles. Coornhert nomme ces gens ‘stillezitters’, ‘hen self levers’, et les prie de l'apostropher amicalement et de l'instruire, afin que la conscience nette il puisse garder le silence et ne plus se préoccuper des grandes erreurs qu'il voit dans les différentes églises et sectes. Il n'y a pas de doute que Plantin ne fût du nombre de ces ‘stillezitters’ et ‘hen self levers’, puisque l'opinion de l'imprimeur, suivant laquelle les livres traitant de religion doivent être soumis à la censure du pouvoir politique, paraît funeste à Coornhert. En tout cas est-ce en vain que celui-ci essaye de convaincre son ami que chacun a le droit de critiquer les doctrines religieuses(2). Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens protecteurs de Plantin continuent à le défendre contre tous ses détracteurs. ‘Au regard de ce que vous escripvez dudict Plantin’, écrit le cardinal de Granvelle à Jean-François de Taxis, doyen d'Anvers, ‘je me doubte que l'on vous aura mal informé et qu'il y aura de la calumpnie. Car en ce que je l'ay voulu employer contre les Calvinistes, je le tiens fort voluntiers et secret, ny à mon advis luy doibt estre imputé qu'il imprimat quelques fois livretz et escriptz contre le Roy et en faveur des rebelles, pour estre contrainct à ce faire..., et si ay veu lettres

(1) B. BECKER, *Thierry Coornhert et Christophe Plantin*, dans *De Gulden Passer* I, 1923, pp. 111 suiv.

(2) *Op. cit.*, pp. 109 suiv.

escriptes à aucungs ses amis par luy, que donnent suffisant tesmoignaige du regret qu'il a de ce que se faict contre la religion et contre le service du Roy, duquel il a esté fort bien traicté; et vous sçavez l'opinion qu'a tousiours heu de luy le docteur Arias Montanus, ayans si longuement et si familièrement vescu et conversé ensemble; et n'est pas bien de croire legièrement à tous ceulx, que, pour se montrer bons Catholicques, n'en donnent aultre preuve que de charger aucungs bien souvent à tort'[1]. Et Laevinus Torrentius, tout en regrettant le séjour de Plantin à Leyde, d'ajouter dans une lettre à Montano, écrite le 13 juin 1587, qu'il n'a jamais cessé de soutenir le typographe. Il se porte garant de l'orthodoxie de Plantin et supplie Arias de l'aider à le défendre contre ses ennemis de Madrid. En même temps, il invite son correspondant à demander l'aide financière du roi: '...ego quidem nunquam ipsi defui, nec deero quoad vivam, testis ejus innocentiae et probitatis..., quantis possum precibus abs te oro ut amicum juves atque defendas'[2]. Nous croyons que ces témoignages se passent aisément de commentaires. Ils émanent de deux hommes qu'on ne peut soupçonner d'hérésie, mais qui, nourris de l'idéal des humanistes, s'efforcent de bannir de la 'république chrétienne' et de la 'république des lettres' ce qui doit inévitablement en détruire l'unité: l'esprit d'intolérance absolue. Ils nous rappellent d'ailleurs le texte inscrit sous une gravure anonyme, représentant Georges Cassander, et qui est formulé comme suit:

> Ik ben Cassanders print. 'K zagh veel van 't Oudt voor waan-
> Voor wan-voor by-geloof, van 't Nieuw voor neuswijs aan.
> Uit scheuring scheuring sproot. Hier tradt ik tusschen beiden:
> Grondtpunten zijn alleen de baakens, die ons leiden
> Tot Godt door liefd'en vreê. Op't noodigh komt 'et aan.
> Wanneer zal eens in't endt de kerk dien wegh in slaan?[3].

(1) Granvelle à Jean-François de Taxis. Madrid, 17 avril 1582. Archivo General de Simancas. *Secretarias provinciales. Libro* 1419, fol. 50 v°.

(2) Torrentius à Montano. Anvers, 13 juin 1587. Bibliothèque Royale à Bruxelles. Ms. 15704, fol. 163 v°. Publ. par M. DELCOURT et J. HOYOUX, *Laevinus Torrentius. Correspondance.* II. *Période anversoise*, 1587-1589. Paris, 1953 (*Bibl. Fac. Philosophie et Lettres Univ. Liège*, CXXVII), pp. 37-39. Extr. de la minute.

(3) H. AVERDUNK u. J. MÜLLER-REINHARD, *Gerhard Mercator und die Geographen unter seinen Nachkommen*, dans *Petermanns Mitteilungen*, *Ergänzungsheft*, n° 182. Gotha, 1914, pl. VIII (pp. 44-45).

Remplaçons dans ce texte le nom de Cassander par celui de Plantin et nous retrouverons sans doute les principes qui l'ont guidé comme ceux qui ont guidé une grande partie de ses amis et des ses protecteurs(1).

Ce sont là quelques détails de la vie et de l'activité de Christophe Plantin, sur lesquels il était utile d'attirer l'attention. On en trouvera d'autres dans notre *Supplément à la Correspondance* publiée par Rooses et Denucé, qui paraîtra prochainement. Puissent-ils contribuer à mieux juger et à mieux apprécier les mérites du grand imprimeur.

(1) Lire *L'Europe humaniste*, dans *Les Beaux Arts*, Bruxelles, 15 décembre 1954, n^{o} spécial, et J. LECLERC, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*, t. I, Paris, 1955. Comparer Mme E. ARMSTRONG, *Robert Estienne*, *Royal Printer. An historical study of the elder Stephanus.* Cambridge University Press, 1954.

The business organisation of the Plantin press in the setting of sixteenth century Antwerp(*)

by Raymond de Roover
Professor at the Graduate School, Boston College (U.S.A.)

When in 1555, exactly four hundred years ago, Plantin established his printing press, Antwerp had reached the zenith of its prosperity as the financial and commercial metropolis of Western Europe. In 1920, at the festivities organized to celebrate the fourth centenary of Plantin's birth, the great Belgian historian, Henri Pirenne, attributed the rise of Antwerp to the triumph of the spirit of liberty which is supposed to have chosen an abode on the shores of the Scheldt River.(1) Today, after thirty-five years, Pirenne's attractive thesis seems open to challenge and the question has been raised whether Antwerp was really the haven of liberty which he pictured her to be. Gild regulations certainly had not disappeared. Plantin himself was forced to comply with them. In 1550, he became a burgher of Antwerp and joined the gild of Saint Luke, in order to acquire the 'freedom' to ply his trade of bookbinder. As for religious tolerance, is it necessary to point out that it did not exist? Censorship was for all printers a perennial source of difficulties and accusations of printing heretical books, whether justified or not, repeatedly threatened to cut short the life of Plantin or that of his business.

(*) The author wishes to acknowledge that the research for this paper was made possible by a grant from the Penrose Fund of the American Philosophical Society.

(1) HENRI PIRENNE, *Het economisch en zedelijk belang van Antwerpen in den tijd van Plantijn*, in *Gedenkboek der feesten gegeven in* 1920 *te Antwerpen en te Tours ter gelegenheid van de vierhonderdste verjaring van Christopher Plantin's geboorte* (Antwerp, 1921), pp. 15-25.

In many respects, the sixteenth century was still medieval and the Middle Ages were more modern than is commonly supposed. I doubt very much whether, around 1500, there arose in Antwerp or elsewhere a new capitalistic spirit. Men of initiative and creative entrepreneurs, such as Plantin, belong to all ages. If in the least favoured by circumstances, such men usually succeed in surmounting the handicaps raised by their environment.

Fortunately for Plantin, printing, being a new trade, was not very much hampered by gild regulations, which, contrary to the practice in London, put no limitation on the size of the workshop and gave free scope to competition. Moreover, in the international atmosphere of Antwerp, foreigners were welcomed and, when naturalized, were not treated as second-class-citizens. Business ability commanded respect and was given full credit. Pirenne, therefore, was right to a certain extent. No city other than Antwerp could offer greater opportunities to a man of Plantin's caliber. There was not only greater freedom than elsewhere but also a unique combination of conditions favourable to success: an intellectual climate, a reservoir of artistic talent, a supply of credit, and a market organisation not available in any other trading center.

Yet, in 1555, conditions were about to change for the worse and black clouds were already gathering on the horizon. A first setback came when the Portuguese ceased to send their spices exclusively to Antwerp.(1) In 1557, her prosperity received another jolt from the Spanish moratorium which shook the Fuggers and other important banking houses. The great metropolis recovered from this crisis, but soon a series of new catastrophies brought this revival to an end. In 1563-64, trade relations with England were broken off, with the result that the Merchant Adventurers temporarily sought refuge in Emden. In 1566 and 1567, famine, the iconoclastic riots, and the arrival of Alva precipitated another crisis and the exodus of several prominent merchants who had compromised themselves as Calvinist leaders. Among these were the partners of Plantin: Ferdinando Bernuy and his two cousins,

(1) On Antwerp's decline, the most up to date article is that of J.A. VAN HOUTTE, *Het economisch verval van het Zuiden*, in *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, V, 174-209.

Charles and Corneille van Bomberghe. Within a few months, the seizure of Alva's pay-ships in the harbour of Portsmouth led to another interruption of the traffic with England; trade relations were not resumed until 1574 and they never regained their former importance. In the meantime, the situation in the Low Countries had grown steadily worse, and revolt was seething. In 1572, the Gueux captured Briel and Flushing, cutting off Antwerp from the sea. Heavy war expenditures caused the Spanish Crown to default again in 1575. Shortly thereafter, Antwerp experienced her greatest catastrophy: the Spanish Fury of November 4, 1576, when the unpaid troops of Alva's citadel sacked the City, burned the city hall and many private dwellings, and slaughtered a great number of inhabitants. Plantin and the members of his family escaped with their lives, but he had to pay a heavy ransom to save his property. Antwerp never fully recovered from this blow, but her fate was not sealed until 1585, when her surrender to Alexander Farnese and the subsequent closing of the Scheldt River by the rebellious provinces put an end to Antwerp's Golden Age. By the time of Plantin's death in 1589, the proud city on the bank of the Scheldt had ceased to be the great commercial and financial metropolis of Western Europe.

This story illustrates how political events may profoundly affect the course of economic evolution. Let us now examine how these same events affected Plantin's career as a printer.

From an economic and business point of view, the history of Plantin's printing press may conveniently be divided into three periods. The first opens in 1555 with the foundation of the press and ends in 1562 when Plantin, being suspected of printing an heretical book, had all of his property confiscated and sold at auction to satisfy his creditors. The second period begins in November 1563, when Plantin made a new start with the financial support of the two van Bomberghe cousins and their friends. This period is one of rapid expansion, which comes to a sudden stop with the Spanish Fury in 1576. In contrast with the second, the third period is one of retrenchment and financial difficulties. It extends from 1576 to Plantin's death in 1589.

For lack of records, there is not much that can be said about the

first of these three periods. Most probably Plantin acquired the necessary experience and laid the foundation of his future greatness by making useful contacts with his future financial backers, Johannes Goropius Becanus and the two cousins, Charles and Corneille van Bomberghe. He must have impressed them favorably with his integrity and managerial ability, two qualities upon which business men put a high premium. It is extremely doubtful whether during this period, Plantin operated with more than one press, or two at the most. He did not yet stand out head and shoulders above his competitors, who were small masters employing only a few - that is, a dozen or less - journeymen and apprentices. At that time, the printing industry was still in the handicraft stage and a printer who worked with as many as four presses was extremely rare.

About the second period we are much better informed. It is characterized by an expansion which took place in two stages. In the first, Plantin received the financial backing of the two van Bomberghes and their associates and went into partnership with them. This partnership was abruptly dissolved in 1567 when his partners, as already mentioned, were compelled to seek safety in a precipitate flight. After 1567, further expansion was made possible only because Plantin, by launching his project of the Polyglot Bible, succeeded in getting financial aid from Philip II himself. This second phase of expansion came to a close in 1576, because the king withdrew his support, thus depriving Plantin of some of his working capital. Moreover, the troubled times made it difficult to get paper and to find a market for printed books.

To the historian, the period of the partnership from October 1st, 1563, to July 1567 is particularly interesting because of the detailed records which throw a great deal of light on the internal organization of Plantin's printing press. At no time thereafter were the books kept with similar care or a comparable degree of technical proficiency. This is probably due to the influence of Corneille van Bomberghe who, according to the articles of association, was in charge of the bookkeeping.[1] It is significant that there are for

(1) The articles of association were published as an appendix in MAX ROOSES, *Christophe Plantin*, *imprimeur anversois* (1st ed., Antwerp, 1882).

this period two sets of books: first, a ledger and a journal kept in French by Plantin and, second, a ledger and a journal kept in Italian either by Corneille van Bomberghe himself or under his close supervision.(1) From a technical point of view, the latter set is far superior to the first: it is kept in Venetian form according to all the rules of double entry. Moreover, the Italian set contains one of the earliest known examples of what is today called cost accounting *(comptabilité du prix de revient)*, a system which was believed for a long time to have originated in the nineteenth century. There can be no doubt that the entries of the Italian ledger and journal are based on the figures given in the French set. In other words, the records kept by Plantin were used as wastebooks to prepare the entries in the Italian journal, from where they were then posted to the Italian ledger. This procedure seems to have been in accordance with the articles of association which put Corneille van Bomberghe in charge of the books, but provided that Plantin should furnish him with the necessary data.

Why did Corneille van Bomberghe keep his books in Italian? At that time, Italian methods of bookkeeping were far superior to those used in the Low Countries where double entry was only being introduced. It is likely that Corneille van Bomberghe became acquainted with this superior technic through his Venetian connections. He had an Italian brother-in-law, Jacopo Scotti, who, by the way, was also one of the partners of Plantin. Still more important, Daniel van Bomberghe, Corneille's grand-uncle, had been a printer in Venice. From him, Corneille may have inherited some knowledge about the management of a printing press along with the set of Hebrew characters which he contributed to the partnership with Plantin.

Space forbids my dealing here in great detail with the system of bookkeeping devised by Corneille van Bomberghe. There is a study on this subject by Florence Edler or Mrs. Raymond de Roover.(2) It is available in the Library of the Plantin Museum.

(1) *Plantin Archives*, Nos. 1 and 2 (Italian) and 3 and 4 (French).

(2) *Cost Accounting in the Sixteenth Century*, in *The Accounting Review*, XII (1937), 226-237. Cf. *Studies in Costing*, David Salomons ed., (London: Sweet & Maxwell, 1952), pp. 53-71.

Since it was published in an accounting journal, it may not have attracted much attention in other circles. As Mrs. de Roover points out, the books kept by Corneille van Bomberghe are a perfect example of cost accounting and contain separate accounts for equipment, raw materials, manufacturing expense, books in process, printed books in stock, and sales. A separate account is opened for each book printed by the press. It is charged with the cost of paper used for the printing and the amount spent in wages, or direct labour costs. Since overhead was small, no charges are made for indirect labour costs. The records also indicate the size of each edition. There is not the slightest doubt that this information was used to determine the cost per copy of each book printed by Plantin. Of course, it was easy enough to obtain this figure by simply dividing total costs by the number of copies. This was actually done.

Let us take as an example the Virgil in 16°, the first book printed by the partnership. According to the records, total costs amounted to £32.19.5 groat, Flemish currency, of which £23.19.9 groat were for paper and £8.19.8 groat for printing. This total corresponds to 197 florins and 16.5 stivers at the fixed rate of 6 florins to the pound groat. Since 2,500 copies were printed, the cost per copy was a little over one stiver and a half or exactly one stiver and sixtenths. Since the book sold at retail for three and one-half stivers, there was a gross profit margin of nearly one hundred twenty per cent, but it does not take into account selling expenses, trade discounts, and other charges, which should be deducted in order to obtain the net profit.(1)

Another fact perhaps worth mentioning is that, according to the Plantin records, the cost of paper was far greater than the outlay for wages. According to the figures quoted above, the paper that went into the Virgil in-16° represented nearly 73 per cent of total cost, and labour only 23 per cent. These rates, of course, vary from one edition to another, but they may be regarded as fairly representative. In the case of the Horace in-16° (edition of 1564), too, the

(1) The figures of the Horace in-16° give similar results. The cost was slightly less than one stiver, but it sold for two, which also gives a gross profit of over one hundred per cent. Sales prices of the early editions are given in *Plantin Archives*, No. 3: *Journal des Affaires*, fols. 8, 11, and *passim.*

cost of paper was nearly double that of the printing itself. It is true that printing costs were relatively higher for the *Horace* than for the *Virgil*, but only 1,250 copies of the *Horace* were issued instead of 2,500. Nevertheless, paper remains the most important element in the cost structure.

According to the balance of April 6, 1565, the capital invested by the partners amounted to nearly £1800 groat or 10,800 florins, of which Plantin supplied a little less than £300 groat or 1800 florins. In addition, nearly £1300 groat or 7800 florins were borrowed at interest from outsiders who had funds available. Total investment thus exceeded 18,000 florins which, for the sixteenth century, is an impressive amount of money.(1) This total was further increased when Fernando Bernuy joined the partnership in February, 1566.(2)

One of the problems of the publishing business - and Plantin was a publisher as well as a printer - always was and still is today the slow turnover of the stock. As a result, funds are likely to be immobilized for a long time and any expansion requires a considerable outlay of additional capital. Plantin, all through the early part of his career, was constantly worried about finding means to finance his rapidly expanding business. On several occasions, he was forced to sell part of his stock of books at greatly reduced prices in order to meet current expenditures.

After the dissolution of the partnership in 1567, the system of bookkeeping introduced by Corneille van Bomberghe was discontinued. Neither Plantin nor his son-in-law, Jean Moerentorf, or Moretus, understood anything about double entry, or the Italian method of keeping accounts. They reverted to a simpler system which was poorly integrated and included only personal accounts with bookdealers and other correspondents, as well as miscellaneous memoranda and records, such as the *Livres des relieurs* and the *Livres des ouvriers* in which were recorded the wages paid to bookbinders and to the workers in the printing shop. Jean Moretus also kept a cash book which was regularly audited by Plantin himself. Receipts from retail sales, however, were entered in a separate book

(1) FLORENCE EDLER, *Cost Accounting*, p. 233.
(2) MAX ROOSES, *op. cit.*, p. 100.

called *Ventes à la boutique.* Special records were also kept for dealings at the Fairs of Frankfort. All attempts at following a methodical system of cost accounting were given up and never resumed. In the Moretus family, traditions once established were not easily changed, and the system of bookkeeping established by Jean Moretus I with the approval of Plantin was preserved unaltered until the nineteenth century, despite its lack of comprehensiveness, which is perhaps its major defect.

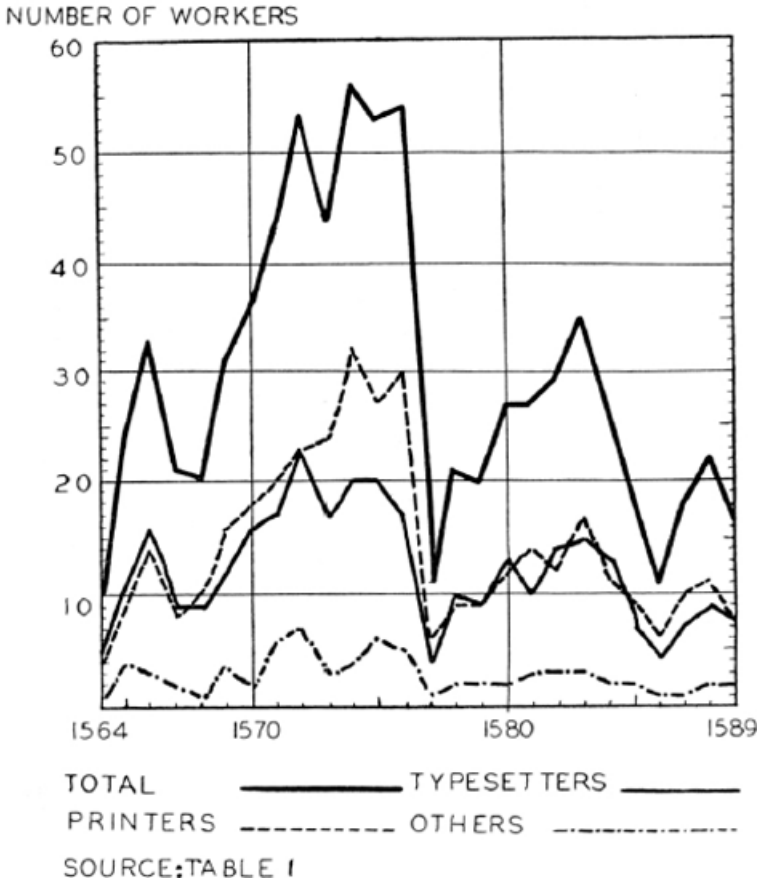
The partnership agreement between Plantin and the van Bomberghe group was signed on October 1, 1563, but business did not get under way until November. By January 1st, 1564, Plantin already had two presses working and employed four printers, five compositors or type-setters, and one corrector. The latter was the well-known Cornelius Kiel van Duffel who was to stay with him through thick and thin and to serve Moretus after Plantin's death. A third press was installed in February and a fourth, in April, 1564.(1) A fifth press followed in October, so that Plantin was working with five presses at the end of that year.(2) One more press was added during 1565 and a seventh was erected in the first days of January, 1566.(3) At any rate, the *Livre des ouvriers* reveals that, on January 6, 1566, Plantin was operating with seven presses and had on his pay-roll thirty-three printers, compositors, and correctors (Table 1). This is the peak of the first period of expansion. In the next two years, the number of presses in operation was reduced to five or six. According to a letter to Gabriel de Zayas, the secretary of Philip II, Plantin claims that, in August 1567 (at the height of the crisis caused by the arrival of Alva) he was using only four of his seven presses.(4) This is quite plausible. It is also possible that this curtailment was necessitated by the fact that he had to pay off his partners who took to flight. However, I think it more likely that he returned their shares in kind, that is, in books, rather than in money. Whatever the truth, the times were not propitious for further expan-

(1) *Plantin Archives*, No. 4: *Grand Livre des affaires*, fol. 4 v.
(2) *Plantin Archives*, No. 31: *Livre des ouvriers*, fol. 32: account of Pierre Sterck.
(3) *Ibid.*, fols. 11 and 17.
(4) CHRISTOPHE PLANTIN, *Correspondance* (Maatschappij der Antwerpsche Bibliophielen, No. 12, Antwerp, 1883), I, 181. Cf. ROOSES, *op. cit.*, p. 100.

CHART

WORKERS EMPLOYED IN PLANTIN'S WORKSHOP

1564-1589



SOURCE: TABLE I

sion and, in any case, expansion was impossible without fresh funds.

At this juncture, Plantin had a stroke of genius: the *Polyglot Bible*, for which he sought the sponsorship of King Philip II. As we know, after lengthy negotiations and through the support of powerful protectors, such as Cardinal Granvelle, Plantin eventually succeeded in securing a grant of 21,200 florins, which was paid in several installments between July 1568 and May 1571.(1) It is

Table I
Presses in operation and workers employed in Plantin's workshop on the first pay-day in January

Date	Presses in Use	Total	Size of Staff in Printing Shop			
			Printers	Typesetters	Correctors	Others
1564, January 3	2	10	4	5	1	0
1565, January 5	5	24	9	11	3	1
1566, January 6	7	33	14	16	2	1
1567, January 4	5	19	8	9	1	1
1568, January 3	6	20	10	9	1	0
1569, January 14	10	31	16	12	1	2
1570, January 6	9	36	18	16	1	1
1571, January 5	11	43	20	17	4	2
1572, January 4	13	53	23	23	4	3
1573, January 3	12	44	24	17	2	1
1574, January 2	16	56	32	20	3	1
1575, January 8	15	53	27	20	5	1
1576, January 7	15	54	30	19	4	1

(1) *Plantin Archives*, No. 16: *Grand livre* + (1568-1573), fol. 64.

1577, January 5	3	11	6	4	1	0
1578, January 4	6	21	9	10	2	0
1579, January 3	5	20	9	9	2	0
1580, January 2	7	27	12	13	2	0
1581, January 7	8	27	14	10	1	2
1582, January 6	7	29	12	14	3	0
1583, January 8	10	35	17	15	3	0
1584, January 7	6	26	11	13	2	0
1585, January 5	6	18	9	7	2	0
1586, January 6	3	11	6	4	1	0
1587, January 3	6	18	10	7	1	0
1588, January 2	6	22	11	9	2	0
1589, January 7	4	16	7	7	2	0

SOURCES: *Plantin Archives*, Nos. 31, 32, and 33, *Livres des ouvriers* (1563-1589).

true that this sum was not a gift and that it provided for repayment in one form or another. This project of the Polyglot Bible was not yet completed before Plantin started another venture: he obtained from Philip a monopoly of the printing of missals, diurnals, and other liturgical books for use in the Spanish Church. For Plantin, the purpose of it all was to maintain and even increase the level of his output. It is not surprising that, by January 1569, he had been able to put ten presses into operation. This number was increased to sixteen in 1574.(1) Most probably it was not exceeded thereafter, although it is said that Plantin was working with as many as twenty-two presses in 1576 on the eve of the Spanish Fury.

This figure of twenty-two is a great puzzle. It occurs in Plantin's list of grievances against Philip II.(2) In a letter written in September 1578 to Gabriel de Zayas, Plantin stated that he had been forced to sell seven presses, so that he had only sixteen left, which makes a total of twenty-three.(3) On the strength of these documents, the figure of twenty-two has been accepted by Max Rooses, Maurice Sabbe, Henri Pirenne, and other historians. However, this summer, in going through all the *Livres des ouvriers*, I did not find more than sixteen presses. As Table 2 shows, I have the list of the printers who worked at the sixteen presses on January 2, 1574, and I could submit similar lists for the two subsequent years, 1575 and 1576. There is scant possibility of error, since the *Livre des ouvriers* of this period indicates for each *second* or assistant printer the name of the *premier* or chief printer with whom he operates a press. For efficient operation, a press required a team of two men: a master of the team and an assistant or apprentice. In examining carefully the *Livre des ouvriers*, it is impossible that twelve names would have escaped my attention, which would account for the six missing presses. I hesitate to accuse Plantin of bad faith or to state that he took his dreams for realities. Perhaps, the most charitable construction is that he had bought or even installed additional

(1) *Correspondance de Plantin* (Antwerpsche Bibliophilen, No. 29, Antwerp, 1914), IV, 52, No. 508.
(2) ROOSES, *op. cit.*, p. 241.
(3) *Correspondance de Plantin* (Antwerpsche Bibliophilen, No. 31, Antwerp, 1916), VI, 19 and 21.

Table II
***List of the printers and their assistants operating the sixteen presses in use on January* 2, 1574**

No.	Name of Printer	Name of Assistant
1	Claes van Lynschoten	Jeronimus
2	Guillaume Rivière	Cornelis Hercules
3	Laurent Mesureur	Christiaen Horenmaecker
4	Hans van Tongermonde	Jacques van Horen
5	Hans Claes *alias* Bour	Jacques Wibich
6	Nicolas van Ceulen	Steven Marigal
7	Renier Aertsen	Marc Mettens
8	Georges Vriend	Magil van den Broeck
9	Valentin Hopedal	Pieter Baquens
10	Henrick Smesman	Hans Tapissier
11	Nicolas Boin	Thomas Jacop
12	Claes Verdelf	Nicolas Moulins
13	Georges van Spangenbergh	Urbain van Ceulen
14	Bartholomé van Passel	Hans van Hoch
15	Hans van Leuven *alias* Elzevier	Daniel van den Coninckxbergh
16	Henrick van Martens	Claes van den Abeele

SOURCE: *Plantin Archives*, No. 32, *Livre des ouvriers* (1571-1579).

presses, but they were never put to any use. It is also possible that Plantin had printers working for him outside his shop: they would not be listed in the *Livre des ouvriers*.

Even if we reject the figure of twenty-two, the fact remains that Plantin, with sixteen presses in actual operation, was still by far the largest printer of his time. On January 2, 1574, his payroll lists fifty-six names of which thirty-two were printers, twenty type setters, three correctors, and one apprentice. It should be emphasized that this figure of fifty-six includes only the workmen employed inside the *officina* and not the numerous bookbinders, copperengravers, wood-engravers, and other artisans who worked for Plantin in their own homes. I have also omitted from Table 1 his two sons-in-law: François Ravelingen, who was the main corrector, and Jean Moretus, who managed the office and bookshop. In

all probability, around 1575, Plantin employed close to eighty people. For the sixteenth century, this is large-scale enterprise; at that time, there existed very few establishments of similar size in any industry.

I should perhaps point out that Table 1 gives the size of the staff on a given date. Max Rooses tried to determine this same figure by counting all the workers employed by Plantin in a given year. Such a method is, of course, defective because it involves a great deal of double counting, since many workers were replaced by others during the year. The total obtained is thus too large, which explains why Rooses has 76 workers in 1575 instead of 53 or 54.(1)

In printing, there were probably no economies of large-scale production in the sixteenth century. The large size of the Plantin Press is consequently due exclusively to the genius and superior leadership of its founder. Without constant planning and exceptional business ability, Plantin would not have succeeded in setting up an establishment that was much larger than any of its rivals. It should also be stressed that he succeeded in doing so in spite of a downward trend, while conditions in Antwerp from 1568 to 1576 were steadily deteriorating.

For Plantin, the crisis did not come until 1576, when he became the victim of events entirely beyond his control. Although the Spanish Fury did not break loose until November, conditions became so bad from September onward that Plantin, because of ‘the difficult times and intestine wars’ saw himself reluctantly compelled to dismiss his best workers (Table 3). Some of them were rehired later after conditions had somewhat improved, but others lost their jobs permanently. Immediately after the Spanish Fury, business was at a complete standstill, but within two months, in January 1577, there were again three presses at work. In the following years, the revival was slow. Nevertheless, Plantin had enough work in January 1583 to keep ten presses in activity. But not for long. Soon business began to slacken again, as the Spanish reconquest made steady progress. In January 1586, four months after Antwerp's surrender to Farnese, only three presses were

(1) ROOSES, *Plantin*, p. 242.

needed to do all the work. There was little improvement before Plantin died in 1589. During the crisis he had sold some of his presses and shipped others to Leyden, but he still possessed ten at his death, according to the inventory of his estate. Presumably, most of them were standing idle in the shop.

Table III
***Workers hired and fired by Christophe Plantin during the year* 1576**

Kind of Workers	Employed January 1576	Left before Aug. 31	Hired before Aug. 31	Dismissed because of Spanish Fury			Retained
				Total	Never Rehired	Rehired Later	
Printers	27	6	2	18	6	12	5
Apprentice Printers	3	1	0	1	0	1	1
Typesetters	19	1	5	19	11	8	4
Correctors	4	1	0	2	2	0	1
Apprentices	1	0	1	2	2	0	0
Total	54	9	8	42	21	21	11

SOURCE: *Plantin Archives*, No. 32, *Livre des Ouvriers* (1571-1579).

After 1580, the *Livre des ouvriers* no longer gives any indication about the composition of the teams working at the presses and omits the names of the assistants. It is unlikely that each press was operated by only one man because it would have been inefficient and uneconomical.[1] Without definite evidence, I have come to the

(1) There is no doubt that, as a rule, there were two printers per press, although a press could be operated by only one in case of sickness or emergency. MAURICE SABBE, *Christophe Plantin et ses contemporains*, in *Histoire du livre et de l'imprimerie en Belgique des origines à nos jours*, III (Brussels, 1931), p. 118: 'La forme parfaite par ce moyen, est baillée aux deux imprimeurs, qui sont à la presse.'

conclusion that there was probably a change in policy and that Christopher Plantin, instead of hiring both members of a team, hired only the printer and let him pick an assistant as he chose. The wages also were paid only to the head of the team. It was his responsibility to remunerate his assistant. My opinion is based upon the fact that, in the *Livre des ouvriers*, the wages of the printers were suddenly increased - nearly doubled - while those of the compositors remained the same. This new policy was probably designed to avoid the many quarrels which broke out between the printers working at the same press.(1)

According to Plantin's records, the cost of a printing press was about £10 groat or 60 florins. It was a rather costly piece of equipment, but it was not expensive enough to create a serious problem of overhead costs, such as exists in modern industry. Plantin's printing establishment had, therefore, a degree of flexibility which factories today no longer possess. He could either expand or contract, either increase or reduce the number of presses in operation without any appreciable change in his cost structure. The contraction which followed the Spanish Fury would, therfore, not have created a serious problem, if he had not been harassed by creditors. His financial troubles came from the fact that he operated with borrowed funds and that his stocks were slow in moving. Furthermore, they could not be thrown upon the market without considerable loss.

After the death of Plantin, his press maintained the level of output to which it had fallen in the 1580's, but never again assumed the peak reached in 1574 or 1575, before the Spanish Fury. In the second half of the seventeenth century, the number of people employed in the shop hovered around thirty or thirty-one with little variation from year to year.(2)

(1) It is perhaps significant that, for 1581, I obtain the same figure as that found in a document bearing the signatures of all the workers employed in the shop. Cf. ROOSES, *op. cit.*, p. 304.

(2) MAURICE SABBE, 'Dans les ateliers de Plantin: Règlement de travail, discipline et prévoyance sociale,' in *L'oeuvre de Christophe Plantin et de ses successeurs* (Brussels, 1937), p. 181. Cf. Idem, 'De Plantijnsche werkstede: arbeidsregeling, tucht en maatschappelijke voorzorg in de oude Antwerpsche drukkerij,' *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde*, Antwerpen, 1935.

The *Livres des ouvriers* on which I have mainly relied for this investigation also contain valuable information on Plantin's labour policy. The remarks which he jotted down when workers left his service are sometimes juicy bits. Some workers quit their jobs without giving notice or saying good-bye. One of them neglected to say anything in advance because he did not trust his new master and was afraid 'of falling between two stools.'(1) Others were dismissed because they did poor work or debauched themselves in taverns.(2) One chap, apparently somewhat unbalanced, or worried, went on a spree which lasted several days, then came back to pack his belongings and left without taking leave from anyone.(3)

This paper, I realize, does not contain any startling conclusions or greatly modify what is already known. It only give statistical and precise information on the size and organisation of Plantin's printing establishment. I am sure that more could be done by further and more intensive study of the account books. There is still room for a study on Plantin's financial relations with Philip II. At least, my paper gives a picture of the ups and downs of Plantin's business during the twenty-five eventful years from 1564 to 1589.

(1) Plantin Archives, No. 31: *Livre des Ouvriers*, account of Claude Pain, fol. 9^{v}: 'Il s'en est allé sans m'en avoir adverti autrement qu'en venant quérir son argent, qu'il m'a dit avoir trouvé maistre et l'avoir caché [par] peur de demeurer entre deux selles le cul à terre, etc. Et si me doibt d'argent presté jusques à ce jourd'huy neuf florins et cinq pattards et 3/4.'

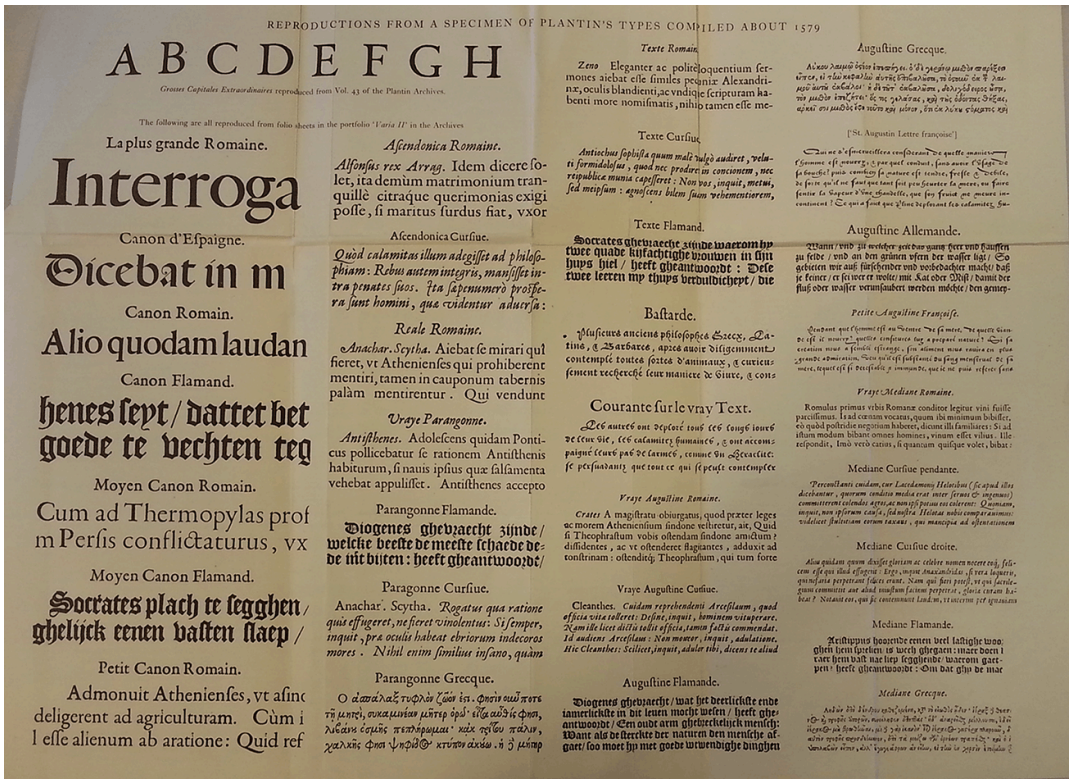
(2) *Ibid.*, No. 32: *Livre des ouvriers*, account of Hans van LEUVEN *alias* Elzevier, fol. 127^{r}: 'Le 20 may (1573) il s'en est alé par mon congé à cause qu'il ne s'estait pas gouverné selon nostre ordonnance de l'imprimerie et ce principalement en besongner continuellement aux jours ouvrables esquels il s'est débausché à boire et en jurer, par quoy je l'ay envoyé hors de mon logis.' Yet he was rehired after a few days. This Hans van LEUVEN *alias* Elzevier had a son who founded the famous Elzevier press in Leiden.

(3) *Ibid.*, No. 31: *Livre des ouvriers*, account of Michel MAYER, typesetter *(compositeur)*, fol. 25^{v}: June 1564, 'Le dit Michel est allé aux bordeaux et s'y est tenu fréquentant iceux le dimenche, lundi, et mardi, et mercredi, et puis le jeudi matin s'en est venu coucher sur un coffre en la chambre où il couchait ordinairement, et Corneille Tol et Gilles estants levés, il a faict son pacquet et s'en est allé sans dire à Dieu à nulluy de céans.' Nevertheless, MAYER, too, was rehired later.

In conclusion, it may be said that Plantin made a valiant fight against overwhelming odds. *Labore et constantia.* He laboured and almost lost, but constancy won a resounding victory.[1]

(1) The very able and interesting biography, *Robert Estienne*, *Royal Printer* (Cambridge: University Press, 1954), by Mrs. Elizabeth Armstrong came to my notice after this paper was delivered and sent to the press. The biography confirms that Plantin's printing establishment in 1574 was much larger than that of any of its contemporaries. Printers operating with seven presses were exceptional. In London, there were 24 printers in 1583 (*op. cit.*, p. 47). Only Christopher Barker, the Queen's printer, and John Wolfe had as many as five presses in operation; the average was not more than two. In 1563, Henri Estienne, established in Geneva, worked with four presses and his brother had one. Only two out of eighteen Geneva printers possessed the same number: most of the others had only one or two (*op. cit.*, p. 46).

uitklapblad A



REPRODUCTIONS FROM A SPECIMEN OF PLANTIN'S TYPES COMPILED ABOUT 1579

A B C D E F G H

Grosses Capitales Extraordinaires reproduced from Vol. 43 of the Plantin Archives.

The following are all reproduced from folio sheets in the portfolio '*Varia II*' in the Archives

La plus grande Romaine.

Interroga

Canon d'Espaigne.

Dicebat in m

Canon Romain.

Alio quodam laudan

Canon Flamand.

henes sept / dattet bet goede te vechten teg

Moyen Canon Romain.

Cum ad Thermopylas prof m Persis conflictaturus, vx

Moyen Canon Flamand.

Socrates plach te segghen / ghelijck eenen vasten slaep /

Petit Canon Romain.

Admonuit Athenienses, vt asinc deligerent ad agriculturam. Cùm i l esse alienum ab oratione: Quid ref

Ascendonica Romaine.

Alfonsus rex Arrag. Idem dicere solet, ita demùm matrimonium tranquillè citraque querimonias exigi posse, si maritus surdus fiat, vxor

Ascendonica Cursiue.

Quòd calamitas illum adegisset ad philosophiam: Rebus autem integris, manifestet intra penates suos. Ita sæpenumerò profferra sunt homini, qua videntur aduersa:

Reale Romaine.

Anachar. Scytha. Aiebat se mirari quî fieret, vt Athenienses qui prohiberent mentiri, tamen in cauponum tabernis palàm mentirentur. Qui vendunt

Vraye Parangonne.

Antisthenes. Adolescens quidam Ponticus pollicebatur se rationem Antisthenis habiturum, si nauis ipsius quæ sarcinis vehebat appulisset. Antisthenes accepto

Parangonne Flamande.

Diogenes ghevraecht zijnde / welcke beeste de meeste schade de de mit biten: heeft gheantwoordt /

Paragonne Cursiue.

Anachar. Scytha. *Rogatus qua ratione quis effugeret, ne fieret violentus: Si semper, inquit, præ oculis habeat ebriorum indecoros mores. Nihil enim similius insano, quàm*

Parangonne Grecque.

Ο ἀναχάρσις τυφλὸν ζῶον ἐστι. φησὶν οὖν ποτε τῇ μητρὶ, συκαμινέαν μῆτερ ὁρᾷ· εἶπε αὐτῷ ἡ φησι, λάβαις ὁσμὴν πεπαρμένε· καὶ σχεδὸν πάλιν, χαλκᾶς φησι ψηφιδ@ κτυπῶ ἀκούω. ἡ δ μήτηρ

Texte Romain

Zeno Eleganter ac politè loquentium sermones aiebat esse similes pecuniæ Alexandrinæ, oculis blandienti, ac vndique scripturam habenti more nomismatis, nihilo tamen esse me-

Texte Cursiue

Antiochus sophista quum male audiret, velut formidolosus, quod nec produci in concionem, nec respublica munia capessere: Non vos, inquit, metui, sed meipsum: agnoscens bilem suam vehementiorem,

Texte Flamand.

Socrates ghevraecht zijnde waerom hy twee quade kijfachtighe vrouwen in sijn huys hiel / heeft gheantwoordt: Dese twee leeren my thuys verdruldicheyt / die

Bastarde.

Plusieurs anciens philosophes Grecz, Latins, & Barbares, après auoir diligemment contemplé toutes sortes d'animaux, & curieusement recherché leur maniere de viure, & cons

Courante sur le vray Text.

Des autres ont deploré tous ces maux ioints de leur vie, ces calamitez humaines, & ont accompaigné leurs pas de larmes, comme vn Heraclite: se persuadant, que tout ce qui se peut contempler

Vraye Augustine Romaine.

Crates A magistratu obiurgatus, quod præter leges ac morem Atheniensium sindone vehiretur, ait, Quid si Theophrastum vobis ostendam sindone amictum? dissidentes, ac vt ostenderet flagitantes, adduxit ad tonstrinam: ostenditq; Theophrastum, qui tum forte

Vraye Augustine Cursiue.

Cleanthes. *Cuidam reprehendenti Arcesilaum, quod officia vitæ tolleret: Desine, inquit, hominem vituperare. Nam ille licet dicta tollat officia, tamen facta commendat. Id audiens Arcesilaus: Non mouear, inquit, adulatione. Hic Cleanthes: Scilicet, inquit, adular tibi, dicens te aliud*

Augustine Flamande.

Diogenes ghevraecht / wat het deerlickste ende tamerlickste in dit leuen mocht wesen / heeft gheantwoordt / Een oude arm ghebreckelijck menschy: Want als de strecke der naturen den menschē afgaet / soo moet hy met goede vrwendighe dinghen

Augustine Grecque.

Augustine Allemande.

Petite Augustine Françoise.

Vraye Mediane Romaine.

Romulus primus vrbis Romanæ conditor legitur vini fuisse parcissimus. Is ad cœnam vocatus, quum ibi minimum bibisset, eò quòd postridie negotium haberet, dicunt illi familiares: Si ad istum modum bibant omnes homines, vinum esset vilius. Ille respondit, Imò verò carius, si quantum quisque volet, bibat:

Mediane Cursiue pendante.

Mediane Cursiue droite.

Mediane Flamande.

Archippus hoorende eenen wel lastighe vrouwen hem spreken: is wech ghegaen: maer doen hare hem vast nae liep seggende: waerom gaet-pen: heeft gheantwoordt: Om dat ghy de mae

Mediane Grecque.

uitklapblad B

Printed in Great Britain at the University Press, Oxford, by Charles Batey, Printer to the University, for presentation by him to the International Congress on Printing and Humanism at Antwerp, September 1955, in honour of the fourth centenary of Plantin's press.

Plantin's types and their makers
by Harry Carter
of the Oxford University Press

The Exhibits[1]

The sheet of reproductions that has been laid before you shows the range of types that Plantin was using towards the end of his life. The specimens in it, excepting the first, are reproduced from ten printed pages in the archives of this Museum;[2] but they are much curtailed, so as to fit on this sheet. The names printed above the specimens here and in the original correspond closely with those used in the manuscript inventories of Plantin's punches, matrices and type, and especially closely with the inventory made in 1581.[3] I call the original sheets in the Museum the 'Folio Specimen'; and I think it was printed, or proofed, for the impression is rather rough, about the year 1579.[4]

You will, I feel sure, share my gratitude to Mr. Batey, Printer to the University of Oxford, for this sheet (and for his other gift, the brochure showing the trial letters cast in some of Plantin's matrices. It is owing to him that I was able to spend some weeks

(1) The audience were supplied with copies of the sheet of reproductions of the type-specimen of 1579 and of a pamphlet showing specimen letters recently cast by the author in Plantin's matrices, both presented to the Congress by Mr Charles Batey, Printer to the University of Oxford. Only the type-specimen could be included in this volume.

(2) Portfolio *Varia II.*

(3) Vol. 153, fos. 309-317*v.* Here and in succeeding footnotes references to volumes should be understood as meaning volumes of the Archives of the Plantin-Moretus Museum.

(4) On the 10 March 1579 Henri du Tour sent Plantin a fount of inclined capitals for the *Jolie Cursive* and charged for the justification of 23 matrices for them (Vol. 42, fo. 18). The Folio Specimen shows this type with upright capitals; in other respects it seems to represent the same material as the inventory of 1581.

in this Museum last year investigating the punches, matrices and archives; and therefore I stand here to-day.) Those who care to do so will have opportunity to study the specimen, as it deserves, in solitude and at leisure. I do not propose to refer to it in much detail; but by telling you much more plainly than I could what were Plantin's types, I think it will be a great help to you in understanding what I have to say.

These, then, are Plantin's types; and I will attempt to-day to tell you what has become of them since he died; to try to clear away misconceptions that seem to me to be common about them; to show how Plantin got them and who made them; to say how important a part they are of Plantin's life's work and how they illustrate his genius and the achievement of the letter-cutters of his day.

Plantin's Collection of Types

By types I mean the ideal entities that survive the destruction by wear or otherwise of the founts of type that are cast for printers to use, and that can be recreated by casting new founts as often as necessary. To recreate the types it is enough to have matrices or even strikes that can be made into matrices; although the form of the letters is due ultimately to the punches from which the matrices were made.

Like nearly all printers in a large way of business in the 16th and 17th centuries, Plantin owned a large number of matrices (at the end of his life he had matrices for about 80 different types) and a good many of the punches with which these matrices were struck. Being possessed of these, he could be sure of having all the founts of type that he needed of the design that he liked so long as he could find skilled workmen at hand to cast them. He employed the local typefounders of Antwerp and Ghent as casters, and lent them his matrices. But he bought the matrices or had them specially made for him by the foremost letter-cutters of the time in France or in the Low Countries.

Plantin's types were Plantinian inasmuch as he chose them or had them made. He was not a designer and does not seem to have been an innovator in taste or technique. But the collection of punches and matrices that he owned at the end of his life was the largest that

had ever been got together, and nearly all of it was the work of the best masters of letter-cutting inspired by the Renaissance in Italy and France, an influence which made people like and accept as the normal idiom letters nearer to the best Roman inscriptional models than they have ever liked or accepted before or since. Men in the skilled craftsman's walk of life seem also to have been given a new sense of dignity and responsibility at that time by the choice offered them by the Reformation in religion. Perhaps for a combination of these reasons it was the greatest age of art and skill in cutting printers' letters; and Plantin as an energetic and discerning business man, as well as a man accustomed to have good things about him, made a collection unrivalled for quality as well as quantity. He seems not to have aimed at the exclusive ownership of type-designs, for he sold many duplicates of his matrices; but he had a lively sense of the power that came from being ahead of his competitors in type fashions and being able to trade in matrices struck from his punches. When he was dead, however, his successors valued their exclusive rights in his types very highly, and agreed among themselves to withhold the use of them from other printers. They preserved Plantin's punches and matrices with the greatest piety, as carefully as they kept the contemporary records from which we can still learn how the types and type founding materials were acquired and used.

The founts of type used in Plantin's presses, if any survive, are by now in poor condition. Type as old as that would still be usable if it had always been carefully treated and well cleaned. But I do not believe that any of the old founts here are as old as that or that any are in good enough condition to convey the beauty of the designs or represent the skill and taste of the cutters. The punches and matrices, on the other hand, are for the most part unspoiled; in particular the strikes, that is to say the pieces of copper, each impressed with a letter as the first step towards making a matrix, are as good as the day they were struck, and are certainly identifiable as made in Plantin's day.

The character and the excellence of Plantin's types can only be judged from clean impressions made from newly cast founts. They are seen to great advantage in the books that Plantin printed.

Nec laudare opus: I am concerned not to extol them, but to identify them and provide them with the associations that give them meaning in the art and history of printing and letter-cutting.

Publications about the Collection

The collection is best known by the work of the first Curator of this Museum, Max Rooses. But for him we should probably not be here, and we should certainly wish to honour his memory at this Congress. We stand on a construction of knowledge about the history of typography that he helped greatly to build; and thanks to him we can see much that he could not see. The *Specimen Characterum Architypographiae Plantinianae*, compiled by Rooses and first published in 1896, has given the people who care for such things a mental picture of the typographical collection in this Museum. Its second edition, of 1905,(1) gave such people, in its introduction, a history of Plantin's acquisitions of type and type-founding material drawn from the archives whose contents Rooses arranged, digested and did much to publicise. The introduction had been printed the year before in the periodical *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen*, but in a less widely-understood language. Rooses, unfortunately, had no knowledge of typefounding: he seems not to have understood the importance of printing from new type; he appears not to have used or even identified the matrices; he did not distinguish Plantinian from post-Plantinian types and he accepted the names given to the founts used in the Moretus office during the 19th century as being their true descriptions. In his historical introduction he implies that the craftsmen who cast Plantin's founts were responsable for their design.

It would surprise many printers to learn that the type-face that they call ‘Plantin’, because it was so conspicuous and so much admired in Rooses' *Specimen*, was not used by the master and must have found its way here since his day. It was misleading to group together 16th, 17th, 18th and 19th century types under a heading suggesting (if it does not necessarily mean) that Plantin owned them all.

(1) Published by the Museum Plantin-Moretus, Antwerp.

The great, and well-deserved, reputation of Max Rooses must have put others off going over the ground that he had covered. As far as type is concerned I know that information got from the Plantin-Moretus archives has been published since Rooses' time only by Leonard Willems in an excellent article on Ameet Tavernier in the *Tijdschrift* for 1907,[1] by Mr. McMurtrie in his reprint of Plantin's own *Index etc. Characterum*,[2] by Maurits Sabbe and Marius Audin in their book on *Caractères de Civilité*,[3] whilst much the best account of the subject, and the most corrective of Rooses' mistakes, was given by the present Curator, Dr. Voet, in the catalogue of the exhibition of Antwerp treasures held in Paris in 1954.[4]

Recent Research

I came here last year to investigate the punches and matrices as a possible source of knowledge about the Fell types at Oxford, on which I am glad to say Mr. Stanley Morison is writing a book. Some of the matrices bought by Bishop Fell from Amsterdam in 1670 and 1672 are evidently of 16th-century origin; and indeed it proved that some of them are duplicated by sets of matrices in this collection, where they not only exist in a state more nearly original but are documented by records in the archives. I could identify the matrices for the larger types by looking at them and the punches by taking impressions from them in soot; but to find out what faces of smaller type are represented by matrices, I had to cast some letters from each alphabet in a hand-mould and get them printed. The result, shown in this pamphlet of 8 pages, does no credit to me as a caster; but it gives an insight into the state of the collection that cannot be bettered for the time being, and it seemed worth offering to you such as it is.

Whilst I was here Mme Marthe Van Dessel-Wartel was, like-

(1) *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen*, 5de Jaargang, Antwerp and The Hague, 1907, p. 241.

(2) *Plantin's Index Characterum of 1567*, Facsimile Reprint with an introduction by Douglas C. McMurtrie, New York, 1924.

(3) First printed in 1921 and revised for the German translation *Die Civilité-Schriften* etc., Vienna, Herbert Reichner Verlag, 1929.

(4) *Anvers: ville de Plantin et de Rubens. Catalogue de l'Exposition*, *etc.* Paris, Bibliothèque Nationale, 1954. See especially pp. 162-166.

wise at the behest of the Printer to Oxford University, searching the archives for references to types, and I am fortunate in being able to make use of her work. Both of us were given all manner of help and guidance by the Curator and the other officials of the Museum.

To one who comes to this place with a mind made up by Max Rooses it is a surprise to find that the punches and matrices correspond only to a limited extent with his *Specimen* and that Plantin's collection of types as it is listed in his inventories and shown in his specimens, the *Index sive Specimen Characterum Christophori Plantini*, issued to the world in 1567, and what I have called the Folio Specimen of about 1579, survives virtually entire and in excellent condition in the form of matrices, a large part also as punches, and it only needs a patient and resourceful caster to bring it to life again.

There are other unsuspected treasures here: matrices of an earlier day than Plantin's, coming perhaps from the equipment of Willem Sylvius, which Plantin took over at Leyden in 1583 or more likely from an older typefoundry acquired by Henri du Tour at Ghent and included in Plantin's purchase of his stock in 1581. The archives give no hint of the existence, let alone the provenance of this material. There are some rough indications of it in this pamphlet: Ameet Tavernier's larger Gothic script, an old *Cicéro* (so called on the paper wrapping) No. 145: 6, which I think was used for Robert Estienne's *Virgil* of 1533 and looks like the work of Antoine Augéreau. At least equally old are several sets of titling capitals and two Lombardic alphabets to be seen in Antwerp books of the early 16th century. On the other hand few of the later types bought by members of the Moretus family and put into the *Specimen* of 1896 and 1905 are represented by matrices, so far as I can judge. The non-Plantinian material, both early and late, not being recorded in the archives, is more difficult to identify, and I cannot yet describe it with confidence.

It would also seem that the task of identifying the potentially existing types with items in Plantin's inventories, therefore of being able at once to display them entire and clearly-printed and associate with them such history as can be gathered from the records within this building and from the world outside, is not so difficult

that it should not be attempted. I hope to print a book on the subject one day, and in it to justify the attributions which I have put on the sheet of specimens.[1]

A great deal of typographical history and aesthetic appreciation of type have been learned from the books written about the collections of the Imprimerie Nationale, the Oxford University Press and Messrs. Enschedé at Haarlem.[2] Each of these collections illuminates the others. The Plantin-Moretus collection is by far the richest of the four in 16th-century material: it has at least three times as many sets of matrices dating from that greatest age of type-

(1) Plantin's inventories of punches and matrices made in 1563 (Vol. 36, beginning on fo. 34), 1576 or thereabouts (Vol. 153, beginning on fo. 285, but excepting fo. 301, which is extraneous) and 1581, between them, name all but a few of his types with the names of their punchcutters. His inventory of founts of type made in 1575 (Vol. 43) has specimens inserted in it with legends sometimes giving the punchcutter's name, and there are other records here that help to identify and document the items of the inventories and specimens. Valuable documents for the recognition of French types of Plantin's day are some specimens in the archives (Vol. 153, following fo. 20) that were sent to Jean Moretus by the second Guillaume Le Bé, typefounder of Paris, with his ascriptions written in the margins. His father, the first Guillaume Le Bé, put proofs of the Hebrew types that he cut for Plantin and pages of some of those that Plantin got from the stock of Daniel Bomberg in the two albums, now in the Bibliothèque Nationale (MS., Rés. X, 1665, and Nouv. Acq. fr. 4528) that he made and enriched with his comments in the margins. Many of Plantin's types are to be found also in the *Specimen* of Conrad Berner, printed at Frankfurt in 1592, where they are ascribed to the artists who made them. Some of these artists were printers as well as punchcutters and typefounders, and the types that they cut and cast can be recognised in their printed work. Though I think the attributions are safe, mistakes must be allowed for. The inventories name more than one set of matrices for many of the bodies represented in the specimens; and it remains to judge which set was used for the type shown here. A judgment has sometimes to be made on grounds of style; more often on those grounds confirming a contemporary record of the introduction of a new face. A very valuable check is the collection of punches and matrices surviving in this house: if that is found to match the records and the specimens, the written word can be better understood.

(2) A. CHRISTIAN, *Les débuts de l'imprimerie en France*, Paris 1905; *Cabinet des poinçons de l'Imprimerie Nationale*, Paris, Imprimerie Nationale, 1948; H. HART, *A Century of Typography at the University Press*, *Oxford*, 1693-1794, Oxford, 1900; C. ENSCHEDÉ, *Fonderies de caractères dans les Pays Bas du XV*^{e} *au XVIII*^{e} *siècle*, Haarlem, 1908. The subject was admirably treated by D.B. UPDIKE in *Printing Types: their History*, *Forms and Use*, 2nd ed., Cambridge (U.S.A.) and London, 1937.

design as the other three put together. It has two other advantages over them: the matrices and punches have been little used, therefore have few replacements due to breakages and losses; and the records of this house are incomparable in point of typographical interest.

The State of the Collection

So much, then, for printed specimens and manuscript records. The custody of the punches and matrices in this house can also yield a great deal of information about their origins and associations. The inventories tell whether Plantin had punches as well as matrices for his type faces: therefore the existence of punches matching sets of matrices is a help to identifying the types made from them. The punches are tied up in bundles and the sets are much mixed, old and new being put together. I do not think their present arrangement has much significance; and the task of sorting and re-classifying them that is now in progress will make them much more accessible as evidence. Photographs have been taken of some of the punches, because it should be possible in time to learn how to recognise styles of workmanship and finish that are characteristic of the several punchcutters. This science is in its infancy; but it seems safe to say that Garamond cut cigar-shaped punches, and Granjon cut them of a rectangular form. What I take to be the oldest set here, a Lombardic alphabet of early 16th-century fashion, is cut almost exactly as a punchcutter would cut them to-day with two carefully trued-up planes at right angles and a file-mark to indicate the foot of the letter. I doubt whether the art of cutting steel punches for letters has made any progress since it was first turned to the service of printing.

The matrices and strikes (by which I mean sets of unfinished matrices) are kept in old oak boxes or paper packets. The boxes may well be survivors from Plantin's day. On 25 February 1576 Henri du Tour entered this charge against Plantin in his accounts[1].

> Delivered and paid for 39 new boxes in which I have arranged in order every set consisting of mould and matrices with their punches, all in proper order; and for this I reckon 3 shillings.

(1) Vol. 42, fo. 9.

A fair charge, surely, and as it proved, a long-term investment.

Many of the boxes have labels stuck to them with old inscriptions on them, and some have inscriptions on their wooden lids. It is desirable that an expert should date the various handwritings of the legends: they seem to fall into three groups, Secretary of the 16th century, Italian of the early 17th century and round engrossing hand of the 18th century. The wording generally describes only the script represented by the type, such as Roman, cursive, Black, and the body on which they were meant to be cast, but some inscriptions give the names of punchcutters as well. I suspect that the writing in Secretary hand was done by Henry du Tour (or most of it was) and that the Italian hand was that of Christianus Calaminus. He is a person of some importance in this story.

Christianus Calaminus was once a professor of theology at Heidelberg, but was unseated because of his Roman Catholic position in Christianity. He came to Antwerp to look after the Plantinian collection of types. So says a testimonial by Balthasar Moretus, which Max Rooses dated about 1620,(1) and it adds that Calaminus married the daughter of 'Thomas Strangh, Hibernus'. You may see by reference to the small brochure that a set of matrices (No. 48, *Garmond Romein*) was bought from the widow of Thomas Strong. A man of this name occurs in the *State Papers*, *Ireland*, around 1590(2) as a bishop of Ossory who had taken refuge in Spain and later as a Franciscan normally living in Flanders, crossing occasionally into Ireland to foment war against the Protestant Englishmen. It is believed that some Irish clergymen of the time married. It would be interesting to know what Thomas Strong did with his Long Primer matrices.(3)

The Irishman makes this fleeting appearance in the story of Plantin's types, but Calaminus left an enduring imprint on it, if I am right in thinking that it was he who parcelled all the loose matrices in paper packets and wrote on these the description of the contents and the number of pieces and then compiled an inventory showing

(1) Vol. 118, fo. 575.
(2) *State Papers*, *Ireland*, 1588-92, pp. 334 *et seqq.*
(3) Vol. 215, the 'Quarto Inventory', makes Strong's matrices Nonpareil, but I think that less likely.

their locations in the house.[1] Everything here must have been kept in excellent shape in his day, and we should honour his memory too.

Unfortunately the contents of some of the boxes have been changed since the legends were written, and it is not always easy to think of the sets to which they originally referred. The 18th-century labels (as I guess them to be) give the names that Rooses used in his *Specimen* of 1896 and 1905 and that you see on the cases in the Composing-Room; and they often disguise old types under new descriptions.

If you will look at the smaller brochure you may get some idea of the size and variety of the collection and of the work that remains to be done in sorting and labelling it. You will see in particular that many sets of matrices are here in duplicate; no doubt because after the death of Plantin both his sons-in-law, Raphelengius at Leyden and Moretus at Antwerp, needed one. Those that belonged to the Leyden office were bought by Balthasar Moretus between 1612 and 1624[2] for fear lest they might get into the hands of competitors. Some sets are in triplicate and there are many strikes made for sale to other printers. A few sets are accessions of the time of Jean Moretus (1589-1610) or later: examples are Nos. 55, 48, 62.

Number and Authorship of Plantin's Types

There are in this house about 5,000 punches and 15,000 matrices and strikes. I think that if sorted out, they would make some 80 sets of punches and 250 sets of matrices and strikes (that is to say, unfinished matrices). Types have been adapted by variant sorts and there are oddments of all kinds, so that after the most careful sorting and labelling, the exact number of sets (each designed for a fount of type) will be a matter of opinion. The punches, of course, are unique; but since many sets of matrices are duplicates or triplicates, the number of type-faces represented is about 120.

Of these nearly a hundred were used by Plantin. The remainder may be divided equally into types of an older day than Plantin's

(1) The ‘Quarto Inventory’, now Vol. 215.

(2) See the additions made to the list in Vol. 215 and the letters from members of the Raphelengius family in Vols. 92 and 95.

and those acquired by the Moretus and Raphelengius families after Plantin's death.

Claude Garamond

The types that belonged to Plantin may be grouped under the names of their cutters as follows. By Claude Garamond he had the splendid titling capitals on 3-line English body with Greek letters to match. The steel punches in this Museum seem to be a set left incomplete by Garamond and finished for Plantin by Jacques Sabon in 1567.(1) The matrices are made of lead and are only for the Roman alphabet. The Roman letters were used by many printers in France, the Low Countries and Germany. Sabon evidently had a set of the matrices, for the type is used by his successor, Conrad Berner, in the specimen of the types of his foundry at Frankfurt in 1592. I have not seen the Greek letters in use. The *Gros Canon* Roman of Garamond is familiar as the type of Robert Estienne's Vulgate printed at Paris in 1549. The fat capitals and shortened letters adapting this noble face for a smaller body that you see in your specimen-sheet were cut for Plantin by Henri du Tour, and the Museum has the punches only for those. Garamond's Romans for *Parangonne*, *Gros Texte*, *St. Augustin*, *Cicéro*, *Petit Romain* and *Bréviaire* were the bread-and-butter types of Plantin's press; throughout his career as a printer the texts of nearly all his books in the French and Latin languages were set in them. Plantin owned punches by Garamond for Roman faces on *St. Augustin* and *Bréviaire* bodies and an incomplete set for *Petit Canon* which Granjon seems to have completed and made into the *Petit Canon* reproduced on this sheet. Garamond is known to have cut many sets of punches for the commonly-used bodies; so the fact that Plantin owned punches for some of these types does not mean that he had a monopoly of Garamond's types for those bodies.(2)

(1) Vol. 31, fo. 98*v*.

(2) Plantin is sometimes said to have bought the matrices offered at the sale of Garamond's effects in 1561 and André Wechel is similarly said to have bought the punches. This belief does not square well with the Plantin records, and it seems to be based on a note by the first Guillaume Le Bé to which too general a sense has been given. Le Bé wrote above a proof of one of his Hebrew types (Bibl. Nat., Ms., Nouv. acq. fr. 4528, p. 8) that he had cut the face for Claude Garamond, and he goes on: 'A la vente de ses meubles [meaning Garamond's *meubles*] le Sr Christofe Plantain en achepta les Mattrices et les Mousles quil a portees a Anvers et en a Imprime la. Et Andre Vechel en achepta les Poinsons quil a transportez en Allemagne.' Clearly he is talking only about the punches, matrices and moulds for a particular type; and the reason why 'mousles,' for moulds, is plural is that a pointed Hebrew needed more than one mould. The records here show that Plantin had matrices for a *Petit Romain* by Garamond in 1556, the year after he began printing as a master (Vol. 34, where the leaves are not numbered); in 1563, two years after the sale of Garamond's effects, he had the matrices for seven types by this master and four sets of his punches, two of them unfinished. Le Bé's son wrote that the two complete sets of punches were bought by Plantin from his father, the first Guillaume Le Bé (Vol. 95, fo. 244). The two incomplete sets of punches seem likely things to have been bought at the deceased punchcutter's sale. A good deal later, at one of the Frankfurt fairs of 1572-74, Plantin bought matrices of Garamond's *Parangonne* from Guillaume Le Bé (Vol. 116, p. 285). On the whole it looks as though the Le Bé family were the main source of supply of Garamond material; and it will be a pity if the ungrammatical reading of Le Bé's note gets embedded in typographical history.

I must not fail to make the point that Garamond's Roman types can be cast nowhere else, apart from a *Cicéro* and perhaps a *Bréviaire* at the University Press, Oxford, where they are disfigured by Dutch replacements of a later day. The same may be said of nearly all the 16th-century types here: they are the only sets to survive from that greatest age of type-design.

Robert Granjon

Next to Garamond the most important artist represented in the collection is Robert Granjon. He, in fact, cut more of Plantin's types than any other. Plantin's purchases from him extend in time from 1556 to 1572 or later. The earliest that can be traced are of two sets of matrices, a *Cicéro Italique* and one called simply a *petite Italique* of 1556.(1) The inventory of 1563 lists matrices for another six: eight in all. By the end of his life Plantin owned sets of matrices for twenty-nine types by Granjon besides those for two music-types and at least six *fleurons*. For fifteen of the type-faces Plantin owned the punches, and it is a fair inference that he commissioned Granjon to cut them. Six of these commissions are

(1) Vol. 34. 'Petite' may have meant *Bréviaire*, alias *Petit Texte*, as it did in German typefoundries.

fully recorded in the contracts written in Plantin's day-books and signed by the parties.[1]

These 29 types for which the material is still here in good condition must give a fairly round idea of Granjon's life's work; and the accounts kept by Plantin give a few facts about his life. Granjon's presence in Antwerp may be deduced from the documents in these archives from November 1564 throughout 1565 and 1566 until August 1567. In November 1569 until April 1570 he was here again, and in the latter year he printed a specimen of his *Gaillarde* Roman headed 'en Anvers 1570'. Whether during all the time that Granjon spent in Antwerp he was wholly occupied with commissions from Plantin we do not know: I have looked for signs that he was making strikes for himself or other people from Plantin's punches and found none. From 1570 until Granjon went to Rome in 1578 he must have met Plantin twice a year at the Frankfurt fairs, where Plantin paid him in 1572 or the following year for a set of Nonpareil Italic matrices.[2]

His relations with Granjon are the best indication we have of Plantin's regard for the beauty of type. It may not be extravagant to regard him as something more than a man of business in this province - perhaps a careful patron or even a collector. No doubt Plantin regarded typefounding material as a capital asset whose value would appreciate and one that he could turn into cash. He had more types by Granjon than he needed; and as new ones were cut, he bought them to supersede the old. He already had an excellent Great Primer Italic by Hautin as well as an old-fashioned one by François Guyot when he bought Granjon's soon after 1570; he replaced Hautin's very good *St. Augustin* Greek with Granjon's between 1575 and 1581; he bought three different Italics for *Cicéro* body by Granjon, already having one by Hautin, and three for *Petit Romain* or very near that body, namely 'La Poëtique', 'La Granjonne' and 'L'Immortelle'. Some of Granjon's Italics, particularly the *Ascendonica* (equivalent to the English printer's Double Pica) commissioned by Plantin in 1570, had a profusion of

(1) Vols. 31 and 39.
(2) Vol. 116, p. 285.

sorts, ligatures, swash letters, alternative forms of letters and letters with final flourishes, that business reasons could not justify. Besides his beautiful flowing cursives, Granjon supplied Plantin with three narrow upright Italics, the *Mediane Droicte a l'Allemande*, the *Philosophie Cursive* and the *Poëtique* for Bourgeois body, of the style that has been named *Cancelleresca.* They were probably meant for text types, not mere accessories to the Roman.

Then, again, Plantin's partiality for *lettres françoises*, the Gothic script that we know as *civilité*, had an amateur flavour. He had two scripts by Granjon on Great Primer body, the *Bâtarde* and the *Courante*, besides the original on *St. Augustin*, the script designed (probably) by Pierre Hamon and cut by Hautin for a small *St. Augustin*, and another left unfinished by Granjon for a body of *Petit Romain.* The last is not shown in the specimens; but the matrices for it are here, and so are those for Ameet Tavernier's larger *civilité*, which Plantin never used.(1) He also had a *Civilité* by Granjon on *Cicéro* body.

Other Artists who cut Types for Plantin

Having dealt thus briefly with the two most famous masters of this art, Garamond and Granjon, it remains for me just to notice the less famous punchcutters whose work is to be found here. Plantin's working stock of types, illustrated in the Folio Specimen, contains nothing that is not good: none of the types put beside the best by the greatest masters looks notably inferior. Guillaume Le Bé is represented by his Hebrew types: of these there are five certainly and probably one more. All these Hebrews by Le Bé, excepting the ‘Hebrieu de la faceon de Venise’ (described on your sheet as ‘Sur le Texte’), are known by his albums in the Bibliothèque Nationale, where they have his delightful commentary

(1) I have been unable as yet to overcome all the problems presented by the surviving punches and matrices for *civilité* types and the references to them in the archives. Neither Du Tour in his accounts with Plantin nor Plantin himself mentions the *civilité* by Du Tour on *Médiane* body, of which the Museum has an undated specimen and the punches (but no matrices known to me); but Thomas De Vechter in his list of the stock of Du Tour's foundry, October 1580, includes punches and matrices for the *Mediane gheschreven letter van Mr henrick* (Vol. 153, fo. 319).

scribbled in the margins; but this is the only place where these finest of Hebrew types could still be cast.

Pierre Hautin was an excellent craftsman whom history has neglected. There are five of his Roman types in this collection, three Greeks, three or four Italics and a *civilité* Gothic script - a respectable body of work of great merit. The facts about him are hard to establish; and it is much to be wished that the first appearances of his types could be traced. His *Nompareille* Roman and Italic, used by Plantin, sold by Conrad Berner and still in use at the University Press of Oxford, must rival the Italic of Granjon as the earliest faces cut for so small a body. Hautin was famous as a cutter of music, and it seems likely that one of the sets of matrices for music-type in this collection is by him.

It is noteworthy that the punches for Hautin's *civilité* are in this house: presumably, therefore, he cut the type to Plantin's order. Very likely Plantin commissioned the design from Hamon and the cutting from Hautin during his sojourn in France in 1562-3.(1)

Henri du Tour, also known by his Flemish name, Hendrik van den Keere, cut nineteen of the types preserved here excluding those for music - some thirty sets of matrices in all. Plantin once described him as *insignis characterum impressorum sculptor et fusor*,(2) and he was fairer to him then than he was in a letter to Matthias Gast, printer of Madrid, where he makes an oblique reference to Du Tour thus:

> As for sending you a good typefounder from here, believe me, I would do it with pleasure, if I knew of a good one willing to go. But since Ameet Tavernier, of this place, died and after him François Guyot, I have not been able to find a capable man save one whom I have formed for our service and whom even now I have continually to tell how to do some parts of the work. I have heard that there are good ones in Germany, but for the most part they are contaminated with heresy, therefore I should not care to have

(1) I would connect both Hamon and Hautin with the type shown in the specimen-sheet as 'Petite Augustine françoise', because it is shown in the Inventory of 1575 (Vol. 43, fo. 34*v.*) opposite the legend: 'Lettre façon descripture de P. Haultin sur Laugustine petite', and I think it must (because of its body) be the one described in the following entry for 1563: 'Faceon descriture Invention de Hamon entre laugustine et la mediane... a Laurent van Evrebroeck [for casting] £2. 3s. 4d.' (Vol. 4, fo. 8*v.*).

(2) *Corr. de Chr. Plantin*, III, 101.

> any manner of dealing with them at all. If, however, there were ever anything I could do for you, I should be heartily glad to do it.[1]

Connoisseurs of the mind of the Architypographus may well suspect a lack of candour in the depreciation of Du Tour as in the abhorrence of heretical typefounders; for he would not have liked Du Tour to go to Spain or to be deprived on occasion of the services of the Calvinists, Sabon, Hautin or De Vechter. Du Tour's Roman types, the *Canon*, *Reale*, *Philosophie* and *Coronelle* are very good in a style that leads from the Paris to the Amsterdam school of letter-cutting and his *civilité* is a marvel of workmanship; but his great work was to supply a range of Flemish Black Letter from Canon to Nonpareil which was used by Plantin for his later books in the Flemish language and was not superseded in many Belgian and Dutch printing offices until the 19th century. Du Tour's father, of the same name, bought the house, and presumably the business, of Joost Lambrecht, medal-cutter, punch cutter, typefounder and printer, who taught his trades to Ameet Tavernier,[2] and it is not impossible that some of their handiwork survived in the types that Du Tour described as his own. The book of accounts that Henri du Tour kept of his work for Plantin (Vol. 42) is a most valuable record of early typefounding practice; and one that might well be edited for publication in some typographical journal.

The inventories include sets of matrices for two types by François Guyot, and one of these is identified by a specimen in the inventory of 1575 (Vol. 43), headed with the legend: 'Ascendonica Cursive de Guiot'.[3] The other is an Italic for *Texte* body. Guyot's types transformed Antwerp printing a few years before Plantin began work from archaic to something like modern, and they were much used by English printers from the middle of the 16th century

(1) *Corr. de Chr. Plantin*, IV, 149.
(2) *Tijdschrift voor B. en B.*, VIII, 211; F. Vanderhaeghen, *Bibliographie Gantoise*, I, 158-160.
(3) It is interesting to find that this early and reliable attribution of the Double Pica Italic confirms the tentative one by Mr. A.F. Johnson, in his edition of T.B. REED's *History of the Old English Letter Foundries* (2nd ed., 1952, p. 91) to Guyot of a type-specimen in the Folger Shakespeare Library at Washington.

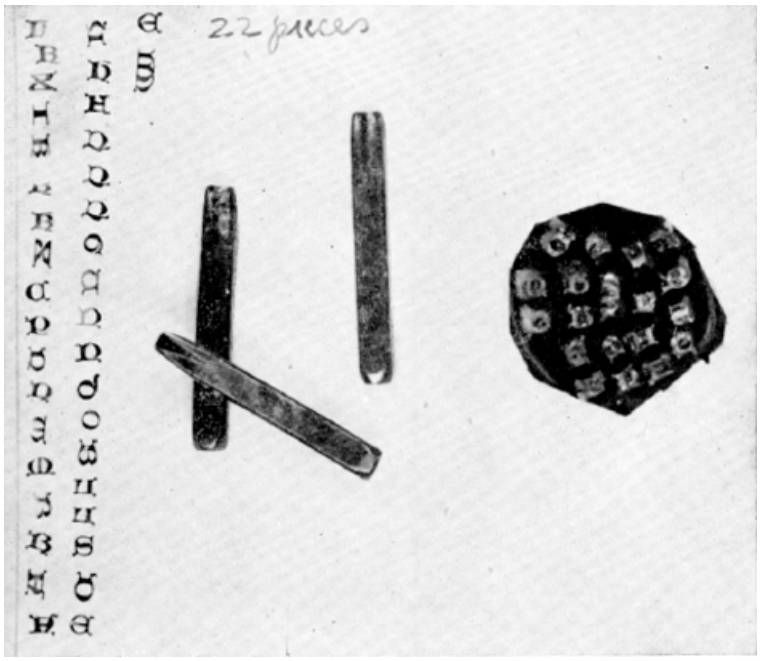
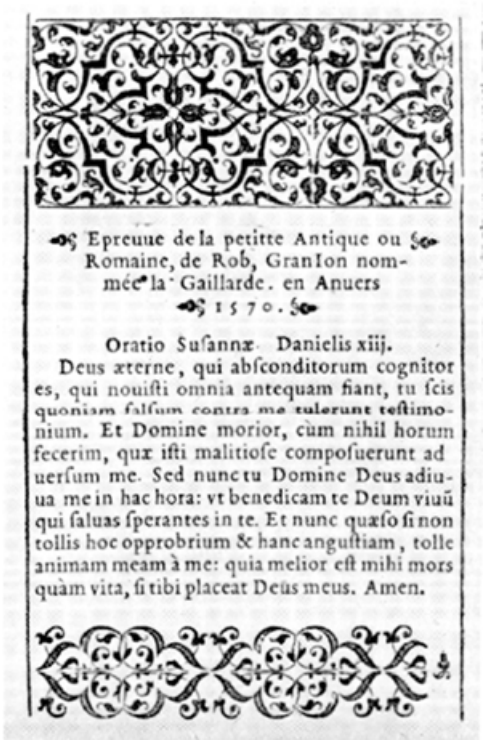


FIG. 1. - Punches for a Lombardic alphabet (Bundle 165) and smoke-proofs made from them. These are believed to be the oldest punches in the Museum.

FIG. 2. - Punches for a *St. Augustin* Roman attributable to Garamond an smoke-proofs of them and other punches in Bundle 25a.

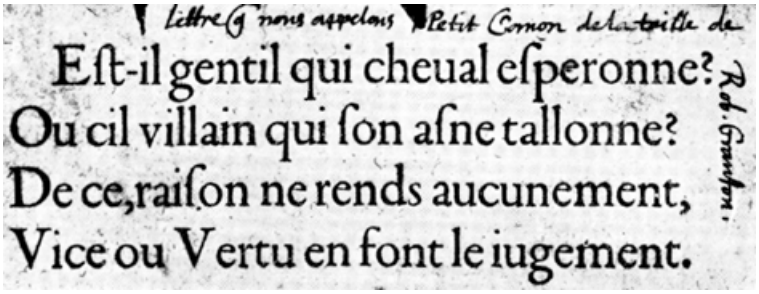


Epreuue de la petitte Antique ou Romaine, de Rob, Granlon nommée la Gaillarde. en Anuers 1570.

Oratio Suſannæ Danielis xiij.

Deus æterne, qui abſconditorum cognitor es, qui nouiſti omnia antequam fiant, tu ſcis quoniam falſum contra me tulerunt teſtimonium. Et Domine morior, cùm nihil horum fecerim, quæ iſti malitioſe compoſuerunt ad uerſum me. Sed nunc tu Domine Deus adiua me in hac hora: vt benedicam te Deum viuũ qui ſaluas ſperantes in te. Et nunc quæſo ſi non tollis hoc opprobrium & hanc anguſtiam, tolle animam meam à me: quia melior eſt mihi mors quàm vita, ſi tibi placeat Deus meus. Amen.

FIG. 3. - A specimen printed for Robert Granjon at Antwerp in 1570 (Vol. 153, following fo. 20).



Lettre G nous appelons Petit Canon de la petite de

Eſt-il gentil qui cheual eſperonne?
Ou cil villain qui ſon aſne tallonne?
De ce, raiſon ne rends aucunement,
Vice ou Vertu en font le iugement.

Rob. Granjon.

FIG. 4. - One of the specimens of French type sent to Jean Moretus by Guillaume Le Bé the second (Vol. 153, following fo. 20).

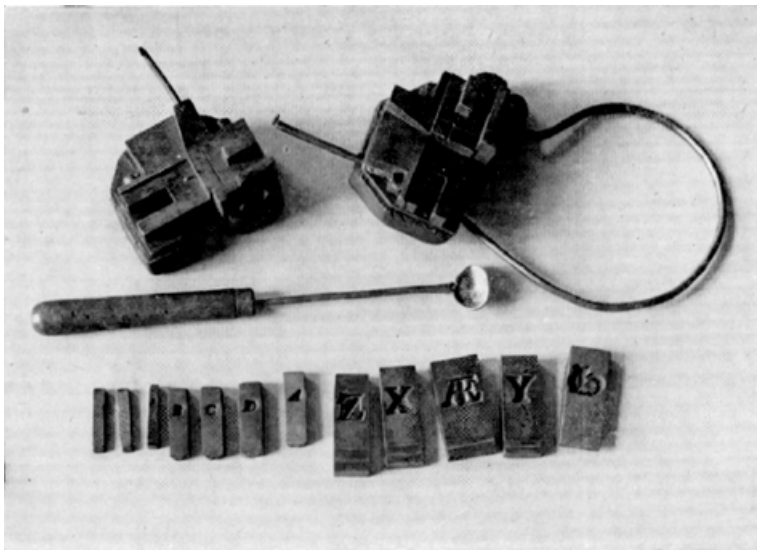


FIG. 5. - A hand-mould (of Canon body) and typefounder's Ladle, probably of the 18th century, and typical copper matrices of the 16th century at the Plantin-Moretus Museum (*B*, *C*, *D*, *A* are from a strike, the others are justified matrices).

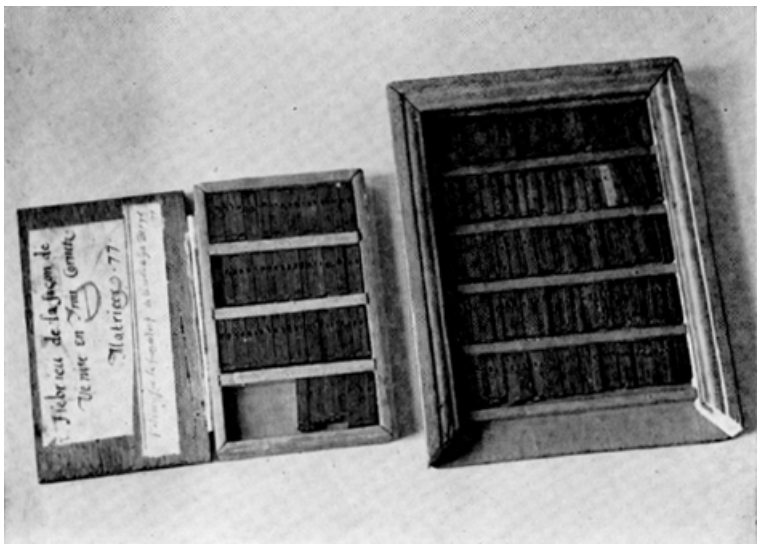


FIG. 6. - Two boxes containing sets of Plantin's matrices as they are now preserved at the Museum

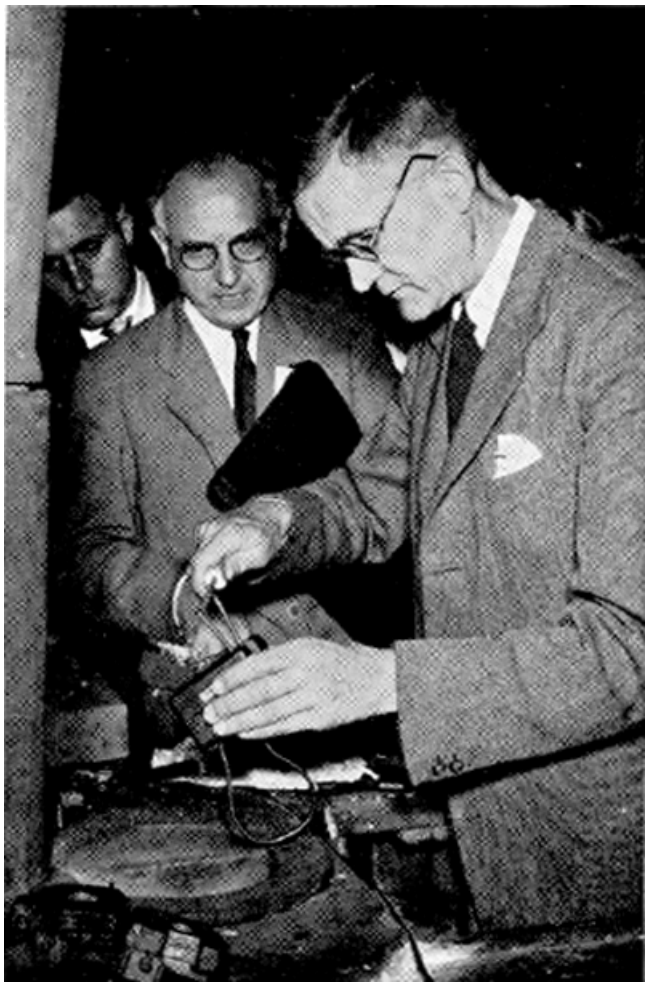


FIG. 7. - Casting type in the old typefoundry of the Moretus printing-office during the Plantin Celebrations, 1955, with the tools preserved there.

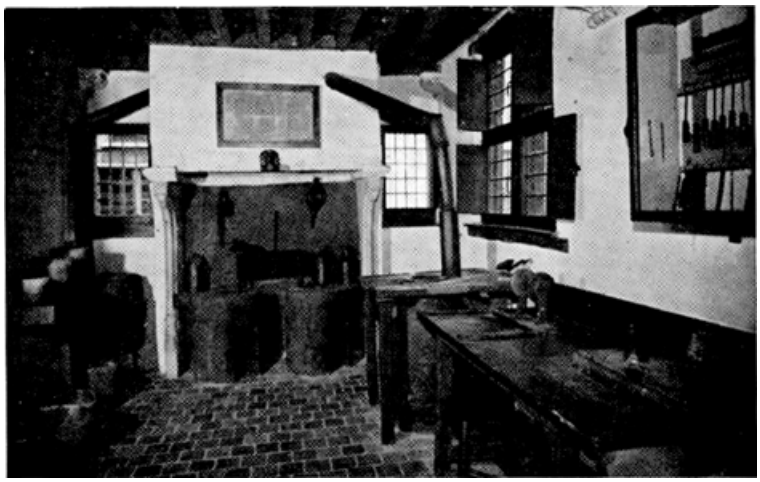


FIG. 8. - The 17th-century typefoundry of the Moretus office, now part of the Plantin-Moretus Museum.

until the end of the 17th. I think the two Italics are still here: the matrices for them are in Boxes 31 and 69; and those for a Double Pica Roman much used by the London printer John Day is also here, in Box 77. There may be a clue to further discoveries in the fact that some of the matrices for Guyot's types have the capitals of Tavernier's *civilité* struck in their sides.

Plantin as Designer

I have suggested that Plantin bought or commissioned types because he liked them. Only in one instance is he known to have influenced the fashion of the letters: that was in an order to Guillaume Le Bé, the first, for the type named 'Hebrieu de la Faceon de Venise', which has alternative versions of many of the letters in various widths (and not only the customary extended aleph, he, lamed, final mem and tav). Plantin's instructions to Le Bé with his sketches of aleph and beth, pinched and less pinched, may be seen in one of Le Bé's albums in the Bibliothèque Nationale.(1) Save that he consulted Guillaume Postel about the best forms for the Syriac alphabet(2) and, as I have suggested, got Hamon, the writing-master, to design a script type to be cut by Hautin, Plantin appears to have left design to the punchcutters.

Plantin's Sales of Matrices

The eminent servant of humanism may have been an amateur of punches and matrices; but it is certain that he dealt in them, as he did in plums, knives, wine and cloth. He is found writing to his old friend Porret in July 1567:

> I pray you, also, to get for me from Hautin a truly complete strike of his Greek that we call *Cicero* or *Median...* And I must have it by the end of this present month or early in August or by mid-August at the latest, for I bound myself at the last Frankfurt fair to send this Greek of Hautin's, or take it with me, to Frankfurt. But this you need not tell Hautin, lest he grow proud and enhance the price... You may pay for this Greek unjustified (and so I would have it) about 12 crowns(3)

(1) Ms., Rés. X, 1665, fo. 16v.
(2) Vol. 91, fo. 187.
(3) *Corr. de Chr. Plantin*, I, 119.

At one of the Frankfurt fairs of 1579 he sold to the successors of Dietrich Gerlach of Nuremberg strikes of Granjon's 'Granjonne' Italic and *Gaillarde* Roman;[1] he sent two barrels full of punches and matrices to Hamburg in charge of Christophe Raphelengius, which came back in 1587[2], and at the end of his life nearly all Plantin's punches, and strikes and some of his matrices were stored at Frankfurt in the *Chambre au Coffre* and the *Pachus*.[3]

There can only be one reason why punches and matrices were stored at Frankfurt: they must have been there for hire or sale. This must have had much to do with the diffusion of French types in Germany and northern Europe: it helps to explain how famous presses such as those of the successors to Gerlach in Nuremberg and Vögelin in Leipzig were stocked early with faces cut by Garamond and Granjon. I would like to give you an idea of the scale of these dealings. In 1588 there was a consignment of boxes in the *Chambre au Coffre*, lately returned by the Gerlach office, containing 19 sets of punches and ten sets of strikes or matrices.[4] When Plantin died and his stock was divided among his *héritiers*, the following were sent to Raphelengius at Leyden direct from Frankfurt: 18 sets of punches; 14 sets of strikes and 6 sets of justified matrices.[5] At the same time there were 17 strikes and 14 sets of matrices that had belonged to Plantin in the *Pachus*.[6] How far back did this practice go of storing his typefounding material at Frankfurt? The inventory made about 1576[7] begins with 15 strikes by Garamond and Granjon followed by the words: 'Tout cecy est envoye a Francfort.' That appears to be the earliest mention of Frankfurt in this connexion; but Plantin certainly let his matrices for hire in earlier days: his 'Journal des Affaires'[8] records an item at the end of 1564: 'For the hire of my matrices this past year, 50 florins.'

(1) Vol. 962, fo. 74*v.*
(2) Vol. 167, No. 3.
(3) Vol. 98, fos. 459-60.
(4) Vol. 98, fo. 460.
(5) Vol. 153, fos. 355-7.
(6) Vol. 98, fos. 459-60.
(7) Vol. 153, beginning on fo. 285.
(8) Vol. 3, fo. 18*v.*

I have dwelt on this brokerage of typefounder's stock because I think it should be borne in mind by the historians of such things and by bibliographers: and if it happened in Plantin's case, it may have happened in others. In particular, there may have been a closer link between this office in Antwerp and the famous Frankfurt typefoundry than appears from the records. I can find no dealings between them earlier than the year 1601, when Jean Moretus had some matrices justified by Conrad Berner;[1] but I cannot help thinking that from the time of Jacques Sabon onwards the famous foundry dealt in types for which Plantin owned the punches. How else can one explain the close correspondence between Conrad Berner's *Specimen* of 1592 and Plantin's stock?

Plantin's Typefoundry

By selling matrices and letting other printers use his punches to make their own strikes Plantin helped to equip the printers of northern Europe with French designs. He does not appear to have sold type cast from his matrices (though he let his business associates have some as a favour) or even to have cast his own founts. Rooses may have been too confident in saying[2] that he set up a typefoundry in his office. The day-book on which Rooses relied[3] shows that from October to December 1563 Plantin bought ingredients for making typemetal in fairly large quantities and built a furnace for smelting and alloying them. He sold 300 lb. of the product to François Guyot. What Plantin called the ‘fonderie’ seems to have been not a typefoundry, as Rooses thought, but a foundry for making typemetal. But Rooses was right in saying that there are payments showing that for a short time Plantin employed Jacques Sabon in Antwerp as a punchcutter and typefounder.

The day-book[4] and accounts with workmen[5] show that Plantin paid Jacques Sabon various sums in April 1565 for cutting and casting *fleurons* and more in during nine weeks in 1567 for

(1) Vol. 992, fo. 77*v.*
(2) *Tijdschrift voor B. en B.*, II, 9.
(3) Vol. 3, fos. 14-15.
(4) Vol. 3, fo. 24.
(5) Vol. 31, fo. 98*v*

cutting punches, justifying matrices and alloying typemetal. Sabon was paid the cost of three files and nine weeks' keep at a florin a week. In addition he paid Sabon by the job: 8 shillings a letter for finishing Garamond's punches for ‘grosses capitales’, making matrices from them and casting the type, and 1½ shillings apiece for justifying 227 matrices for Granjon's Paragon Greek. Thereafter there is no further sign of a typefoundry in the records and abundant evidence that Plantin's founts of type were cast for him by typefounders who had workshops of their own. Sabon, it is known, left his tools at Frankfurt with the widow Egenolff;[1] and Plantin provided him with a place to work in and a few tools. It does not seem likely that he intended to set up a permanent typefoundry in his office.

Plantin's Types in Holland

When Plantin was dead, his two successors, Raphelengius at Leyden and Moretus at Antwerp, agreed that they would not sell his types to other printers. This pact is referred to by the second Frans van Ravelinghen, who undertook to abide by it, excepting such types as were already common property.[2] The attempt at restricting the spread of the Plantinian types came too late: Plantin himself had sold too many matrices. It is clear that many of them were current in Holland throughout the 17th century; and I think they found their way there through Leyden, where the foreman in Du Tour's foundry, a certain Thomas De Vechter, and his son of the same name, established a typefoundry in the house of Raphelengius and were well stocked with matrices[3]. Du Tour sometimes accepted strikes from Plantin by way of payment for his work,[4] and though when Du Tour died Plantin bought all his stock of punches and matrices as a kindness to the widow, there was a condition in his agreement binding him to sell them back to Du Tour's

(1) *Die Egenolff-Luthersche Schriftgiesserei &c.*, Festgabe der Schriftgiesserei D. Stempel, Frankfurt, 1926, p. 16.
(2) Vol. 92, fo. 141.
(3) See the letters from the Raphelengius family in Vols. 92 and 95, especially Vol. 95, p. 43.
(4) Vol. 42, fo. 7*v.*

son or to Thomas De Vechter on demand.[1] Whether the option was exercised is not known, but the types cut by Henri du Tour, Black Letter and Roman and script, were much used in Holland after his day and with them several cut for Plantin by Granjon: the type-specimen of Johannes Elsevier printed at Leyden in 1658 is especially rich in them. The younger Thomas De Vechter was working in Leyden until about 1618.[2] I mention this link between Plantin and the great age of Dutch printing because it is too generally assumed that all the French types used in Holland must have come from the Egenolff-Luther foundry at Frankfurt.

It deserves to be remembered because it is evidence of the importance of Plantin in the history of the diffusion of the French Renaissance in northern Europe. He was foremost among a generation of printers who brought French printing to Antwerp; but its progress did not stop there. Several men worked for him who afterwards carried his high standards of design and workmanship into Protestant countries: Raphelengius, Elsevier, Guyot, De Vechter. These helped to continue in Holland the work of the French printers and typefounders of the 16th century. In a humbler way they were doing for the Protestant world of the north what Robert Estienne did at Geneva in putting good and learned printing at the service of the reformed church.

Plantin's Influence on Typefounding

Though Plantin was a collector, not an originator, of types and typographical designs, he had some influence on their evolution and development. Besides shifting the centre of balance of the printing world to the north-eastward, he had an effect by the scale of his business. The work of the typefounders had to be organised to deal with such a large equipment as his. Whereas his great predecessors Aldus and Froben printed all manner of work in one face of type, Plantin varied his types to suit the formats and purposes of his books. He needed type of all kinds of all sizes; and you see developing in his time and in his office that standardisation of type-

(1) *Corr. de Chr. Plantin*, VI, 238-9.
(2) Vol. 92, fo. 167*v.*; Notarial Archives of Leyden, No. 136, Act No. 144; ibid. No. 88, Act. No. 86.

bodies that becomes inevitable in such circumstances but has rather a bad effect on design. To see instances of it, please look at Garamond's *Gros Canon* in the specimen sheet, modified to come on *Moyen Canon*, and the *Cicéro* in the brochure, No. 145: 6, that I think is by Antoine Augéreau. Those belong to the pre-Plantinian epoch, and they are very close to the Humanistic book-scribe's hand, with much of its grace and elegance of proportions. But Plantin saw that he could get that *Gros Canon* on a smaller body, and he no sooner saw it than the thing was done with merely the loss of its elegant long descending strokes; and the face, called *Cicéro* because its value in legibility is *Cicéro*, needs a large *St. Augustin* body to accommodate its heads and tails; therefore it is in the scrap-box. A methodically-organised printing business, such as Plantin's, calls for a range of types all of which give the maximum value in legibility for the space they occupy, and it has little use for those that do not. The history of type design since Garamond has been the attempt to rival his elegance and clarity in less room.

When Plantin began to print, ideas about a graduated scale of type-bodies were very vague. In 1556 he could describe a face as the ‘Petite Italicque de Granjon’; Granjon called his types by pet names, some of which became names of their bodies, Granjonne, Immortelle, Mignonne, Gaillarde, Nonpareille. Hautin's *Cicéro* was another man's *St. Augustin*, and his script was for a body of *Petite Augustine.* One of Bomberg's Hebrew types used by Plantin required a small *Texte* body. By the time the Folio Specimen was printed, about 1579, ideas about bodies had hardened: it shows types on *Vray Texte*, *Vray St. Augustin*, and *Vraye Médiane*: if his types had long descenders, he got Henri du Tour to cut shortened letters and fit them on the next regular body of smaller extent. Then, as all printers will, he cast them on bigger bodies when he wanted them to look well or to be readable in a long line. For more than a century after Plantin typefounders made a mould for every set of matrices; but in his time long strides were taken towards the standardising of bodies and the design of type-faces to fit them economically. That, I believe, was the most important development in typography in Plantin's lifetime. Garamond (some would say Aldus) had settled the forms of Roman types for good, and

Granjon did as much for Italic early in Plantin's career: the great age of letter-design was coming to a close.

That is what I had to say. I have tried to describe Plantin's types and to say something about their associations. The lecture is based on a hurried reconnaissance of the ground; and I hope it may soon be rendered out-of-date by more accurate knowledge. The mood in which to end the lecture is thankfulness for the preservation of these precious relics, another reason for gratitude to our hosts, the City of Antwerp, and a succession of distinguished Curators of the Museum represented by the one who is with us today. May they increase our debt by further publicising the collection of types and putting it to good use.

Plantin's illustrated books
by Ray Nash *Professor at Dartmouth College (Hanover, N.H., U.S.A.*)

At the very beginning we have to face the fact that to Christopher Plantin the illustration of his books was of secondary concern. His first care, as humanist and amateur of letters, was naturally for *bonae literae.* Not pictures but 'pictures of words and consequently of the fears, comprehensions, discourses, judgments and reasonings of men' - paramount was the godlike art of writing which, as one of Plantin's publications goes on to say

> ... seems an approach to immortality. For man, who is himself not immortal, except as to his soul, by this means has in a manner transcended his ordinary destiny...
> So it is as though wings were put at his sides and he could fly aloft and raise himself so high that everyone could see him.... he can live as long as the world shall exist.(1)

His most significant life work was that of publisher, for he did succeed in putting wings to literature, raising authors aloft as never before. For more than thirty years he put forth an average of more than fifty works every year and in editions large for those times - an achievement carried out in the face of well-established, able competitors as well as of the continual stresses and disasters of the stormiest period in Belgian history. Although only a small proportion of the output was illustrated, this minor fraction (less than one-tenth) became an increasingly important element in Plantin's success. The sagacious publisher learned that illustration was a means of making his books fly better, farther and higher.

(1) *An Account of Calligraphy & Printing in the Sixteenth Century. From Dialogues attributed to Christopher Plantin.* English translation and notes by R. NASH, foreword by S. MORISON. Cambridge, 1940. p. 1 f.

It is regrettable that, in all the voluminous correspondence he left, Plantin has so little to say about the artistic life surrounding him. However, through the researches conducted by Max Rooses, and more recently by Mr. A.J.J. Delen, in the incomparable plantinian archives, we are able to glean many valuable details concerning the draftsmen, woodcutters, engravers and etchers who worked for him, which ones were responsible for particular jobs, their compensation, and so on.(1) Some thirty-five or forty men in all make up the catalogue of artists, although the great bulk of the work was performed by only a handful of them who were for long periods more or less constantly employed on Plantin's projects. Several of them collaborated with him, apparently, in a single instance only.

The services of these artists and craftsmen, unlike those of Plantin's literary and editorial associates, were always paid for on a piecework basis. So many drawings, so many blocks cut, so many plates engraved were all contracted for at so much apiece. According to present ideas of artistic values it is surprising to see the comparative rates of payment for drawing the design and for cutting it on the wood block or metal plate for printing. The compensation for engraving on copper was at least twice as much, as a rule, as was paid for the drawing. The principle is evident that the relatively laborious, time-consuming and exacting practice of engraving was doubly worthy of its hire. A skilled copperplate engraver of audacity and renown, a Wiericx, could almost charge what he pleased.

The categories of Plantin's illustrated books and the styles and mediums of graphic art thus brought into play will be represented by particular specimens, which will soon bring these remarks down to cases. The pages which I am able to show through the courtesy of Dr. Voet, Dr. Vervliet and the help of the Plantin Museum staff are all reproduced from books printed or published - usually printed and published - by Plantin alone or in association with

(1) General references to ROOSES may be taken to mean his *Christophe Plantin imprimeur anversois.* 2e ed. Anvers, 1890; and to DELEN his *Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas & dans les Provinces Belges des origines jusqu'à la fin du xviiie siecle.* Deuxieme partie; le xvie siecle. Les graveurs-illustrateurs. Paris, 1934.

others during his lifetime. They have been selected with a view to presenting samples of kinds as well as of qualities to be found in the illustrated books for which he was responsible; also to point out and demonstrate the means he developed in answer to newly enlarged opportunities in his field.(1)

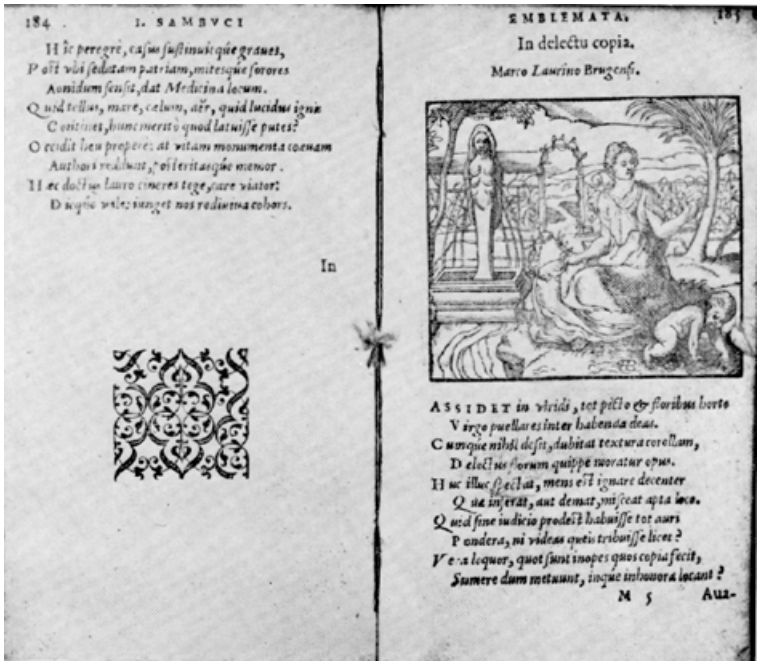
The young Plantin had been well schooled and his taste carefully formed on French Renaissance models. This is evidenced by the earliest illustrated books he produced. The modest designs are finely cut on wood and neatly printed. They introduce the spirit of a Petit Bernard onto the dominantly Germanic stage of Flemish book illustration.

But Plantin was a ready and ingenious man of business, too. He saw and seized the opportunity to publish, with proper subsidy, a piece in the striking new copperplate fashion, glorifying the late Emperor Charles V and, incidentally, the house whose imprint it carried. *La magnifique et sumptueuse Pompe Funebre faite aus obseques de l'empereur Charles cinquieme* is an extravagantly expensive and modish folio which netted Plantin less than nothing financially. However, it immediately placed him less than five years after setting up shop as printer-publisher in a position of leadership. He assumed the business risks of producing the *Pompe Funebre* but actually the designing and engraving and printing of the illustrations were all carried out by the well-established artist and print-seller Hieronymous Wellens, better known as Jerome Cock. The plates are the graver-work of the brothers Jan and Lucas van Doetecum,

(1) The examples therefore do not touch such important resources as the unpublished designs, blocks and plates from Plantin's time treasured in the Plantin-Moretus Museum. For a brief note on these collections, addressed to graphic arts students, see L. VOET, 'The Plantin-Moretus Museum as Study Center' in *Printing & Graphic Arts*, I, 4 (December 1953), p. 80 ff. His *The Plantin-Moretus Museum*, 1952, published by the Museum, contains a more general description.
An item of special interest to students of sixteenth century book illustration is the album of proof impressions gathered by Plantin's son-in-law Jean Moretus and presented to him on January 1, 1576, containing much unpublished material. It is preserved in the Museum. Also important are the various Museum publications edited by Rooses, such as Jan Wiericx's work in *Les planches du breviaire in*-8^{o} and *Les planches des heures*, *gravées par Crispin Van de Passe*, etc.

AMPLISSIMO HOC APPARATV ET PVLCHRO ORDINE
POMPA FVNEBRIS BRVXELLIS Á PALATIO AD DIVÆ
GVDVLÆ TEMPLVM PROCESSIT CVM REX HISPANIARVM
PHILIPPVS CAROLO V. ROM. IMP PARĒTI MŒSTISSIMVS
IVSTA SOLVERET

FIG. 1. - *La magnifique et sumptueuse Pompe Funebre*, 1559. Fo. Le Corps des Musiciens (detail).



184 . I. SAMBVCI

Hîc peregrè, casus fustinuit què graues,
Post vbi sedatam patriam, mitesque sorores
Aonidum sensit, dat Medicina locum.
Quid tellus, mare, cælum, aër, quid lucidus ignis
Continet, hunc merito quod latuisse putes?
O cedit læua properè; at vitam monumenta coenam
Authoris reddunt, posteritasque memor.
Hæc dolijue lauro cineres tege, viator:
Dignior vt valeas vincere nos rediuiua cohors.

In

EMBLEMATA. 185

In delectu copia.

Marco Laurino Brugensi.

ASSIDET in viridi, tot pĕcto & floribus horto
Virgo puellares inter habenda deas.
Cumque nihil desit, dubitat textura corollam,
Delectus florum quippe tuoratur opus.
Hæc illuc secĕdat, mens est ignare decenter
Quæ insit, aut demat, misceat apta loco.
Quid sine iudicio prodest habuisse tot auri
Pondera, ni videas quèis tribuisse licet?
Vera loquor, quot sunt inopes quos copia fecit,
Sumere dum metuunt, inque inhonora locant?

M 5 Aua-

FIG. 2. - J. Sambucus, *Emblemata*, 1564. 8°.

FIG. 3. - Valverde's Anatomy, 1566. 4^{o}. Title page drawn by L. van Noort, engraved by P. and F. Huys.

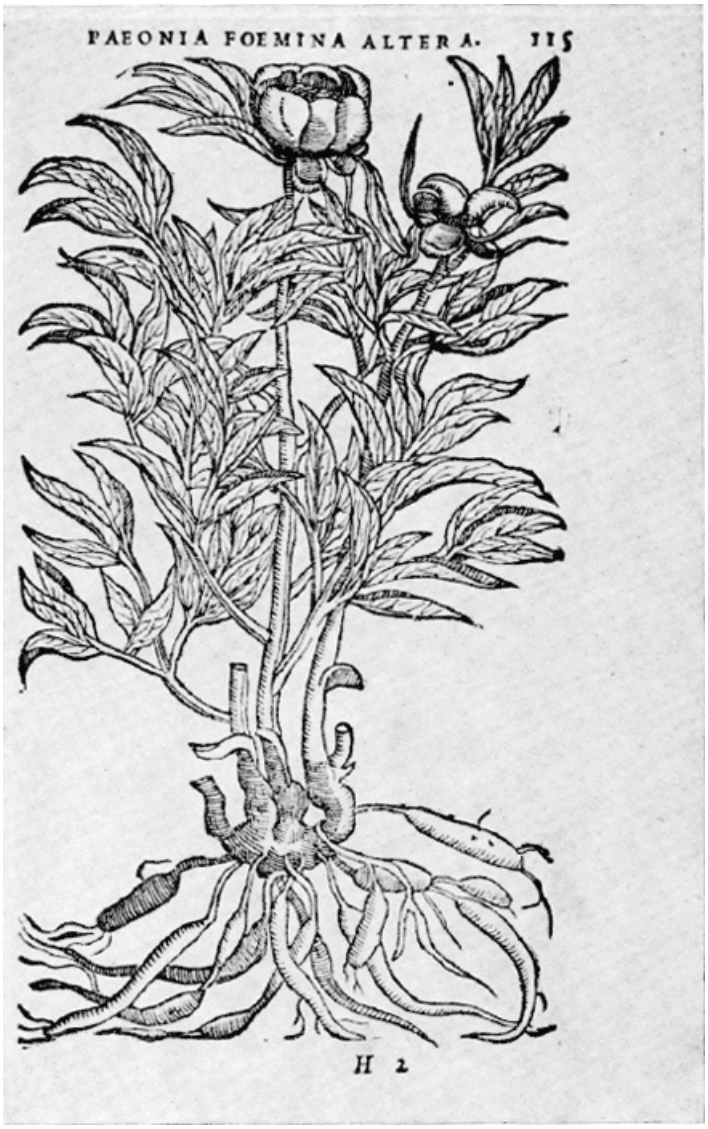


FIG. 4. - Dodoens, *Florum et coronarium*, 1568-9. 8°. This is one of 108 woodcuts in the book.

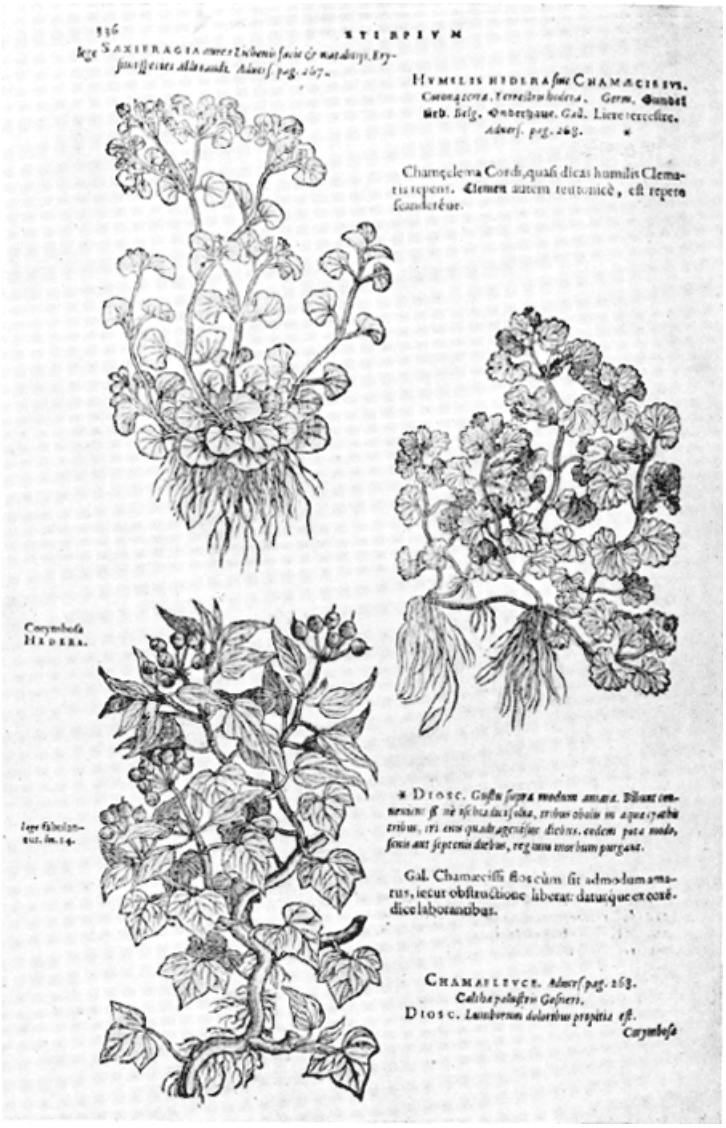

STIRPIVM
HVMILIS HEDERA sive CHAMÆCISSVS.
Chamæleuca Cordi, quasi dicat humilis Clematis repens. Clemen autem teutonicè, est repere scandere.
Corymbosa HEDERA.
DIOSC. Gallum supra modum amarum.
GAL. Chamæcissi flos cùm sit admodum amarus, ieiun obstructione liberat: datusque ex conditis laborantibus.
CHAMÆLEVCE.
Calthæ palustri Gesneri.
DIOSC. Lumbricum dolentibus propitia est.
Corymbosa

FIG. 5. - Lobel, *Stirpium observationes*, 1576. F°.

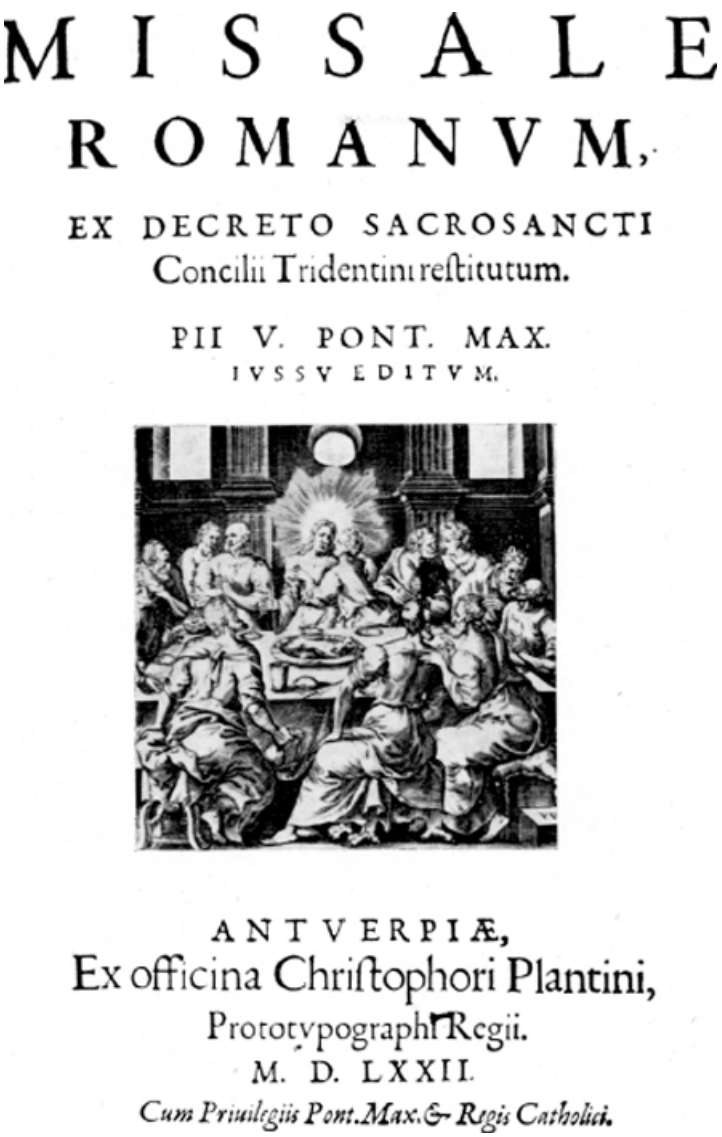

MISSALE
ROMANVM,
EX DECRETO SACROSANCTI
Concilii Tridentini reſtitutum.
PII V. PONT. MAX.
IVSSV EDITVM.
ANTVERPIÆ,
Ex officina Chriſtophori Plantini,
Prototypographi Regii.
M. D. LXXII.
Cum Priuilegiis Pont. Max. & Regis Catholici.

FIG. 6. - Roman Missal of 1572. F°. Plate designed by P. van der Borcht, engraved by J. Wiericx.

DIVINÆ VIRTVTIS SPECIMEN.
Fluctibus in mediis, & tempestatibus orbis
Certa est, quæ charis lux micet alma piis.
MISERICORDIAE MEMORI. S.
PH

FIG. 7. - A. Montanus, *Humanae salutis monumenta*, 1571, 8^{o}, with initials of Van der Borcht, De Bruyn and P. Huys on plates.

FIG. 8. - L. Gambara, *Rerum sacrarum liber*, 1577. 4°. Luther Spoiling the Vineyard, as represented by B. Passari.

FIG. 9. - Polyglot Bible. F°. Engraved title by P. a Merica after design by Don Luis Manrique.

FIG. 10. - Polyglot Bible. F°. Crossing of Jordan, engraved by the Wiericxes after drawing by C. van den Broeck.

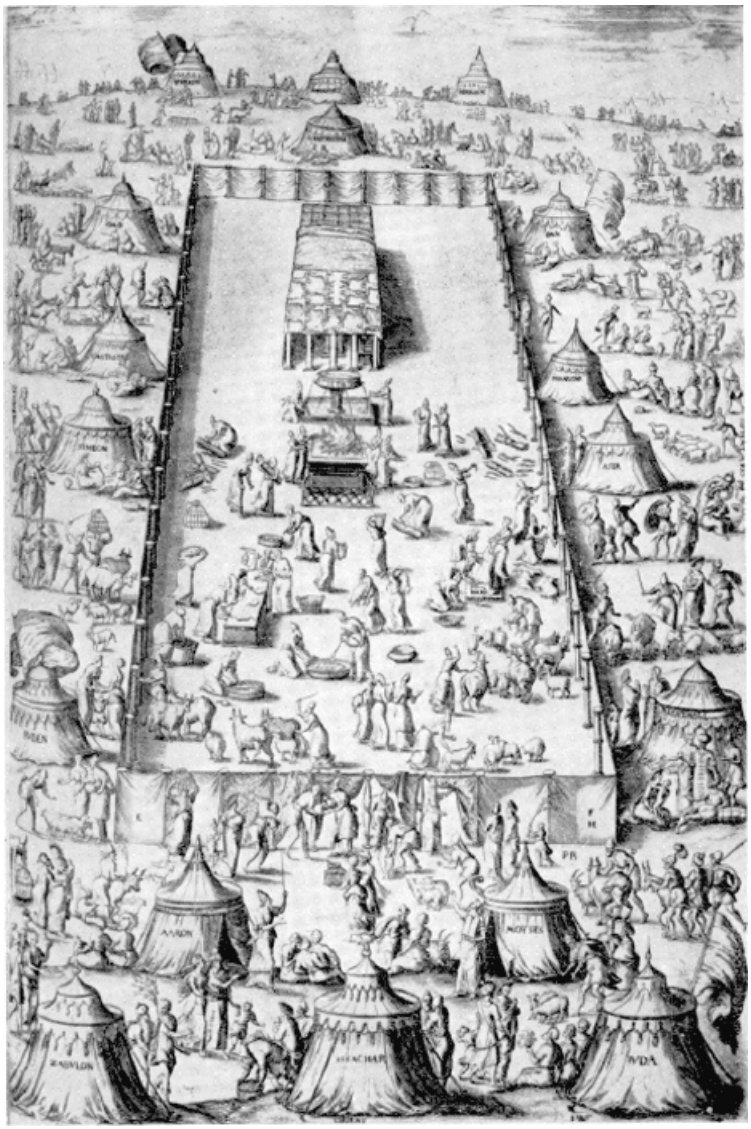


FIG. 11. - Polyglot Bible. F^{o}. Israelitish Camp, engraved by Jan Wiericx after small woodcut design.

FIG. 12 - Psalter, 1571. F°. Block showing choir of St. Rombaut, Malines, used again in the Antiphonary of 1573.

OFFICIVM
BEATÆ MARIÆ
DICENDVM
A die post purificationem, vsque ad Vesperas Sabbathi ante primam Dominicam Aduétus: præterquam quod in die Annunciationis dicitur vt infra in Aduentu.
AD MATVTINVM.
AVE Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, & benedictus fructus ventris tui Iesus. Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc, & in hora mortis nostræ. Amen.
Quæ dicitur semper in principio omnium Horarum beatæ Mariæ.

FIG. 13. - *Officium Beatae Mariae Virginis*, 1573. 8°. Woodcut signed by Van der Borcht and Van Leest.

CHAP. VI. III. DES ROYS. Salomon. 267
LE TEMPLE COUVERT, AVEC SON PORCHE, ET PARVIS DES PRESTRES, ET LE PARVIS DU PEUPLE.
DECLARATION DE LA FIGVRE PRECEDENTE.
Z 2 de l'ora-

FIG. 14. - *La Bible*, 1578. F°. Temple at Jerusalem, cut on wood by G. van Kampen after old design.

FIG. 15. - *Imagines et figurae Bibliorum*, 4^{o}, by Plantin's heterodox friend Jansen, with more than 60 etchings by Van der Borcht.

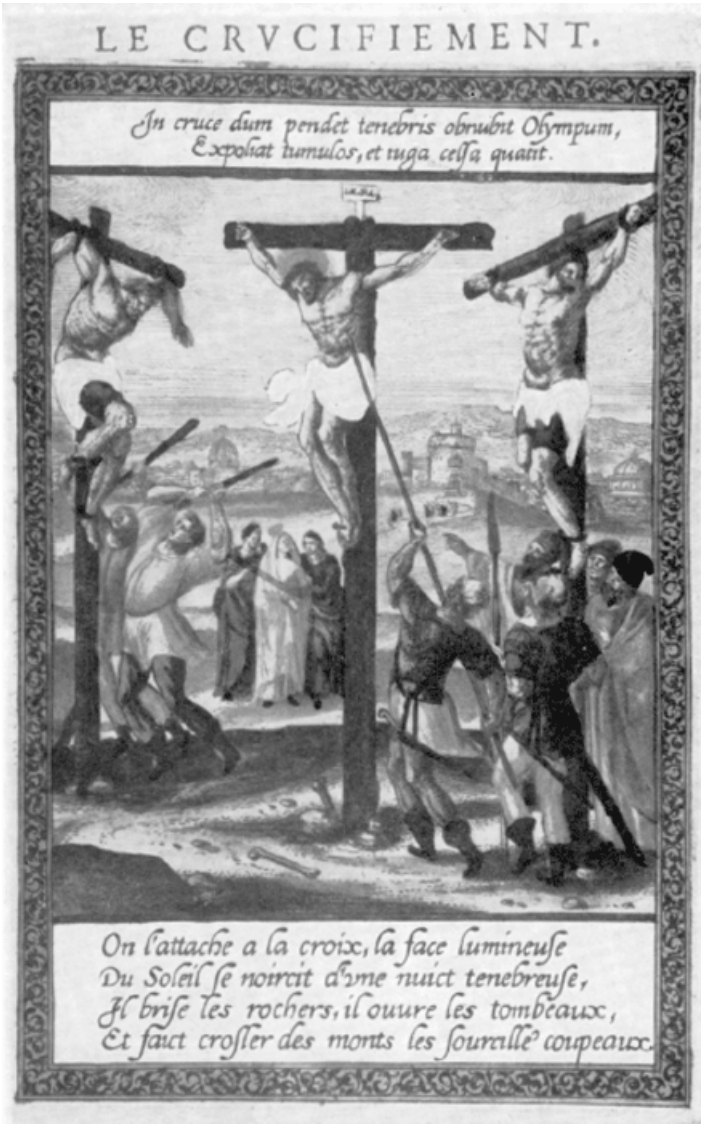

LE CRVCIFIEMENT.
In cruce dum pendet tenebris obrubit Olympum,
Expoliat tumulos, et tuga cessa quatit.
On l'attache a la croix, la face lumineuse
Du Soleil se noircit d'vne nuict tenebreuse,
Il brise les rochers, il ouure les tombeaux,
Et faict crosler des monts les sourcilleʒ coupeaux.

FIG. 16. - Bétencourt, *XV mystères du rosaire*, 1588. 4^{o}. The plates, by Van der Borcht, have been colored.

C. SCALIGER. 54.
Scaliger elogium quoduis, laudéſque reportat,
Nec Medicos inter gloria parua ſtetit.
Cenſor, & interpres rigidus genus omne reuoluit,
Expedit auctorum lance: vetuſta ſapit.

FIG. 17. - J. Sambucus, *Icones veterum*, 1574. F°. Sixty-eight etched portraits by Van der Borcht, in pre-baroque frames.

FIG. 18. - E. Perret, *Les XXV fables des animaux*, 1578. F^{o}. Engraved after Mark Geerarts.

FIG. 19. - *Exercitatio alphabetica.* F°. Calligraphic copybook designed by C. Perret.

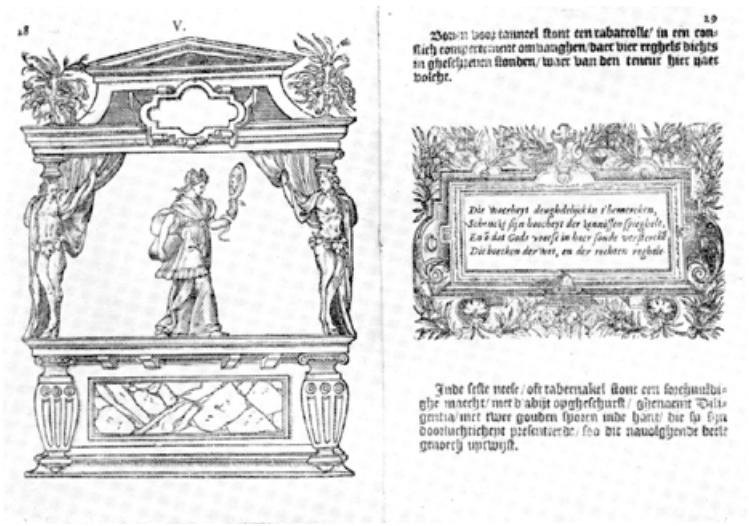


FIG. 20. - J.-B. Houwaert, Triumphal Entry of Archduke Matthias, 1578. 4°.

FIG. 21. - Houwaert, Triumphal Entry of Prince of Orange, 1579. 4°.

DESCRITTIONE
DI M. LODOVICO
GVICCIARDINI PATRI-
TIO FIORENTINO,
DI TVTTI I PAESI BASSI,
ALTRIMENTI DETTI
GERMANIA INFERIORE.
Con tutte le carte di Geographia del paese, & col
ritratto naturale di molte terre principali;
Riueduta di nouuo, & ampliata per tutto più
che la uerso dal medesimo autore.
AL GRAN' RE CATTOLICO
FILIPPO D'AVSTRIA.
Con amplissimo INDICE di tutte le
cose più memorabili.
IN ANVERSA,
Apresso Christofano Plantino, Stampatore Regio.
M. D. LXXXI.

FIG. 22. - L. Guicciardini, *Descrittione di tutti i Paesi Bassi*, 1581. F^{o}. Title plate engraved by De Bruyn, probably after Van den Broeck's design.

FIG. 23. - St. Augustine's Works, 1577. F°. Jan Sadeler was engraver of this and the companion *Opera Hieronymi.*

FIG. 24. - Houwaert, *Pegasides pleyn*, 1583. 4°. Portrait of author by J. Wiericx, his arms engraved by De Bruyn.

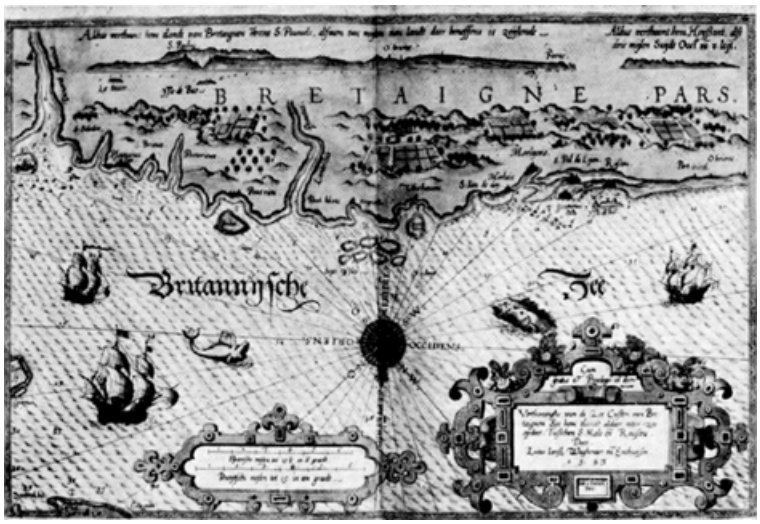


FIG. 25. - L.J. Waghenaer, *Spieghel der Zeevaerdt*, 1584. F^{o}. Title and twenty-three charts by J. van Doetecum.

GODESCALCVS STEWECHIVS ANNO AETATIS XXXII A. 1585
ILLVSTRISSIMO
GENEROSISSIMO
HEROI IOANNI COMITI SAL-
MENSI, LOTHARINGIÆ MARE-
SCALCO, ATQVE SVPREMO OECONOMO, &c.
MILITARIS disciplina, quam nou-
vos populi hodie amissam dolent,
quarationerecuperari potissimum
debeat, à doctis, Illustrissime, ac
Generosissime Comes, quæritum
est. Mihi sic videtur; petendum
primum ex Commentariis, gestis ar-
te, & scientia eorum, qui castra fe-
cuti sunt, confirmari, ac tandem ipso
vsu ac experientia perdisci. Exstitere olim præstantissimi ac
doctissimi Dere militari scriptores, non Græci tantum, sed & La-
tini. Græcorum paucissimi supersunt, pauciores fere Latinorum.
Vno enim Vegetio Renato excepto, vix est, quem legendo
non
lit) non

FIG. 26. - *De re militari libri quatuor*, 1585, 4^{o}, with portrait of editor by Hendrik Goltzius.

working for Cock and after his drawings. Plantin composed and printed the typographic matter only. (Fig. 1).

Beside this showpiece, the normal literary production of Plantin's press to which he added the graces of illustration is likely to look monotonously grey. The reader, in the humanistic mood and temper anyway, will appreciate the classically restrained elegance of such a nicely turned out octavo volume as the *Emblemata* of Joannis Sambucus. At a glance he would take it as coming from a good Parisian press, and be not at all surprised to learn that some of these woodcuts were designed by Godefroy Ballain of Paris, an old acquaintance from the time of Plantin's sojourn there when he was first starting out on an independent career. Other designers of the woodcuts were Lucas d'Heere, well known as a master painter of Ghent, and Petrus van der Borcht, one of the most laborious and constant artist associates of the press who is here making his initial contribution. Evidently Plantin was not happy with the drawings by d'Heere, for all his reputation as one of the most talented and successful pupils of the great Frans Floris; he engaged the able Antwerp artist Peter Huys to make eighty-one of them over again. The one hundred sixty designs were cut on the wood by Arnold Nicolai, Cornelis Muller, Gerard Jansen van Kampen and Jean Croissant (to whom Mr. Delen gives some of the work formerly assigned to Van Kampen). (FIG. 2).

This first Emblem book published by Plantin in 1564 was forerunner of many to come. They were by Hadrianus Junius and Andrea Alciatus, too, and contained woodcuts from the same sources as Sambucus's. Through many editions Plantin fully exploited the popularity of this class of literature. As the years went on he cheapened them by reducing the format and allowing wider tolerances in the presswork.

From the late sixties of the century, when Plantin had severed connections with the so-called Association[1] and was counting more and more on the favors of Philip II, the reliable, logical and economical woodcut had to give way to copperplate engraving.

(1) Chapter V of ROOSES, *Christophe Plantin*, is devoted to the 'Periode de l'Association, 1563-1567.'

The trend became pronounced as the printer exerted himself to the extent of his abilities and credit to please the royal master, who was as briskly exigent in ordering as he was derelict in paying. The dealers in separate prints, like Jerome Cock, were finding a way to riches in the market for copperplate engravings. And since Plantin was constantly dealing in such pictorial prints as a sideline, their popularity pushed them inevitably into his books as illustration.

The ascendancy of copperplate engravings as book illustration put the period to a century and more of evolution in the woodcut. The relief or cameo surface which receives and delivers the ink to this kind of print is of course the natural accompaniment to type matter. Woodcut and type, printed together on the same press and paper, under the control of the same master, carry their inherent harmony into the resulting book. From the primitive phase of rude outlines just sufficient to guide the colorist, in the hands of such artists as Albrecht Dürer and Hans Holbein the Younger the woodcut had acquired almost unlimited powers of expression. Even so the advantage was with the intaglio method over the relief when it came to rendering painter-like tonal nuances and the delicate strokes which added touches of Flemish realism to full-blown Italian models.

Plantin catered to another great Renaissance enthusiasm when in 1566 he published Valverde's Anatomy under the title of *Vivae imagines corporis humani.* The forty-two engraved illustrations were copied from the 1560 edition published at Rome. The fraternal team of Antwerp artists and engravers, Peter and Frans Huys, performed this work, the former undertaking the responsibility for printing the plates.[1] The engraved title page of the book was newly drawn by Lambert van Noort. Even the late Alfred W. Pollard, an English authority who had few kind words for the book illustration of the period and area under our present observation, admitted that in respect of this title page at least the Plantin edition is an improvement over the Roman original.[2] (Fig. 3).

(1) For one year only Plantin engaged a staff copperplate printer in his own establishment. That was from May 1571 till June 1572 when Jacques van der Hoeven was constantly employed on such work. The ordinary plate printer for jobs sent out of the shop was Willem Liefrinck.

(2) *Fine Books*, London, 1912. 'Plantin's own work as a printer was costly and pretentious rather than beautiful...' p. 176. But see p. 275 f.

Botanical science, too, called for profusely illustrated manuals. In the same year as the Anatomy Plantin began publishing the treatises of the Malines physician Rembert Dodoens. This author's fellow-townsman, Petrus van der Borcht, had already made illustrations for some of his previous publications and now became rather a specialist in portraying plant life for the Plantin books on the subject. Half a dozen years later the association became intimate when Van der Borcht and his family, fleeing the sack of Malines, accepted the refuge in Antwerp offered by Plantin.

Just as the anatomical diagrams, following their prototype, were engraved on copper, so were the botanical figures, based on the Basel edition of the Fuchs herbal, cut on wood. In the Dodoens *Florum et coronarium* of 1568 and 1569, Van der Borcht displays his growing ability to set down for the woodcutter the essential features characteristic of the particular plant, individualizing it in the simplest possible linear terms. At the same time he was becoming an adept in arranging the designs to form admirable decorations, enlivening the text pages. These one hundred eight blocks of the *Florum et coronarium* were cut by Arnold Nicolai and Gerard van Kampen. (Fig. 4).

Besides a number of other botanical works by Dodoens, Plantin published in the same field the treatises of the wandering savant, Carolus Clusius, who made Antwerp a sort of base, and of Mathias de Lobel or Lobelius, whose name is remembered by all gardeners. When, finally, he gathered together and printed all the woodcut illustrations made for these books or otherwise accumulated, under the title *Plantarum seu stirpium icones*, 1581, Plantin found that the collection of blocks in his possession came to a total of 2,181. (Fig. 5).

At a time when religion and politics were indistinguishable, the points of view represented by Plantin's illustrated books were as various as the points of the compass. The range from radical left to conservative right, indeed, reflected the extremes of his own personally avowed convictions. There is, for instance, the gospel of the outlawed cult of Hendrick Nicolaes, *Den spegel der gerechticheit*, which though unacknowledged by Plantin was doubtless printed with his materials in his workshop. And about the same time he opened the fine series of devotional and liturgical illustrated books

on which much of the later fame and fortune of the family were founded. (Fig. 6).

The first Hours, 1565, was purely in the classical French style with woodcuts similar to those of the Sambucus mentioned earlier. Then, the following year, came *Den Bibel* in the vernacular with a rather handsome woodcut title, and maps. In 1570 Plantin brought out an *Horae* resplendant with copperplate engravings; its thirteen illustrations, drawn by Van der Borcht in his best Italian manner, were cut on the plates by one of the notorious Wiericx brothers - either Jan or Jerome - and by Peter Huys.

In 1571 appeared the first of many editions of the *Humanae salutis monumenta* by the king's confessor and Plantin's good friend, B. Arias Montanus. This quarto, needless to say of impeccable orthodoxy, has seventy-two plates designed by Crispin van den Broeck and sixty-five by Van der Borcht. The engravers were Jan and Jerome Wiericx, Abraham De Bruyn and, most likely, Jan Sadeler. The engraved title is by Peter Huys. A number of these plates had already been used in the foregoing *Horae* of 1570 and suffer from some inept recutting. One of them, the Raising of Lazarus, reappeared half a dozen years later in the *Rerum sacrarum liber* of Laurentius Gambara among the much admired eaux-fortes designed by the Italian artist Bernardino Passari. Plates engraved by the Wiericxes for the octavo *Humanae* were also used in the Hours put out in 1573, which featured woodcuts as well - in the *Officium Beatae Mariae Virginis* published two years later there are woodcut borders round the copperplate illustrations. (Figg. 7, 8).

Of all the works, religious or otherwise, undertaken by Plantin, the greatest is of course the Royal or Polyglot Bible in four languages, occupying eight folio volumes. Illustrations by the best artists and engravers were commissioned without stint for this truly royal book. In their selection, perhaps politics played a small part, too, for the three symbolic plates which take pride of place in volume one are attributed to Don Luis Manrique, grand almoner of Spain.(1) They are expertly engraved by Petrus a Merica (or van

(1) Arias Montanus is authority for this attribution, which is contained in a letter to Philip's secretary, G. de Cayas, cited by Rooses and Delen. It states that Manrique ‘composed’ the designs; elsewhere Montanus says that he himself made sketches for two of them. Petrus van der Borcht then worked on the designs. Manrique is also credited with designs in the large Missal of 1575. See ROOSES, *Les Bois gravés pour le Breviaire et pour le Missel in-folio*, Anvers, 1910, containing impressions taken from the original blocks, and especially the second part, *Les Bois gravés pour les Breviaires*, *les Missels et autres livres liturgiques* 1911.

der Heyden). The Crossing of Jordan in the second volume is a dramatic scene by Crispin van den Broeck, another Antwerp draftsman whose work is close to the style of leading Flemish Italianists such as Frans Floris or Marten De Vos. He was the much esteemed friend of both Arias Montanus and Plantin. (Figg. 9, 10, 11).

Jan Wiericx engraved the Israelitish Camp scene, the design being enlarged from one by Peter Huys, or at least used by him for earlier woodcuts. A good number of the Polyglot Bible illustrations came from this Antwerp artist's hand, including the fine plate of Aaron as high priest, and careful descriptive presentations of the archaeological features dealt with by Arias Montanus. In showing the construction of the Tabernacle, Peter Huys enlivens the dry bones of research by suggesting, in rendering the grain of the wood, a long row of flickering, ghostly figures.

There are some woodcuts in the Royal Bible, but preeminently the illustrations are copperplate engravings. The finest woodcuts of this period may be fairly represented by the title page of the folio Psalterium of 1571. Within a massive architectural frame is an attractive view of the choir of the cathedral church of Saint Rombaut at Malines with the mass in progress. The work is unsigned but the archives prove that Ant. van Leest, a woodcutter much employed by Plantin, was responsible for that part of the job. As for the design, Rooses attributes it to Van der Borcht. The same block, after slight reworking, served handsomely again for the title page of the Antiphonary which Plantin published in 1573. (Fig. 12).

Van Leest did, in any event, cut many of Van der Borcht's designs on wood. Together their output, especially for the stream of illustrated missals and breviaries which from this time began to pour from Plantin's house, was prodigious. A good specimen of such collaboration is the full page Crucifixion woodcut in the missal of 1572. (Fig. 13).

Among Plantin's illustrated editions of the Bible in a later phase

may be mentioned the French version published in 1578. Its three large woodcuts were actually made, however, a full decade earlier by Gerard van Kampen. And the designs - for Solomon's Palace, the Temple at Jerusalem and the Tabernacle - were copied from an octavo Bible of five years before that and are recognizable as from the same source as those engraved on copper for the Polyglot Bible.(1) The Latin Bible of 1583 features copperplate engravings. There were ninety-four of them, of which forty were intended for a new edition of the *Humanae.* (Fig. 14). The title plate, drawn by Crispin van den Broeck and engraved by Abraham De Bruyn, has been called one of the most beautiful of the sixteenth century. Here De Bruyn shows himself a match for Jan Wiericx.(2)

As proof of the old printer's constancy in religion - and sectarian duplicity, too, as the matter appears at this distance - two interesting illustrated books may be picked from near the end of the catalogue. *Imagines et figurae Bibliorum* was by Plantin's close friend Hendrik Jansen, alias Barrefeld or Hiel, heterodox leader of an offshoot of the cult mentioned in connection with our first religious example. The date 1581 appears in the book, but that is doubtless a deliberate subterfuge; evidently it was issued around 1586 with the imprint 'Exprimebat Jacobus Villanus' and text in Latin, French and Flemish. It contains more than sixty etchings by Petrus van der Borcht in his happiest vein. The second example, however, is cited by Delen as 'one of Van der Borcht's most delicious works'. This is Michel d'Esne seigneur de Bétencourt's devotional *XV mystères du rosaire*, with the textual quatrain on each plate together with a scene from the life of the Virgin or Son. It was published by Plantin the year before he died. Which of these two books better expresses the truth of Plantin's religious convictions? (Figg. 15, 16).

Until now the copperplate illustrations noticed have been products of the burin or graver. With this tool in hand the engraver cuts grooves in the metal according to the design laid out by the draftsman. In the illustrations of the book last cited, however, the

(1) The small woodcuts first appeared in the Latin Bible, 1563, published at Antwerp by Steelsius, Verwithagan and Plantin; they were cut by Arnold Nicolai. See DELEN, p. 105.

(2) DELEN, p. 161.

draftsman drew lightly through an acid-proof coating on the plate itself, then let a mordant perform the necessary biting in of the design. Thus by-passing the laborious business of engraving in taille-douce, the etching or eau-forte method gains freedom at the expense of maximum brilliance. And, most important, the artist draftsman may thereby become after a fashion his own engraver.

The indefatigable Petrus van der Borcht again demonstrates this method in a celebrated folio by Johannes Sambucus published in 1574. *Icones veterum aliquot ac recentium medicorum* presents sixty-eight etched portraits, each accompanied by four lines of laudatory verse printed from type. The most prominent feature of each portrait is the ingeniously contrived and elaborately worked frame surrounding it. The style is already looking forward to seventeenth century baroque.(1) (Fig. 17).

The freedom inherent in the etching process is much better understood and realized in the plates which the Bruges master Mark Geerarts made and published on his own account a decade earlier (during a 'lull in the art of painting', as Carl van Mander puts it, caused by 'the teaching of new religious ideas'.(2) Plantin in association with Philips Galle acquired the plates and, with fifteen more newly commissioned from the artist, brought out *Mythologica ethica* in 1579. Here, in one hundred twenty-two deft and spontaneous etchings, are the realism and play of interests that mark true Flemish genius unalloyed by the pompous imported fashion. It is no wonder that these lively pictures were imitated, and enjoyed long life as book illustration. The plates themselves were reportedly furnishing reprints as late as 1682.

Plantin had, indeed, the year before the *Mythologica ethica*

(1) No signatures appear, but the work is given to Petrus van der Borcht on grounds of recognizable technical characteristics, supported by an entry in the accounts of Willem Liefrinck, in whose shop the plates were printed. A facsimile edition of that of 1574 was published by the Bibliophiles Anversois in 1901 with a preface by Rooses.

(2) As a matter of fact, Geerarts had to flee before the Duke of Alva's persecution in 1568, and took refuge in England. He was probably back and at Antwerp around the time of the Plantin publication of his plates. *Engraving in England in the Sixteenth & Seventeenth Centuries* by ARTHUR M. HIND, Cambridge, 1952, Part I, contains notices of Geerarts and other Netherlandish artists who made important contributions to the English development of engraving.

published a large quarto containing twenty-five full page copperplates patently based on Geerarts's designs. Engraved with the burin after the etchings, they afford an interesting technical comparison with the work from Geerarts's hand. The book in question was Etienne Perret's *Les XXV fables des animaux*, 1578. Since it was printed at the expense of the author, who furnished the plates too, the plantinian archives are of no help in identifying the engraver; Mr. Delen believes he was Frans Huys. (Fig. 18).

Another member of the same Perret family, the young Clement, was designer of a much esteemed calligraphic work, *Exercitatio alphabetica.* It appeared with Plantin's privilege dated 1569. The thirty-four plates of examples, as well as that containing the privilege, were printed at the Liefrinck shop. The outstanding features of this copybook are the grotesque and highly wrought ornamental frames surrounding each oblong folio page of alphabetical models. Hans Vredeman de Vries has been suggested as designer of these frames and the Van Doetecum brothers as engravers of their convolutions on the copper. There is an unexplained monogram ATA, but the engraver of the 'copies' or model letters is stated. He was the proficient master Cornelis de Hooghe, who, through political involvements resulting from his claim to being the son of Charles V, won at last the distinction of losing the head which he had hoped to have crowned. (Fig. 19).

Governmental crises in Antwerp were frequently reflected in the illustrated issues from the Plantin press. Coming close together in 1578 and 1579 were volumes celebrating the triumphal entries of the Archduke Mathias and presently of William of Orange. In each instance the text was provided by the poet J.-B. Houwaert and the woodcuts executed by Ant. van Leest from designs in the Italianate Flemish fashion to which the name of Marten De Vos is plausibly attached. The ornamentation of the thirty-two cuts in the former work offers a foretaste of the Rubens period. The latter has fourteen scenes, including representations of the decorated barges on which the prince arrived at Antwerp in September of 1578, amidst a profusion of allegorical figures and classical allusions. (Figg. 20, 21).

The 'joyous and magnificent entry' of the Duke of Anjou early

in 1582 was promptly commemorated by folio and quarto editions in French and Flemish. The French version in large format contains, besides the engraved title, twenty-one scenes of grandeur, such as the triumphal car that transported the miserable little wooer of Queen Elizabeth to his short-lived dignities as a ruler in the Lowlands. A large double plate records the details of the duke's meeting near Antwerp with the Prince of Orange. There are no signatures on any of the plates but it may be inferred, from the fact of Abraham De Bruyn's known responsibility for the Pomona-Neptune plate and for the illumination of several copies of book, that he made all of them.

This Pomona-Neptune title plate had been used the previous year in another and more famous showpiece. The *Descrittione di tutti i Paesi Bassi* by Lodovico Guicciardini, in Plantin's edition with fifty-five plates by several hands, came out in 1581. Prized for the precious graphic report it brings of topographical and architectural features, it is also important for the many sidelights it throws on the social life of the time. The four plates forming titles and frontispiece are given to Crispin van den Broeck as draftsman and Abraham De Bruyn as engraver, although each signature appears only once. Other contributors include the old reliable Petrus van der Borcht, who made the Enkhuizen and Tournai plates, and Hans Liefrinck, who made the bird's-eye view of Leiden. The Italian edition was followed immediately in 1582 by one in French, offering Plantin an opportunity to incorporate twenty-three additional plates - among them the maps of Cambrai and Tournai - which had not been finished in time for his first edition. (Fig. 22).

Meanwhile, in 1577, Plantin had published the writings of Saint Augustine and of Saint Jerome with fine engraved portrait and facing title plates. Crispin van den Broeck was the designer of the figures. The engraver who painstakingly cut them on the copperplates was Jan Sadeler, member of another of those family firms, like Cock and Galle, which from Antwerp spread the new fashion of printmaking all over Europe. The figures, opposite the portrait of Saint Augustine, are symbolic of science and faith, in accordance with the prevailing taste. In the *Opera Hieronymi* the wonderfully designed architectural frame of the frontispiece portrait - heavily panoplied,

surmounted by putti, supported by caryatides - disturbs the apparent tranquillity of the holy man and his lion not at all. (Fig. 23).

In closing this chronicle, there are two or three more books from Plantin's last decade which need to be mentioned as representing the department of current literature. *Bonae literae*, although the old printer's first and greatest love, can hardly qualify on the illustrational side for competition with works he put forth in the name of religion or diplomacy. Nevertheless, the poet Jehan Baptiste Houwaert, whose authorship of laudatory stanzas has been mentioned in connection with official 'triumphs', brought out a noteworthy publication with Plantin in 1582-1583. Its baker's dozen of engravings, including a fine portrait of the author, were commissioned by him from Jan Wiericx. Elegant, precious, recondite as the allegorical poems they accompany, these engravings are justly rated among the best work of probably the most talented and skilled copperplate master of the epoch. An engraving of the poet's arms by Abraham De Bruyn faces the portrait. The author not only footed the bill for the plates but also paid all the expenses of the publication. Another book of poetry, *Les premieres oeuvres françoyses* of Jean de la Jessée in two volumes quarto, was also published about this time with a portrait of the author in toga and laurel crown by Jan Wiericx. (Fig. 24).

Then in 1584, from Leiden, Plantin published the mariners' vade mecum by Lucas Jansz Waghenaer, *Spieghel der Zeevaerdt.* The engraved title is a commanding performance and the charts, embellished by handsome cartouches, reflect all credit on Jan van Doetecum who put his name to them. (Fig. 25).

Finally, here is a modest but rather interesting example, *De re militari libri quatuor*, 1585, edited by Godescalcus Stewechius. The military diagrams in woodcut are worthy of attention, but of course the illustrational feature is Hendrik Goltzius's engraved portrait of the editor, printed on the back of the title of his Commentarius. This particular bit does not, perhaps, fully present the amazing virtuosity of the artist. However, it does offer the rare opportunity of bringing in as illustrator of Plantin's books the man who at last made the best known portrait of the architypographicus himself, as a final tribute to the dead printer. (Fig. 26).

Les éditions bibliques, liturgiques et canoniques de Plantin

par M. l'abbé Carlo de Clercq
Docteur en droit canonique, en sciences historiques, et sciences ecclésiastiques orientales
Président de la 'Genootschap voor Antwerpse Geschiedenis'

Dans une lettre du 19 décembre 1566 à Gabriel de Zayas, secrétaire du roi Philippe II, Plantin écrit: 'Je me suis dédié à imprimer chose catholiques et proffitables à la République chrestienne'(1): ce programme est à la fois celui d'un humaniste et d'un croyant, Plantin le réalisera pleinement.

Nous bornons notre enquête aux éditions bibliques, liturgiques, canoniques, entreprises par lui, c'est-à-dire à la publication par Plantin des textes officiels en la matière, laissant de côté les études sur ces textes. Ce n'est pas tant l'histoire et la description externes de ces livres(2) que l'examen de leur contenu par rapport aux éditions similaires et aux préoccupations de l'Église à l'époque qui retiendra notre attention.

(1) M. ROOSES-J. DENUCE, *Correspondance de Christophe Plantin*, t. I, Anvers, 1883, p. 52. Nous citons cet ouvrage par le mot *Corr.*

(2) Il n'existe pas encore un relevé complet des éditions plantiniennes. L'ouvrage de C. RUELENS-A. DE BACKER, *Annales Plantiniennes. Première partie. Christophe Plantin*, Paris, 1866, est à compléter en bien des points: nous le citons sous le sigle R.D.B., avec l'année de parution de l'édition plantinienne et le numéro d'ordre que celle-ci occupe dans les *Annales.* C'était l'usage à l'époque de faire plusieurs tirages d'une même composition, notamment en séparant ou même en coupant les deux colonnes d'une composition in-folio et d'arriver ainsi à des éditions de format plus petit. A titre de comparaison nous renvoyons parfois à la *Bibliotheca Hulthemiana ou Catalogue méthodique de la riche et précieuse collection de livres et des manuscrits délaissés par M.Ch. van Hulthem*, 6 volumes, Gand, 1836-1837, que nous citons sous le sygle V.H. et le numéro d'ordre du catalogue, qui est encore actuellement la cote à la Bibliothèque royale de Belgique à Bruxelles.

I

Plantin consacra une grande partie de son activité typographique à l'impression de Bibles. Il obtint le 22 janvier 1558 un privilège pour faire paraître une Bible latine, elle sortit de presse en 1559[1], c'est une reproduction in-octavo de la Vulgate publiée en 1547 à Louvain, sur ordre de Charles-Quint, par les soins du savant dominicain Jean Henten[2]: celui-ci avait pris pour base l'édition parisienne de Robert Estienne de 1540, Plantin ajouta à l'oeuvre d'Henten la division en versets qu'Estienne avait introduite dans la Vulgate en 1555[3], Il réalisa ainsi ce qu'on pouvait faire de mieux pour l'époque, aussi la Bible de Plantin connut-elle de nombreuses rééditions, totales ou partielles, en différents formats[4], jusqu'à la parution de la célèbre Polyglotte dont elle sera un des éléments. En 1564, Plantin imprima le Nouveau Testament en grec, en format in-duodecimo[5].

Plantin se procura à la maison Bomberg de Venise un jeu complet de caractères hébreux avec les points-voyelles et les accents. Il publia à la fin de la réédition de la Vulgate en 1565 un glossaire biblique dans lequel il emploie déjà ces caractères[6]; en 1566, il sortit une Bible hébraïque en trois formats différents[7], d'après la meilleure édition de Daniel Bomberg. Plantin écrit à André Masius le 8 août 1566: ‘Je n'ay pas encores du tout achevé la Bible en Hébrieu, dont je vous envoye les livres de Moyse et les Histoires. Les Grands Prophètes sont achevés mais ils n'estoyent pas assemblés et la dernière partie est sous la presse que j'espère achever dedans 3 ou 4 mois d'ici et alors les vous envoyer

(1) R.D.B. 1559, 3.
(2) V.H. 9. Henten naquit à Nalinnes en 1499, docteur en théologie de Louvain, il enseigna au collège de son ordre en cette ville.
(3) Le dominicain Santès Pagnino semble avoir été le premier à diviser le texte sacré en versets, dans sa traduction latine de la Bible publiée à Lyon en 1528, sa division ne fut conservée que pour les livres protocanoniques de l'Ancien Testament.
(4) R.D.B. 1563, 4; 1564, 21, 28; 1565, 7; 1567, 1.
(5) R.D.B. 1564, 23.
(6) R.D.B. 1565, 3. Ce glossaire semble être celui de l'édition Henten de 1547.
(7) Un volume in-quarto, 2 in-octavo, 4 in-sextodecimo. R.D.B. 1566, 1.

BIBLIA,

Ad vetuſtiſſima exemplaria caſtigata.

Quid in horum Bibliorum caſtigatione præſtitum ſit, ſubſequens præfatio latius indicabit.

ANTVERPIÆ,
Ex officina Chriſtophori Plantini.
M. D. LXV.
CVM PRIVILEGIO.

PLANCHE I

Page de titre d'une des rééditions de la Bible latine, publiée pour la première fois par Plantin en 1559. Cette édition de 1565 est de format in-16°.

ensemble...'[1]. Et à Jean Mofflin, Plantin expliquera: 'Vray est que Corneille de Bomberghe m'a quelquesfois aidé d'argent en mes nécessités, et que pareillement il m'a délivré les charactères hébraïques de ses ancestres, desquels j'ay imprimé les Bibles en hébrieu, mais avec le congé et privilège de Sa Majesté. Et depuis ay payé et satisfaict ledict Bomberghe, tant de l'argent qu'il m'avoit presté et respondu pour moy que desdicts charactères que je luy ay très bien payés, de sorte qu'il n'y a pas moins de trois ans que je ne luy doibs rien ni à autre, touchant le faict de l'imprimerie...'[2]. Cette Bible hébraïque sera également un des éléments de la Polyglotte.

Charles-Quint avait aussi ordonné de traduire la Bible en flamand et en français. La traduction flamande parut à Louvain en 1548, elle fut faite d'après la Vulgate de Henten par Nicolas Van Winghe, chanoine régulier de Saint-Martin à Louvain[3]. Avec un même privilège de mars 1564, Plantin reproduit en 1566 cette édition, en format in-quarto, et y introduit la division en versets[4]; il procure séparément, en format in-octavo, le Nouveau Testament suivi de quelques épîtres de Messe prises à l'Ancien Testament[5], et en donne une réimpression en 1571[6].

La traduction française de Louvain parut en 1550[7], elle fut

(1) *Corr.*, t. III, p. 9. Cfr une lettre de Plantin à Jean Mareschal, du 21 juin 1567: *Corr.*, t. I, p. 94.
(2) *Corr.*, t. I, p. 255.
(3) V.H. 31. Cfr P. VAN HERREWEGHEN, *De Leuvense bijbelvertaler Nicolaas Van Winghe. Zijn leven en zijn werk*, dans *Ons Geestelijk Erf*, t. XXXII, 1949, p. 5-38, 150-167, 268-314, 356-395. Van Winghe était né à Louvain et se retira vers la fin de sa vie chez les Brigittines de Mishaegen (Braaschaat) où il mourut en 1552.
(4) R.D.B. 1566, 40. La page de titre de certains exemplaires est tirée en deux couleurs, elle porte dans le titre: *tot seker bewysinghe*, et le nom de Plantin; la page de titre d'autres exemplaires est en une seule couleur, elle porte: *tot elcker bevvijsinghe* et le nom de Philippe Nuyts. Tous les exemplaires contiennent la préface de Van Winghe et un colophon, daté du 8 mai 1566, indiquant Plantin comme imprimeur (Communication du R.P. Van Herreweghen). Pour l'illustration de cette édition, cfr A. DELEN, *Histoire de la gravure dans les anciens Pays-Bas*, t. II, 1, Paris, 1934, p. 108, 123, 125.
(5) R.D.B. 1566, 41.
(6) Pas dans R.D.B.; le Musée Plantin à Anvers possède un exemplaire de ce tirage.
(7) V.H. 24.

faite par Nicolas de Leuze et François de Larben mais n'était qu'une révision de celle de Jacques Lefèvre d'Étaples, humaniste célèbre plusieurs fois condamné par la Sorbonne. C'est, semble-t-il, d'après cette édition de 1550 que Plantin publia en 1564, en petit format, le Livre des Psaumes(1) et, en caractères de civilité à l'usage des écoles, l'Ecclésiastique(2).

René Benoist, angevin de naissance, curé à Paris depuis 1566, y publia chez Gabriel Buon, à la fin de la même année, en édition in-folio, une version française de la Vulgate qui n'était autre que celle des calvinistes de Genève dont il avait changé les mots et les phrases suspects et à laquelle il ajouta des notes explicatives(3). Il s'explique au sujet de sa méthode dans le cinquième de ses 'Advertissemens Apologetiques': 'Quant est de ceux qui pourront trouver mauvais, qu'en cest ouvrage se trouvent plusieurs choses, soit en la version, ou es annotations, lesquelles sont pareillement leües es Bibles des heretiques... Si ie trouve le larron en ma possession, pourquoy ne le despouilleray-ie? Puisque la guerre spirituelle est ouverte entre nous & les heretiques, ne m'est-il pas permis de les piller?'. Cette truculente ironie cachait une méthode audacieuse pour l'époque et en effet dangereuse, parce que Benoist connaissait insuffisamment le grec et l'hébreu. Plantin écrit au printemps de 1567 à Charles Pesnot: 'J'ay aussi la Bible en françois entre mains in-folio corrigée d'après celle de N.M. Besnoist et approuvée à Lion...'(4). Dès le mois de mars en effet, Plantin avait obtenu de Philippe II un privilège de publier la Bible entière de Benoist, dûment revue par Jean Henten. Les docteurs de Louvain, Michel du Bay, Josse Tiletanus, Augustin

(1) R.D.B. 1564, 22. Nous n'avons trouvé nulle part un exemplaire de cet ouvrage.
(2) R.D.B. 1564, 26.
(3) *La Sainte Bible contenant le Vieil & Nouveau Testament*, *Traduitte en François*, *selon la version commune: Avec annotations nécessaires pour l'intelligence des lieux les plus difficiles: & expositions contenantes briefves & familieres Resolutions des lieux qui ont esté depravés & corrompus par les heretiques de nostre temps: Aussi les figures & argumens sur chacun livre*, *declarans sommairement tout ce qui y est contenu.* Le privilège royal date du 26 décembre 1565, la dédicace au roi du 20 septembre 1566. - Exemplaire au Musée Plantin à Anvers.
(4) *Corr.*, I, 70.

Huneus - ce dernier le 23 février 1567 - avaient donné leur approbation à la révision de cette Bible, qui semble donc bien être la Bible entière; elle avait été exécutée assez rapidement par Henten. Le volume, de format in-sextodecimo[1], contient une préface de 'L'imprimeur au lecteur catholique' dans laquelle Plantin explique que pour ne pas perdre de temps il ne donne d'abord que le texte du Nouveau Testament, cependant on trouve à la fin de l'ouvrage un glossaire de mots difficiles de ce texte sacré et la traduction française de quelques épîtres de Messe prises à l'Ancien Testament, tous deux sont également l'oeuvre de Benoist[2]; le colophon final porte la date du 20 juillet 1567. Sept jours auparavant Plantin avait écrit à Henten: 'Monsigneur nostre Maistre, Suivant ma promesse, je vous ay envoyé 4 exemplaires du Nouveau Testament en françois, afin d'en faire vostre volonté devant que j'en vende aucuns...'[3]. Mais le 15 juillet la Sorbonne avait condamné la traduction biblique de Benoist; Plantin semble avoir été embarrassé lorsqu'il l'apprit, ainsi que l'atteste une lettre de Pighius à celui-ci en date du 20 février 1568[4].

L'entreprise biblique principale de Plantin est l'impression de la célèbre *Polyglotte* pendant les années 1568-1572.

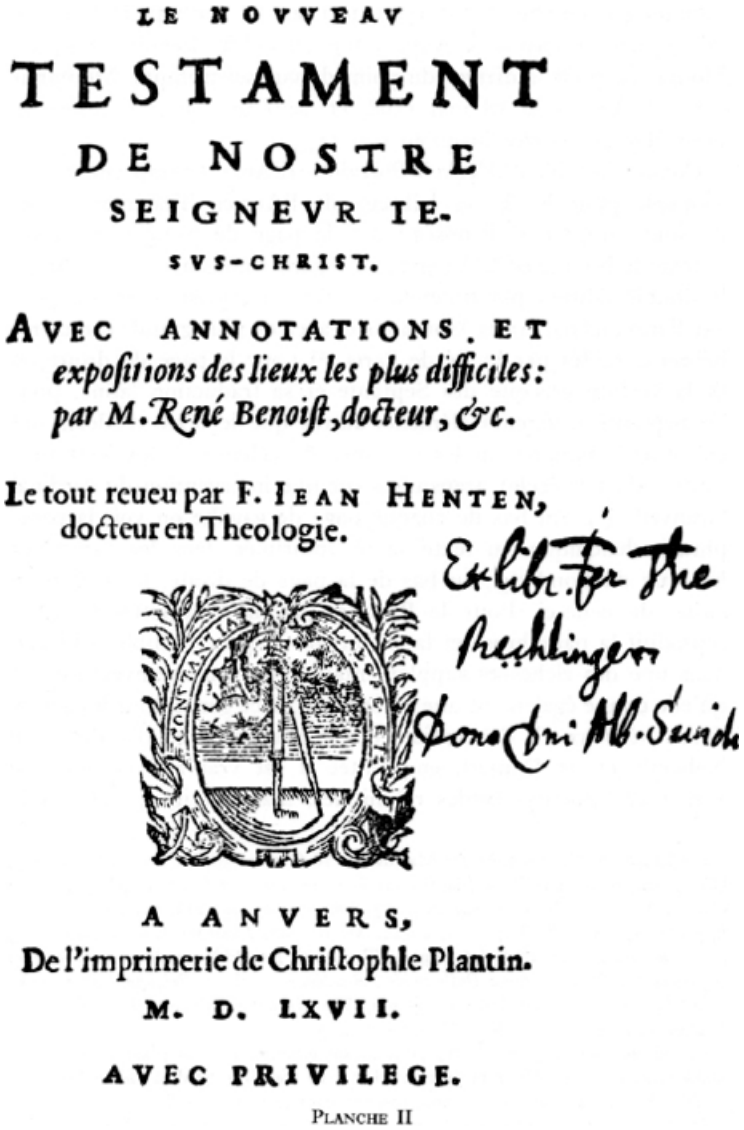
Dès 1565 Plantin manifeste son rêve de republier la Bible d'Alcala de Henarès (Complutum), lancée en 1521 à six cents

(1) Pas dans R.D.B. Exemplaire au Musée Plantin à Anvers.

(2) La traduction des épîtres est celle de la Bible de 1566; le glossaire se trouve dans cette Bible en tête du Nouveau Testament.

(3) *Corr.*, t. I, p. 124; cfr également une lettre de Plantin à Gabriel Bacque, du 17 juin 1567: *ibid.*, p. 93.

(4) 'Sed nescio, quidnam sinistri hic animo conceperint nonnulli de Nov. Testam. vel Bibliis tuis Gallicis novissime editis, et nunc aiunt a te suppressis. De ea re mihi locutus est hodie Dn. Praepositus Morillonus petiitque a me, ut ad te scriberem, se quia has meras esse calumnias putat, cupere ut mittas exemplar unum videndi causa, quo docere tuam innocentiam, atque apud quosdam tibi praestare officium amici possit, nam tuis rebus admodum favet. Quidquid igitur est, ad illum scribe, et expone illi causam tuam atque mitte exemplar, ut videat, qua ratione mature provideri rebus tuis possit... Nobis profecto molestissimum esset, si quod tibi periculum crearetur difficilimis hisce temporibus.' *Corr.*, t. III, p. 39.



LE NOVVEAV

TESTAMENT

DE NOSTRE

SEIGNEVR IE-

SVS-CHRIST.

AVEC ANNOTATIONS, ET
expoſitions des lieux les plus difficiles:
par M. René Benoiſt, docteur, &c.

Le tout reueu par F. IEAN HENTEN,
docteur en Theologie.

Ex libr. Fr. The
Frechlingeri
Donat. Dni Alb. Suidi

A ANVERS,
De l'imprimerie de Chriſtophle Plantin.
M. D. LXVII.

AVEC PRIVILEGE.

PLANCHE II

Page de titre d'une traduction du Nouveau Testament faite par René Benoist et revue par Jean Henten, imprimée en 1567. Format in-16°. Au verso du titre se trouve le privilège d'imprimer; à la page suivante, la préface de Plantin. Dans le texte des évangiles, on trouve des gravures non signées représentant saint Mathieu, saint Luc, saint Jean.

exemplaires seulement et devenue fort rare[1]. Philippe II patronne l'entreprise et envoie à Anvers son chapelain Benoît Arias, dit Montanus, pour la diriger du point de vue scientifique. Montanus arrive à Anvers le 18 mai 1568, et, sauf un séjour à Rome en 1572, il y demeurera jusqu'en mai 1575.

Comme la Bible d'Alcala la Polyglotte d'Anvers comprend quatre éléments pour les livres hébreux de l'Ancien Testament, mais ils sont autrement disposés: sur la page de gauche se trouve le texte hébreu avec la Vulgate en regard: nous avons déjà décrit la double édition plantinienne qui fut ici reprise avec quelques améliorations par Arias Montanus et avec de plus grands caractères hébreux, taillés par le Bé de Paris[2]: sur la page de droite on lit la version grecque des Septante et sa traduction latine, pour les Septante différents éléments autres que le texte d'Alcala ont été utilisés, notamment les variantes du célèbre Codex Vaticanus (milieu du IV^{e} siècle), transmises sur une intervention du cardinal Granvelle[3]. Au bas de chaque page de gauche on voit la paraphrase chaldaïque du texte sacré, imprimée dans les caractères hébreux de Bomberg; au bas de la page de droite, la traduction latine de celle-ci. Pour le Pentateuque, la Polyglotte d'Anvers reproduit la paraphrase et la traduction d'après la Bible d'Alcala, mais une des richesses supplémentaires de l'oeuvre anversoise est qu'elle donne également une paraphrase de ce genre pour les autres livres hébreux (à l'exception des Paralipomènes, d'Esdras, de Néhémie et de Daniel), empruntée il est vrai aux éditions de Venise des grandes Bibles rabiniques, mais corrigée; quant à la

(1) Lettre de Plantin à André Masius, du 26 février 1565: *Corr.*, t. III, p. 1-3. Cfr également les lettres de Plantin adressées en 1566-1568 à Gabriel de Zayas: *Corr.*, t. I, 48-63, 78-79, 85, 142-144, 183-188, 192-193, 204-205, 240-241, 252-254, 271-273, 277-279; t. II, p. 2-4, 23-26. M. ROOSES, *Plantijns Koninklijke Bijbel*, dans *De Gids*, 1880, n^{o} 8 (36 pages); T. LAMY, *La Bible royale en cinq langues imprimée par Plantin*, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3ème série, t. XXIII, 1892, p. 628-668; C. CLAIR, *The Antwerp Polyglot*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, t. LXXXII, 1954, p. 118-125.

(2) M. ROOSES, *op. cit.*, p. 17 écrit inexactement: 'Arias plaatste overal de klankpunten bij den Hebreeuwschen tekst', ce travail avait déjà été réalisé dans la Bible hébraïque publiée en 1566, mais en caractères plus petits.

(3) Cfr les lettres écrites par Plantin à celui-ci en 1568: *Corr.*, t. I, p. 226-230, 273-274, 280-281, 290-291, 295-296, 310-312; t. II, p. 10-14, 18-21.

traduction latine des paraphrases, Arias avait pu obtenir pour certains livres celle qui avait été élaborée à Alcala mais n'avait pas été imprimée, pour d'autres livres il fit lui-même la traduction. Ces paraphrases chaldaïques sont très importantes pour l'intelligence du texte hébreu.

Les quatre volumes de l'Ancien Testament étaient terminés à la fin de juin 1570, le cinquième volume, consacré au Nouveau Testament, fut commencé aussitôt et terminé au début de février 1571. Il contient à la page de droite le texte grec et la Vulgate latine (celle-ci d'après l'édition déjà fournie par Plantin), à la page de gauche des richesses que la Polyglotte d'Alcala ne contenait pas, à savoir le texte de la version syriaque dite *Peschita* d'après l'édition princeps de Vienne de 1555, avec une traduction latine par le français Guy Lefèvre de la Boderie[1]; au bas des pages se trouve la transcription du texte syriaque en caractères hébreux, également par Lefèvre. Ce dernier avait fait ces travaux par pur amateurisme et les avait envoyés à Plantin en mars 1568, il vint s'établir à Anvers avec son frère Nicolas en juillet de la même année et surveilla l'impression de ses travaux auxquels il ajouta de menus perfectionnements de dernière heure.

Aux cinq volumes de la Bible Polyglotte proprement dite il faut ajouter les trois de l'*Apparatus*, terminés à la fin de mai 1572. L'un d'eux reproduit une seconde fois le texte hébreu de l'Ancien Testament avec une traduction latine mot à mot interlinéaire: c'est celle de Santès Pagnino, avec de légères modifications, indiquées en italiques par Arias Montanus; il contient une seconde fois le texte grec du Nouveau Testament, avec des améliorations, et celui de la Vulgate latine avec en italiques les mots nécessaires pour en faire également une traduction littérale: c'est aussi le travail d'Arias. Les deux autres volumes de l'*Apparatus* contiennent des grammaires et des dictionnaires[2] pour l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec; des dissertations et des index;

(1) M. SABBE, *Guy Le Fèvre de la Boderie et la Polyglotte anversoise*, dans *De Gulden Passer*, t. VI, 1928, p. 250-253.

(2) Cfr les lettres écrites par Plantin à André Masius en 1570-1571: *Corr.*, t. III, p. 57-68, 73-74, 86-88.

PLANCHE III

Page 324 du tome II de la Bible polyglotte, imprimé en 1569. Format in-f°. Livre I de Samuel ou des Rois, châpitre XXI, versets 3 à 13. A gauche le texte hébreu, à droite le texte latin selon la Vulgate. Au bas de la page, la paraphrase chaldaïque.

PLANCHE IV

Page 325 du tome II de la Bible polyglotte, imprimé en 1569. Format in-f°. Livre I de Samuel ou des Rois, chapitre XXI, versets 3 à 13. A droite la version grecque des Septante, à gauche une traduction latine de cette version. Au bas de la page, la traduction latine de la paraphrase chaldaïque.

la grammaire syriaque de Masius est la première du genre[1].

Au risque de généraliser un peu, nous pouvons conclure que dans l'ensemble le texte hébreu et celui de la Vulgate latine s'appuient en ordre principal sur des travaux antérieurs dont certains avaient déjà été réimprimés par Plantin; pour le grec, l'apport neuf est réel mais limité, pour le chaldéen et le syriaque la Polyglotte d'Anvers fournit de véritables et riches inédits. Elle fut tirée a douze cents exemplaires sur papier et treize sur vélin, le double donc de la Bible d'Alcala et fut de ce fait beaucoup plus répandue; elle ne 'vécut' toutefois que le même temps, c'est-à-dire soixante ans: dès 1630 une Polyglotte commençait à paraître à Paris, elle reproduit en partie celle d'Anvers; en 1667 une autre se publia à Londres, meilleure, admet-on généralement, que celle d'Anvers. Celle-ci ne forma donc qu'un maillon, mais combien important, dans la chaîne des entreprises du genre.

Les entreprises bibliques ultérieures de Plantin sont en grande partie des rééditions, par exemple de la Bible entière en une seule langue, du Nouveau Testament en une ou plusieurs langues. Deux cas cependant doivent retenir notre attention. Le 14 mars 1572 Plantin écrit à la Faculté de théologie de Louvain pour la remercier de son accord et de sa promesse de collaboration pour la publication d'un texte meilleur de la Vulgate latine[2], Il lui envoya une soixantaine de Bibles manuscrites pour établir cette édition. Quatre savants, dont Augustin Huneus, doyen de la Faculté de théologie, et Jean Molanus, furent désignés, d'accord avec Plantin, pour surveiller l'impression[3]. Arias Montanus et François Lucas, de Bruges, collaborèrent également à l'entreprise. La préface de l'ouvrage fut écrite par Huneus[4] et datée du 9 mai 1574; le privilège est du 30 mai. Par l'intermédiaire du cardinal Caraffa,

(1) Un volume de l'*Apparatus* et une partie d'un autre furent, faute d'argent, tirés en deux fois: d'abord à 600, ensuite à 613 exemplaires.
(2) *Corr.*, t. III, p. 92-93.
(3) Lettre de Plantin à Huneus, de 1574: *Corr.*, t. IV, p. 187-188.
(4) On y lit notamment: 'Deinde universae lectiones variae, tum illaequae Hentenius invenit, quam eae quae nunc repertae sunt, primum ad eum Vulgatae editionis Textum qui in Regiis Bibliis, iussu Catholici Regis, ex Complutusi exemplari, in officina Plantiniana nuperrimus excusses, collatae sunt.' R.D.B. 1574, 1.

Plantin adressa le 9 octobre 1574 un exemplaire au pape Grégoire XIII y joignant une lettre dans laquelle il exprimait l'espoir que le volume puisse servir aux travaux de ceux qui à Rome préparaient l'édition officielle du Saint-Siège. Il en fut d'ailleurs ainsi mais cette édition ne paraîtra qu'après la mort de Plantin, tandis que celui-ci put encore réimprimer sa Bible latine en 1580[1], 1583[2], 1587[3].

Revenons à la Bible française. Plantin réimprima son édition du Nouveau Testament de 1567, avec les mêmes approbations louvanistes, mais il omet dans le titre le nom de Benoist et indique 'traduit par les théologiens de Louvain'. L'impression était achevée en 1570, l'ouvrage ne parut cependant qu'en 1573[4], avec un privilège du 30 juillet 1572 pour l'Ancien et pour le Nouveau Testament. Avec ce même privilège, muni de son renouvellement du 27 juin 1576, Plantin fit paraître une Bible française complète in-folio en 1578[5]; l'approbation date du 12 février 1572 et est donnée par Jean Molanus[6], une préface du 5 mars de la même année est écrite par Jacques du Bay, également professeur à Louvain[7]. Le titre ne mentionne plus cette université, le texte de base est toujours celui de Benoist. On arrive ainsi au schéma suivant:

	Nouveau Testament 2ème éd.	**Bible Complète**
Privilège	30 juillet 1572	27 juin 1576
Approbation ecclésiastique	(23 février 1567)	12 février 1572
Achevé d'imprimer	1570	1575?
Parution	1573	1578

(1) R.D.B. 1580, 2, 3 (édition séparée du Nouveau Testament).
(2) R.D.B. 1583, 1 (richement illustrée), 2.
(3) R.D.B. 1587, 1.
(4) R.D.B. 1573, 24.
(5) R.D.B. 1578, 15.
(6) Cfr une lettre de Plantin à Molanus, du 18 novembre 1577: *Corr.*, t. V, p. 282.
(7) On lit dans cette préface: 'Porro dum nullo occureret quae vulgatae Latinae editioni per omnia responderet, operae pretium duxerunt Theologos aliquot Lovanienses deligere, quibus cura esset ut versio aliqua Gallica, vulgatae Latinae fideliter responderet, qua, tanquam sano textu, absque ullo liceret uti periculo, quod in hac translatione Gallica quorundam Theologorum Lovaniensium opera et labore maximo praestitum sit.'

Pour comprendre ce schéma, il faut avoir deux dates à l'esprit: non contente d'une première condamnation, la Sorbonne renouvela le 3 septembre 1569 sa censure contre la traduction biblique que Benoist avait fait rééditer, d'autre part Grégoire XIII prononça une condamnation similaire le 3 octobre 1575. Au moment où Plantin apprenait chacune de ces condamnations, il avait chaque fois une édition biblique française d'après Benoist en chantier; il en retarda la parution pendant environ trois ans, s'assurant entretemps qu'il ne serait pas inquiété[1].

II

Les éditions liturgiques de Plantin comprennent également une période centrale: 1568-1575, précédée et suivie d'activités liturgiques diverses.

La révision du Bréviaire, trop long et trop compliqué, était déjà à l'ordre du jour avant le concile de Trente. Le pape Clément VII chargea le franciscain François Quignonez, cardinal du titre de la Sainte-Croix, de faire un Bréviaire abrégé[2]. Le bon religieux alla trop loin dans le sens demandé, cependant son ‘Bréviaire des gens occupés’, ainsi qu'il a été appelé plus tard, connut dès sa première édition en février 1535 un grand succès (au moins huit réimpressions en dix-sept mois dont une à Anvers) aussi bien que de violentes critiques; il fut déjà tenu compte de l'une ou l'autre de celles-ci lors d'une seconde édition en juillet 1536, qui connut environ cent réimpressions jusqu'à la parution du Bréviaire définitif de Pie V. Plantin notamment imprima le Bréviaire de Quignonez en 1563, format in-sextodecimo[3].

(1) Nous n'avons pas trouvé d'exemplaire d'une réédition de la Bible française signalée par R.D.B. 1588, 2.

(2) P. BATIFFOL, *Histoire du Bréviaire romain*, nouv. éd., Paris, 1895, p. 220-232, prétend inexactement que la réimpression du Bréviaire de Quignonez fut interdite dès 1558; S. BAUMER, trad. par R. BIRON, *Histoire du Bréviaire*, t. II, Paris, 1905, p. 125-129.

(3) R.D.B. 1563,3.

Sachant la publication du Bréviaire de Pie V imminente, Plantin renonça d'abord à réimprimer celui de Quignonez[1], puis il changea d'avis et écrivit à Granvelle le 8 mars 1568: 'Je me délibère de réimprimer les Journaux [c'est-à-dire le Diurnal ou Bréviaire ne contenant pas l'office de nuit] de Ste Croix incontinent que, Dieu aidant, je seray de retour de Francfort, et puis après le Bréviaire, puisque Votre Illustrissime Seigneurie me donne espoir que ledict usage devra estre encore permis à quelquesuns'[2]. Mais par bulle du 9 juillet 1568 Pie V publia le nouveau Bréviaire romain et interdit l'usage de tous autres ne pouvant exciper de deux cents ans d'existence, donc aussi celui de Quignonez. Granvelle en avertit Plantin qui répondit, un peu dépité, le 14 août: 'Ayant achevé l'impression du Diurnale de Saincte-Croix, j'avois desjà baillé la copie du Bréviaire aux compositeurs pour y besogner, quand j'ay receu les lettres de Vostre Illustrissime Seigneurie qui m'ont faict changer de labeur, entendant, par la teneur d'icelles, le dommage qui m'en eust peu ensuivir...'[3].

Plantin imprima aussi des Bréviaires selon l'ancienne formule[4] ainsi que des Offices de la Vierge en français[5] et en latin[6]: une de ces dernières éditions fut exécutée de façon fort soignée en 1568, en partie pour Jean de Molina, libraire à Lisbonne, auquel Plantin écrit le 7 juin 1567: 'Quant à vos heures, je les ay commencées passé trois semaines, ainsi que j'espère qu'aurés

(1) Lettre de Plantin à Granvelle, du 8 août 1565: *Corr.*, t. III, p. 19.
(2) *Corr.*, t. I, p. 249; cfr également une lettre de Plantin à un inconnu, de juillet 1568: *ibid.*, p. 300.
(3) *Corr.*, t. I, p. 319.
(4) R.D.B. 1557, 1; 1561, 14 (le Musée Plantin d'Anvers possède le volume d'été d'un Bréviaire pour les Bénédictins de Germanie, imprimé par Plantin en 1561 pour le compte de Martin Cholin de Cologne); 1568, 3.
(5) 1557 (pas mentionné dans R.D.B., mais un exemplaire au Musée Plantin d'Anvers); R.D.B. 1565, 4; 1570 (cfr M. ROOSES, *Uitgaven van het Museum Plantin-Moretus te Antwerpen. De houtsneden uitgevoerd voor den Brevier en voor de Missaal in folio. Herdruk van de oorspronkelijke platen. - Editions du Musée Plantin-Moretus à Anvers. Les bois gravés pour le Bréviaire et le Missel in folio. Réimpressions sur les planches originales*, 2e partie, Anvers, 1910, planches XLIV-XLV.
(6) 1565 (pas mentionné dans R.D.B., mais un exemplaire au Musée Plantin à Anvers); 1566 (pas mentionné dans R.D.B., mais un exemplaire au Musée Plantin à Anvers); 1568 (pas mentionné dans R.D.B., mais un exemplaire au Musée Plantin à Anvers); 1570, 7.

veu par mes précédentes, et affin qu'ayés meilleure volonté de trafiquer avec moy, je me contenteray de trois florins et demi par chaicunne rame imprimée, autrement j'en ay 4 florins et demi de rouge et noir, ce qui m'eust aussi faillu prendre, n'eust esté que pour fournir vostre nombre demandé de 1250 ou de 1500, il m'a faillu faire double journée, à cause que nos imprimeurs ne veulent faire pour jour que 1000 de rouge et noir. Les autres 500 ay je imprimés en mon nom ... mais, si les voulés avoir, je les délivreray au mesme prix, et avant vostre response n'en vendray pas une en ceste vile ne par deça...'[1].

Une révision du Martyrologe était également au programme, Plantin publia celui de Bède[2] en 1564, en format in-sextodecimo; le privilège date du 16 septembre, le colophon final du 9 novembre[3].

Ce qui est surtout remarquable, c'est que Plantin s'intéressa aux liturgies orientales: il imprima en 1560[4] une traduction latine des Messes byzantines et de textes grecs sur la Messe procurée par Claude de Sainctes, augustin, docteur en Sorbonne, futur évêque d'Évreux[5]. Celui-ci publia la même année une édition grecque et latine à Paris[6]. Il y eut une réimpression de la traduction latine chez Steelsius à Anvers en 1562[7].

(1) *Corr.*, t. I, 91.
(2) Cfr H. QUENTIN, *Les Martyrologes historiques du moyen-âge*, Paris, 1908, p. 17-119.
(3) R.D.B. 1564, 29.
(4) R.D.B. 1560, 6, mais le titre est inexactement reproduit; il faut le lire: *Liturgiae sive missae sanctorum patrum Iacobi Apostoli & fratris Domini*, *Basilij Magni e vetusto codice Latinae translationis*, *Ioannis Chrysostomi Interprete Leone Thusco. De ritu Missae et Eucharistia: Ex libris B. Dionisij Areopagitae*, *Iustini Martyris*, *Gregorij Nysseni*, *Ioannis Damasceni*, *Nicolai Methonensis*, *Samonae Gazae Archiepiscopi*, *Germani Archiepiscopi Constantinopolitani*, *Nicolai Cabasilae Gentiano Herveto Interprete*, *Maximi Monachi B. Dionisij Interpretis*, *Bessarionis Cardinalis. Proclus Archiepiscopus Constantinopolitanus praefatur. Quibus accessit ad calcem e libris D. Ioannis Chrysostomi locorum annotatio & initio aliquot Capita*, *unde Liturgica comprobantur.* Léon Thuscus avait fait vers 1180 une traduction latine de la Messe de saint Jean Chrysostome, elle fut imprimée à Colmar en 1540.
(5) Il mourut en 1591. Cfr l'article *Sainctes (Claude de)*, par H. LECLERCQ, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XV, 1e partie, Paris, 1949, col. 372-373.
(6) V.H. 583.
(7) V.H. 582.

La réforme du Bréviaire et du Missel officiels romains fut l'oeuvre de Pie V, les éditions authentiques, dites typiques, en parurent à Rome chez Paul Manitius en 1568 pour le Bréviaire et chez Barthélemy Faletti en 1570 pour le Missel. Appuyé par le cardinal Granvelle, Plantin dut négocier avec eux pour pouvoir publier ces ouvrages dans les Pays-Bas: le 22 novembre 1568 il obtint le bref pontifical nécessaire en ce qui concerne le Bréviaire[1], le 28 juillet 1570 en ce qui concerne le Missel[2], ce dernier privilège s'étendant même à certaines parties de l'Allemagne et de la Hongrie. A la demande de Philippe II, le Saint-Siège accorda à l'Espagne et à ses colonies le maintien d'un grand nombre d'offices propres et de particularités liturgiques. Bréviaire et Missel devaient donc avoir des éditions spéciales pour ces pays[3]; Philippe II en accorda le monopole d'impression à Plantin[4] et désigna un religieux pour contrôler les travaux de l'imprimeur anversois: ce fut en 1572-1575 François de Villalva[5] et en 1576-1577 Jean de Tolède[6]. Ces éditions seront pour Plantin une entreprise fondamentale et une grande source de revenus.

Dès 1569 Plantin publia trois éditions in-octavo du Bréviaire romain, une quatrième porte la date de 1570; il y eut ensuite d'autres éditions en différents formats[7]. Plantin se réjouit beaucoup de ce que le concile de la province ecclésiastique de Malines,

(1) Cfr les lettres écrites par Plantin en 1567-1569 à Granvelle et à Manutius: *Corr.*, t. I, p. 193-202, 220-222, 248-250; t. II, p. 5-7, 10-14, 18, 39-44, 49-52, 111. Pour l'obtention du privilège, cfr également t. II, p. 34-39.

(2) Cfr les lettres écrites par Plantin à Granvelle les 16 décembre 1569 et 13 mai 1570: *Corr.*, t. II, p. 94-97, 139-140.

(3) Les modifications au Missel romain furent accordées par bref de Grégoire XIII le 17 décembre 1570.

(4) Le rapport de Plantin à Philippe II sur les Bréviaires à imprimer pour le souverain: *Corr.*, t. II, p. 196-201.

(5) Cfr les lettres lui adressées par Plantin: *Corr.*, t. III, p. 211-214, 248-250; t. IV, p. 1-2, 4-5, 12-14, 50-53, 69-71, 78-80, 94-96, 103-106, 144-148, 149-151, 262, 282-283; une lettre de Villalva à Plantin, du 24 juillet 1573: *Corr.*, t. IV, p. 6-9.

(6) Cfr les lettres lui adressées par Plantin: *Corr.*, t. V, p. 166-170, 259-260.

(7) R.D.B. 1569, 10; R.D.B. 1570, 2; 1571 (deux éditions différentes au Musée Plantin à Anvers); 1572 (exemplaire au Musée Plantin à Anvers); R.D.B. 1573, 25 (autre édition au Musée Plantin à Anvers); 1574 (Musée Plantin à Anvers); 1575: in-folio (cfr M. ROOSES, *De houtsneden...*, 1e partie, planches I-VI, 2e partie, planches II-VII) et in-quarto (tous deux au Musée Plantin à Anvers).

réuni en 1570, rendit l'usage du nouveau Bréviaire obligatoire[1]; il écrit à ce sujet à Fabrice Galletti, héritier et successeur de Barthélemy Faletti: 'Or ay je bon espoir qu'après la confirmation et publication du Synode provincial, les esglises de par deçà et gens ecclésiastiques prendront l'usage dudict Bréviaire, et qu'alors j'en pourray vendre davantage, et, par conséquent, j'en imprimeray tel nombre que besoing sera...'[2].

La première édition du nouveau Missel romain parut en 1571, l'impression est sur deux colonnes, en rouge et en noir, avec musique notée; elle fut faite à sept cent cinquante exemplaires sur papier et dix sur vélin[3], Plantin explique les motifs de ce petit tirage à de Goneville, audiencier du cardinal Granvelle à Rome, le 14 avril 1571: '... et ce pour deux raisons, dont la première et principale a esté qu'au commencement j'ay doubté et craint que plusieurs choses (ainsi que par cy-devant est advenu au Bréviaire et advient souvent ès livres nouveaux) fussent obmises ou deussent estre changées par après. L'autre a esté que, comme je n'avois eu le loisir de faire provision de papier propre avant l'hiver, ni le temps assés suffisant pour faire tailler le reste des figures que j'avois faict pourtraire de longue main et commencé à faire tailler à l'adventure, il m'a semblé et à quelques-ungs de mes bons Signeurs et amis, à qui je m'en suis conseillé, d'en imprimer petit nombre et ce pendant faire provision de papier et faire diligenter les tailleurs d'achever lesdictes figures, afin que la seconde impression puisse sortir, comme je l'espère faire, encores plus absolue que la première et que, des deniers de ceste-cy, je puisse aussi m'aider à faire l'autre plus ample'[4]. La seconde édition in-folio parut en 1572; d'autres suivirent, de différents formats[5].

(1) Titre IV, chapitre VI des décrets.
(2) *Corr.*, t. II, p. 162.
(3) R.D.B. 1571, 3. Cfr C. FAIDER, *Note sur deux éditions plantiniennes conservées au château de Mariemont*, dans *De Gulden Passer*, t. XV, 1937, p. 39-43.
(4) *Corr.*, t. II, p. 207.
(5) R.D.B. 1572, 10; 1573 (exemplaire au Musée Plantin à Anvers, cfr M. ROOSES, *De houtsneden...*, 2e partie, planche XXIV); R.D.B. 1574, 9 = in-folio (M. ROOSES, *ibid.*, planches XXV-XXVI, XXXVI-XXXVIII), in-octavo (exemplaire au Musée Plantin à Anvers; M. ROOSES, *ibid.*, planche XXXV).

Dans le grand format in-folio et à l'usage des offices du choeur parurent un Psautier en 1571 et un Antiphonaire en deux volumes en 1573[1]: Gilbert d'Oignies, évêque de Tournai, envoya cent écus pour aider Plantin financièrement dans l'impression de ces deux ouvrages, l'imprimeur l'en remercia le 16 juillet 1570: 'Je remercie très humblement Votre Révérendissime Seigneurie de tant de faveurs qu'il luy plaist me démonstrer journellement, et principalement des cent escuz qu'il luy a pleu, avec son honorable Chapistre, m'ordonner pour aider à l'impression de l'Antiphonaire et Psaultier, selon le nouveau Bréviaire, pour le Choeur, avec le chant...'[2]. La notation musicale de ces ouvrages fut mise au point par Renaubert Bourrelier ou Malpas, chanoine-chantre de la cathédrale Saint-Rombaut à Malines. Plantin dédia le Psautier à Granvelle[3] et l'Antiphonaire à d'Oignies. Pour l'impression d'un Graduel, Martin Rythovius, évêque d'Ypres, avança à Plantin en 1574 mille florins[4], l'ouvrage ne semble pas avoir été publié. La préparation d'un grand et coûteux antiphonaire pour l'Espagne fut une cause de ruine pour Plantin, l'édition ne parut jamais et l'imprimeur perdit ainsi par l'Espagne presque tout ce qu'il avait gagné par elle sur les Bréviaires et les Missels.

Ce n'est que le 13 mars 1572 que Plantin obtint par l'intermédiaire de Granvelle un bref papal lui permettant d'imprimer pour tous pays l'Office de la Vierge et d'autres petits livres liturgiques, révisés selon le nouveau Bréviaire[5]; il publia de jolies éditions des Heures mariales en 1573[6], 1574[7], 1575[8].

Nous ne nous occupons pas des rééditions liturgiques après

(1) L'impression fut commencée le 28 mai 1571 et terminée le 5 juillet 1572; en 1573 le frontispice du Psautier fut adapté sur l'antiphonaire.
(2) *Corr.*, t. II, p. 150-151; d'autres lettres écrites par Plantin au prélat en 1570-1573: *Corr.*, t. II, p. 168-169, 205-216, 217, 286-287, 290, 297, 303-304, 308-309, 319-320; t. III, p. 105, 107-108, 286-287.
(3) Lettre de Plantin à Granvelle, du 21 mars 1571: *Corr.*, t. II, p. 201-202.
(4) Reconnaissance de dette de Plantin, du 20 décembre 1574: *Corr.*, t. IV, p. 210.
(5) Texte du bref: *Corr.*, t. III, p. 113, n. 4.
(6) R.D.B. 1573, 15; M. ROOSES, *De houtsneden...*, 2e partie, planches XVI-XXII.
(7) R.D.B. 1574, 11.
(8) R.D.B. 1575, 3. Plantin envoya un exemplaire à Charles d'Assonleville, qui l'en remercia le 20 décembre 1575: *Corr.*, t. V, p. 98.

1575, mais uniquement des 'nouveautés' les plus importantes. En 1580 Grégoire XIII fit entrer la révision du martyrologe romain dans la voie des réalisations. Un premier tirage du nouveau texte fut fait à Rome en 1582(1) mais il fourmillait de fautes; néanmoins il fut réimprimé à Lyon par Guillaume Rouillé, avec un permis d'imprimer daté de Lyon le 4 mars 1583(2). A Rome une seconde édition parut en mai 1583, elle s'avéra encore fort imparfaite; seule la troisième, achevée au début de 1584, reçut l'approbation de Grégoire XIII et fut promulguée par bref pontifical du 14 janvier. Plantin ne put se procurer aucune édition romaine et dut se contenter de prendre comme modèle l'exemplaire lyonnais; il achevait d'imprimer l'ouvrage en mai 1586(3) lorsqu'il put obtenir le texte du bref du 14 janvier 1584. Il voulut l'insérer en dernière heure en tête de ses volumes(4), accomplissant ainsi un faux involontaire en accréditant par un bref une première édition que le pape avait rejetée. En la même année 1586, le cardinal César Baronius publia à Rome, chez Dominique Basa, une édition du martyrologe munie d'érudites notes de sa plume, il fut déçu de l'exécution typographique et encore davantage d'un tirage plus fautif exécuté à son insu à Venise par Pierre Dusinelli en 1587. Le savant évêque de Ruremonde, Guillaume Lindanus, se

(1) *Martyrologium Romanum Ad novam Kalendarij rationem, & Ecclesiasticae historiae veritatem restitutum. Gregorij XIII Pont. Max. iussu editum.*

(2) Même titre que l'édition romaine de 1582. (Communication de Mr H. Joly, conservateur en chef des bibliothèques de la ville de Lyon).

(3) R.D.B. 1586, 8, mais avec titre incomplet, il faut le lire comme celui indiqué plus haut. - Cfr les lettres de Plantin à Jean Hauchin, archevêque de Malines, du 4 avril 1586; à Gabriel de Zayas, du 3 mai; à Arias Montanus, du 14 mai: '... absolvi nuper impressionem libelli Jesuitici et Martyrologii Romani pro duobus Bibliopolis uno Parisiensi [Michel Sonnius], altero Coloniensi [Arnold Mylius?]'. *Corr.*, t. VII, p. 303, 313, 326.

(4) Lettre de Plantin à Gravius, du 28 juin 1586: 'In Martyrologii Romani editione sequutus sum exemplar mihi oblatum Lugduni ad exemplar Romanum (uti ferebat epistola praefixa illi editioni) recusum, neque hactenus mihi licuit videre exemplar Romae excusum etiam si inter imprimendum a diversis petierim. Paucis vero ab hinc diebus Rev. D. Pamelius ad me misit epistolam D. Gregorii 13. manuscriptam quam illico impressi ut hic vides praefigendam editioni nostrae...'; il s'agit du bref du 14 janvier 1484, cfr également une lettre de Plantin à Cuyckius, du 1er octobre 1586. *Corr.*, t. VIII-IX, p. 1-2, 48-49. - L'exemplaire du Musée Plantin à Anvers ne contient cependant pas le texte du bref.

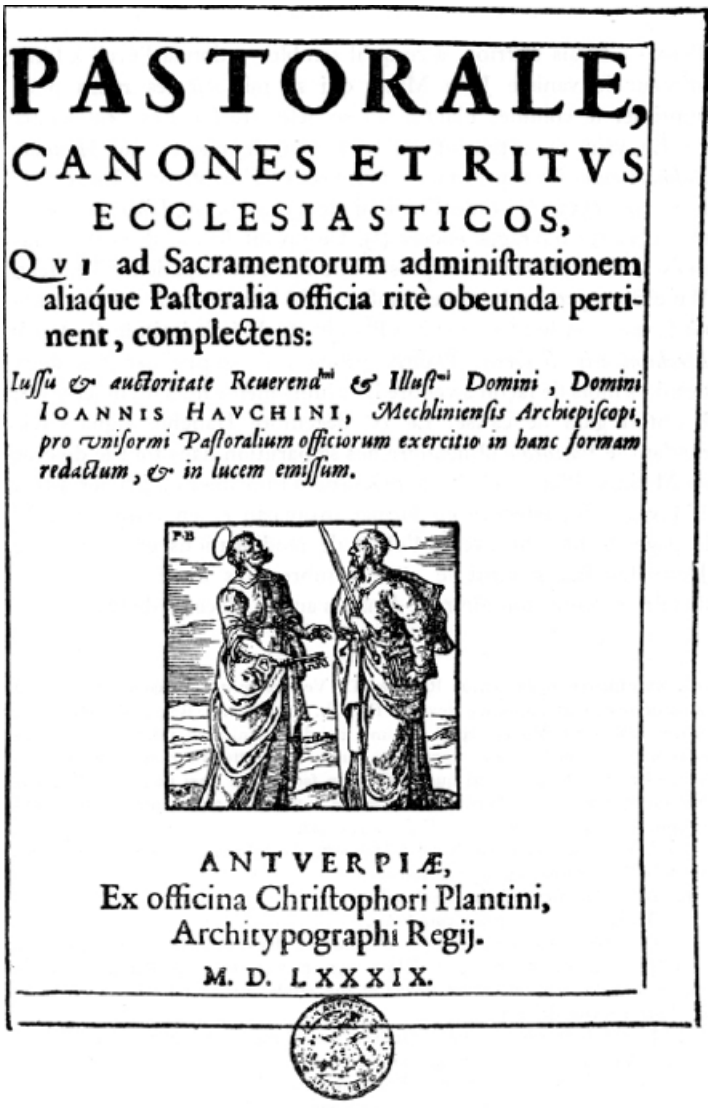
trouvant à Rome, avait rédigé un avis aux lecteurs, daté du 1er septembre 1585, pour le Martyrologe de Baronius; en 1587 il recommanda à Baronius de faire exécuter une édition plus soignée à Anvers(1). Baronius ne réagit pas immédiatement. Sur l'instance de plusieurs dignitaires ecclésiastiques - dont l'abbé de Saint-Martin de Tournai - qui promettaient leur secours financier, Plantin écrivit le 5 février 1588 à Baronius pour lui demander l'autorisation de faire cette réédition et les modifications à apporter à cette occasion(2), Baronius lui répondit favorablement le 8 mars(3) et travailla plusieurs mois à mettre les modifications demandées au point(4). Ce n'est que le 14 juillet que Plantin écrit à l'abbé de Saint-Martin: 'Monseigneur, j'envoye icy la copie des lectres que j'ay puis nagueres receues de Rome du Rev.d S. Caesar Baronius avec ses augmentations et corrections sur son livre de Martyrologio Romano que je seray prest d'imprimer ayant receu l'assistence de deniers necessaires pour faire la provision du papier, sans quoy je n'ay moyen de le faire, parquoy si V.R.S. ou par son moyen autres de sa qualité me veulent advancer argent pour l'achapt dudict papier, je m'employeray bien volontiers a l'impression dudict livre duquel je bailleray en payement tel nombre des exemplaires qu'il appartiendra ou d'autres livres que je pourray fournir par moy imprimés jusques a la satisfaction de la somme que chaicun m'aura delivré ou faict delivrer...'(5). Le même jour, Plantin sollicita l'intervention pécuniaire de l'archevêque de Malines Jean Hauchin(6), il insista à nouveau au début d'août(7). Il demanda au Conseil Privé le privilège d'imprimer(8), qu'il

(1) Ceci ressort d'une lettre de Baronius du 9 juillet 1587. BAUMER, *op. cit.*, t. II, p. 247, n. 2.
(2) *Corr.*, t. VIII-IX, p. 354-355.
(3) *Ibid.*, p. 374-375: '... Mittam quamprimum ipsum Romanum Martyrologium emendatum, & aliis compluribus auctum.'
(4) BAUMER, *op. cit.*, t. II, p. 247-248.
(5) *Corr.*, t. VIII-IX, p. 410-411.
(6) Lettre de Plantin à Nicolas Oudaert, secrétaire de l'archevêque. *Corr.*, t. VIII-IX, p. 411-412.
(7) Lettre de Plantin au même, du 2-6 août 1588. *Ibid.*, p. 418-419.
(8) Lettre de Plantin à Henri Gravius, à dater entre le 8 et le 17 septembre 1588. *Ibid.*, p. 437-438.

obtint le 17 septembre. Il commença aussitôt l'impression en format in-folio et en envoya les épreuves à Baronius[1], le volume parut au cours de l'été de 1589[2], lorsque Plantin était déjà décédé[3].

Le dernier livre liturgique à l'usage des prêtres qui restait à réviser à Rome était celui concernant l'administration des sacrements, tâche beaucoup plus ingrate parce qu'on se trouvait en présence d'une grande variété de rites et d'usages qui, destinés aux fidèles et davantage connus d'eux, étaient plus difficiles à changer. L'évêque de Gand Corneille Jansenius publia en 1571 pour son diocèse un Rituel intitulé *Liber Ecclesiae Gandavensis*, aussi le second concile provincial de la province ecclésiastique de Malines, tenu à Louvain en 1574, chargea-t-il ce prélat de réviser et d'adapter son recueil de façon à ce qu'il puisse servir pour toute la province[4]. Mais Jansenius mourut l'année suivante sans avoir accompli ce travail, on se contenta à Gand de réimprimer en 1576 le *Liber* de 1571; le diocèse d'Ypres reçut également un *Manuale Pastorum* en 1576. Dix ans plus tard, à Anvers, Henri Ciberti, dit Dungeus, chanoine de la cathédrale et plusieurs autres ecclésiastiques engagèrent Plantin à imprimer quelque chose de ce genre; l'architypographe en écrivit à l'archevêque Hauchin, lui demandant quel modèle il fallait suivre et lui soumettant un Rituel, imprimé à Salamanque, que Jean Mofflin avait rapporté d'Espagne[5]. Hauchin sollicita l'avis des docteurs de Louvain; l'un

(1) Lettre de Plantin à Baronius, d'octobre-novembre 1588. *Ibid.*, p. 443.
(2) R.D.B. 1589, 16; V.H. 16139-16140. L'ouvrage débute par le bref de Grégoire XIII de 1584, une dédicace au pape Sixte V, une préface de Baronius, la lettre de Baronius à Plantin du 8 mars 1588, l'avis de Lindanus du 1er septembre, 1585.
(3) Cfr la lettre de Nicolas Oudaert à Jean Moretus, du 15 août 1589. *Corr.* t. VIII-IX, p. 572-573.
(4) P. De Ram, *Nova et absoluta Collectio Synodorum... Archiepiscopatus Mechliniensis*, t. I, Malines, 1828, p. 197.
(5) 'Cum autem plurimi sint qui a me vehementer contendant ut... Manuale ad Sacramenta Ecclesiae ministranda praelo nostro subjicere vellem, cumque hoc etiam factu dignum videretur nonnullis Canonicis praecipue D. Doct. Dungheo uti videre est ex ipsius Litteris conjunctis ad Rev. mam D. vestram, non tamen mihi consultum videbatur hoc suscipere sine approbatione et mandato R.mae Dominationis vestrae in praescribendo nobis exemplari quod sequeremur. Cum vero exemplaria quaereremus Rev.mae D. Vestrae mittenda, commode accidit ut antiquus meus patronus Rev.dus D. Joh. Mofflinus a Regia Majestate huc missus Abbas S.ti Winoci apud me imo inviolatae amicitiae antiquae hospitatus exemplar suum in Hispaniis impressum quod secum attulerat mihi libenter obtulerit, ultro si vellem illo uti quod mihi non faciendum duxi neque aliud quodcumque nisi Rev.mae Dominationis vestrae authoritate prius approbatum fuerit et mihi mandatum...' *Corr.*, t. VII, p. 303-304.



PASTORALE,
CANONES ET RITVS
ECCLESIASTICOS,
QVI ad Sacramentorum administrationem aliaque Pastoralia officia ritè obeunda pertinent, complectens:

Iussu & auctoritate Reuerendi & Illustri Domini, Domini IOANNIS HAVCHINI, *Mechliniensis Archiepiscopi, pro uniformi Pastoralium officiorum exercitio in hanc formam redactum, & in lucem emissum.*

ANTVERPIÆ,
Ex officina Christophori Plantini,
Architypographi Regij.
M. D. LXXXIX.

PLANCHE V

Page de titre d'un rituel imprimé par Plantin en 1589, rendu obligatoire par l'archevêque de Malines, Jean Hauchin. pour son diocèse et également adopté plus tard par quelques autres diocèses des Pays-Bas. Format in-4^{o}. La vignette, gravée par Pierre Van der Borcht, représente, à gauche, saint Pierre et, à droite, saint Paul.

d'eux - Louis Carrion, à ce qu'il semble - donna l'éveil à l'imprimeur louvaniste Jean Maes, qui se mit sur les rangs pour imprimer le volume; Plantin sut se défendre[1]. Les professeurs de Louvain ne retinrent qu'assez peu de choses du *Manuale Salmaticense*, ils reprirent de nombreux éléments aux Rituels de Liège de 1553[2] et de Cambrai de 1562[3], au *Liber* de Gand et à d'autres ouvrages encore[4]. Ce savant travail dura de longs mois et Plantin manifesta plus d'une fois son impatience[5]. Jean Hauchin approuva le 23 septembre 1588 le manuscrit des docteurs de Louvain et le fit parvenir à Plantin[6]. Il était intitulé *Pastorale Mechliniensis dioecesis*, Plantin proposa de supprimer ces deux derniers mots de façon à vendre le volume même hors du diocèse[7]; il obtint gain de cause. Le 1er décembre Hauchin signa l'avis rendant le *Pastorale* obligatoire dès sa parution dans tout le diocèse de Malines. Plantin obtint le privilège d'imprimer en janvier 1589. L'ouvrage fut effectué en format in-quarto et en rouge et noir, la page de titre fit encore l'objet de modifications en février[8]. Jean Hauchin mourut le 1er décembre sans avoir eu le temps de faire accepter son ouvrage dans les autres diocèses de la province

(1) Lettres de Plantin à Nicolas Oudaert, d'octobre-novembre 1586: *Corr.*, t. VIII-IX, p. 60-62, 64-65, 76, 94-95.
(2) *Liber Sanctae Ecclesiae Leodiensis.*
(3) *Manuale seu officiarium curatorum.*
(4) G. MALHERBE, *Le Pastorale de Malines*, dans *Collectanea Mechliniensia*, t. XIII, 1939, p. 369-388, et t. XIV, 1940, p. 140-165. L'auteur a cependant tout ignoré du *Manuale Salmaticense* et son étude sur les sources du *Pastorale* est donc à revoir de ce fait.
(5) Lettre de Plantin à Nicolas Oudaert des 18 mars, 14 juillet, 2-6 août 1588. *Corr.*, t. VIII-IX, p. 377-378, 411-412, 418-419.
(6) Lettre de Plantin au même, d'octobre 1588. *Ibid.*, p. 442.
(7) Lettre de Plantin au même, du 4 novembre 1588. *Ibid.*, p. 444-445.
(8) Lettre de Plantin au même, du 4 février 1589. *Ibid.*, p. 488-489. R.D.B. 1589, 3.

qui n'avaient pas encore de Rituel: Anvers, Bruges, Bois-le-Duc, Ruremonde. Le *Manuale Pastorum* de Tournai de 1591 et le *Parochiale* de Liège de 1592 font plusieurs emprunts au *Pastorale* de Hauchin. Le successeur de celui-ci, Mathias Hovius, en fit paraître deux éditions: l'une en 1598, l'autre en 1607; en cette dernière année un décret du troisième concile de la province ecclésiastique de Malines imposa l'usage du *Pastorale* aux quatre diocèses de la province déjà mentionnés(1). C'est Plantin qui avait prévu et permis ce rayonnement en suggérant de supprimer le mot *Mechliniensis* du titre(2). En 1614 parut à Rome le Rituel officiel du pape Paul V, mais à l'encontre des autres livres liturgiques révisés il ne devait pas remplacer les Rituels déjà légitimement en usage; ce n'est qu'en 1872 qu'il sera adopté dans le diocèse de Malines en place du *Pastorale* presque trois fois centenaire.

Plantin continua également à s'intéresser aux liturgies orientales. Guillaume Lindanus avait été transféré en 1588 à Gand; il y mourut le 2 novembre, peu de temps auparavant il avait rencontré Plantin à Anvers et s'était entendu avec lui pour que celui-ci imprime l'édition princeps de la liturgie de S. Pierre avec des commentaires et des suppléments(3). Cette liturgie est une combinaison de la Messe byzantine et de l'Ordinaire de la Messe romaine (de la préface à la communion) traduit en grec; on en fit aussi des versions slave et géorgienne. Il est difficile de dire jusqu'à quel point elle fut un simple essai littéraire ou fut réellement employée pour la célébration; il semble bien que les Italo-Grecs c'est-à-dire les Byzantins du sud de l'Italie et ceux de la Sicile, en firent usage. Lindanus avait copié le texte grec dans un manuscrit de la collection du cardinal Sirlet, il y avait ajouté une traduction latine, des commentaires divers et un traité anonyme intitulé *Sacrificii christiani actio atque ratio.* Après sa mort, Jean

(1) De Ram, *op. cit.*, t. I, p. 368; cfr également p. 264.
(2) Le cardinal Sterckx le réajouta aux éditions de 1838 et 1852 lorsque les événements eurent de nouveau rétréci l'usage du *Pastorale* aux limites du diocèse de Malines.
(3) A notre avis, c'est de cet ouvrage dont il s'agit dans la lettre de Plantin à Arias Montanus de fin 1588-début 1589: *Corr.*, t. VIII-IX, p. 457.

Lievens revit le manuscrit et en surveilla la publication[1]. Plantin était déjà malade, lorsque fut obtenu le privilège d'imprimer, le 2 août 1589. L'ouvrage fut dédié au cardinal Carrafa[2]; il fut réédité à Paris chez Morel en 1595[3] et en 1598[4]. Retenons que dans la dernière année de son existence Plantin avait, en imprimant cet ouvrage, souligné le caractère humaniste de son activité typographique qui, dans le domaine liturgique comme dans les autres, ne se borna pas à fournir des livres immédiatement rentables.

III

En ce qui concerne les éditions de droit canonique, l'activité de Plantin fut triple.

A Rome, Pie IV et ses successeurs chargèrent différents savants de procurer une édition corrigée du *Corpus Iuris Canonici*, c'est-à-dire du Décret de Gratien et des Décrétales des papes, celles-ci comportant les cinq livres composés sur ordre de Grégoire IX, le sixième promulgué par Boniface VIII, les Clémentines, les Extravagantes de Jean XXII et les Extravagantes communes. Mais en même temps des canonistes entreprirent à titre privé des rééditions et Plantin s'associa à leurs efforts.

Déjà en 1547 François-Antoine de Mouchy (en latin Democharès) avait publié chez Charles Guillard et Guillaume Desbois à Paris[5] une édition du Décret de Gratien dans laquelle il ajoute

(1) Lettre de Liévin Torrentius à André Schott, du 30 janvier 1589: LAEVINUS TORRENTIUS, *Correspondance*, éd. par M. Delcourt et J. Hoyoux, t. II, Liège 1953, p. 445.

(2) R.D.B. 1589, 7; V.H. 587.

(3) V.H. 589.

(4) L'édition la plus récente de la liturgie de S. Pierre est celle de H. CODRINGTON, *The liturgy of Saint Peter*, Münster, 1936.

(5) *Decretorum collectanea ex varia copiosaque scriptorum ecclesiasticorum*, *tum vetustate*, *cum eruditione vitaeque sanctimonia maxime insignium*, *receptorum videlicet*, *Pontificum item Romanorum*, *Conciliorum oecumenicorum denique supellectile per D.N. Gratianum in gratiam rei ecclesiasticae concinnata*, *ac suis classibus distincta. Praefixa sunt ab Antonio Demochare Sorbonicae Academiae collega*, *singulis ferè quaestionibus distinctionibusque παράτιτλα quaedam summam totius rei succincte complectentia. Additi sunt insuper per eundem in margine librorum*, *capitum*, *ex quibus isthaec Decretorum farrago compacto est*, *numeri indicatorii. Accesserunt postremo indices rerum memorabilium non minus copiosi quam utiles.* Avec dédicace à Odet de Coligny, dit cardinal de Châtillon, qui passa vers 1560 au protestantisme et mourut en 1571. Un exemplaire se trouve au British Museum de Londres.

les précisions nécessaires aux références citées par Gratien, de même que des *paratitla* ou résumés marginaux en tête des principales subdivisions, un index des matières et un des canons; dans une deuxième édition, à Lyon chez Guillaume Rouillé en 1555[1], il donna en outre une biographie de Gratien, la liste des autorités citées dans le Décret, un résumé d'ensemble de celui-ci; en même temps parut chez Rouillé, dans le même format in-octavo, une édition des Décrétales de Grégoire IX[2]. D'autre part, en 1554, Charles du Moulin avait fait paraître à Paris une édition de Gratien dans laquelle il numérota les *auctoritates* à l'exception des *Paleae*, c'est-à-dire des insertions faites au Décret par Paucapalea, disciple de Gratien; il signale les *auctoritates* qui ne sont que des apocryphes mais en raison des appréciations déplaisantes des notes ou apostilles de son édition, celle-ci fut mise à l'Index. En 1558 Guillaume Merlin, Guillaume Desboys, Sébastien Nivelle firent paraître une édition in-octavo des Décrétales[3], l'année suivante Merlin procura un texte in-quarto du Sexte, des Clémentines, des Extravagantes[4]. En 1561 les trois imprimeurs parisiens déjà nommés fournirent, en in-folio, une troisième édition, avec gloses, du Décret de Gratien par de Mouchy[5], mais sans numérotation

(1) *Decreta Scriptorum Ecclesiasticorum*, *Conciliorum*, *et Romanorum Pontificum*, *Dn. Gratiani opera congesta*, *suasque in classes distributa & succinctis Antonii Democharis παράτιτλοις illustrata. Una cum duobus locupletissimis Indicibus*, *ad expeditam Canonum*, *rerumque insigniorum inventionem plurimum profuturis.*

(2) *Decretales Epistolae Summorum Pontificum. A Gregorio nono Pontifice Maximo collectae. Una cum probabissimis doctissimorum virorum Scholiis*, *suis loco ad marginem adiectis. Et copiosissimo capitum omnium Indice ad operis calcem accuratius concinnata.*

(3) *Decretales Epistolae Summorum Pontificum à Gregorio nono Pontifice maximo collectae*, *mendis sanè quamplurimis summa diligentia repurgatae. Adiectis passim ad marginem*, *tam Bibliorum quam Iuris Civilis concordantiis.*

(4) *Sextus Decretalium Liber*, *per Bonifacium octavum Pontificem in concilio Lugdunensi editus. Iam recèns ex antiquissimis exemplaribus adamussim castigatus.*

(5) *Decretum Gratiani: seu verius*, *Decretorum canonicorum collectanea*, *ab ipso auctore Gratiano primum inscripta*, *Concordia discordantium canonum: Ex divite illa scriptorum Ecclesiasticorum*, *Summorum Pontificum*, *Conciliorum oecumenicorum supellectile*, *eiusdem Gratiani labore concinnata & in suas classes digesta. Praefixa sunt ab Antonio Demochare Sorbonicae Academiae collega*, *singulis ferè distinctionibus & causarum quaestionibus παρ□τιτλα quaedam*, *summam totius rei succincte complectentia. Additi sunt insuper ab eodem passim ad marginem librorum & capitum ex quibus ista Decretorum farrago compacta est*, *numeri indicatorii. Non sine amplissimis tum Canonum ipsorum*, *tum rerum in Glossis maxime insignium Indicibus alphabeticis.*

des *auctoritates*, ainsi que des Décrétales de Grégoire IX par Martin Gilbert[1], du Sexte de Boniface VIII et des décrétales ultérieures par Gilles Perrin et Jacques Fontaine[2].

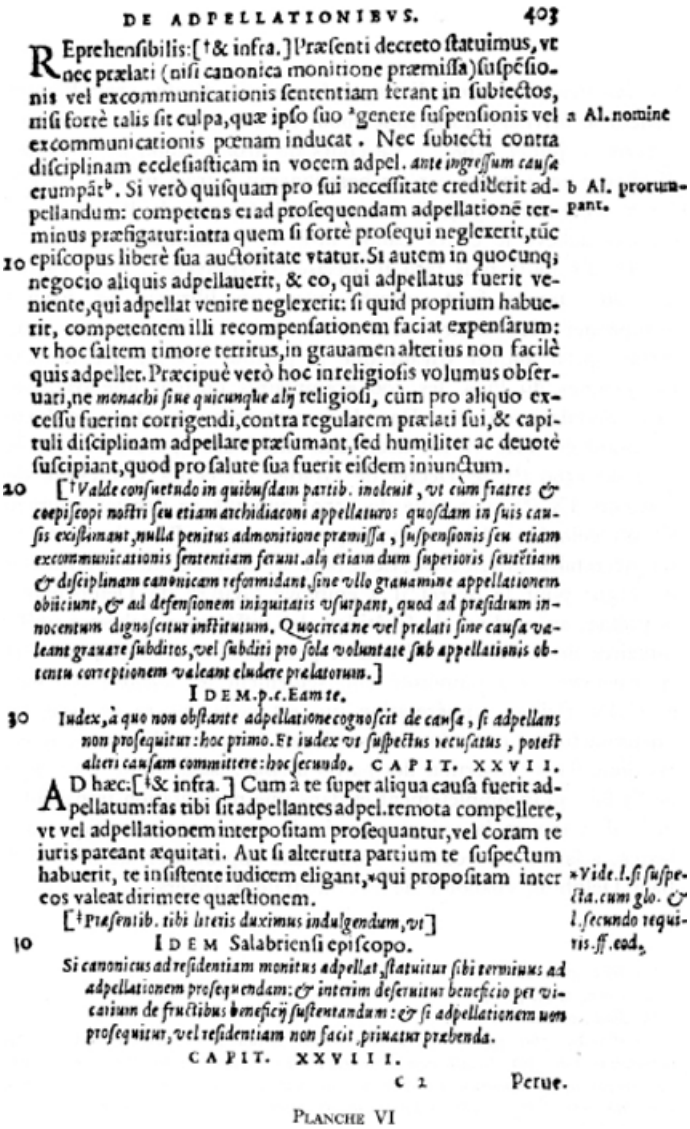
Jacques du Puis, imprimeur à Paris, avait obtenu le 23 octobre 1556 du roi de France un privilège d'imprimer ou de faire imprimer un *Corpus Iuris Canonici* procuré par Antoine le Conte, professeur de droit à Bourges. Nous n'avons pas retrouvé d'éditions antérieures à celles que fera Plantin. Celui-ci avertit Jean de Molina le 22 juillet 1567: 'J'espère de commencer, dedans peu de temps, le cours de droit canon, texte in-8°, avec les annotations, émendations et augmentations de tout ce qui est désiré audict cours ès lieux où il est escrit, le tout selon les vieux exemplaires par Mons. Contius jurisconsulte fort expert et lecteur du Roy....'[3]. Il semble bien s'agir d'exemplaires imprimés du Corpus Iuris Canonici, complétés à la main. A Charles Pesnot, Plantin écrit le 10 août: 'Je commence Corpus juris canonici, texte in-8°, cum annotationibus Contii, et le supplément des passages par cy-devant délaissés aux Décrétales, au lieu de quoy est toujours mis *et infra* en tous les livres par cy-devant imprimés'[4]. Dans le recueil de Grégoire IX seules les parties dispositives des décrétales qui répondaient aux cadres tracés avaient été reprises, la suite étant désignée

(1) *Decretales Gregorii IX. Pont. Max. suis commentariis illustratae: Ab innumeris pene mendis repurgatae & pristino suo nitori ex antiquorum exemplarium collectione, tam in textu quam in glossis optima fide feliciter restitutae. Quibus additae sunt ex integris ipsis Decretalibus, non minus necessariae quam utiles annotationes, & interpretationes germanae, ac compluribus in locis (ut passim videre est) lectiones variae. Opera ac diligentia Martini Gilberti, ordinarii iuris Pontificii professoris in Alma Parisiorum Academia, & in supremo Senatu Advocati.*

(2) *Sextus Decretalium Liber, Aegidii Perrini Opera, suae genuinae integritati restitutus, Iacobi Fontani cura illustratus, & Ioannis Andreae, Archidiaconi, Dominici, Ancharani, Philippi Franci, Dini, aliorumque non obscuri nominis virorum commentariis explicatior redditus.*

(3) *Corr.*, t. I, p. 138. Cfr déjà une lettre de Plantin à Mathieu Gast, libraire à Salamanque, du 22 juin 1567: *ibid.*, p. 103.

(4) *Ibid.*, p. 177.



DE ADPELLATIONIBVS. 403

REprehensibilis:[† & infra.] Præsenti decreto statuimus, vt nec prælati (nisi canonica monitione præmissa) suspēsionis vel excommunicationis sententiam ferant in subiectos, nisi fortè talis sit culpa, quæ ipso suo [a]genere suspensionis vel excommunicationis pœnam inducat. Nec subiecti contra disciplinam ecclesiasticam in vocem adpel. *ante ingressum causæ* erumpāt[b]. Si verò quisquam pro sui necessitate crediderit adpellandum: competens ei ad prosequendam adpellationē terminus præfigatur: intra quem si fortè prosequi neglexerit, tūc episcopus liberè sua auctoritate vtatur. Si autem in quocunq; negocio aliquis adpellauerit, & eo, qui adpellatus fuerit veniente, qui adpellat venire neglexerit: si quid proprium habuerit, competentem illi recompensationem faciat expensārum: vt hoc saltem timore territus, in grauamen alterius non facilè quis adpellet. Præcipuè verò hoc in religiosis volumus obseruari, ne *monachi siue quicunque alij* religiosi, cùm pro aliquo excessu fuerint corrigendi, contra regularem prælati sui, & capituli disciplinam adpellare præsumant, sed humiliter ac deuotè suscipiant, quod pro salute sua fuerit eisdem iniunctum.

a Al. nomine

b Al. prorumpant.

[† *Valde consuetudo in quibusdam partib. inoleuit, vt cùm fratres & coepiscopi nostri seu etiam archidiaconi appellaturos quosdam in suis causis existimant, nulla penitus admonitione præmissa, suspensionis seu etiam excommunicationis sententiam ferunt. alq etiam dum superioris seueritatem & disciplinam canonicam reformidant, sine vllo grauamine appellationem obiiciunt, & ad defensionem iniquitatis vsurpant, quod ad præsidium innocentum dignoscitur institutum. Quocirca ne vel prælati sine causa valeant grauare subditos, vel subditi pro sola voluntate sub appellationis obtentu correptionem valeant eludere prælatorum.*]

IDEM. p. c. Eam te.

Iudex, à quo non obstante adpellatione cognoscit de causa, si adpellans non prosequitur: hoc primo. Et iudex vt suspectus recusatus, potest alteri causam committere: hoc secundo. CAPIT. XXVII.

AD hæc:[‡ & infra.] Cum à te super aliqua causa fuerit adpellatum: fas tibi sit adpellantes adpel. remota compellere, vt vel adpellationem interpositam prosequantur, vel coram te iuris pateant æquitati. Aut si alterutra partium te suspectum habuerit, te insistente iudicem eligant, [*] qui propositam inter eos valeat dirimere quæstionem.

[‡ *Præsentib. tibi literis duximus indulgendum, vt*]

IDEM Salabrensi episcopo.

Si canonicus ad residentiam monitus adpellat, statuitur sibi terminus ad adpellationem prosequendam: & interim deseruitur beneficio per vicarium de fructibus beneficij sustentandum: & si adpellationem non prosequitur, vel residentiam non facit, priuatur præbenda.

CAPIT. XXVIII.

[*] *Vide l. si suspecta. cum glo. & l. secundo requiris. ff. eod.*

c 2 Perue.

PLANCHE VI

Page 403 *Epistolae Decretales Summorum Pontificum*, *A Gregorio Nono Pontifice Maximo collectae*, imprimées en 1570. Format in-8°. Cette page reproduit les chapitres XXVI (texte). XXVII (résumé, numéro, texte) et XXVIII (résumé, numéro) du titre XXVIII du Livre II. Aux lignes 1 et 33 on lit le [*Et infra*] indiquant qu'il y a une partie supprimée *(pars decisa)* dans le texte de la décrétale, les lignes 20 à 28 et 39 reproduisent cette partie supprimée.

par les mots *Et infra.* En ce même mois d'août 1567 Plantin obtient le privilège d'imprimer pour les Pays-Bas. A un inconnu, il écrit en juillet 1568: ‘Le cours de droict canon ay je espoir d'achever en 4 mois, car j'y besongneray à trois presses...’[1]. Le 7 septembre 1569, il fait savoir à Gaspar de Portonariis: ‘... j'ay achevé le cours Canon in-8^{o} et commencé celuy in-f^{o}’[2]. Et dix jours plus tard il précise à Granvelle: ‘... j'avois de long temps faict marché avec un libraire de France d'imprimer le Cours Canon et luy en livrer 500 ung certain prix, auquel voyant que je perdray...’[3]. Ce libraire est Jacques du Puis, les 500 exemplaires portent une page de titre spéciale à son nom. Dans le format prévu in-octavo, le Sexte de Boniface VIII et les décrétales ultérieures parurent avec la date de 1569[4], le Décret de Gratien[5] et les Décrétales de Grégoire IX[6] avec celle de 1570, quoique ce dernier ouvrage ait un colophon daté du 17 septembre 1569. Pour le Sexte et les décrétales ultérieures, Le Conte a suivi l'édition parisienne de 1559; pour le décret il a employé l'oeuvre de Democharès, la préface au cardinal de Châtillon, les différentes richesses préliminaires de la seconde édition et presque mot à mot le titre de la troisième; il a numéroté non seulement les *auctoritates* mais aussi les *Paleae*, numérotation qui est celle encore en usage à l'heure actuelle; quant aux décrétales de Grégoire IX, leur richesse est donc dans l'insertion des *partes decisae:* sans doute Le Conte ne l'a fait qu'incomplètement et dans une présentation imparfaite, mais il a ouvert la voie à une étude vraiment scientifique des textes; à la fin du recueil se trouve une approbation de Sébastien Baer Delphius, chanoine de la cathédrale d'Anvers.

(1) *Ibid.*, p. 300.
(2) *Corr.*, t. II, p. 69.
(3) *Ibid.*, p. 72.
(4) R.D.B. 1569, 13; le titre est incomplet, il faut le lire comme suit: *Sextus decretalium liber*, *per Bonifacium Octavum Pontificem in Concilio Lugdunensi editus*, *iam recens ad vetustissimorum exemplarium fidem quam accuratissime emendatus. Una cum gemino Indice. altero Titulos operis*, *altero Capitula indicante.*
(5) R.D.B. 1570, 14.
(6) R.D.B. 1570, 15.

Nous avons vu que dès septembre 1569 Plantin commençait déjà à imprimer un nouveau Corpus Iuris Canonici, en format in-folio: c'est une réimpression de l'édition parisienne de 1561, de même format, les pages de titre des Clémentines et des Extravagantes de Jean XXII[(1)] portent la date de 1572 et le nom de la firme Philippe Nutius; celles du Décret de Gratien[(2)], des décrétales de Grégoire IX[(3)] et de Boniface VIII[(4)] portent la date de 1573 et le nom des firmes Plantin, Steelsius, Nutius. Il n'y avait ni numérotation des textes dans Gratien, ni insertion des *partes decisae* dans le recueil de Grégoire IX; aussi cette nouvelle édition anversoise marque-t-elle, malgré quelques richesses complémentaires, un recul sur la précédente. Plantin semble d'ailleurs ne pas en avoir été fort satisfait et avoir songé à une troisième édition. En octobre 1574, il s'informe dès lors auprès de ses correspondants romains pour savoir si la parution du texte officiel élaboré à Rome est prochaine, ce qui le ferait renoncer à son propre projet[(5)]. Cette parution n'aura lieu qu'en 1580,

(1) Il s'agit d'un titre intérieur, les Extravagantes communes n'ont pas de telle page.

(2) R.D.B. 1573, 17, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque royale à Bruxelles, qui porte: *Excudebat Theodorus Lyndanus*, et plus loin: *Excudebat Joannes Withagius* 1572. Les derniers cahiers de l'exemplaire du Musée Plantin à Anvers appartiennent non à l'édition anversoise, mais à l'édition parisienne de 1561.

(3) Pas dans R.D.B. Même titre que dans l'édition parisienne de 1561 avec en outre: *Huic postremae editioni accessit repertorium continens concordantias Rubricarum & Materiarum in Sexto*, *Clementinis*, *Decreto & toto Corpore Iuris Civilis sibi inter se correspondentium.*

(4) Pas dans R.D.B. Même titre que l'édition parisienne de 1561. A la fin du volume on lit: *Ex officina typ. Ph. Nutii Anno MDLXXII.*

(5) Plantin écrit le 15 octobre 1584 à Étienne Pighius: 'Sub praelo nobis sudat Juris Civilis Corpus ... quod, nisi Romae intellexeris brevi prodituram, subsequetur Canonicum, illud si quidem circa festum Nativitatis Domini exiturum a nobis spero.' *Corr.*, t. IV, p. 173. - Et cinq jours plus tard à Alanus Copus: 'Caeterum quoniam intra duos menses spero me absoluturum impressionem textus Corporis Juris in folio ... et libenter textum Corporis Canonici eadem forma praelis statim supponerem, rogo ut digneris percontari quo in statu sit ea correctio ejusdem Corporis aut partis illius quae istic inchoatam esse aliquando mihi significasti. Nam si scirem eam intra annum prodituram Corpus illud Canonicum correctum, ego nostrum hoc institutum diferrem; si vero ad duos annos aut circiter intelligerem eam fore procrastinandam, ego interea nostram maturarem et istuc exemplaria mitterem ut viderent illi Patres num aliquid esset in nostro exemplari quod illorum judicium posset adjuvare et quanta possem celeritate reliqua distraherem exemplaria. Qui namque in exemplari nostro advenando laborarunt valde urgent ut, absoluto Civili, Canonicum corpus sequatur' *Ibid.*, p. 176. - Pighius n'écrivit que le 23 novembre 1575 à Plantin: sans répondre directement à la question posée, il propose que Plantin publie en annexe au Corpus Iuris Canonici un Epitome canonique que son oncle Albert Pighius avait composé et dont il a le manuscrit (*Corr.*, t. V, p. 77-78); il envoya celui-ci plus tard à Plantin, c'est actuellement le ms latin n^{o} 466 du Musée Plantin à Anvers. Cfr J. DENUCÉ, *Musaeum Plantin-Moretus*, *Catalogue des manuscrits*, *Catalogus der handschriften*, Anvers, 1927, p. 263.

cependant Plantin ne réalisa aucune nouvelle édition du Corpus Iuris Canonici et sa mauvaise situation financière fit qu'il ne songea pas davantage à réimprimer à son tour le texte officiel de 1580.

Une seconde catégorie d'éditions canoniques plantiniennes sont les Index. En 1564, en exécution des décrets du concile de Trente, Pie IV avait fait publier à Rome un Index des livres prohibés[1]; en 1566, Marguerite de Parme songea néanmoins à éditer une liste spéciale pour les Pays-Bas mais la Faculté de théologie de Louvain se récusa. Deux ans plus tard le duc d'Albe (se basant sur le fait que l'Index romain n'avait pas encore été publié dans les Pays-Bas) chargea Arias Montanus d'élaborer cette liste spéciale; elle parut en 1569 chez Plantin en format in-sextodecimo[2]. Elle comprend - comme l'Index romain lui-même - trois parties: auteurs dont tous les ouvrages sont prohibés, ouvrages nommément défendus, ouvrages anonymes interdits. Mais Arias ne considérait son travail que comme provisoire; à sa demande, le duc chargea les évêques et les universités de dresser une liste de tous les mauvais livres qu'ils pourraient découvrir; une commission révisa les listes puis Arias fut désigné pour les combiner en un seul catalogue. Celui-ci parut à la suite de l'Index lui-même chez Plantin en format in-octavo, en 1570[3]; dans le catalogue les livres sont classés par langues. L'édit de Philippe II du 15 février qui le promulgue parut en édition séparée, en français, flamand et latin[4].

(1) *Index librorum prohibitorum*, *cum regulis confectis per Patres a Tridentina synodo delectos*, *auctoritate S.D.N. Pii IV*, *Pont. Max.*, *comprobatus.* Rome, Paul Manuce, 1564.
(2) R.D.B. 1569, 15. Cfr F. REUSCH, *Der Index der verbotene Bücher*, t. I, Bonn, 1883, p. 405.
(3) R.D.B. 1570, 18. Cfr F. REUSCH, *op. cit.*, t. I, p. 405-423.
(4) R.D.B. 1570, 17.

Un second édit du 19 mai réglementa la profession d'imprimeur et de libraire; il décida notamment que les patrons devaient être approuvés par les évêques en ce qui concerne la foi et les moeurs et par le prototypographe des Pays-Bas en ce qui concerne leur aptitude professionnelle. Plantin fut nommé à cette dernière dignité le 10 juin[1], il examina 44 imprimeurs dans les derniers mois de 1570.

La règle VIII concernant la censure des livres adoptée par le concile de Trente prévoyait l'expurgation des livres, bons dans l'ensemble, mais contenant des passages suspects; déjà la commission bruxelloise de 1569 avait prévu ce travail et l'édit du 15 février 1570 l'annonçait; le duc d'Albe fit prendre les mesures de vérification nécessaires pour les principaux livres publiés depuis le début du siècle, les passages proposés comme suspects furent vérifiés par une nouvelle commission siégeant à Anvers en novembre 1570 sous la présidence de l'évêque Sonnius et d'Arias, ils furent réunis en un *Index expurgatorius* qui parut chez Plantin en 1571, en format in-quarto[2]: les ouvrages étaient classés par matières, une section supplémentaire concernait les oeuvres d'Erasme d'après l'édition de 1540[3]. Cet Index fut imprimé à 750 exemplaires aux frais du gouvernement et publié par un édit du 31 juillet.

Une troisième catégorie d'éditions canoniques plantiniennes est constituée par la publication des décrets conciliaires ou synodaux tridentins et post-tridentins. A Anvers Plantin se laissa devancer par Nutius[4], Steelsius[5] et Silvius[6] qui en 1564 imprimèrent

(1) Cfr une lettre de Plantin au roi Philippe II (*Corr.* t. II, p. 153), et une autre à Joachim Hopperus (*Corr.* t. III, p. 138-140).

(2) R.D.B. 1571, 19. Cfr F. REUSCH, *op. cit.*, t. I, p. 423-429.

(3) Cfr H. DE JONGH, *L'ancienne Faculté de Théologie de Louvain au premier siècle de son existence (*1432-1540*)*, Louvain, 1911, p. 259.

(4) *Universum Sacrosanctum Concilium Tridentinum*, *oecumenicum*, *ac generale*, *legitime tum indictum*, *tum congregatum... Nunc recens*, *quam emendatissime in lucem prodit*, Anvers, Veuve de Martin Nutius, 1564.

(5) C'est l'édition de Nutius de 1564 avec le nom de Jean Steelsius comme éditeur.

(6) *Le Sainct*, *Sacré*, *Universel*, *et Général Concile de Trente*, *légitimement signifié et assemblé soubs nos saincts Pères les Papes*, *Paul III. Jules III. et soubs nostrae* (sic) *sainct Père Pius quatriesme*, *1562 et 1563. Traduit de Latin en François*, *par Gentian Heruet d'Orléans*, *Chanoine de Rheims. Avec la confirmation dudict Concile*, *de nostre S. Père Pius IIII*, Anvers, Guillaume Silvius, 1564.

les décrets du concile de Trente; le 8 octobre 1565 Guillaume Silvius obtint même pour six ans le monopole de l'édition et de la vente aux Pays-Bas des décrets tridentins selon l'édition officielle romaine de 1564[1], il en procura aussi des traductions flamande[2] et française[3]. Plantin prépara de son côté une édition latine de décrets tridentins mais enrichie de notes marginales indiquant les sources citées par les décrets et leur concordance; ces notes furent fournies par Jean Soteallus ou Soteaux, de Mons, professeur d'Écriture Sainte à l'abbaye de Cambron, et par Horace Lucius, jurisconsulte. Augustin Huneus, professeur à Louvain, signa le 8 mai 1570 une déclaration attestant que ces notes ne tombaient pas sous l'interdiction pontificale d'interpréter les textes conciliaires tridentins[4], Plantin reprit cette affirmation dans sa préface datée du 1er juin[5], il obtint le privilège d'imprimer le 5 juin;

(1) Pour l'édition officielle romaine, cfr V.H. 756. *Canones et Decreta Sacrosancti oecumenici et generalis Concilii Tridentini... In forma authentica*, *uti a summo Pontifice missum est*, Anvers, G. Silvius, 1565 (V.H. 758-759). Même titre avec en outre: *Index Dogmatum, et reformationis*, Anvers, G. Silvius, 1566.

(2) *Le saint*, *sacré*, *universel, et général concile de Trente*, *sous Paul III. Jules III. et Pius IIII. Papes de Rome. Avec la Confirmation dudict Concile*, Anvers, G. Silvius, 1566 (réédition de la traduction publiée en 1564 par cet imprimeur, à laquelle a été ajoutée la traduction du décret de confirmation).

(3) *Ordonnancien ende Decreten*, *vanden heylighen Concilie generael ghehouden tot Trenten onder onse alderheylichste vaders Paulus de III. Julius de III. ende Pius de vierde*, *Paeusen van Romen. Hier by is ghevoecht de Confirmatie van desen Concilie solemnelijck ghedaen by Pius de vierde Paeus van Romen*, Anvers, G. Silvius, 1565.

(4) 'Annotationes ad marginem, quae huic Plantinianae Tridentini concilii editioni accesserunt, nudam et fidelem continere ostentionem locorum unde singula dogmata sunt desumpta, nihilque quod vel ad canonum istius concilii interpretationem pertineret, vel haeresim saperet, inesse, attestor ego Augustinus Hunnaeus' (ro du dernier feuillet de l'édition plantinienne de 1571).

(5) '... peropportune oblatum est exemplar quoddam castigatissimum, ad praecipuam editionem (Romanam videlicet) summa fide Venetiis excussum; in cuius marginibus erant duorum eruditissimorum virorum D. Johannis Sotealli theologi, & Horatii Lutii jurisconsulti, utilissimae (meo iudicio) annotationes, partim impressae, partim manu scriptae, quibus sacrae scripturae, superiorum Conciliorum, iuris Pontificii, veterum ecclesiae patrum tum citata tum consonantia loca fideliter indicantur. Non quidem ad obscuriorumve istius Concilii locorum interpretationem (quum a Pio IIII Diplomate publico privatis scriptoribus interdictum probe norant duo iam commemorati viri doctissimi) sed ad certissimarum clarissimarumque constitutionum, dignitatem auctoritatemque, tuendam...' (fol. 2 ro de l'édition plantinienne de 1571).

l'ouvrage parut en format in-octavo en 1571[1]; des réimpressions en furent faites en 1577[2], 1586[3], 1589[4].

Plantin obtint le 7 novembre 1570 le privilège d'imprimer l'édition officielle des actes du concile provincial de Malines de 1570[5]; elle parut en format in-octavo[6] et in-quarto[7]. Lors du second concile de la même province, réuni à Louvain en 1574, le prototypographe Plantin fut envoyé auprès de l'assemblée par Requesens avec une lettre du gouverneur annonçant l'octroi d'un jubilé extraordinaire par Grégoire XIII; il était également chargé d'exhorter de vive-voix les membres du concile à éviter les sujets de friction dans la délimitation des pouvoirs de l'Église et de l'État. Plantin exposa tout cela en un bref discours latin, le président du concile lui répondit d'une façon polie en demandant cependant l'appui du gouverneur contre certaines ingérences des juges et fonctionnaires civils[8]. Les décrets de ce second concile ne furent pas imprimés. Les synodes diocésains concrétisent les décisions des conciles provinciaux: après le concile de Malines de 1570, il y eut un synode diocésain à Anvers en 1571, le texte des douze courts décrets y promulgués par l'évêque Sonnius forme un imprimé de six pages in-octavo qui ne porte pas de nom d'imprimeur mais sortit sans doute des presses de Plantin[9], le premier décret impose à chaque prêtre d'avoir le texte des décrets du concile de Trente et du concile provincial de Malines. Après le concile provincial de 1574, il y eut à Anvers un second synode diocésain en 1576: les statuts synodaux, cette fois beaucoup plus étendus,

(1) R.D.B. 1571, 4.
(2) Exemplaire au Musée Plantin à Anvers.
(3) R.D.B. 1586, 1; V.H. 762.
(4) Exemplaire au Musée Plantin à Anvers.
(5) Texte de la demande de privilège adressée par Plantin au Conseil privé: *Corr.* t. II, p. 187.
(6) R.D.B. 1571, 5. Le colophon est daté du 18 décembre 1570.
(7) Pas dans R.D.B., ne porte d'ailleurs pas de date d'impression, également de 80 pages comme l'édition in-octavo.
(8) Texte de la lettre de Requesens, du discours de Plantin et de la réponse du président du Concile, dans De Ram, *op. cit.*, t. I, p. 207-210.
(9) Pas dans R.D.B. Un exemplaire se trouve au Musée Plantin à Anvers.

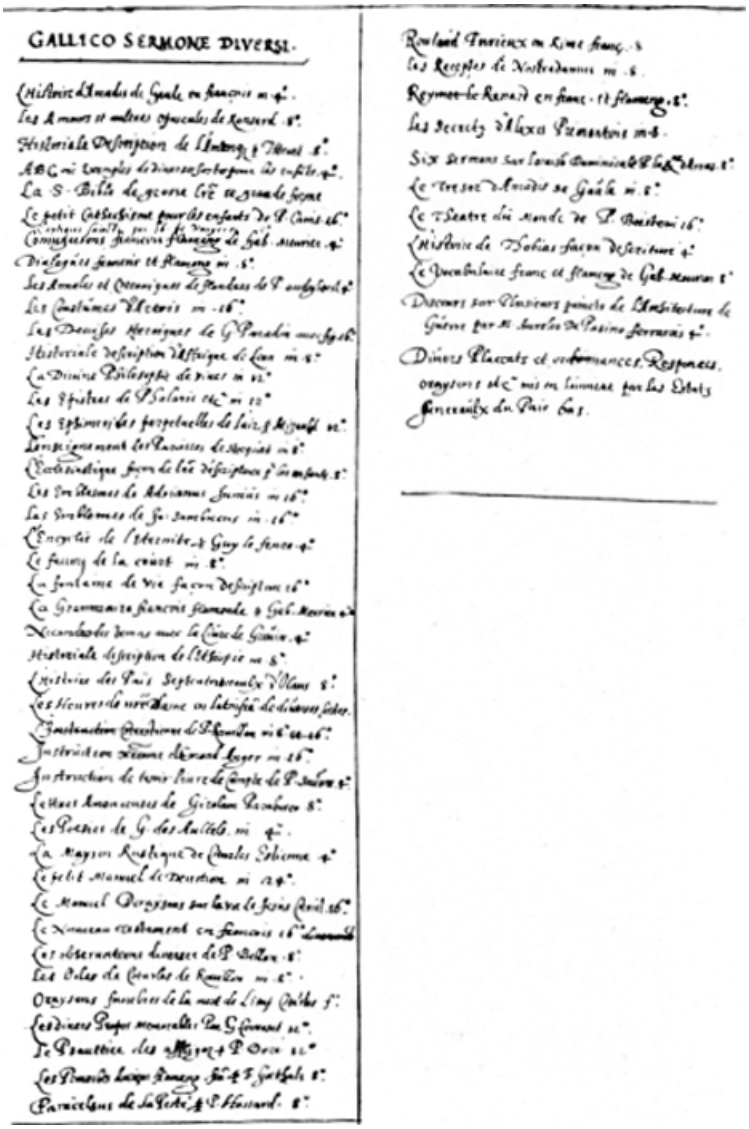
furent imprimés en un volume in-octavo par Plantin[1]. La vente des décrets de ces conciles provinciaux et synodes diocésains ne s'avéra nullement lucrative[2].

***

La contre-réforme catholique n'a pas été une oeuvre spectaculaire mais une série d'entreprises concrètes, entre autres l'établissement et la diffusion de textes scripturaires, liturgiques et canoniques plus corrects. Plantin y a contribué par ses éditions: certaines ont préparé le texte romain de la Vulgate et du Corpus Iuris Canonici, d'autres ont diffusé les nouveaux livres liturgiques de rite latin. Mais son activité dans ce triple domaine porte en outre l'estampille de ses soucis d'humaniste, qui veut faire avancer la science proprement dite; c'est ainsi qu'il a fait progresser la connaissance des textes bibliques orientaux et des liturgies byzantines.

(1) R.D.B. 1576, 4.

(2) Plantin écrit à Nicolas Oudaert le 24-26 octobre 1586: 'Nunc autem tibi mitto tria exemplaria Synodi Machliensis magna forma ex quo nobis adhunc restant 70. Mitto totidem in 8^{o} e quibus nobis restant 200. Addidi totidem Antverpiensia (de 1576?) e quibus nobis restant 300...' Et le 12 novembre suivant: 'Majoris formae Synodi Machliniensis exemplaria singula sex stufferis venduntur, minoris vero duobus.' *Corr.*, t. VIII-IX, p. 76, 95.



GALLICO SERMONE DIVERSI.

Roulard Furieux en Rime franç. 8
Les Propos de Nostradamus in 8.
Reynart le Renard en franç. et flamengh. 8.
Les Secretz d'Alexis Piemontois in 8.
Six Sermons sur la vie Dominicale & Ste Oraison 8.
Le Tresor d'Amadis de Gaule in 8.
Le Theatre du monde de P. Boistuau 16.
L'Histoire de Tobias façon d'escripture 4.
Le Vocabulaire franc et flamengh de Gab. Meurier 8.
Discours sur Plusieurs poincts de l'Architecture de Guerre par M. Iacobs de Pasino florentin 4.
Divers Placcats et ordonnances, Responces, ongnons &c. mis en lumiere par les Estats generaulx du Pais bas.

FIG. 1. - Catalogue des éditions de Plantin, 1580. Liste des ouvrages édités en français.

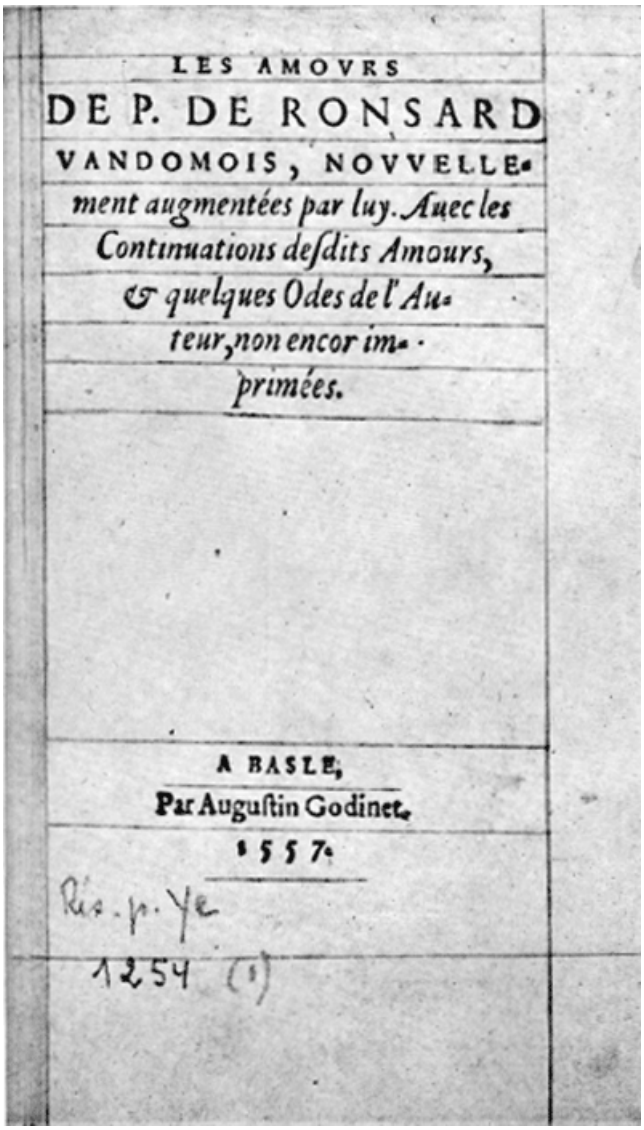

LES AMOVRS
DE P. DE RONSARD
VANDOMOIS, NOVVELLE-
ment augmentées par luy. Auec les
Continuations deſdits Amours,
& quelques Odes de l'Au-
teur, non encor im-
primées.
A BASLE,
Par Auguſtin Godinet.
1557.
Rés. p. Ye
1254 (1)

FIG. 2. - L'une des deux éditions des oeuvres de Ronsard imprimées par Plantin.

A propos des editions françaises de Plantin

par Jacques Guignard
Conservateur à la Bibliothèque nationale (Paris)

Il ne s'agit pas ici d'annexer Plantin à l'histoire de l'édition française, ni de découvrir on ne sait quels mobiles secrets, qui auraient poussé le grand imprimeur à publier de préférence à d'autres les oeuvres de ses compatriotes. A quoi bon rappeler ses origines tourangelles? Certes, la Touraine passait déjà, aux yeux de ses contemporains, pour 'le jardin de la France'(1), la province où se parlait 'la cresme de la langue françoise'(2) et la présence de la Cour en avait fait l'un des premiers foyers de l'humanisme(3).

(1) *Viridarium Franciae:* l'expression se trouve par la première fois sous la plume d'un humaniste italien, Francesco Florio, qui a rédigé à Tours un éloge de la Touraine, *De Probatione Turonica.* Voir ANDRÉ SALMON, *Description de la ville de Tours sous le règne de Louis XI par F. Florio*, dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. VII (1885), p. 82-108.

(2) Voir à ce sujet le curieux témoignage du médecin Pierre Tolet, dans son *Paradoxe de la faculté du vinaigre contre les escrits des modernes...* (Lyon, J. de Tournes, 1549): 'Qui est ce qui veut ignorer que, en toutes langues, soient vulgaires, ou bien doctes, ne soient communement trouvées plus ornées les unes que les autres? La Grecque a son Atticisme, l'Italienne son Tuscan, l'Espagnole son Castellan, la Françoise son Courtisan, ou bien le vieux parler Tourangeau, lequel, le temps passé, se disoit la cresme de la langue Françoise?' Ce texte, qui a retenu l'attention des modernes, a été publié, non pas en 1569 (comme l'indique J.-M. ROUGÉ, au cours de son étude sur le *Parler de la Touraine* dans *Voyage en Touraine inconnue*, II, *A travers le Lochois*, Tours, 1928, p. 124), mais bien vingt ans plus tôt. Cf. C.A. MAYER, *Pierre Tolet and the Paradoxe de la faculté du vinaigre*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XIII (1951), p. 83-88.

(3) Voir JACQUES GUIGNARD, *Humanistes tourangeaux*, dans *Humanisme et Renaissance*, t. VII, fasc. II (1940), p. 133-199, et *La Vie littéraire et intellectuelle en Touraine*, dans *Visages de la Touraine*, par PIERRE LEVEEL, J.-M. ROUGÉ, EMILE DACIER, JACQUES GUIGNARD, 2e édit., Paris, 1951 (Collection *Provinciales*), p. 168-179.

Mais le futur imprimeur a quitté trop jeune son terroir natal pour y rencontrer tel poète ou tel orateur dont plus tard il publiera les oeuvres; on ne voit pas qu'il y soit jamais revenu, ni qu'il y ait gardé des relations[1]. Du moins Plantin a-t-il fait son apprentissage et s'est-il marié à Caen, dans cette Normandie dont M.V.-L. Saulnier souligne à juste titre qu'elle était, vers le milieu du XVI^e siècle, l'un des centres littéraires du royaume[2]. Peut-être Plantin y a-t-il entendu vanter tel écrivain dont il imprimera les livres.

Plus décisif est le séjour que Plantin fait ensuite à Paris, avant de gagner Anvers en 1548 ou 1549[3]. Avouons-le, le grand imprimeur anversois regarde sans cesse du côté de la capitale. Dès 1559, il y envoie sa fille aînée, Marguerite, et la met en pension chez son confrère l'apothicaire Pierre Porret, pour lui faire prendre les leçons du calligraphe du Roi[4]. Quand on l'accuse d'avoir publié un livre hérétique, c'est à Paris qu'il se réfugie, en 1562-1563[5]. Quelques années plus tard, il y ouvre une succursale qu'il conservera dix ans (1567-1577)[6], la faisant gérer d'abord par son compère Pierre Porret, pendant quelques mois, puis par un *garçon bouticlier* d'Anvers, cet Egide Beys auquel il donnera bientôt en mariage sa fille Madeleine (1572), et qui reste d'ailleurs sous la tutelle de Porret[7]. Une autre fille de Plantin, Catherine, exerçait à Anvers le commerce des toiles et lingeries pour le compte

(1) Si l'on met à part Dom Housseau, c'est seulement au XIX^e s. que les érudits tourangeaux ont prêté attention aux origines de Plantin. Cf. la bibliographie indiquée par J.-X. CARRÉ DE BUSSEROLLE, *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire*, t. V (1883), p. 88. Il est permis de considérer avec un certain scepticisme la plaque apposée en 1955 sur l'église de Saint-Avertin pour rappeler que la maison de Plantin se trouvait sur la place attenante. La tradition locale, qui considérait comme la maison natale de Plantin une demeure du XVI^e s. aujourd'hui disparue, ne paraît pas très sûre.

(2) Voir *Gulden Passer*, 1955, p. 183.

(3) Sur ce qui précède, et notamment sur ce séjour à Paris, voir MAX ROOSES, *Christophe Plantin, imprimeur anversois*, Anvers, 1890, p. 6-15.

(4) *Ibid.*, p. 212.

(5) *Ibid.*, p. 69.

(6) *Ibid.*, p. 12-13. Voir HENRI STEIN, *La succursale plantinienne de Paris*, dans *Le Bibliographe moderne*, XX (1920-1921), p. 34-57.

(7) ROOSES, *ouv. cité*, p. 221, 372-373.

d'un marchand parisien, Pierre Gassen: en 1571, elle épouse un neveu de son commanditaire, Jean Gassen, et vit dans la capitale jusqu'au jour où son mari est assassiné (1575)[1]. Pierre Porret, Gilles Beys, Pierre Gassen se montrent d'actifs correspondants pour le typographe anversois[2]; et quand Plantin, mécontent de Gilles Beys, cède sa succursale à un grand libraire parisien, Michel Sonnius (1577)[3], ses affaires avec la France n'en restent pas moins fréquentes[4]. Peut-être même a-t-il songé, vers ce temps-là, à installer une imprimerie dans la capitale (1579)[5]. En tout cas, il entreprend plus d'une fois le voyage d'Anvers à Rouen et à Paris[6].

De nombreux intérêts l'appellent en France. Avant 1570, il se fournit uniquement de caractères chez les fondeurs français Garamont, Haultin, Guillaume Le Bé, Granjon surtout[7], - à moins qu'il ne s'adresse à l'un de ses compatriotes, le parisien François Guyot, qui est devenu comme lui citoyen d'Anvers[8]. Il se renseigne auprès de ses correspondants sur la qualité des encres obtenues à Paris et à Lyon[9]. Dès ce temps là encore, et tout

(1) ROOSES, *ouv. cité* p. 220.

(2) Sur l'activité de Pierre Porret, voir en particulier *Correspondance de Christophe Plantin* publiée par MAX ROOSES et J. DENUCÉ, Antwerpen-Gent-'s Gravenhage, 1883-1918, 9 vol.; I, n° 27, p. 74; n° 52, p. 118; n° 53, p. 122; II, n° 223, p. 132; n° 314, p. 294; III, n° 418, p. 184; t. VI, n° 849, p. 103; n° 889, p. 185; n° 913, p. 233; n° 948, p. 307; t. VII, n° 1066, p. 94; n° 1015, p. 135; n° 1018, p. 142; n° 1020, p. 147; n° 1026, p. 166; n° 1031, p. 178. Sur les rapports de Plantin et de Gillis Beys, *ibid.*, t. IV, n° 484, p. 9; n° 512, p. 59; t. V, n° 802, p. 319; t. VI, n° 896, p. 201; n° 897, p. 202; n° 904, p. 219; n° 909, p. 228; n° 937, p. 280; t. VII, n° 1013, p. 119; t. VIII-IX, n° 1467, p. 526; n° 1477, p. 542.

(3) ROOSES, *ouv. cité*, p. 221, 250, 252; HENRI STEIN, *art. cité.*

(4) Sur les relations entre Plantin et Sonnius, voir *Correspondance*, t. V, n° 774, p. 269; t. VI, n° 803, p. 1; n° 811, p. 26; n° 846, p. 98; n° 861, p. 130; n° 923, p. 252; t. VII, n° 977, p. 36; n° 981, p. 44; n° 988, p. 59; n° 989, p. 61; n° 990, p. 65; n° 999, p. 82; n° 1000, p. 83. Il semble que Plantin n'ait pas toujours eu à se louer de son asocié; cf. *ibid.*, t. VII, n° 1005, p. 92; n° 1026, p. 166; t. VIII-IX, n° 1153, p. 62, n. 1.

(5) Voir *Correspondance*, t. VI, n° 844, p. 95.

(6) Ainsi le 14 octobre 1572, il est à Rouen; cf. *Correspondance*, t. III, n° 418, p. 184. Sur ses voyages à Paris en 1576-1577, *ibid.*, t. V, n° 747, p. 216; n° 749, p. 219; n° 757, p. 233; t. VI, n° 805, p. 12; n° 809, p. 20; n° 810, p. 24.

(7) ROOSES, *ouv. cité*, p. 99, 121-122, 234, - *Correspondance*, t. I, n° 52, p. 118.

(8) ROOSES, *ouv. cité*, p. 234.

(9) Lettre à Pierre Porret, *Correspondance*, t. I, n° 53, p. 122.

au long de sa carrière, il commande en France d'énormes quantités de papier, qu'il fait venir d'abord de Caen, plus tard de Troyes, d'Auvergne, de la Rochelle, d'Aix-en-Provence, de Rouen[1]. Il lui arrive de s'adresser à des graveurs français, Salomon, Geoffroy Ballain ou Jean de Gourmont, pour illustrer de planches et de lettrines les livres qu'il édite[2]. Souvent aussi, Plantin achète en France les basanes et les maroquins nécessaires à ses reliures[3]. On le voit même confier à un artisan d'Aix-en-Provence, un certain Jacques Pons, le soin de régler de beaux exemplaires de la *Bible polyglotte*[4]. Il entretient des relations constantes avec les libraires français. A Paris, Plantin correspond surtout avec les Langelier[5] et plus encore avec Martin le Jeune, qui occupe rue Saint-Jean de Latran la maison habitée par le grand typographe avant son départ pour Anvers et où pend l'enseigne de Saint-Christophe[6]; mais Plantin est aussi en rapports avec Lucas Brayer[7], Guillaume des Boys[8], Guillaume Merlin[9], Pierre Luillier, Guillaume Chaudière, Jean Ruelle[10] et, par l'intermédiaire de Martin le Jeune, avec Galliot du Pré, Jean Foucher, Fédéric Morel ou

(1) ROOSES, *ouv. cité*, p. 168, 233; cf. lettre de Jean Leclerc à Plantin, *Correspondance*, t. I, n° 1, p. 2; lettre de Plantin à Gabriel Madur, marchant d'Auvergne, 20-26 octobre 1574, *ibid.*, t. IV, n° 572, p. 178; à Jean Moreau, marchant et imprimeur de Troyes, 3 janvier 1575, *ibid.* t. IV, n° 600, p. 225; 10-17 déc. 1575, *ibid.*, t. V, n° 681, p. 85; 28 déc. 1575, *ibid.*, t. V, n° 689, p. 100; à Jean Gouaust, de Troyes, 27 avril 1576, *ibid.*, t. V, n° 717, p. 154; et de celui-ci à Plantin, 19 sept. 1580, *ibid.*, t. VI, n° 891, p. 189; à Jean Hennequin, de Troyes, 24 octobre 1586, *ibid.*, t. VIII-IX, n° 1163, p. 73.

(2) Voir A.J.J. DELEN, *Les illustrateurs français de Christophe Plantin*, dans *Le Bibliophile*, 1932, p. 63-74 et 175-183. Lettre à Pierre Porret, *Corresponndace*, t. I, n° 53, p. 122, et à Geoffroy Ballain, 5 août 1567, *ibid.*, t. I, n° 76, p. 161.

(3) Voir lettres de Pierre Gassen à Plantin, *Correspondance*, t. I, n° 15, p. 29; n° 16, p. 35; n° 17, p. 40; n° 18, p. 43.

(4) Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque Royale de la Haye. Voir ROOSES, *ouv. cité*, p. 134-135.

(5) ROOSES, *ouv. cité*, p. 31, 32, 35, 39, 46.

(6) Martin le Jeune datait ses lettres à Plantin de 'votre maison'. Voir ROOSES, *ouv. cité*, p. 45, et PH. RENOUARD, *Imprimeurs parisiens*, 1898, p. 231.

(7) *Ibid.*, p. 43, 102.

(8) *Ibid.*, p. 42, 180.

(9) *Ibid.*, p. 43.

(10) Lettre de Gilles Beys à Plantin, 28 février 1570. *Correspondance*, t. II, n° 219, p. 124.

Jacques Dupuis[1]; à Lyon, il traite avec Jean Mareschal[2], Guillaume Rouillé, Macé Bonhomme, Charles Pesnot, Antoine Gryphe et Barthélémy Moulins[3]; à Rouen, avec Jean Mallet[4]. Max Rooses l'a déjà signalé, un certain nombre d'éditions publiées par Plantin portent l'adresse de libraires français[5]. Il arrive encore au célèbre imprimeur de fournir directement de livres les grands monastères du Nord de la France, l'abbaye Saint-Bertin, à Saint-Omer, ou Saint-Vaast d'Arras[6]. Il a obtenu du roi de France un sauf-conduit général pour lui et les siens et peut envoyer ses marchandises où il lui plaît[7]. Bref, il inonde littéralement le marché français d'ouvrages sortis de ses presses.

Parmi ceux-là, les Bibles et les ouvrages liturgiques tiennent, comme on sait, une large place[8]; et à côté des missels ou des

(1) Sur les activités de Martin Le Jeune, voir ROOSES, *ouv. cité*, p. 35-45, et *Correspondance*, t. I, n° 2, p. 4; n° 3, p. 11; n° 4, p. 13. Sur les rapports de Plantin et des Dupuis, *ibid.*, t. I, n° 73, p. 156.

(2) ROOSES, *ouv. cité*, p. 102 et 180.

(3) Sur les relations de Plantin avec ses confrères lyonnais, voir en particulier une lettre de Guillaume Rouillé à Plantin, 26 déc. 1565, *Correspondance*, t. I, n° 19, p. 47; lettre de Plantin à Jean Mareschal, du 21 juin 1567, *ibid.*, t. I, n° 36, p. 94; lettre de Plantin à Antoine de Sienne, du 30 juillet 1567, *ibid.*, t. I, n° 66, p. 147, et à Mathias Gast, du 14 juin 1568, *ibid.*, t. I, n° 132, p. 286; à un inconnu, *ibid.*, t. I, n° 143, p. 300. - Lettre de Plantin à Antoine Gryphe du 22 novembre 1576, *ibid.*, t. VI, n° 676, p. 71-75. - Lettre de Charles Pesnot à Plantin du 28 mai 1579, *ibid.*, t. VI, n° 828, p. 63.

(4) ROOSES, *ouv. cité*, p. 36.

(5) *Ibid.*, p. 39, 41, 43, 245.

(6) Lettre de Plantin à Jean Sarrazin, abbé de Saint-Vaast, 30 avril 1586, *Correspondance*, t. VII, n° 1094, p. 310; à l'abbé de Saint-Bertin, 5 janvier 1587, *ibid.*, t. VIII-IX, n° 1190, p. 117.

(7) Lettre de Plantin à Arias Montanus, 1er novembre 1572 (?), *Correspondance*, t. III, n° 421, p. 194.

(8) En 1561, Plantin envoie 975 exemplaires du *Breviarium romanum* au libraire parisien G. Merlin; cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 43. - En 1571, le 26 juillet, il expédie à sa succursale de Paris 32 exemplaires des 5 premiers volumes de la Bible polyglotte; quelques mois plus tard, le 15 mars 1572, il en transmet 18 autres exemplaires sur papier raisin, *ibid.*, p. 138. - En 1581, Sonnius lui en prendra 50 exemplaires, *ibid.*, p. 140. Par une lettre du 29 avril 1583, le même libraire demande 50 Bibles latines avec les gravures sur cuivre, d'autres en français, des *Conciones* de Louis de Grenade, 4 Antiphonaires, 6 Psautiers, 12 *Observationes* Ciofani sur Ovide, 20 exemplaires de Augustin, etc., etc. Cf. *Correspondance*, t. VII, n° 1000, p. 83.

bréviaires à l'usage de Rome, Plantin édite d'ailleurs des *usages* propres à tel diocèse ou à tel ordre religieux, - des missels à l'usage de Rennes, des bréviaires et des missels pour l'abbaye de Cluny[1]. Les ouvrages latins, - auteurs classiques, *corpus* juridiques ou traités scientifiques - trouvent aussi preneurs à Paris ou à Lyon[2], - et même, d'aventure, des livres espagnols[3]. Mais, comme on pense, les livres en français sont les mieux reçus. En revanche, du moins au début de sa carrière, Plantin met parfois en vente, à Anvers, des volumes édités à Paris ou à Lyon. Ainsi, en 1558, Martin le Jeune lui expédie des livres de dévotion édités à Paris, entre autres des *Heures* publiées par Hardouyn, et, en 1561, six exemplaires de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, autant des *Antiquitez de Paris* de Gilles Corrozet et des *Nouvelles* de Marguerite de Navarre, trois exemplaires des *OEuvres* de Clément Marot, deux exemplaires des *Chroniques* de Commines[4]. En 1558 encore, parmi les 1.200 volumes sortis de ses presses que Plantin envoie aux foires de Francfort, figurent des suites de gravures de Jacques Du Cerceau[5]. Plus tard, un libraire de Gand, Christian Martens, demande à Plantin de lui faire tenir les oeuvres du juriste Tiraqueau[6], et tel autre lui demande les *Lettres* de Tronchet[7]. A bien des égards, l'officine d'Anvers apparaît comme un trait d'union entre les Pays-Bas et la France.

Ne nous trompons pas, cependant, sur l'attitude de Plantin.

(1) Lettre de Plantin au papetier Jean Moreau, 3 janvier 1575, *Correspondance*, t. IV, n° 600, p. 228. - Lettre de Plantin à de Geneville, 12-19 mars 1575, *ibid.*, t. IV, n° 612, p. 250. - Voir ci-dessous, p. 224, n. 1.

(2) En 1558, Plantin envoie à Martin le Jeune 100 exemplaires de la *Theologia germanica* et 125 du traité d'Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus;* cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 39. En 1561, 800 exemplaires des *Symbola heroica* de Claude Paradin, *ibid.*, p. 43. - En 1567, Jean Mareschal, de Lyon, prend 625 exemplaires du *Corpus juris civilis Russardi.* On pourrait citer beaucoup d'autres cas de ce genre.

(3) Ainsi la traduction des *Flores* de Senèque en espagnol éditée en 1555. Au cours de l'année 1556, Plantin en vendit 60 exemplaires à différents libraires français. Cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 32.

(4) *Correspondance*, t. I, n° 3, p. 11 et n° 4, p. 14.

(5) ROOSES, *ouv. cité*, p. 46.

(6) Lettre du 9 juillet 1577, *Correspondance*, t. V, n° 770, p. 264.

(7) Lettre de Jean Moflins, de Bergues Saint-Winoc, du 4 novembre 1586, *ibid.*, t. VIII-IX, n° 1170, p. 89.

Ce tourangeau a choisi de devenir anversois, et l'est resté[1]. Il a lui-même expliqué les raisons de son choix, et l'a fait de façon très claire[2]. Quand le roi de France lui a proposé de le prendre pour son imprimeur en titre, les Espagnols n'ont guère eu de peine à lui faire décliner cet honneur[3]. Qu'il montre un certain enthousiasme lors de l'entrée du duc d'Alençon aux Pays-Bas, ou qu'il dédie à Henri III la *Francica* du médecin anversois Joannes Goropius Becanus[4], cela ne change rien à l'affaire. S'il joue un rôle officiel, c'est vis-à-vis de l'Empire et de la monarchie de Philippe II, recherchant la protection du souverain, diffusant par dessus tous autres les livres liturgiques qui seront distribués dans son immense empire, publiant coup sur coup les ouvrages susceptibles d'assurer le triomphe de la Contre-Réforme. Il serait donc vain et faux de laisser entendre que Plantin a voulu, par une volonté bien arrêtée, répandre des textes particulièrement propres à faire connaître la langue française, les oeuvres des poètes ou des érudits de son pays d'origine. Aussi bien n'est-ce pas ce que l'on prétend faire ici.

* * *

Après les exposés si remarquables que l'on doit, l'un à M.V.-L. Saulnier, sur l'humanisme en France au temps de Plantin, l'autre à Mme M. Delcourt sur l'humanisme anversois, il s'agit plus simplement de rechercher dans quelle mesure l'officine plantinienne a pu assurer la liaison entre ces deux formes de l'humanisme européen. A vrai dire, le problème dépasse de beaucoup les limites fixées à cet article, puisqu'il faudrait pour le résoudre ne pas se borner à l'étude des éditions françaises, mais examiner aussi les éditions scripturaires - notamment les éditions en langues

(1) Voir les termes de la requête présentée au Magistrat d'Anvers, le 17 mai 1577, *Correspondance*, t. V, n° 761, p. 246; *ibid.*, t. V, n° 778, p. 278.

(2) Voir la fameuse lettre à Grégoire XIII, du 9 octobre 1574, *Correspondance*, t. IV, n° 566, p. 158.

(3) On trouvera le résumé de cette affaire dans ROOSES, *ouv. cité*, p. 313-314. - Cf. *Correspondance*, t. V, n° 778, p. 278; t. VI, n° 815, p. 37 et n° 851, p. 106.

(4) Voir la dédicace dans *Correspondance*, t. VI, n° 887, p. 182. - Sur cet ouvrage, voir C. RUELENS et A. DE BACKER, *Annales plantiniennes*, Paris, 1866, p. 216, n° 13.

orientales, - ainsi que les éditions d'auteurs classiques et tant de savants traités en langue latine publiés par l'officine plantinienne. Mais l'érudit article de M. l'Abbé C. de Clercq dispense de revenir ici sur les éditions scripturaires, et il est à peine besoin de souligner qu'elles font apparaître une filiation directe entre l'humanisme français et celui des Pays-Bas. Il suffit de rappeler à quel point Plantin a utilisé pour l'établissement de la *Bible polyglotte* les travaux de ses devanciers, Robert Estienne et Vatable[(1)], et l'aide qu'il a trouvée auprès d'un lecteur au Collège Royal, le savant et un peu fou Guillaume Postel[(2)]. Celui-ci avait précédemment établi, en collaboration avec Widmannstadt, l'édition des Évangiles en syriaque, Il communiqua à Plantin ce texte transcrit en caractères hébraïques, en même temps que la traduction latine qu'en avait donnée un de ses élèves, Guy Lefèvre de la Boderie[(3)]. C'est Postel, selon toute vraisemblance, qui mit Plantin en rapports avec l'érudit normand. On sait comment celui-ci s'établit à Anvers, ainsi que son frère Nicolas, avant de se fixer à Louvain, et la part que tous deux prirent à l'édition de la Polyglotte[(4)]. Enfin, on ne doit pas oublier le gendre de Plantin, son collaborateur de tous les instants, Raphelengius, un

(1) Dès l'année 1568, Plantin avait eu l'intention de rééditer la Bible, selon le texte établi par Vatable pour Robert Estienne. Cf. *Correspondance*, t. I, n° 132, p. 286; t. II, n° 179, p. 60; t. IV, n° 461, p. 306; t. V, n° 664, p. 47, n. 3.

(2) Sur la *Bible polyglotte*, voir RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 128-135. On trouvera un exposé d'ensemble et la bibliographie dans *Bibliothèque nationale. Anvers*, *ville de Plantin et de Rubens. Catalogue de l'exposition organisée à la galerie Mazarine*,... Paris, 1954, p. 169-172. - Sur Guillaume Postel, en attendant les travaux que prépare M. IGNACE R. GRAHIT, consulter l'article de F. GOHIN dans le *Dictionnaire des lettres françaises* publié sous la direction de Mgr. GEORGES GRENTE. *Le Seizième siècle*, Paris, 1951, p. 578. Plantin échangea de nombreuses lettres avec ce savant. Voir *Correspondance*, en particulier t. I, n° 30, p. 80; n° 31, p. 82; n° 33, p. 86; n° 72, p. 154.

(3) Sur Guy le Fèvre de la Boderie, voir l'article de RENÉ HERVAL dans le *Dictionnaire des lettres françaises* cité ci-dessus, p. 436-437, en ajoutant à la bibliographie l'article de MAURICE SABBE, *Guy le Fèvre de la Boderie et la Polyglotte anversoise*, dans *De Gulden Passer*, 1928. - C'est probablement par Guillaume Postel que Plantin a été mis en relations avec Guy le Fèvre de la Boderie; voir *Correspondance*, t. III, n° 354, p. 40, n. 1.

(4) Sur Nicolas le Fèvre de la Boderie, voir l'article de RENÉ HERVAL dans le *Dictionnaire* cité, p. 438.

Lillois qui était allé étudier en Allemagne, mais qui s'en fut lui aussi suivre à Paris les cours du Collège de France[1]. Grâce à Plantin, la pure tradition humaniste des contemporains de François I^er^, que représentent maintenant ces philologues, se perpétue aux Pays-Bas à l'heure où s'affirme l'autorité des docteurs de Louvain.

Il n'intéresse pas notre propos d'évoquer les relations que Plantin a entretenues avec les théologiens français, Génébrard[2], Capet[3], Cheffontaines[4]. Mais comment ignorer que parmi les ouvrages de droit, de médecine ou d'archéologie sortis des presses de Plantin, beaucoup sont dûs aux compatriotes du grand imprimeur? Il s'agit, la plupart du temps, de rééditions d'oeuvres déjà célèbres et la persistance de leur succès atteste la vitalité d'une certaine forme de l'humanisme français, - celle qui s'était manifestée vers les années 1530-1540. Ainsi dans le domaine des sciences médicales, où Plantin a publié l'oeuvre des plus grands botanistes de son temps. Parmi ceux-là, rappelons-le, Matthias de Lobel[5], qui était né à Lille, et Charles de l'Écluse, qui était originaire d'Arras et mourut à Leyde[6], comptaient parmi les gloires de l'antique Faculté de Montpellier. Plantin a d'ailleurs édité des traités de deux médecins français, de mérite à vrai dire bien inégal. L'un est le *De morbi articularis curatione et de morbo gallico* (1557), de Johannes Sylvius, autrement dit Jean Dubois, qui naquit lui aussi à Lille et fut professeur de médecine à l'Université de Douai, mais n'atteignit jamais, semble-t-il, une bien grande célébrité[7].

(1) ROOSES, *ouv. cité*, p. 212 et suiv., donne une biographie de Raphelengius.
(2) Sur Gilbert Génébrard, voir l'article de M. DOUSSE dans le *Dictionnaire* cité, p. 346, et *Correspondance*, t. III, n^o^ 313, p. 292; t. IV, n^o^ 573, p. 181; t. V, n^o^ 664, p. 38 et n^o^ 694, p. 111.
(3) Sur Jean Capet, voir l'article de J. COPPIN, dans le *Dictionnaire* cité, p. 156 et *Correspondance*, t. VIII-IX, n^o^ 1381; p. 405.
(4) Sur Christophe de Cheffontaines, voir *Correspondance*, t. II, n^o^ 314, p. 294 et p. 295, n. 1.
(5) Sur Matthias de Lobel, voir l'article de RAYMOND LEBÈGUE dans le *Dictionnaire* cité, p. 459, et *Bibliothèque nationale*, *Anvers*,... p. 174-175, n^os^ 285-286.
(6) Sur Charles de l'Écluse, voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... *ibid.* - La dédicace de son *Antidotarium* est datée de Paris, le 1^er^ avril 1561.
(7) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 14, n^o^ 4. Sur Jean Dubois, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 258.

L'autre, publié en 1561, est un traité de pharmacologie, *De ponderibus*, indiquant les proportions et les poids des médicaments. Il avait paru l'année précédente, à Lyon, chez Macé Bonhomme. C'est l'oeuvre d'un médecin autrement célèbre, puisqu'il a pour auteur le fameux *Rondibilis*, ce Guillaume Rondelet qui fut à Montpellier le joyeux compagnon d'études de Rabelais, participa avec les étudiants du crû à la représentation de la *Comédie de celuy qui avait épousé une femme mute*, et devint l'une des sommités de son époque(1). C'était, lui aussi, un grand botaniste, et il a dédié son traité *De ponderibus* à l'un des amis avec qui il herborisait en Languedoc, l'évêque de Montpellier en personne, l'érudit Guillaume Péllissier. Ce grand savant avait été, en 1540, l'ambassadeur de François I^{er} à Constantinople, et amassa pour le roi de France quantité de manuscrits grecs et orientaux(2). Faut-il rappeler que Rondelet avait été à Montpellier le maître de Matthias de Lobel et de Charles de l'Écluse, eux-mêmes édités par Plantin? Par la suite, plus d'un éditeur publiera dans un même recueil tels traités du professeur de Montpellier et de ses disciples(3). On saisit, à ce trait, l'un des liens qui unissent, en passant par l'officine plantinienne, l'humanisme français du temps de Rabelais à l'humanisme des Pays-Bas au temps de Juste Lipse. Plus tard, enfin (1579), mais une vingtaine d'années seulement après la mort de l'auteur, Plantin donnera la première édition séparée du traité *De luis venerae sive morbi Gallici curatione perfectissima*, de Jean Fernel, le savant humaniste qui fut le médecin de Henri II(4).

C'est en 1566, on s'en souvient, que Plantin commence à publier, avec les *Variarum lectionum libri III*, les oeuvres de Juste Lipse, dont il va devenir l'éditeur en titre, comme Froben avait été celui d'Erasme(5). Mais c'est aussi le moment qu'il choisit pour im-

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 27, n^{o} 6. - Sur Guillaume Rondelet, voir l'article de P. DELAUNAY dans le *Dictionnaire* cité, p. 612.
(2) Sur Guillaume Pellissier, voir l'article de A. BONNET, *ibid.*, p. 563.
(3) Voir *Bibliothèque nationale. Catalogue général des livres imprimés*, article *Rondelet.*
(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 203, n^{o} 22. - Sur Jean Fernel, complèter l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 326, par l'ouvrage de CHARLES SHERRINGTON, *The endeavour of Jean Fernel*, Cambridge, 1946.
(5) Voir l'étude publiée dans *Bibliothèque nationale*, *Anvers*,... p. 179-183.

primer, pour la première fois sur ses presses, l'oeuvre de deux des plus fameux philologues de l'école française. Or, là encore, notons-le, Plantin se tourne vers des gloires depuis longtemps consacrées. D'une part, il réédite en 1566 les *Adagia* du grand Erasme, et joint à ce recueil des textes du même genre, empruntés entre autres au français Adrien Turnèbe, qui avait occupé vingt ans plus tôt la chaire de littérature grecque et latine au Collège de France et qui, à cette date de 1566, était mort depuis un an déjà(1). D'autre part, il publie, en 1578, le traité du polonais Milothevio sur les poids et les monnaies de la Bible, *De multiplici loco et talento hebraico*, qui doit tant à Guillaume Budé, et n'hésite pas à réimprimer à la suite de cet ouvrage le *De Asse* de Guillaume Budé, dont la première édition avait paru plus de cinquante ans auparavant(2).

Une simple énumération des textes juridiques édités par les auteurs français et publiés par l'officine plantinienne conduit, il est vrai, à des conclusions un peu différentes. Sans doute, là aussi, Plantin prend son bien où il le trouve, mais il suit de plus près l'actualité(3). Ainsi, sans se soucier des avertissements que lui adresse son confrère lyonnais Guillaume Rouillé, il publie en 1567 l'édition du *Corpus juris civilis*, avec les notes de Louis Roussard, qui avait paru six ans plus tôt chez ce libraire, et dont celui-ci se préparait pourtant à donner lui-même une seconde édition(4). Mais Plantin devait imprimer en 1575 une autre édition du *Corpus juris civilis*, due celle-ci à Louis le Caron, un avocat parisien, plus connu sous le pseudonyme de Charondas dont il signa maint

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 63, n° 35. - Sur Adrien Turnèbe, voir l'article de ROBERT BARROUX, dans le *Dictionnaire* cité, p. 674, à complèter par *Bibliothèque nationale. L'Art du livre à l'Imprimerie nationale*,... Paris, 1951, p. 39-40, nos 61-62.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 78, n° 4.

(3) Sur les éditions du *Corpus juris canonici* données par Plantin, voir l'article de M. L'ABBÉ DE CLERCQ, dans ce Mémorial.

(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 71, n° 14. - Voir la lettre de Guillaume Rouillé à Plantin, du 26 décembre 1566, dans *Correspondance*, t. I, n° 19, p. 47. - Plantin n'hésita pas à envoyer, à Lyon même, 625 exemplaires de cet ouvrage au libraire Jean Mareschal; cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 180.

poème[1]. Plus tard, le grand imprimeur forme encore d'autres projets. Et tandis qu'il avait accueilli à Anvers un philologue français, Guy Lefèvre de la Boderie, qui était allé s'établir à Louvain, c'est maintenant un Brugeois, Louis Cario, professeur de droit à l'Université de Louvain, qui lui sert de truchement avec le jésuite français Guillaume Fournier, régent de l'Université d'Orléans, dont il songe un moment à publier le *Corpus juris civilis*[2].

Plantin est d'ailleurs en correspondance avec d'autres juristes français. Ainsi Pierre Daniel, le savant éditeur de Plaute, qui possède une si belle bibliothèque et se fournit volontiers à Anvers[3]. Ainsi Pierre Pithou, qu'il tient au courant des intentions de Juste Lipse[4]. Ainsi François Hotman, qui enseigne tantôt à Bâle et à Lausanne, tantôt à Strasbourg, à Valence ou à Bourges, et qui désire tant voir Plantin publier ses commentaires sur les *Institutes*.[5]

Ces juristes ne sont pas uniquement occupés de droit romain. Ce sont des érudits tout imprégnés de culture antique. Les manuscrits qu'ils collectionnent et qu'ils étudient ont plus d'une fois permis d'établir des éditions d'auteurs latins que Plantin utilise à son tour[6]. Quand il s'agit pour lui de publier l'oeuvre des écrivains classiques, le grand imprimeur ne se borne pas en effet à puiser dans les collections que les Aide ont jetées sur le marché, mais reste extrêmement attentif aux moindres évènement qui se

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 159, n° 18; ROOSES, *ouv. cité*, p. 180-181. - Sur Le Caron, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 431-432.

(2) Voir lettre de Plantin à Guillaume Fournier, 17 mai 1581, dans *Correspondance*, t. VI, n° 931, p. 267. Sur Louis Cario, ou Carrion, voir *ibid.*, t. VI, n° 861, p. 130-132.

(3) Lettres de Pierre Daniel à Plantin, *Correspondance*, t. I, n° 46, p. 106 et n° 60, p. 136. - Sur Pierre Daniel, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 213. Plantin n'imprima rien de lui.

(4) Voir HENRI STEIN, *Lettres de Plantin à Pierre Pithou*, dans *De Gulden Passer*, 1926, n° 1.

(5) Lettre de François Hotman à Plantin, 16 novembre 1579, *Correspondance*, t. VI, n° 847, p. 100. - Sur Hotman, voir l'article d'EMILE ROCHE dans le *Dictionnaire* cité, p. 580-581.

(6) L'édition d'Aurelius Victor donnée par Plantin en 1579 (RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 200, n° 10) reproduit celle que A. Schott avait publiée deux ans plus tôt à Douai, chez Bogard, et qui utilisait des manuscrits appartenant à P. Daniel, à P. Pithou et à Cujas.

produisent en librairie. Nous en avons pour preuve, entre beaucoup d'autres, une lettre qu'il écrit à Alanus Copus en 1574. Comme celui-ci s'impatiente des lenteurs apportées à la publication de son édition d'Horace, Plantin lui fait savoir qu'il ne peut commencer à en imprimer le texte puisque Copus n'a pas indiqué le titre qu'il entend donner à son ouvrage; mais en même temps, il le met en garde, lui signalant qu'Henri Estienne vient de fournir de son côté une édition du poète latin avec des notes et des arguments dont il est l'auteur, et que le volume a été mis en vente à la dernière foire de Francfort(1).

Plus d'une fois, les érudits français fournissent encore à Plantin une contribution qui n'est pas toujours volontaire. Ainsi le Compas d'Or publie en 1566 les *Dialectica* d'Hunnoeus basée sur l'édition d'Aristote qu'avait donnée l'un des compatriotes de Plantin, Joachim Périon, moine bénédictin de l'abbaye de Cormery en Touraine, qui avait été en son temps l'un des meilleurs hellénistes français, et qui à cette date était mort depuis sept ans déjà(2). L'année suivante, en 1567, le recueil des oeuvres de Pindare, Alcée et Sapho suit l'édition publiée précédemment par Henri Estienne (1566), dont elle reproduit même la dédicace à Fugger(3).

A côté des auteurs grecs, les latins. Pour ceux-là les rapprochements sont naturellement plus nombreux encore, tels ceux que l'on peut tirer de l'édition de Virgile, parue avec les notes de Scaliger, en 1575, d'après celle que l'imprimeur lyonnais Guillaume Rouillé avait fait paraître en 1573(4).

Il est inutile ici de multiplier les exemples. On en retiendra deux pourtant, qui montrent à quel point fut profonde à Anvers, grâce à Plantin, la pénétration de l'humanisme français.

L'une est une édition de Plaute, établie par Langius, avec des

(1) Lettre de Plantin à Alanus Copus, 9 octobre 1574, *Correspondance*, t. IV, n° 565, p. 153. Cf. MAURICE SABBE, *Essai de bibliographie des éditions d'Horace publiées par Christophe Plantin et ses successeurs*, dans *De Gulden Passer*, 1936.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 63, n° 33. Sur Joachim Périon, voir l'article de LÉON ROBERT dans le *Dictionnaire* cité, p. 564.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 67, n° 4.

(4) Scaliger avait dédié cette édition à Cujas. - RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 161, n° 19. Sur Scaliger, voir l'article de JULIEN EYMARD dans le *Dictionnaire* cité, p. 564.

notes et des commentaires de plusieurs savants, dont le français Adrien Turnèbe[1].

L'autre est une édition de Térence que Plantin donna en 1565. Cette fois encore, il n'innovait guère, utilisant le texte qu'avait établi dix ans plus tôt l'un des meilleurs humanistes français de ce temps, Marc-Antoine Muret. A cette date, faut-il le rappeler? Muret ne se trouvait plus en France. Tout jeune, ses débuts avaient été des plus brillants. A peine âgé de dix-neuf ans, il enseignait à Auch, à Villeneuve d'Agen, à Poitiers, - bientôt à Bordeaux, où il eut Montaigne pour élève; à vingt-cinq ans, il occupait à Paris la charge de régent du collège de Boncourt; par la suite, on le trouve à Toulouse. Mais des accusations portées contre ses moeurs lui firent prendre le chemin de l'Italie. Il était à Rome depuis quelques années déjà (1572), jouissant de la protection de Grégoire XIII, quand Plantin entra en relations avec lui. Du moins est-ce l'indice que l'on croit pouvoir tirer des premières lettres recueillies par les éditeurs de la correspondance de Plantin, qui paraît avoir songé à publier en 1574 l'édition de *l'Ethique* d'Aristote, préparée par Muret, ses commentaires sur Xénophon, Thucydide et Plutarque[2]. Peut-être l'imprimeur et l'humaniste se connaissaient-ils auparavant. On ne saurait oublier que parmi les disciples qui avaient suivi à Paris les leçons de Muret, on comptait, à côté de Rémy Belleau, d'Etienne Jodelle, de Vauquelin de la Fresnaye, ce Jacques Grévin qui s'était établi à Anvers aux environs de 1567[3]. Le nom de Muret était assez considérable pour qu'il ait pu parvenir à Plantin sans que Jacques Grévin ait eu à lui parler de son maître. Comment oublier pourtant cette rencontre? Jacques Grévin est l'un des premiers auteurs dont Plantin ait publié les oeuvres françaises[4]. Entre l'humanisme parisien et l'humanisme anversois, les fils se croisent et se recroisent.

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 53, n° 6. Pour Turnèbe, voir ci-dessus p. 203.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 49, n° 20. - Sur Muret, voir l'important article de HENRI CHAMARD, dans le *Dictionnaire* cité, p. 531-532.

(3) *Correspondance*, t. IV, n° 537, p. 100; n° 558, p. 139; n° 599, p. 222; t. V, n° 727, p. 178; n° 730, p. 182; n° 787, p. 294; n° 799, p. 312; t. VI, n° 841, p. 90; n° 852, p. 117; n° 875, p. 159; n° 927, p. 258; n° 955, p. 320, n. 4.

(4) Sur Jacques Grévin, voir l'article de RAYMOND LEBÈGUE dans le *Dictionnaire* cité, p. 360-361. Cf. ci-dessous, p. 214-215, 220 et 223-229.

* * *

Quand on examine les livres que Plantin a publiés en français, - qu'il s'agisse d'ouvrages directement écrits par ses compatriotes dans leur langue maternelle, ou encore d'ouvrages composés en latin, en grec, en italien, en espagnol, en flamand, mais que le grand éditeur a donnés au public sous forme de traductions françaises, - ou, plus simplement de pièces de circonstances, d'ordonnances politiques ou d'édits, - on ne saurait manquer d'être frappé par leur nombre(1). Dans les catalogues imprimés ou manuscrits de l'Officine plantinienne, les *Libri gallici* forment une catégorie spéciale, et, si l'on excepte celle des ouvrages latins, de beaucoup la plus importante(2). Ainsi, dans le catalogue de l'année 1585, on relève 63 éditions françaises en regard de 34 éditions flamandes, de 8 éditions espagnoles, 2 italiennes et 1 allemande. Mais il s'agit des ouvrages que Plantin mettait en vente cette année-là et dont certains se trouvaient depuis longtemps dans son stock. Autre chose est de savoir si la production des ouvrages en langue française fut plus importante à telle ou telle époque de son exercice. Pour tâcher d'y voir plus clair, il faudrait préciser quelle était, année par année, la proportion des éditions françaises par rapport aux autres, et établir des statistiques(3).

(1) Voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 172-174, et passim.

(2) Sur ses catalogues, *ibid.*, p. 160-162. - Nous donnons ici le facsimile d'une partie de l'un de ces catalogues, celui que Jean Moretus a rédigé sous forme d'un tableau de 181 × 47 cm pour l'offrir à son beau-père en étrennes, en 1580 (Musée Plantin-Moretus, Exp. salle 15). De l'aveu de Moretus, ce catalogue est d'ailleurs loin d'être complet, nombre de livres ayant été détruits par la Furie espagnole: *Correspondance*, t. VI, n^{o} 818, p. 47.

(3) Cette proportion peut se résumer comme on l'indique ci-après, en mentionnant, année par année, le chiffre total des éditions de Plantin, suivi, entre parenthèses, d'un chiffre qui donne le nombre de ses éditions françaises: *n*
Anvers: 1555: 5 (4) - 1556: 5 (3) - 1557: 9 (6) - 1558: 15 (9) - 1559: 5 (2) - 1560: 9 (1) - 1561: 16 (5) - 1562: 8 (2) - 1563: 4 (0) - 1564: 32 (5) - 1565: 27 (1) - 1566: 46 (2) - 1567: 34 (5) - 1568: 43 (5) - 1569: 32 (1) - 1570: 34 (6) - 1571: 41 (7) - 1572: 29 (1) - 1573: 29 (2) - 1574: 44 (0) - 1575: 40 (5) - 1576: 18 (1) - 1577: 15 (1) - 1578: 45 (10) - 1579: 60 (14) - 1580: 59 (4) - 1581: 50 (3) - 1582: 54 (7) - 1583: 33 (3) - 1584: 42 (3) - 1585: 28 (1) - 1586: 26 (0).
Leyde: 1584: 8 (0) - 1585: 12 (0).
Anvers: 1587: 36 (5) - 1588: 37 (7) - 1589: 32 (2).

En ce domaine, d'ailleurs, comme en tant d'autres, les statistiques restent peu probantes: l'édition d'une oeuvre de qualité, celle d'un grand poète, est plus importante pour telle année que celle de dix ouvrages d'un intérêt secondaire publiés l'année suivante. Au total, cependant, on a relevé tout près de 120 éditions françaises - exactement 119 - sur un peu plus de 1.000 - soit environ 1/10^{o}.

En résumé, il faut retenir la remarque de Max Rooses[(1)]. Au début de sa carrière, Plantin publie surtout 'des ouvrages qui avaient obtenu la vogue en France', et parmi ceux-là il va sans dire que les éditions françaises sont particulièrement nombreuses. Plantin est alors plus près de ses origines, il sait davantage pouvoir compter sur l'aide des libraires français, et, surtout, il n'a pas encore conquis la grande clientèle internationale.

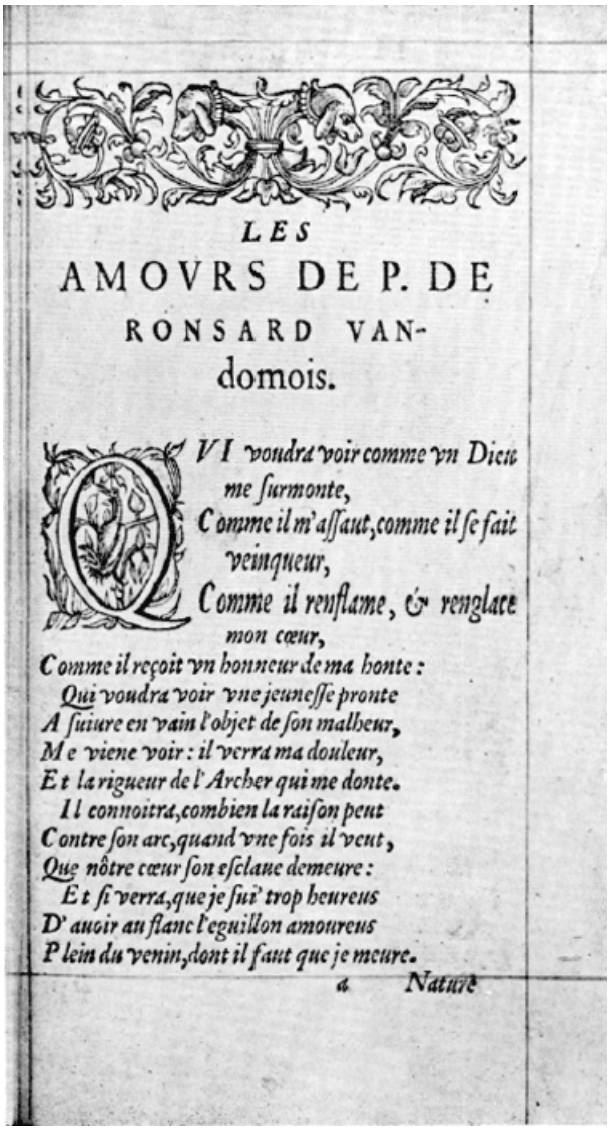
On ajoutera cependant une remarque. Si la proportion des ouvrages français fléchit dès 1559 (2 sur 5) et 1560 (1 sur 9), elle est encore de 2 sur 8 en 1562, année où Plantin connaît de si graves difficultés, mais tombe à o sur 4 en 1563. Or, c'est à partir du 1er octobre 1563 que prend effet l'association conclue par Plantin avec les Bomberghe, et l'imprimeur se sent maintenant les mains plus libres. La proportion reste très faible durant les années suivantes (1 sur 27 en 1565, 2 sur 46 en 1566); mais elle se relève au moment où se termine l'association (1568?): 5 sur 34 en 1567, 5 sur 43 en 1568. Peut-être n'y a-t-il là qu'une simple rencontre, mais il paraît curieux de la signaler. Par la suite, le rythme de la production des ouvrages français reste assez régulier. Seulement faut-il signaler que Plantin ne semble pas en avoir publié durant son séjour à Leyde (1584 et 1585).

Une autre question, autrement importante, est de savoir à quels genres appartiennent ces différents ouvrages. Imaginons donc un instant les éditions françaises de Plantin composant une petite bibliothèque et rangées selon l'ordre méthodique qu'adoptaient les anciens bibliothécaires. La plupart des disciplines seraient représentées dans cette collection. Sur le premier rang figurent les éditions de la Sainte Écriturc, mais, nous l'avons déjà dit, la savante communication de M. l'Abbé de Clercq nous dispensera

(1) ROOSES, *ouv. cité*, p. 45.

CONTINVATION
PREMIERE ET SECONDE
DES AMOVRS DE P. DE
Ronſard Vandomois.
A BASLE.
Par Auguſtin Godinet.
1557.
Rés. p. Ye
1254 (2)

FIG. 3. - L'une des deux éditions des oeuvres de Ronsard imprimées par Plantin.



LES
AMOVRS DE P. DE
RONSARD VAN-
domois.

QVI voudra voir comme vn Dieu
me ſurmonte,
Comme il m'aſſaut, comme il ſe fait
veinqueur,
Comme il renflame, & renglace
mon cœur,
Comme il reçoit vn honneur de ma honte:
Qui voudra voir vne jeuneſſe pronte
A ſuiure en vain l'objet de ſon malheur,
Me viene voir: il verra ma douleur,
Et la rigueur de l'Archer qui me donte.
Il connoitra, combien la raiſon peut
Contre ſon arc, quand vne fois il veut,
Que nôtre cœur ſon eſclaue demeure:
Et ſi verra, que je ſuis trop heureus
D'auoir au flanc l'eguillon amoureus
Plein du venin, dont il faut que je meure.

a Nature

FIG. 4. - L'une des deux éditions des oeuvres de Ronsard imprimées par Plantin.

de nous y arrêter. Rappelons seulement qu'il y a là deux éditions françaises de la Bible (le *Nouveau Testament* de 1573, dans la traduction des théologiens de Louvain[1], et la *Sainte Bible* de 1578), plus quelques éditions séparées: le *Livre de l'Ecclesiastique*, autrement appelé *la Sapience de Jésus*, *fils de Syrach* (1564),[2] et l'*Histoire de Judith*, *Suzanne*, *Esther* (1570)[3].

Après les éditions de la Bible et des Pères de l'Église, figurent, dans les anciennes bibliothèques, les livres liturgiques. On sait que Plantin se fit une spécialité d'éditer ce genre d'ouvrages. Là, bien entendu, pas de textes en langue vulgaire. Mais, à côté des ouvrages liturgiques proprement dits, se trouvent ceux qui donnent des extraits des Écritures, et où s'alimente la piété des fidèles. C'est le cas des *Psaumes de David* mis en vers français par Clément Marot et Théodore de Bèze et imprimés avec la musique (1564), puis, l'ouvrage ayant été condamné la même année, le *Livre des Psaumes* de la version des docteurs de Louvain[5]. Très voisins aussi des livres liturgiques, mais s'adressant aux laïques, sont encore les *livres d'Heures*. Depuis la fin du XV^e^ siècle, les libraires parisiens s'étaient spécialisés dans la production de ces charmants volumes, illustrés à toutes les pages de figures, de vignettes et d'encadrements, et ils en publiaient, non seulement à l'usage de tous les diocèses de France, mais pour l'Angleterre, la Flandre et l'Italie. Nous avons vu Plantin recevoir ainsi de Paris des *Heures* portant la marque des Hardouyn[6]. Il est d'autant plus significatif de noter que Plantin rivalise avec eux dans ce domaine. Mais tandis qu'il publia plusieurs éditions de l'*Officium Beatae Mariae Virginis* en latin ou en espagnol, il n'édita qu'un livre d'Heures en français, établi, non pas à l'usage d'un diocèse particulier, mais selon l'usage de Rome, qui était reçu partout[4]

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 141, n^o^ 24.

(2) *Ibid.*, p. 187, n^o^ 15. - Au sujet de cette *Bible*, voir les compliments qu'adresse Molanus à Plantin le 18 novembre 1577, *Correspondance*, t. V, n^o^ 781, p. 282.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 41, n^o^ 26.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 41, n^o^ 22.

(6) Voir ci-dessus, p. 324.

(4) *Ibid.*, p. 38, n^o^ 12. *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 185, n^o^ 303.

(1558)[1], et il en donna des rééditions en 1565 et 1585, alors que la mode de ces recueils de prières était déjà à son déclin en France.

Les ouvrages de théologie ou de dévotion en français sont, au contraire, assez nombreux dans la production plantinienne. Nous trouverons-là un poème de Pierre Du Val. Cet auteur, qui se rattache à la tendre tradition mystique de Marguerite de Navarre, jouit en son temps d'une certaine célébrité: François Habert lui adresse des vers dans le *Triomphe de Chasteté*, Joachim du Bellay le nomme dans ses *Regrets*, et il devait être précepteur du dauphin, fils de François I^{er}, avant de devenir évêque de Séez en Normandie. Plantin a publié dès 1555 une oeuvre de ce poète chrétien, *De la grandeur de Dieu*, *et de la cognoissance qui se peut avoir de lui par ses oeuvres*, dont une édition avait paru trois ans plus tôt, à Paris, chez Michel Vascosan, et qui allait être rééditée encore à Paris en 1555 et 1557[2]. On devait considérer Du Val comme un théologien solide, puisqu'il fut député au Concile de Trente; mais sans vouloir s'aventurer sur ce terrain dangereux, on est porté à croire que le poème *De la grandeur de Dieu* reste de peu de poids auprès de ceux que composèrent des théologiens de profession, et qui plus est, espagnols, dont Plantin publia la traduction française. Deux sont de Luis Vivès, la *Divine Philosophie* (1557)[3] et *l'Institution de la femme chrestienne* (1579)[4], deux traités que l'on a rapprochés de ceux d'Erasme pour la sagesse tout humaniste et chrétienne qu'ils enseignent. Le troisième est d'Arias Montanus lui-même, et c'est la *Leçon chrestienne* (1579)[5]. La tradition mystique conserve pourtant ses partisans, à l'heure où s'imposent les doctrines du Concile de Trente, à preuve le

(1) Sur les *Heures* en latin et en espagnol, cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 36-38. Sur les *Heures* en français de 1558, *ibid.*, p. 40. Pour les *Heures* en latin et en français de 1565, voir RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 44, n^{o} 4. Reproductions dans ROOSES, *ouv. cité*, p. 60 et 61.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 9, n^{o} 4. - Sur Pierre Du Val, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 283.

(3) RUELENS-DE BACKER ne connaissent pas cet ouvrage. Cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 38.

(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 206, n^{o} 31.

(5) *Ibid.*, p. 206, n^{o} 30. Il existerait une édition de 1575.

Manuel d'oraisons et prières dévotes sur la vie de N.S. Jésus-Christ, traduite du latin de Ludolphe de Saxe, autrement dit Ludolphe le Chartreux, qui alimenta la piété du Moyen-Age, et dont Georges Farinart, un Lillois, donna le texte publié par Plantin en 1575[1].

C'est à côté de ces ouvrages que l'on trouvera *le Livre de la victoire contre toutes tribulations* (1557), du Dominicain Pierre Doré, moine ligueur qui, malgré sa fougue, annonce parfois saint François de Sales[2], les *Six Sermons sur l'oraison dominicale* du savant théologien que fut François Richardot, évêque d'Arras, ses quatre sermons *Sur la rédemption de N.S.J.-C.*, réunis dans un même recueil en 1575, et différentes oraisons funèbres qu'il prononça, dont celle de Charles-Quint (1559)[3]. C'est là aussi que l'on rencontrera les publications qui rappellent l'ardeur des polémiques religieuses, comme *La Réformation de la Confession de la foy que les ministres de Genefve présenterent au roy tres chrestien en l'assemblée de Poissy*, par Claude de Sainctes[4], plus tard les oeuvres d'un compatriote de Plantin, le carme Jean Porthaise, un protestant converti au catholicisme, qui fut prédicateur en l'insigne église de Saint-Martin de Tours et plus tard théologal de l'église de Poitiers, *la Chrestienne déclaration de l'Eglise et de l'Eucharistie*, *en forme de response au Livre nommé: la Chute de l'Eglise romaine* (1567)[5], enfin les *Cinquante méditations de l'histoire de la Passion de N.S.J.-C.*, *par le R.P. François Costerus*, *de la Compagnie de Jésus... et mises en français par Gabriel Chappuys*, *tourangeau*, *annaliste et translateur de Sa Majesté très chrestienne*

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 166, n° 31. L'ouvrage fut réédité en 1578. Cf. *ibid.*, p. 313, n° 31.

(2) Inconnu à RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, indiqué par ROOSES, *ouv. cité*, p. 37, Sur Pierre Doré, voir l'article de H.-CH. CHÉRY; dans le *Dictionnaire* cité, p. 236-237.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 19, n° 1; p. 97, n° 32; p. 103, n° 25; p. 142, n° 27. *Correspondance*, t. II, n° 264, p. 194; n° 267, p. 202; n° 324, p. 308; t. VII, n° 1053, p. 235. - Sur François Richardot, voir M. LEVÉ, dans le *Dictionnaire* cité, p. 604.

(4) ROOSES, *ouv. cité*, p. 43.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 77, n° 32. - Sur Jean Porthaise, voir l'article de A. BONNET, dans le *Dictionnaire* cité, p. 578.

et très religieuse (1587)[1] et les *XV. Mystères du Rosaire*, par Michel de Betencourt, évêque de Tournai (1588)[2]. Bref, une série d'ouvrages dont l'examen attesterait clairement l'évolution des tendances religieuses, depuis celles du groupe de Meaux, de Marguerite de Navarre et de Pierre Du Val, jusqu'aux traités de polémique et à l'influence de la Compagnie de Jésus.

Est-il besoin de souligner que la plupart de ces auteurs sont des hommes du Nord, et que les sermons de Richardot, comme ceux de Jean Porthaise, ont été prêchés à Anvers?[3]. Leur publication s'explique assez par les circonstances, et si l'oeuvre de Du Val montre mieux la pénétration du français grâce à Plantin, il s'agit, on l'a dit, d'une réédition.

En regard de ces traités d'une parfaite orthodoxie, il faudrait citer *l'Instruction chrestienne* de Pierre Ravillian, l'inspirateur de la Famille de la Charité, dont la publication, en 1562, amena Plantin à quitter Anvers, et qu'il s'empressa de désavouer[4]. On ne trouve d'ailleurs parmi ses éditions françaises, qu'un seul ouvrage d'un protestant, mais d'un protestant de marque, *De la vérité de la religion chrestienne* (1581) de Philippe Duplessis-Mornay, et cette édition s'explique assurément par des conditions particulières[5]. Une note que l'auteur a tracée sur son exemplaire personnel, conservé à la Bibliothèque nationale, nous apprend, en effet, ceci: ‘Ce livre fut par moy commencé l'an 1579, agé de trente ans, et achevé l'an 1580, sçavoir commencé à Anvers et achevé à Gand estant Ambassadeur du Roi de Navarre qui

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 298, n° 14. Nous n'avons pas à retenir ici François Coster (Malines, 1531-Bruxelles, 1619), dont le nom revient si souvent dans la correspondance de Plantin. Sur Gabriel Chappuys, l'un des écrivains et des traducteurs français les plus abondants de son époque, voir l'article de ROBERT BARROUX, dans le *Dictionnaire* cité, p. 170.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 314, n° 32.

(3) Sur le succès de la prédication catholique en langue française à Anvers, et notamment sur les sermons de Richardot et de Porthaise, voir C. VAN DEYCK, *Le Français à Anvers au XVI*e *siècle*, dans *Revue de l'enseignement français hors de France*, 29e année (août-septembre 1932), n° 99, p. 201.

(4) Voir en dernier lieu, *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 184, n° 302.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 230, n° 35. Sur Duplessis-Mornay, voir l'article de ROBERT BARROUX, dans le *Dictionnaire* cité, p. 276-277.

fut depuis Henry Quatriesme roy de France'[1]. Ainsi, ce sont des raisons de circonstance qui ont amené Plantin, l'humaniste chrétien et catholique, à publier cet ouvrage. Le livre de Philippe Duplessis de Mornay valut à l'imprimeur des difficultés, mais connut un grand succès: Plantin le réédite l'année suivante[2] et parmi les ouvrages dont Michel Sonnius demande l'envoi à Paris, le 29 avril 1583, figurent encore '100 Vérité de religion 8º en françoys'[3]. Il fut, par la suite, l'objet de très nombreuses rééditions, à Paris comme ailleurs.

Après les ouvrages de théologie et de doctrine, ou d'édification, les traités d'éducation et les recueils de sentences morales. Là, ce sont les oeuvres de deux étrangers que Plantin publie d'abord en français: l'une est même la première qui soit sortie de ses presses, avec le texte italien et le texte français en regard: *La institutione di una fanciulla nata nobilmente*, *l'institution d'une fille de noble maison* de Giovanni Michele Bruto (1555), grand voyageur, auteur d'une histoire de Florence et historiographe de Rodolphe II[4]. L'autre est l'oeuvre d'un espagnol, Antonio de Guevara, historiographe et prédicateur de Charles-Quint, et a pour titre *Le Favori de Court*, *contenant plusieurs advertissements et bonnes doctrines pour les favoris des princes*, *et autres seigneurs et gentilshommes qui hantent la Cour* (1557). Il avait été traduit en français par Jacques de Rochemaure et avait paru sous cette forme, à Lyon, l'année précédente[5]. Ce sont deux ouvrages que plus personne ne lit aujourd'hui, et qui méritent pourtant de retenir notre attention. Tous deux se rattachent à la tradition qu'avait illustrée en Italie le *Cortegiano* de Baltazare de Castiglione (1528), qui fut traduit par la suite en français par Jacques Colin, puis

(1) Bibliothèque nationale, Rés. D. 5724. L'exemplaire est conservé dans une belle reliure de maroquin rouge; en tête se lisent quelques notes, comme d'un livre de raison; à la fin, un quatrain et une liste des fautes d'impression.

(2) *Correspondance*, t. VII, 41-43. - RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 230, nº 35.

(3) *Correspondance*, t. VII, nº 1000, p. 83.

(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 5, nº 1. - *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 166, nº 271. - M. BATTISTINI, *J.-M. Bruto*, dans *De Gulden Passer*, 1954. Un facsimile de cet ouvrage a été publiée à Anvers par la *Vereeniging der Antwerpsche Bibliophielen*, en 1954.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 15, nº 3. - Sur Jacques de Rochemaure, voir l'article de A. BONNET dans le *Dictionnaire* cité, p. 605.

par Mellin de Saint-Gelais et plus d'une fois édité en France[1]. La vogue de telles oeuvres montre à quel point nos humanistes, comme le rappelle M.V.-L. Saulnier, se posent les questions d'éducation, de bons usages et de morale pratique.

Mais les choses changent vite. Ce sont des préoccupations moins élevées, de tendance beaucoup plus simple, plus bourgeoise et populaire, qui apparaissent dans un ouvrage de morale d'Etienne Perret, que publie Plantin, vingt ans plus tard, en 1578, et le titre vaut à lui seul tout un programme: *XXV Fables d'animaux*, *vray miroir exemplaire par lequel toute personne raisonnable pourra voir la confirmité de la personne ignorante aux animaux bestes brutes*[2]. Il n'y a plus maintenant, pour s'inscrire dans la tradition humaniste, que les livres d'emblèmes publiés à l'imitation de ceux d'Alciat: *les Emblèmes d'Adrien le Jeune*, *faits françois et sommairement expliquez* par Jacques Grévin (1567),[3] ceux de Sambucus, traduits cette année-là encore et par le même Jacques Grévin, *les Devises héroïques* de Claude Paradin (1562), dont la première édition avait paru à Lyon dès 1557[4], ou encore *les Commentaires* de Claude Mignaut sur les *Emblèmes* d'Alciat[5]. Il n'y a d'ailleurs là, le plus souvent, que recueils de centons, et

(1) La traduction de Jacques Colin parut en 1537, chez Jean Longis (ou Vincent Sertenas?) et fut rééditée à Lyon, chez Denis de Harsy, vers 1550. La revision de Mellin de Saint-Gelais, publiée par Etienne Dolet, parut chez François Juste en 1538. Il est intéressant de rapprocher ces dates de celle où parut chez Plantin l'ouvrage de Bruto.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 187, n° 16. Sur Etienne Perret, voir l'article de V.-L. SAULNIER dans le *Dictionnaire* cité, p. 564, et *Correspondance*, t. V, n° 665, p. 48.

(3) Sur cette édition, voir RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 76, n° 28. C'est la traduction, faite par Junius, de l'édition latine parue en 1562 (RUELENS-DE BACKER, p. 48, n° 15). D'autres suivrent en 1568 (*Ibid.*, p. 87, n° 37-38) et 1575 (*Ibid.*, p. 166, n° 32). Sur les livres d'emblêmes publiés par Plantin, voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 198-200. - Sur Jacques Grévin, voir supra, p. 206, et infra p. 215, 220 et 223.

(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 32, n° 4. Une réédition parut chez Plantin en 1567, *ibid.*, p. 76, n° 31. - Sur Claude Paradin, voir les quelques lignes de A. BONNET dans le *Dictionnaire* cité, p. 552.

(5) Inconnu à RUELENS-DE BACKER. Sur Claude Mignaut, jurisconsulte bourguignon, et régent de la Faculté des Décrets à Paris, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 512; *Correspondance*, t. V, n° 733, p. 188. L'ouvrage fut réédité en 1584, *ibid.*, t. VI, n° 861, p. 131, et t. VII, n° 1003, p. 87.

si l'on achète ces petits livrets, c'est beaucoup à cause des gravures sur bois qui les ornent à toutes les pages et qui offrent à quantité d'artistes ou d'artisans des modèles de décoration.

Et que l'on est loin déjà du véritable humanisme! L'exemple de Jacques Grévin le montre bien. C'est un authentique savant que ce médecin, et un bon poète. Aujourd'hui encore, son théâtre, et en particulier sa tragédie de *Julius Caesar*, conservent des admirateurs. Il avait fréquenté la demeure des imprimeurs parisiens, et s'était même épris d'une fille de Charles Estienne, cette Nicole qui lui préfèra un autre médecin de la capitale, Jean Liébault[(1)]. On comprend Plantin de l'avoir accueilli, quand il arriva à Anvers en 1567. Mais la violence de ses opinions calvinistes l'a écarté de la sagesse que prônaient les humanistes, et il est allé jusqu'à écrire un violent pamphlet contre Ronsard, son modèle et ami, *le Temple de Ronsard.* Par la suite, le maître a rayé de ses vers le nom de ce disciple. Les querelles religieuses ont déjà prouvé que le grand rêvede concorde formé parles humanistes s'avérait impossible.

On trouverait, disait-on tout à l'heure, parmi les livres français publiés par Plantin, des ouvrages relevant de toutes les disciplines. Mais les sciences juridiques sont naturellement absentes de cette bibliothèque française, puisque le droit écrit est resté longtemps le droit romain, que les avocats plaident en latin et écrivent en latin, et que les seuls ouvrages juridiques rédigés en France en langue vulgaire traitent du droit coutumier ou féodal français, et n'intéressent ni le public anversois, ni nos humanistes. Aussi n'y a-t-il à inscrire parmi ceux-là que les *Coutumes d'Artois*, un petit recueil in-16[(2)].

En revanche, les ouvrages écrits en français par des médecins sont beaucoup plus nombreux. Certains, à vrai dire, sont d'une inspiration toute populaire, ainsi le livret d'Antoine Mizauld, *les Ephémérides perpétuelles de l'air*, *par lesquelles on peut avoir vraie ou assurée cognoissance de tous changements de temps* (1556)[(3)].

(1) Sur Nicole Estienne, voir l'article de JACQUES LAVAUD dans le *Dictionnaire cité*, p. 315. Cf. ci-dessous, p. 217.

(2) L'ouvrage est demeuré inconnu à RUELENS-DE BACKER. Il est indiqué dans le catalogue manuscrit offert à Plantin en 1580 par Jean Moretus.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 10, n° 2. - Antoine Mizauld, médecin et géomètre, était un authentique savant. On lui doit une biographie d'Oronce Finé. Voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 514.

D'autres ne s'adressent même qu'aux maîtresses de maison et aux ménagères, comme le *Traité des confitures* (1557) du savant Michel de Nostredame, l'inventeur des fameuses prophéties[1], ou ne sont que des recettes de beauté, comme *Le vray et parfait embellissement de la face* (1557)[2], du même auteur. Il n'y a pas davantage lieu de faire honneur à la science française, ni peut-être même à la science tout court, de deux traités traduits de l'italien, les *Receptes pour guérir les chevaux de toutes maladies*, de Jacques Vincent (1557)[3], et les *Secrets du Seigneur Alexis*, *Piémontois*, plusieurs fois réédités par Plantin à partir de 1567[4]. Mais d'autres ouvrages de médecine ou de sciences naturelles publiés par le grand imprimeur, témoignent d'une science, d'une curiosité d'esprit et d'un sens de l'observation qui montrent en la personne de leurs auteurs de véritables humanistes. Tel Pierre Belon, le grand voyageur qui s'est adonné à l'histoire naturelle et a consacré de beaux ouvrages à l'étude des poissons et des oiseaux. Ses *Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce*, *Asie*, *Judée*, *Egypte*, *Arabie et autres pays étranges* avaient paru à Paris, en 1553, chez Gilles Corrozet, et avaient été plusieurs fois réimprimées depuis lors par les libraires parisiens, quand Plantin en donne à son tour une édition en 1555[5]. Tel Jacques Grévin, que nous avons déjà rencontré au Compas d'Or et qui fait paraître chez Plantin, en 1568, *Deux livres ausquels il est amplemênt discouru des betes venimeuses*, *thériaques*, *poisons et contrepoisons*, *ensemble les oeuvres de Nicandre*, *médecin et poète grec*, *traduictes en vers françoys*[6]. Tel encore l'érudit Charles Estienne,

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 14, n° 7. Sur Michel de Nostre-Dame, voir l'article de PAUL DELAUNAY dans le *Dictionnaire* cité, p. 538-539.

(2) Inconnu à RUELENS-DE BACKER. - Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 14, n° 6.

(4) *Ibid.*, p. 29, n° 12; p. 38, n° 13; p. 77, n° 33.

(5) *Ibid.*, p. 8, n° 3. Sur Pierre Belon, voir l'article de PAUL DELAUNAY, dans le *Dictionnaire* cité, p. 96. - Au début de sa carrière, Plantin avait publié en latin l'ouvrage de Belon; il le réédita en 1589, l'année de sa mort. *Correspondance*, t. VIII-IX, n° 1224, p. 173, n. 1.

(6) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 87, n° 39.

dont la *Maison rustique* avait d'abord paru en latin sous le titre de *Praedium rusticum* (1564) et qui, traduite en français par son gendre le médecin parisien et agronome, Jean Liebault, - l'heureux rival de Jacques Grévin, - devait connaître un si prodigieux succès(1). Dans des disciplines qui n'intéressent point pourtant des érudits, d'autres ouvrages montrent que Plantin a choisi le français pour éditer des oeuvres qui témoignent de l'avance prise par des Italiens en certains domaines, comme *l'Instruction et manière de tenir livres de raison ou de comptes par parties doubles* du provençal Pierre Savone (1567)(2) ou le *Discours sur plusieurs points de l'architecture de guerre* (1579) d'Aurelio Pasino, architecte en chef du duc de Bouillon, qui atteste assez le succès des conceptions classiques(3).

Parmi tant d'ouvrages que Plantin édite en français, il est assez peu de livres d'histoire. En 1557, il imprime les *Divers propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrestienté*, du parisien Gilles Corrozet, un érudit qui était à la fois poète et libraire, et comme il l'imprime à compte et demi avec un autre libraire de la capitale, Arnould Langelier, son édition, notons-le en passant, a toutes les apparences d'une contrefaçon(4). Quelques années plus tard, il songe à donner l'oeuvre d'un de nos meilleurs historiens, Froissart, mais il renonce bientôt à ce projet(5). Quant à Pierre d'Oudegherst, dont Plantin diffuse les *Chroniques et Annales*

(1) *Ibid.*, p. 66, n° 46. - Sur Charles Estienne, voir l'article de PAUL DELAUNAY dans le *Dictionnaire* cité, p. 311, et sur Jean Liébault, celui de G. BARDY, *ibid.*, p. 454-455.

(2) Inconnu à RUELENS-DE BACKER. Sur l'ouvrage de Pierre de Savone, ou Talon, cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 229, 230, 245, 248, 282. L'auteur enseignait les mathémathiques à Anvers. Cf. C. VAN DEYCK, *art. cité*, dans *Revue de l'enseignement français hors de France*, 29e année (avril-mai 1932), n° 97, p. 108.

(3) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 206, n° 29.

(4) Inconnu à RUELENS-DE BACKER. Voir ROOSES, *ouv. cité*, p. 37-38. - Sur Gilles Corrozet, voir l'article de MARIUS BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 203-204; à complèter par M. BOUCHEREAUX, *Recherches bibliographiques sur Gilles Corrozet*, dans *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, mars 1948, p. 134-151, et, du même auteur, *Les beaux livres parisiens de Gilles Corrozet*, dans *De Gulden Passer*, 1950, p. 71-86.

(5) ROOSES, *ouv. cité*, p. 104. Voir ci-dessous p. 354. Rappelons que Plantin ne publia pas davantage la traduction de Commines préparée par Kiel, son correcteur; elle fut donnée par ses gendres. Cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 197.

de Flandres, c'est assurément un écrivain bien informé, mais c'est surtout un compilateur, et il n'est pas hors de question de rappeler que ce Lillois reste d'obédience espagnole et qu'après s'être rendu à la Cour de Maximilien II, il partit pour Madrid, où il mourut dans le temps que paraissait son livre (1571)[(1)].

D'autres ouvrages intéressent la géographie non moins que l'histoire: ainsi *l'Historiale description de l'Afrique* (1556), de Jean Léon l'Africain, ce musulman qui s'était converti, ou que l'on avait converti au catholicisme, alors qu'il séjournait à la cour papale[(2)]; ainsi *l'Historiale description de l'Ethiopie*, de François Alvarez, un prêtre portugais qui avait été l'aumônier de l'ambassade envoyée au Roi des Rois par Emmanuel de Portugal (1558)[(3)]. C'étaient là des rééditions d'ouvrages répandus depuis quelque temps déjà[(4)]. En revanche, Plantin n'hésite pas à publier *les Singularitez de la France antarticque*, *autrement nommée Amérique*, du cordelier angoûmois André Thevet, l'année même (1568) où l'auteur donne son oeuvre à Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte[(5)]. Éditeur avisé, le grand imprimeur sait sans aucun doute pouvoir compter sur la curiosité d'esprit des Anversois, ouverts à tous les courants internationaux. Les gens cultivés de la Métropole, comme les marins et les marchands, durent également prêter attention, une dizaine d'années plus tard, au petit livre de leur compatriote, *le Miroir du Monde* (1579), où l'on a pu voir le premier atlas de poche. L'ouvrage, il est vrai, vaut d'abord par les gravures[(6)]. Mais il faut reconnaître un autre mérite,

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 114, n° 21. - Sur Pierre d'Oudegheerst, voir l'article de J. COPPIN, dans le *Dictionnaire* cité, p. 547-548.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 9, n° 1.

(3) *Ibid.*, p. 15, n° 3.

(4) Le 7 mai 1554, le libraire de Lyon Jean Temporal avait reçu le privilège d'imprimer l'ouvrage de Léon l'Africain, qu'il publia en 1556, en même temps que celui d'Alvarez. Cf. G. ATKINSON, *La littérature géographique française de la Renaissance*, 1927, p. 96-97, et p. 104.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 17, n° 8; ATKINSON, *ouv. cité*, p. 103. - Sur Thevet, compléter l'article de A. BONNET dans le *Dictionnaire* cité, p. 664, par JEAN ADHÉMAR, *Frère André Thevet*, 1947.

(6) Une édition flamande avait paru l'année précédente. Comme l'édition française, elle fut maintes fois réimprimée. Voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 178, n° 291.

quelle que soit la qualité des illustrations, à la *Descriptions des Pays-Bas* (1582). Dès 1567, le libraire anversois Guillaume Silvius avait publié avec des gravures sur bois le texte italien de L. Guicciardini. Deux éditions françaises suivirent en quelques mois (1567-1568). Plantin, à son tour, chargea Camerarius d'en donner une traduction latine, en même temps qu'il demandait à un homme de lettres parisien, François de Belleforest, d'en établir une traduction française. Il imprima ce gros in-folio avec des gravures sur cuivre qui laissent loint derrière elles les bois primitifs, mais le texte était de nature, à lui seul, à retenir les contemporains. Les nombreuses rééditions publiées par la suite prouvent que, là encore, Plantin avait frappé juste(1). De nos jours même, ce monumental ouvrage demeure d'un prix incomparable aux yeux de l'historien.

Les pièces politiques, les ordonnances, les feuilles d'avis ou de nouvelles que répand l'architypographe sont peut-être plus précieuses encore. Depuis *la Magnifique et sumptueuse pompe funèbre* de Charles-Quint, dont certains exemplaires comportaient un texte français(2), jusqu'à des placards plus éphemères, elles attestent l'immense diffusion que connut alors aux Pays-Bas la langue maternelle de Plantin, et n'ont certes pu qu'y contribuer. Dire qu'elles aient servi la culture française est une autre affaire, et l'on ne saurait les retenir ici, sauf à renvoyer aux *Annales* de Ruelens et de Backer, qui en énumèrent un si grand nombre.

Très efficaces, au contraire, furent les dictionnaires, les vocabulaires, les manuels de conversation destinés aux enfants et aux étudiants, et que Plantin, rappelons-le, a d'abord publiés grâce à la collaboration des maîtres qui enseignaient le français dans les écoles d'Anvers(3). Ainsi ceux de Gabriel Meurier, *Vocabulaire françois*, *très utile pour tous ceux qui veulent avoit la cognoissance*

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 243, n° 36; *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 107, n° 167.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 20; *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 167, n° 275. Il y eut des exemplaires avec le texte allemand, d'autres avec le texte français, ou espagnol, ou flamand, ou italien, d'autres 'en toutes langues'. On ne connaît plus aujourd'hui que des exemplaires avec le texte français et italien.

(3) Voir C. VAN DEYCK, *art. cité*, dans *Revue de l'enseignement français hors de France*, 29e année, avril-mai 1932, n° 97, p. 108-113.

du langage françois et flamand (1557), la *Grammaire françoise* du même auteur (1557), ses *Colloques* et ses *Conjugaisons*, *règles et instructions* (1558)[1], ou encore, de Jacques Grévin, *la Première et la seconde partie des dialogues françois*, *pour les jeunes enfants...* auxquelles Plantin a joint des épitres en vers de son crû (1567)[2]. D'autres, qui virent le jour un peu plus tard, sont d'un niveau plus humble encore, comme *l'A B C* de Pierre Heyns, - *ou exemples pour apprendre aux enfants à écrire convenablement*, *et contenant nombre de belles sentences pour instruire la jeunesse.* On ne connaît plus de cet *A B C* que la charmante édition flamande de 1568[3], mais on voit par les archives plantiniennes qu'il en exista une édition française. Certains dictionnaires devaient pourtant convenir à des étudiants d'un degré un plus avancé, comme le *Dictionarium tetraglotton* donnant les mots latins, français, allemands, flamands (1562)[4].

Que ces efforts aient porté leurs fruits, la chose n'est pas douteuse. S'ils n'apportent que des textes médiocres, *les Livres d'emblêmes*, les *Devises* de Claude Paradin mentionnés plus haut n'en ont pas moins diffusé une nouvelle forme de culture. Et comment expliquer, si le français n'avait été si largement répandu, telle édition, toute populaire, des *Proverbes anciens*, *flamengs et françoys*,*... colligés par M. François Goedthals*[5], ou ces recueils de chansons qu'étudie par ailleurs Mme S. Clercx, et qui ont connu un si grand succès? Il y a plus. C'est parce qu'on lisait le français aux Pays-Bas que Plantin a donné la traduction d'un certain nombre d'oeuvres qui témoignent chez son public de préoccupations voisines de celles des humanistes, des oeuvres que le lecteur choisit pour leur seule beauté et pour sa délectation. S'il ne parait pas avoir donné suite à son projet de publier en français une traduction d'Hermès Trismégiste[6], du moins a-t-il

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 13, n^{os} 1 et 2; p. 14, n^{o} 1; p. 15, n^{o} 2. - Sur Gabriel Meurier, voir l'article d'E. LANGEVIN dans le *Dictionnaire* cité, p. 511.

(2) *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 177, n^{o} 290.

(3) *Ibid.*, p. 195-196, n^{os} 316-318.

(4) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 31, n^{o} 2. - Sur ces dictionnaires, voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 176, n^{o} 289.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 88, n^{o} 40.

(6) *Correspondance*, t. VIII-IX, n^{o} 1226, p. 177, n. 3.

imprimé les *Epîtres de Phalaris et d'Isocrate*, - non pas, à vrai dire, d'après le grec, mais par l'intermédiaire du latin. Or, ces lettres, - assurément trop subtiles pour être l'oeuvre du trop fameux tyran d'Agrigente qui se nourrissait de la chair des petits enfants, - lui étaient certainement connues par les éditions françaises: publiées à Rome, en latin, dès 1470, dans la traduction de Francesco d'Arezzo, puis en grec dans la collection d'Alde Manuce, les *Epitres de Phalaris et d'Isocrate* avaient fait l'objet d'un receuil maintes fois réimprimé, notamment à Lyon par Jean de Tournes (1550) et la même année à Paris; quand Plantin le publie à son tour, une nouvelle édition vient d'en paraître à Lyon, chez Rigaud et Saugrain (1556), dans la traduction de Jean Gruget, de Louis de Matha et d'Antoine du Moulin: c'est précisément cellelà qu'adopte Plantin.

Et le moment arrive enfin, où le grand imprimeur, qui s'est d'abord adressé à des érudits parisiens pour établir l'oeuvre des classiques, mais qui a finalement trouvé en Juste Lipse le savant le mieux capable à son gré de servir la cause de l'humanisme, fait traduire en sa langue maternelle une oeuvre de Juste Lipse en personne: les *Deux livres de la Constance*, dont il imprime une traduction française l'année même où il publie l'édition latine et l'édition flamande (1584)[(1)]. Encore faut-il noter que la traduction n'est pas établie à Anvers, mais à Paris, par Louis Hesteau, sieur de Nuysement, secrétaire des chambres de Henri III et du duc d'Alençon. La chose n'alla pas d'ailleurs sans difficultés. Louis Hesteau avait eu des démêlés avec la justice dans le temps qu'il travaillait à sa traduction, et peut-être n'aurait-elle pas vu le jour sans l'insistance de Pierre Porret; le correspondant de Plantin à Paris tout en avouant son incompétence, s'inquiétait du succès de l'entreprise[(2)]. De l'avis des doctes personnages qui avaient examiné le manuscrit de Nuysement, elle était malaisée: ‘J'ai veu

(1) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 265, n° 18; *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 181, n° 293.

(2) Sur Louis Hesteau, voir l'article de V.-L. SAULNIER dans le *Dictionnaire* cité, p. 377. - Lettre de Porret à Plantin, *Correspondance*, t. VII, n° 989, p. 63. Sur cette traduction, voir encore, *ibid.*, t. VII, n° 1015, p. 135-138; n° 1018, p. 142; n° 1021, p. 150; n° 1026, p. 166; n° 1032, p. 182.

en cela, écrit-il à Plantin le 18 Septembre 1582, que ceux qui vouldront traduire les livres de Mons[r] Lipsius, qu'il faut qu'ils soyent fort abilles. Ceux qui ont veu le latin ne font pas grand estyme du françoys...'.

D'autres ouvrages furent traduits du flamand en français, par exemple le *Livre des tesmoignages du Trésor caché au champ*, de Barrefelt, et, du même auteur, les *Epistres ou lettres missives escrittes par l'effluxion d'esprit de la vie uniforme*(1). Plantin établissait ainsi de nouveaux contacts entre la Flandre et la France. Mais il est plus important pour notre propos de rappeler que Plantin s'est servi du français pour faire connaître à certaines classes de lecteurs l'oeuvre de l'Arioste (1555)(2), celle de Boccace (1558)(3), et celle d'un autre écrivain italien, bien oublié aujourd'hui, mais qui jouit en son temps d'une célébrité considérable, ce Parabosco qui a tant écrit de poésies et de nouvelles et à qui son talent de musicien valut d'être maître de chapelle à Saint-Marc de Venise. Or, les *Lettres amoureuses de Messer Girolam Parabosc* (1556) avaient déjà paru l'année précédente, à Lyon, chez Charles Pesnot(4), le *Roland furieux* reproduisait l'édition donnée à Paris, la même année, par Michel Vascosan, le *Décaméron*, celles de Guillaume Rouillé et ces deux ouvrages furent d'abord distribués aux libraires parisiens. Les liens avec la France n'en paraissent que plus étroits. Quant à *l'Amadis des Gaules* traduit de l'espagnol et publié en 1561 sous forme de douze volumes in-4°(5), avec la *Chronique du très vaillant don Florès de Grèce*, n'est-il pas curieux de voir Plantin destiner

(1) Vers 1580. ROOSES, *ouv. cité*, p. 87-89.

(2) *Le premier volume de Roland furieux, premièrement composé en Thuscan par Louis Arioste Ferrarois, et maintenant mis en rime françoise par Ian Fornir de Montaulban en Quercy.* Inconnu à RUELENS-DE BACKER. Cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 29, 32, 33; *Bibliotèque nationale. Anvers*,... p. 167, n° 273. - Sur Jean Fornier, voir l'article de ROBERT BARROUX dans le *Dictionnaire* cité, p. 329. L'ouvrage porte l'adresse de Plantin, mais n'a peut-être pas été imprimé par lui. Les premiers exemplaires furent expédiés à Paris.

(3) *Le Décaméron.* Certains exemplaires portent l'adresse de Martin le Jeune. ROOSES, *ouv. cité*, p. 41, 52.

(4) ROOSES, *ouv. cité*, p. 36.

(5) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 27, n° 7; ROOSES, *ouv. cité*, p. 42; C. VAN DEYCK, *art. cité*, dans *Revue de l'enseignement français hors de France*, 29e année, avril-mai 1932, n° 97, p. 112 et n. 4.

ce roman de chevalerie non pas à la clientèle des marchands et des bourgeois (il fera longtemps les délices de bons esprits), mais ‘à tous ceux qui font profession d'enseigner le français en la Ville d'Anvers’?[1].

En bref, et pour en venir aux oeuvres directement écrites en français - quels sont parmi les ouvrages sortis des presses plantiniennes, les livres que l'on pourrait grouper, pour reprendre le terme si expressif des anciens bibliographes, sous la dénomination de *Belles-Lettres?* Notons d'abord que l'on n'y relève aucune de ces nouvelles dont la mode était si grande en France, ni bien entendu Rabelais ou Montaigne. On n'y trouve qu'une pièce de théâtre, *le Mystère de la saincte incarnation de Nostre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ*, *par personnages*. L'auteur, H. Buschey, est un moine wallon, de l'ordre de Saint-François de l'Observance, et, en 1587, ce mystère en vers français est une oeuvre qui date[2]. Faut-il conclure que le public cultivé lisait dans le texte les comédies ou les tragédies latines de nos humanistes? Mais Plantin ne les a pas davantage publiées en latin, et l'on n'éprouvait pas le besoin, dans l'officine plantinienne, de publier les pièces de théâtre d'un Muret ou d'un Jacques Grévin. Le fait paraît assez curieux pour qu'on le signale ici.

La poésie, par contre, est bien représentée. Il y a là, sans parler du poème de Pierre Du Val, *De la Grandeur de Dieu*[3] ni des *Psaulmes* mis en vers par Marot (1564), que l'on a mentionnés plus haut, les *Amours* de Ronsard, *avec quelques odes*, plus *le Boccage*, et les *Meslanges* (1565), un poème de Guillaume des Autels, la *Paix venue du Ciel* (1559), quelques odes du même auteur, enfin le long poème du Guy Le Fèvre de la Boderie, l'*Encyclie des secrets d'éternité* (1571), et les *Premières oeuvres* de Jean de la Jessée, que Plantin publie dans les dernières années de sa carrière, en 1583.

C'est là, sans doute, un beau bagage, et qui fait honneur au grand

(1) ROOSES, *ouv. cité*, p. 36.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 204, n° 31; *Correspondance*, t. VIII-IX, n° 1236, p. 195, n. 7. - Sur l'auteur, voir l'article de L. ROBERT dans le *Dictionnaire* cité, p. 145.

(3) Voir ci-dessus, p. 210.

imprimeur. A côté des noms illustres de Ronsard et de Marot, certains de ces poètes, bien oubliés aujourd'hui, jouirent en leur temps d'une célébrité qu'ils durent pour une part au Compas d'Or.

Seulement, il faut y regarder de plus près avant de croire que Plantin s'est fait de parti-pris le soutien de ces poètes français. Bien au contraire, il est permis de penser que, dans la plupart des cas, les circonstances l'ont poussé à publier leurs oeuvres. Ainsi pour Guillaume des Autels, Guy Le Fèvre de la Boderie et Jean de la Jessée.

D'abord admiré par Ronsard et Ponthus de Thyard, Guillaume des Autels n'était certes pas un très grand poète. Il le sentait lui-même, et finit par abandonner la poésie pour se consacrer au droit. Mais il avait de puissants protecteurs. Originaire d'un village du Charolais, il était le sujet du duc de Bourgogne, lequel n'était autre que le roi d'Espagne Philippe II[(1)]. En même temps qu'il dédiait à Philippe II son poème du *Tombeau de Charles V*, il offrait à Granvelle un autre poème, la *Paix du Ciel* (1559)[(2)], et, deux ans plus tard, il joignait son *Ode responsive à une autre de Charles de Bouillon*, *et quelques sonnets* aux odes de ce prélat[(3)]. On peut supposer pour quelles raisons Plantin publia ces poèmes. Ce sont des raisons qui ne relèvent pas nécessairement de l'amour de la poésie.

De son côté, Guy Le Fèvre de la Boderie dédia au duc d'Alençon son *Encyclie des secrets d'éternité*[(4)] et il n'est pas besoin de rappeler, que lorsqu'il publia ce poème chez Plantin, en 1571, il travaillait depuis plusieurs années à l'établissement de la *Bible polyglotte.*

Quant à Jean de la Jessée, un premier recueil de ses poésies avait vu le jour à Paris, chez Fédéric Morel, depuis cinq ans déjà (1578), quand parut chez Plantin le volume de vers qui porte

(1) Sur Guillaume des Autels, voir l'article de POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, dans le *Dictionnaire* cité, p. 127. Rappelons en passant, et sans attacher à ce fait plus d'importance peut-être qu'il ne convient, que le poète occupa, de 1570 à 1581, date de sa mort, les fonctions de juge mage de l'abbaye de Cluny, et que Plantin, nous l'avons vu, publia des livres liturgiques pour le compte de cette abbaye.

(2) Publiés dans le même recueil. RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 21, n° 5.

(3) *Ibid.*, p. 24, n° 8.

(4) *Ibid.*, p. 114, n° 22.

le titre de *Premières oeuvres*[1]; et il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que l'auteur était, en 1580, le secrétaire du duc d'Alençon, et que l'entrée de celui-ci à Anvers provoqua chez Plantin un sursaut de sentiment français que l'on a déjà signalé.

Restent Marot et Ronsard, et dès lors paraît s'imposer cette observation: de même que les livres en français édités par Plantin se rencontrent plus nombreux au début de sa carrière, de même que les ouvrages d'éducation, de théologie ou de morale qu'il a publiés durant ses premières années sont plus profondément imprégnés d'humanisme que ne le seront les suivants, quand s'imposera la contre-Réforme, - de même, c'est quand Plantin est plus près de ses origines françaises qu'il élit les meilleurs de nos poètes, les suivants lui étant amenés, ou imposés, par les circonstances; et il a ignoré les précurseurs de Malherbe, qui ont fait leurs premières armes dans ses dernières années.

Mais, là encore, il convient d'examiner plus attentivement les choses. Une pièce de vers de Marot est imprimée, on le sait, dans l'*A B C* de Pierre Heyns; outre celle-là, une oeuvre de Marot figure parmi celles des poètes édités par Plantin; mais on ne rencontre qu'à une date bien tardive (1564) cette traduction des *Psaumes*, et c'est le roi David qu'on lit à travers le poète français[2].

Pour Ronsard, il en va tout autrement. Le titre d'un charmant petit volume qu'a donné Plantin porte: *Les Amours de P. de Ronsard vandomois*, *nouvellement augmentées par luy. Avec les Continuations desdits Amours*, *et quelques Odes de l'auteur*, *non encore imprimées. Plus le Bocage et Meslanges dudit P. de Ronsard.*

L'éditeur ne cachait donc pas que *les Amours* avaient paru déjà. Mais on pouvait croire, à lire la page de titre, que ce volume, publié en 1557, contenait pour la première fois ces *quelques odes*, *non encore imprimées.* On serait donc redevable à Plantin d'une édition de Ronsard en partie originale. Il n'en est rien. Le recueil,

(1) *Ibid.*, p. 258, n° 28; *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 174, n° 284.

(2) RUELENS-DE BACKER, *ouv. cité*, p. 38, n° 12; *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 185, n° 303. La traduction de Marot avait paru en 1541. Elle devait servir de base aux traductions flamandes. Cf. C. VAN DEYCK, *art. cité*, dans *Revue de l'enseignement français hors de France*, 29e année, août-septembre 1932, n° 99, p. 199.

qui se compose de trois parties, reproduit des éditions antérieures. *Les Amours* avaient été publiés à Paris, chez Maurice de la Porte, en 1553; *le Boccage*, chez le même imprimeur, en 1554, avec une page de titre qui fournit la même mention de *quelques odes non encore imprimées;* les *Meslanges* suivent l'édition donnée en 1555 par Gilles Corrozet et Vincent Sertenas. L'édition publiée par Plantin n'est qu'une contrefaçon. Aussi s'est-il bien gardé d'y mettre son nom, car il voulait vendre cet ouvrage en France, chez les libraires parisiens, - ce qu'il fit en effet. Il indiqua donc au titre comme adresse *A Rouen*, *Par Nicolas le Rous.* 1557, et c'est seulement la comparaison des caractères typographiques, des lettrines et des fleurons qui a permis de reconnaître dans ce volume une publication de Plantin(1).

Mais il y a mieux. La même année, peu de temps auparavant, une autre édition du même ouvrage, ne comprenant d'ailleurs que les deux premières parties, était parue avec une autre adresse: *A Basle*, *Par Augustin Godinet. 1557.* Maurice Sabbe avait flairé que cette édition était également une contrefaçon de Plantin. Toutefois, n'ayant pu voir le seul exemplaire connu de cet ouvrage, alors entre les mains d'un particulier, il n'avait pu apporter la preuve de son hypothèse. Cet exemplaire est entré en 1949 à la Bibliothèque nationale. Nous sommes maintenant en mesure d'affirmer que Maurice Sabbe avait vu juste. Ce n'est pas une contrefaçon de Ronsard, qu'a faite Plantin, mais bien deux. Ou, si l'on préfère, il a exécuté deux tirages de la même composition, avec des pages de titre différentes. Car dans les deux cas, Plantin a utilisé les mêmes caractères, les mêmes bandeaux, les mêmes lettrines, - et les a disposés de la même façon(2); on observe, dans certains cas, la même usure des caractères, ou les mêmes défectuosités d'encrage.

(1) Inconnu à RUELENS-DE BACKER. Cf. ROOSES, *ouv. cité*, p. 35; MAURICE SABBE, *Plantin et les* '*Amours*' *de Ronsard*, dans *De Gulden Passer*, 1924; SEYMOUR DE RICCI, *Catalogue of a unique collection of early editions of Ronsard*, London, 1927, p. 53, n° 20, avec facsimile de la page de titre. *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 174, n° 283. On connait cinq exemplaires de ce tirage.

(2) MAURICE SABBE, *art. cité;* SEYMOUR DE RICCI, *ouv. cité*, p. 53 n° 20, avec le facsimile d'une page de titre. L'exemplaire acquis par la Bibliothèque nationale des libraires Mags (Rés. p. Ye. 1254) est celui de Prosper Blanchemain.

La plupart des éditions françaises données par Plantin sont ainsi copiées, plus ou moins ouvertement, sur des éditions françaises. Le grand imprimeur l'a implicitement reconnu, quand, dans une lettre à son confrère de Lyon, Antoine Gryphe, il se défend de cette pratique. Je puis assurer, dit-il, n' 'avoir imprimé pour moy ou a mes despens aucun livre imprimé premièrement par autruy, excepté quelques sortes en français à mon commencement, et le Cours civil in-8°...'[(1)].

Plantin, pratiquant ainsi la contrefaçon, s'est fait nombre d'ennemis en France[(2)]; mais il ne s'écarte guère des habitudes de ses contemporains, moins scrupuleux que les nôtres en la matière. D'un autre point de vue, il faut noter que si les textes français publiés par Plantin sont des rééditions, leur publication à Anvers a lieu parfois très peu de temps après celle qui a été faite à Paris. C'est le cas pour les *Amours* de Ronsard, et c'est davantage encore le cas pour l'ouvrage de Thevet, les *Singularitez de la France antarticque*, qui parut la même année à Paris et chez Plantin. Mais d'autres fois, les éditions faites au Compas d'Or ne viennent que fort longtemps après l'édition originale, et c'est le cas, par exemple, pour les *Psaumes* mis en vers par Marot, qui avaient vu le jour en 1541 et que Plantin réédite seulement en 1564. Il y aurait sans aucun doute de curieuses constatations à tirer sur la vogue de tel ou tel auteur, selon que sont plus ou moins longs les intervalles de temps qui s'écoulent entre la publication de l'édition originale et la réédition. Pour revenir à l'exemple cité plus haut, on comprend que l'ouvrage de Thevet, les descriptions de l'Afrique ou du Proche-Orient, aient trouvé des lecteurs dans une ville aussi commerçante qu'Anvers. Nous ne nous attarderons pas à ces remarques. Notons plutôt que, si l'on excepte les *Abécédaires*, les lexiques, les traités de grammaire, seuls ont paru chez Plantin en édition originale, parmi tant de livres français, le traité de Philippe Duplessis-Mornay, *De la Vérité de l'Eglise*, les poésies de la Jessée et celles de Guillaume des Autels. Or, nous avons vu que l'édition de ce oeuvres était dictée à Plantin par les circonstances.

(1) *Correspondance*, t. V, n° 673, p. 71.

(2) Outre la lettre citée ci-dessus, voir celle que Plantin écrit à Pontus de Thyard, le 4 octobre 1577; *ibid.*, p. 278, n° 778.

Ainsi le grand imprimeur nous apparaît, une fois de plus, comme un habile hommes d'affaires, avant tout soucieux de ses intérêts. Si l'on retient seulement les éditions françaises qu'il a publiées, il est certes difficile de voir en lui un inventeur, un homme qui aurait eu le don de découvrir les talents et les oeuvres marquantes. On a jugé qu'il n'avait pas suivi de programme bien défini. Il serait plus exact de dire qu'il s'est efforcé de publier des livres dont la vente lui paraissait certaine. Ainsi s'explique, s'agissant de livres français, qu'il ait publié au début de sa carrière, les oeuvres dont le succès s'était déjà affirmé sur le marché français. Son programme, il l'établira quand il entreprendra d'imprimer la *Polyglotte*, quand il deviendra l'architypographe de la monarchie espagnole, l'éditeur de la Contre-Réforme.

***

Du point de vue qui nous intéresse ici, Plantin n'en a pas moins un mérite considérable; car il a su assurer une très large diffusion à ces auteurs français dont il imprimait les oeuvres. Le fait s'explique par des raisons d'ordre littéraire, technique et commercial.

Plantin, on l'a dit, se borne bien souvent à reproduire telles quelles des oeuvres qui se trouvaient déjà sur le marché. Pour s'en tenir aux livres français, on doit noter pourtant qu'il se préoccupe parfois d'améliorer les éditions données par ses prédécesseurs. Ainsi, quand il réédite l'ouvrage de Pierre Belon, *les Observations et singularitez trouvées en Grèce et autres pays étranges* (1555), il ne manque pas de déclarer que l'ouvrage a été *reveu derechef* et *enrichi de figures avec une nouvelle table de toutes les matières traitez en iceux*, ou, quand il publie en français *la Description des Pays-Bas*, de souligner que Guicciardini a augmenté son oeuvre de plus de moitié. Le cas le plus typique est assurément celui de l'édition qu'il pensait donner de Froissart. On sait comment, en novembre 1563, il charge André Madoets de revoir le texte que Jean de Tournes avait publié de 1559 à 1561, et le fait collationner sur le manuscrit de Breslau, ‘ou plutôt sur une copie de celui-ci, qui se trouvait au château de Schonhove’[1]. Si

(1) Indiqué par ROOSES, *ouv. cité*, d'après Kervyn de Lettenhove dans son édition des *OEuvres de Froissart*, t. I, 1e, 2e, 3e parties, p. 347.

ce travail n'a jamais été imprimé, il montre du moins chez Plantin des scrupules qui feraient honneur à bien des éditeurs modernes. Le grand imprimeur s'efforçait aussi d'améliorer, d'une édition à l'autre, les oeuvres sorties de presses, et l'on conserve encore au Musée Plantin-Moretus, un exemplaire du livre des *Venins* corrigé de la main de Jacques Grévin en vue d'une réédition éventuelle(1).

Enfin, malgré les travaux qui l'accablent, Plantin veut prendre lui-même une part active à certaines de ces éditions. Il a trouvé, au début de sa carrière, des Anversois capables de traduire en français des oeuvres scolaires destinées à des enfants, comme Corneille de Bomberghe, ou encore d'authentiques savants, comme le français Jacques Grévin, qui d'ailleurs ne juge pas à propos de mettre son nom sur la traduction des *Dialogues*(2); mais il a quelque peine, par la suite, à rencontrer dans la Métropole des traducteurs de talent, à la heuteur de tâches plus difficiles. Tiron, qu'il a donné pour précepteur à ses enfants, et qui traduit pour lui Vivès, est une exception. Plus d'une fois, on l'a vu, Plantin doit s'adresser à des parisiens(3). Même alors, il ne juge pas son rôle terminé. Ainsi, quand il décide de publier la *Descrittione di tutti i Paesi Bassi*, de L. Gucciardini, il ne se borne pas à demander à François de Belleforest de traduire en français le texte italien (1581): il revoit lui-même le travail et dresse de sa main la liste des corrections qui lui semblent devoir y être apportées. Il arrive même au grand imprimeur de se consacrer personnelement à traduire du latin en français *l'Histoire des pays septentrionaux* d'Olaus Magnus (1561), d'après le résumé qu'en avait donné un secrétaire de la ville d'Anvers, Corneille Grapheus, et il déclare s'en être acquitté au mieux, ‘pour le moins’, avoue-t-il ‘qu'il m'a été possible, pendant le temps de mes infortunes longues, et grieves maladies assés connues de mes amis’(4). On sait, enfin, comment il a voulu ajouter aux *Dialogues françois pour*

(1) Musée Plantin-Moretus, A 804^2.

(2) *Bibliothèque nationale. Anvers...*, p. 177, n^{o} 290.

(3) ROOSES, *ouv. cité*, p. 231. - *Correspondance*, t. IX, p. 415, 417, n. 3, p. 416.

(4) *Correspondnace*, t. VI, n^{o} 926, p. 258, n. 1. *Bibliothèque nationale. Anvers...*, p. 173, n^{os} 281-282.

les jeunes enfants, de Jacques Grévin (1567), trois dialogues sur *les Nombres*, *la Musique*, *l'Ecriture et l'Imprimerie.* Une telle attitude montre assez que Plantin n'est pas seulement imprimeur ou libraire, mais un éditeur au vrai sens du mot, et pleinement conscient des possibilités, - on pourrait dire: des devoirs de sa profession.

Ce sentiment que Plantin possède de son rôle apparaît nettement dans le soin qu'il apporte à présenter ses éditions. Il ne suffit pas de reconnaître la qualité des volumes sortis de ses presses, il faut encore constater que Plantin les établit toujours de façon à leur assurer la plus large diffusion possible. Éditeur avisé, il sait que les livres de trop grand format se vendent mal, parce qu'ils demeurent trop coûteux. Il publie, certes, sous forme de beaux in-folio tant de livres liturgiques, et s'il imprime sous forme de livres de poche quantité d'auteurs latins, il lui arrive d'en donner concuremment d'autres éditions dans le format in-4°, et avec des annotations plus étendues(1). Aussi paraît-il curieux de souligner que les ouvrages français sortis des presses plantiniennes sont généralement des livres de petit format. Le fait suffirait à indiquer qu'ils s'adressent à une plus large clientèle que les livres d'étude, ou du moins à des lecteurs qui ne veulent pas s'encombrer d'ouvrages pesants. Il n'a rien pour surprendre quand il s'agit de l'oeuvre de poètes, ou encore de certains manuels. Plantin n'innove pas, assurément, quand il publie *les Amours* de Ronsard ou *l'Institution d'une jeune fille de noble maison* en de petits volumes que le lecteur peut commodément emporter avec soi, sans faire figure de pédant: il se borne à suivre une pratique déjà courante, avant même le temps d'Alde Manuce, pour les ouvrages destinés au grand public, et que les libraires parisiens n'avaient garde d'oublier. Mais il est plus significatif de voir notre imprimeur rééditer dans le format in-8° ou petit in-8° tels ouvrages de sciences ou de voyages, comme *l'Historiale description de l'Afrique* de Léon l'Africain, ou les *Observations et singularitez trouvées en Grèce et autres pays étranges* de Pierre Belon, que ses confrères français avaient imprimés dans le format petit in-folio ou in-4°. Notons,

(1) ROOSES, *ouv. cité*, p. 105.

en passant, à titre de comparaison, que Plantin, démarquant en 1567, l'édition du *Corpus juris civilis* parue à Lyon six ans plus tôt en deux volumes in-folio, prend soin de la transformer en dix volumes in-8°. Et l'on a déjà rappelé plus haut que Plantin a publié, avec le *Théâtre* de Pierre Heyns, le premier atlas de poche, qui constituait une véritable nouveauté. Par contre, les *Premières oeuvres françoises* de Jean de la Jessée (1583), avec leurs deux volumes in-4° et le portrait de l'auteur, gravé au burin par Jean Wiéricx, restent l'un des plus beaux recueils de poésie imprimés par Plantin(1). Le fait mérite d'être signalé; il confirme ce que l'on peut penser des conditions dans lesquelles fut éditée l'oeuvre du secrétaire du duc d'Alençon(2).

Une autre raison du succès des éditions plantiniennes, c'est le soin que le grand imprimeur apporte à la typographie. Sans doute, à lire de près les livres français qu'il a publiés, y trouveraiton malgré tout bien des fautes. Peut-être faut-il invoquer les difficultés que devaient éprouver les ouvriers anversois à corriger des ouvrages dont la langue ne leur était pas également familière, à moins que leur hâte ne soit seulement en cause, - à preuve la liste des coquilles qu'a relevées Philippe Duplessis-Mornay dans son exemplaire de la *Vérité de la religion chrestienne*, et dont plusieurs paraissent assez surprenantes(3). N'empêche que certains auteurs français ont su gré à Plantin de l'attention qu'il mettait à imprimer leurs textes. On possède à ce sujet un témoignage particulièrement précieux, sous la plume de Claude Mignaut. Ce juriste, écrivant à Plantin qu'il a d'abord hésité à lui envoyer un nouveau commentaire des *Emblèmes* d'Alciat, lui déclare qu'une édition défectueuse de son ouvrage a vu le jour dans la capitale, mais qu'il se rassure maintenant, sachant combien Plantin surpasse en son art tous les typographes de son temps(4).

Aussi bien, ce n'est pas simplement de correction et d'exactitude qu'il s'agit. Sans insister sur la beauté des éditions plantiniennes qui a valu tant d'éloges à l'imprimeur, soulignons plutôt pour

(1) *Bibliothèque nationale. Anvers...*, p. 174, n° 284.
(2) Voir ci-dessus, p. 224-225.
(3) Sur cet exemplaire, voir ci-dessus, p. 212.
(4) *Correspondance*, t. VII, n° 1003, p. 89.

quelles raisons les lecteurs français devaient y être particulièrement sensibles. A certains égards, notons-le, les beaux livres de Plantin pouvaient les surprendre, car ce n'est pas seulement pour les éditions classiques que Plantin employait les beaux caractères romains(1). Il les utilisait encore pour éditer l'oeuvre des poètes, tandis qu'en pareil cas, en Italie, et par imitation en France, les imprimeurs choisissaient plus volontiers l'italique. La coutume de se fournir de caractères auprès de fondeurs qui travaillaient en France, pour les imprimeurs de Paris ou de Lyon, devait par ailleurs lui permettre d'offrir aux lecteurs français des ouvrages en tous points semblables à ceux dont ils avaient habitude, et sans doute cette manière de faire n'a-t-elle pas nui à la diffusion des oeuvres de nos écrivains.

Sur un point, en particulier, le style de la typographie plantinienne rejoint directement celui de la typographie française. C'est quand le grand imprimeur emploie pour les ouvrages scolaires, pour des traités d'édification, ou pour des ouvrages religieux - par exemple pour l'*A B C* de Pierre Heyns, pour l'*Instruction chrétienne* ou pour *l'Ecclésiastique*, - ces caractères imités de l'écriture cursive en usage en France, ou si l'on préfère, de l'écriture de chancellerie française. Les caractères de ‘civilité’ d'abord taillés à Lyon par Robert Granjon, plus tard à Paris par Pierre Haultin, sont au XVI^{e} siècle ce qu'a été la bâtarde gothique au XV^{e}; de fait, certains imprimeurs français les ont utilisés pour éditer tels ou tels ouvrages qui s'adressaient aux honnêtes gens; mais on les a bientôt réservés à l'impression de manuels destinés aux enfants, aux traités de *la civilité puérile ou honnête*, et ces caractères en ont gardé le nom sous lequel on les désigne encore de nos jours(2). Il paraît significatif que les inventaires plantiniens les classent sous le nom de *lettres françaises*, ou *lettres d'escriture*(3), et il n'est pas sans intérêt

(1) Non pas d'une façon constante, il est vrai. Ainsi, Plantin emploie l'italique pour imprimer ses propres *Dialogues*, à coté de ceux de Jacques Grévin. Mais il s'agissait, bien entendu, de distinguer clairement son oeuvre de celle de cet auteur.

(2) Des caractères de ce genre ont servi à imprimer entre autres la *Civilité puérile* d'Erasme traduite par Jean Louveau (Anvers, J. Bellère, 1559) et la *Civile honesteté pour les enfants, avec la manière d'apprendre à bien lire, prononcer et escrire* (Paris, J. Breton, 1560). Cf. *Bibliothèque nationale Anvers*,... p. 165, n^{o} 268.

(3) *Ibid.*

de souligner que, grâce aux manuels édités par Plantin, les enfants d'Anvers ont ainsi appris, en même temps que le français, un mode d'écriture en vogue dans la patrie du grand imprimeur. Si l'on se souvient que Plantin, éditant tels livres liturgiques, a pris soin de les composer dans cette grosse gothique, dite *lettre de forme*, qui revêtait un aspect particulier suivant que ces ouvrages étaient destinés au clergé des pays du Nord ou à celui de l'Espagne, on se persuade facilement que, choisissant cette *lettre d'escriture* pour ces petits livres français, il agissait sans aucun doute de propos délibéré.

Après la savante étude du professeur Ray Nash, on s'en voudrait d'évoquer encore l'illustration des éditions données par Plantin, fût-ce à propos de livres français[(1)], et de revenir sur le fait, signalé plus haut, que Plantin s'est adressé parfois à des artistes qui vivaient en France. Il faut rappeler pourtant comment les artistes du Nord attachés à l'officine plantinienne ont pu avoir sous les yeux des modèles français, alors surtout que l'imprimeur se proposait de rééditer des textes qu'avaient d'abord publiés ses confrères parisiens ou lyonnais. Ainsi le juriste Claude Mignaut, qui avait traduit pour lui les *Emblèmes* d'Alciat, écrit-il à Plantin, le 27 juillet 1575, qu'il lui envoie un exemplaire de l'édition publiée à Paris, afin, précise-t-il, que ‘vos ouvriers voyent et remarquent toutes les figures, nonobtant que j'aye opinion que les pouvez déjà voir’. ‘Je ne fay point de doubte’, ajoute-t-il d'ailleurs aussitôt, ‘que celles que vous ferez tailler ne soient plus belles’[(2)]. Il y aurait à coup sûr bien des rapprochements à faire en pareil domaine.

L'histoire de la reliure à cette époque en suggère d'autres. De toute évidence, les plus belles des reliures plantiniennes, avec leur décor doré de filets et de fleurons recouvrant les plats, s'inspirent des chefs-d'oeuvre qu'exécutent vers la même époque les ateliers parisiens[(3)]. Mais il y a plus, et rien ne ressemble davantage

(1) L'un des livres plantiniens particulièrement remarquables pour l'illustration reste assurément un ouvrage français, les *XV mystères du Rosaire* de Betencourt (1588). Mais les ouvrages de dévotion sont alors, chez tous les éditeurs, parmi les plus illustrés.

(2) *Correspondance*, t. V, n^{o} 733, p. 188-189.

(3) Sur les reliures de Plantin, voir *Bibliothèque nationale. Anvers...*, p. 158-161.

aux reliures d'éditeur de Plantin que celles des Langelier. Chez Plantin, comme chez les Langelier, il s'agit de modestes reliures de veau fauve seulement décorées d'un encadrement de filets à froid avec des fleurons dorés aux angles, et, au centre des plats, un petit motif doré, représentant chez Plantin le fameux compas, et chez les Langelier, pour un de ces jeux de mots chers à nos vieux imprimeurs, l'enfant Jésus tenant *deux anges liés* par une cordelière. Dans les deux cas, ce motif s'inspire de la marque des libraires(1). D'autres reliures, pareillement décorées d'un fer doré rappelant la marque d'un libraire, se retrouvent vers la même époque dans quelques officines françaises. Mais le fer y est généralement de plus grand module, et les reliures de Plantin ne présentent pas avec elles une ressemblance aussi étroite. Si l'on veut bien se souvenir qu'il n'est pas de reliures de ce genre dans le Nord de l'Europe, qu'à Paris même les reliures des Langelier (1535-1562) restent d'un type exceptionnel et qu'elles sont très probablement antérieures à celles de Plantin, lequel a reçu ses fers en 1564, enfin que les Langelier comptaient parmi les plus actifs correspondants du grand imprimeur, on admettra que le fait pour Plantin d'avoir séjourné à Paris et d'être en relations suivies avec les libraires de la capitale n'aura pas été sans conséquence(2). L'architypographe a sans doute emprunté à ses confrères parisiens l'idée de ce genre de reliures et les volumes qu'elles recouvrent devaient paraître aux contemporains habillés à la française.

(1) Sur ces reliures, voir ROBERT BRUN, *Guide de l'amateur de reliures anciennes*, dans *Bulletin du Bibliophile*, 1938, p. 60-66, et, pour celles qui portent la marque des Langelier, p. 62-63. - Sur les peaux que Plantin commande en France, voir ci-dessus, p. 196.

(2) R. BRUN, *ibid.*, p. 63, n. 3 et 4, cite cinq reliures de ce genre à la marque des Langelier; deux d'entre elles recouvrent des éditions lyonnaises; les trois autres se trouvent sur des ouvrages édités par les Langelier de 1538 à 1546. De toutes façons, comme l'indique l'auteur, *ibid.*, p. 62, les reliures de ce type restent très rares. Sur la date de 1564 à laquelle Plantin acheta les fers pour des reliures, voir *Bibliothèque nationale. Anvers*,... p. 159. Les quelques reliures que l'on peut attribuer à Robert Macé sont estampées à froid d'une plaque rectangulaire: elles n'ont pu donner à Plantin l'idée des siennes et il est inutile d'invoquer ici son apprentissage de relieur en Normandie. L'influence des reliures parisiennes est donc très probable.

Reste à savoir quelle fut la diffusion de ces livres français édités par Plantin, - à quel nombre il les tira, où il les vendit de préférence. Sur ces deux points, force nous est de nous en tenir ici, ou peu s'en faut, aux renseignements fournis par Max Rooses. Si l'on en juge par le petit nombre des exemplaires qui nous sont parvenus, les premières éditions publiées par Plantin ne connurent que d'assez faibles tirages, et l'on a déjà rappelé que certains des textes français qu'il a imprimés datent précisément du début de sa carrière. Mais un ouvrage comme le *Favori de Court* fut tiré à un grand nombre d'exemplaires, certainement quelques milliers(1).

Où Plantin vendait-il ces livres français? Sur place, sans doute, et Max Rooses a signalé comment Plantin a remis un certain nombre d'exemplaires de ses premières impressions françaises à ses confrères anversois, Jean Steelsius, Guillaume Symon et Gérard Spelman, voire à Ortelius, qui n'était pas seulement graveur, mais à l'occasion libraire(2). Il est évident toutefois que si Plantin a entretenu des relations si étroites avec les libraires de Paris et de Lyon, il leur destinait, entre tous autres, les livres français sortis de ses presses. Les charretiers les transportaient par route, en des balles; d'autres arrivaient par eau, en des tonneaux, sur des bâteaux qui touchaient à Rouen. Les comptes de Plantin montrent, par exemple, que parmi les livres latins envoyés à Arnould Langelier et à Martin Le Jeune, figurent, pour chacun de ces libraires, 6 exemplaires de *l'Institution d'une fille de noble maison*, autant de *l'Historiale description de l'Afrique*, et, pour Arnould Langelier, 1.250 exemplaires, en deux fois, du *Favori de Court.* Le même libraire reçut une partie du tirage des *Amours* de Ronsard(3). Tous ces livres n'étaient certes pas d'une vente également facile à Paris. On possède à ce sujet un témoignage révélateur, celui de Pierre Porret, écrivant à Plantin, à propos des oeuvres de Jean de La Jessée: ‘Vous m'avés aussi envoyé demi-cent des poésies

(1) Voir ci-dessous, n. 3.
(2) ROOSES, *ouv. cité*, p. 33, 34-38, 42, et, pour ce qui concerne Ortelius, p. 333.
(3) *Ibid.*, p. 31-36. Il faut signaler, avec Rooses, que les seuls exemplaires de la *Institutione* mentionnés dans la comptabilité de Plantin sont précisément ceux qu'il envoie à Paris.

la Flandre à Monseigneur, qui sont livres de quoy on ne tient conte; mais de quelque chose touchant les fascicules comme les lectres interceptées [il s'agit des *Lettres interceptées du Cardinal Granvelle et aultres*, 1582], et le discours de l'entreprinse contre Mons[r], si on en avoit au commencement cela se vendrait; mays toutes telles choses ne se doibvent mettre en tonneaulx, qui sont ordinairement deux moys sur chemin, et estant arrivés il faut faire enveloppes et maculatures de telz livres'[(1)]. Une autre fois, à propos des *Deux livres de la Constance* de Juste Lipse, mis en français par Louis Hesteau, son correspondant prévoit que la traduction, peu satisfaisante, 'n'est pas de vente en ce païs'[(2)]. Quoi qu'il en fût, les éditions plantiniennes se vendaient bien, et se vendaient au loin. Ainsi, en 1557, Plantin a expédié aux foires de Francfort 50 exemplaires du *Favori de Court*[(3)]. L'un des cinq exemplaires qui nous restent des *Amours* de Ronsard à l'adresse de Nicolas le Rous porte une note manuscrite contemporaine prouvant qu'il a été acheté à Venise[(4)]. Ne serait-ce qu'en vertu de ses qualités d'hommes d'affaires, Plantin a bien servi les lettres françaises.

***

Qu'il les ait aimées pour elles-mêmes, cela n'est point douteux. Tant de vers qu'il a lui-même composés le prouvent. Et de tous les textes qu'il a publiés en français, aucun n'a connu diffusion comparable à celle du sonnet du *Bonheur de ce monde*[(5)]. Bien vite célèbres, ces vers le sont demeurés autant que les plus beaux sonnets du grand Ronsard lui-même,... et plus, assurément, que ceux de bien des poètes de la Renaissance. Cette feuille volante, que l'on continue d'imprimer à Anvers sur les presses de Plantin,

(1) Lettre du 18 septembre 1582, citée plus haut, *Correspondance*, t. VII, n° 989, p. 63.
(2) Lettre du 22 février 1585, *Correspondance*, t. VII, n° 1032, p. 182.
(3) ROOSES, *ouv. cité*, p. 37.
(4) SEYMOUR DE RICCI, *ouv. cité*, p. 53.
(5) MAX ROOSES et MAURICE SABBE, *Les Rimes de Christophe Plantin*, 2e édit., Anvers, 1922.

avec ses caractères, reste plus fameuse aussi que les magnifiques in-folio marqués du Compas d'Or. Les vers qu'elle transporte nous avouent à la fois l'idéal de l'humaniste et du chrétien, et un certain épicurisme, qui peut sembler français et tourangeau. Ils suffiraient à rappeler comment Plantin a servi de trait d'union entre sa patrie d'origine et sa patrie d'adoption, et ce qu'il a fait en son temps pour répandre la sagesse.

Les éditions musicales anversoises du XVI^e siècle et leur rôle dans la vie musicale des Pays-Bas

par Suzanne Clercx
professeur à l'université de Liège

Si l'on voulait retracer l'histoire de la science musicologique, l'on constaterait l'intérêt presque exclusif des savants allemands et belges, depuis le XIX^e siècle, pour ce qu'ils ont convenu d'appeler: la musique néerlandaise. Cette musique aurait fleuri aux Pays-Bas, - auxquels, depuis le XIX^e siècle, on a conféré un sens élargi, - aux XV^e et au XVI^e siècles. Ce dernier a été considéré comme le 'siècle d'or': les Pays-Bas auraient alors donné le ton à l'Europe musicale et cet art international a été nommé 'néerlandais'. Selon van der Straeten(1), qui fait encore autorité en la matière, les Pays-Bas auraient été, au XVI^e siècle, la 'pépinière musicale de l'Europe'.

Ces slogans ont fait fortune: témoignage de l'étonnement et même de l'émerveillement d'un groupe de pionniers, ils ont poursuivi leur trajectoire d'affirmations en affirmations. Mais affirmation n'est pas preuve et, à revoir les faits de plus près, la vérité scientifique apparaît infiniment plus nuancée.

En fait, au XIV^e siècle, les Pays-Bas étaient encore en marge(2) de l'activité musicale européenne, alors dominée par la polyphonie franco-italienne. Ce n'est qu'à la fin du siècle que l'on voit Hennuyers et Liégeois participer au mouvement musical. A Liège, où l'*ars nova* française est pratiquée, on n'ignore rien non plus de la musique

(1) E. VAN DER STRAETEN, *La Musique aux Pays-Bas avant le XIX^e siècle*, Bruxelles, 1867-1888, 8 vol.

(2) CH. VAN DEN BORREN, *Geschiedenis van de Muziek in de Nederlanden*, Anvers, t. I (1948), p. 69.

italienne: une fusion s'y opère entre ces deux tendances et l'école musicale liégeoise, dont le chef de file est Johannes Ciconia, brillera sans doute jusqu'en 1468, - date de la destruction de la ville par le Téméraire. Il suffit de citer les noms de Johannes de Sarto, Johannes Brassart, J. de Limburgia, Arnold et Hugo de Lantins, J. Fr. de Gembloux, etc... pour s'en convaincre(1). A Cambrai, on cultive un art exclusivement français et les maîtres de G. Dufay proviennent de Paris ou de Dijon. Dufay enrichira et prolongera cette tradition jusque dans le 3e quart du XVe siècle; de cet élan, le comté de Hainaut bénéficiera jusqu'à la fin du XVIe siècle; il n'est que de citer les noms de quelques grands musiciens comme G. Binchois, Ockeghem, J. Regis, Josquin, R. de Lassus, etc..., pour le comprendre(2).

Cette tradition musicale française, va opérer, sous le règne des ducs de Bourgogne, une pénétration vers le nord et des villes comme Bruges et Anvers vont se distinguer à partir de la fin du XVe siècle. Un grand musicien fait, à ce moment de Bruges, un centre: Jacques Obrecht qui fut 'succentor' à Saint-Donatien. Ses voyages en Italie, le renom dont il jouissait à Florence et à Ferrare n'ont pu que rejaillir sur cette jeune école musicale qui portera ses fruits au XVIe siècle. A Anvers, la Collégiale de Notre-Dame ne manquait pas d'entretenir, dès le milieu du XVe siècle, une phalange de chantres; mais ce n'est qu'à la fin du siècle qu'une impulsion nouvelle lui sera donnée par son 'succentor' Jacques Barbireau († 1491). Et bien qu'Ockeghem n'y fut pas formé(3), bien qu'Obrecht n'y fut

(1) L'existence d'une école musicale à Liège avait été suggérée par CH. VAN DEN BORREN. Voir principalement ses *Études sur le XVe siècle musical*, Anvers, 1941, pp. 18-19 et 28-39. Les récents travaux de l'auteur de ces lignes n'ont fait que confirmer la présence à Liège d'un centre d'*ars nova* franco-italienne. Voir *Johannes Ciconia de Leodio* dans *Kongressbericht Utrecht*, Utrecht, 1953, pp. 107-126; *Johannes Ciconia théoricien* dans les *Annales Musicologiques*, t. III (1955), pp. 39-75 et, surtout, *Un musicien liégeois et son temps: Johannes Ciconia (ca. 1340-1411)*, Bruxelles, Académie (en voie de publication).

(2) Sur Dufay et l'école de Cambrai, on se reportera au livre classique de CH. VAN DEN BORREN, *Guillaume Dufay...*, Bruxelles, 1926.

(3) Sa présence à Anvers, attestée pendant une année (1443-1444) comme chantre n'implique nullement une 'formation'. Voir à ce sujet notre mise au point dans *Introduction à l'histoire de la musique en Belgique*, II, dans *Revue Belge de Musicologie*, t. V (1951), pp. 126-128.

pas maître de chant[1] ainsi qu'on l'a affirmé, des témoignages suffisants révèlent qu'on y pratiquait, à la fin du XV^e siècle, une polyphonie digne de la grande tradition contemporaine.

Enfin, il était dans ces pays du nord un autre centre de culture musicale: la Cour de Bourgogne. Brillante sous Philippe le Bon, mais encore exclusivement française si l'on en juge à ce que l'on connaît de son répertoire musical et de son personnel[2], la 'chapelle' musicale devient plus fermée aux courants européens, plus locale sous Charles le Téméraire et ses successeurs. Ses représentants pratiquent une polyphonie plus complexe et s'engagent dans les voies d'un style imitatif où le rythme se désagrège, où la ligne mélodique se fragmente au profit d'un tissu polyphonique d'un extrême raffinement. La poésie française contemporaine n'y est plus que prétexte à un art musical qui se plaît à des complexités 'fin de siècle'.

Pendant ce temps, Ockeghem, à la Cour de France, - où il servit 'quarante ans et plus', - élargissait le rythme et inventait des mélodies qui s'inscrivaient dans une polyphonie plus monumentale, bien que savante. En Italie, Josquin assouplissait son art au contact d'une musique plus simple, conquis à la grâce méditerranéenne. Lorsqu'il mourra, en 1521, il léguera à l'Europe une tradition renouvelée dont allait sortir la polyphonie classique du siècle des humanistes.

Cet âge d'or allait être, pour nos musiciens, un âge d'exode. A quelques exceptions près, tous prennent, dès leur jeune âge, le chemin de l'Italie. Presque tous font carrière dans des Cours italiennes ou encore en Espagne, où les entraînaient les souverains ou encore à Innsbruck, à Vienne, à Graz, à Munich, sollicités par des princes gagnés à la grâce de l'humanisme italien.

Si l'on voulait retracer non pas l'histoire de nos musiciens du

(1) Le 'Jacob de sanghmeester' qui figure dans les comptes de l'église Notre-Dame à Anvers aux confins du XV^e et du XVI^e siècle, n'est pas, comme on l'a cru, Jacques Obrecht. Celui-ci est pourvu d'une chapellenie à la collégiale d'Anvers mais il n'y exerce aucune activité musicale. Voir à ce sujet un article de M.B. Murray à paraître prochainement dans le *Musical Quarterly.*

(2) Cfr MARIX (Jeanne), *Histoire de la musique et des musiciens de la cour de Bourgogne sous le règne de Philippe le Bon (1420-1467)*, Strasbourg, 1939.

XVI^e siècle, mais l'histoire de la musique dans nos pays, la liste des maîtres de renom qui y firent carrière serait brève. La Cour était à Madrid et celle qui subsistait à Malines, puis à Bruxelles n'était qu'un reflet des splendeurs impériales ou royales. De plus, les guerres de religion et les conflits qui s'en suivirent avec les 'Provinces Unies', devaient appauvrir les classes aisées et les églises. Même les cathédrales, - Tournai, Cambrai, Utrecht, - ne peuvent retenir longtemps à leur service des musiciens de valeur et les nouveaux évêchés, créés en 1559 afin d'intensifier la lutte contre la réforme, - Bruges, Gand, Anvers, - ne pourront prendre un véritable essor musical pendant le XVI^e siècle, trop pauvres à vrai dire, et trop préoccupés de luttes religieuses ou politiques.

Mais ce tableau, à lui seul, serait tout aussi inexact que les affirmations les plus hâtives. En fait, il existe des témoignages de l'activité musicale dans les Pays-Bas, qui méritent d'être interrogés et justement exploités. A cet égard, les éditeurs musicaux, - et principalement les Anversois, - ont joué un rôle important et multiple que je voudrais souligner ici.

***

Sans doute, les travaux ne manquent pas qui mirent ce rôle en valeur: depuis l'ouvrage, désormais classique de Goovaerts(1) jusqu'aux travaux plus spécialisés de Stellfeld sur les éditions musicales de Plantin(2), d'excellents historiens de la musique et de l'imprimerie(3) ont inventorié et commenté l'oeuvre de ces grands imprimeurs. Mais leur importance a-t-elle été justement jaugée? A les situer au centre d'un pays que l'on considérait comme le coeur musical de l'Europe, leur activité n'en paraissait que naturelle: ils étaient des commerçants ou des hommes d'affaires, habiles à exploiter l'une des grandes ressources artistiques de leur temps et de leur pays.

(1) A. GOOVAERTS, *Histoire et bibliographie de la typographie musicale dans les Pays-Bas*, Bruxelles, Académie (1877).
(2) J.A. STELLFELD, *Bibliographie des éditions musicales plantiniennes*, Bruxelles, 1949.
(3) Ces travaux sont dispersés dans de trop nombreuses études musicologiques que nous ne pouvons songer à citer ici.

En fait, leur rôle fut tout autre et leur action plus profonde. Editer des psaumes ou des motets avait, pour eux et pour leur public, un sens précis: ils prenaient ainsi parti pour ou contre l'église réformée. Eloignés des centres créateurs de France et d'Italie, ils n'en avaient que plus de mérite à découvrir et à publier des oeuvres de Luca Marenzio, de Palestrina, d'Ingegneri, R. de Lassus, Phil. de Monte. etc..., dont il leur arrivait rarement, du reste, d'avoir en mains des oeuvres inédites.

Si l'on devait dresser la carte de la typographie musicale des Pays-Bas au XVI^{e} siècle, Anvers apparaîtrait certes comme un centre rayonnant. Depuis la publication des psaumes de David en 1538 par Symon Cock, jusqu'à la fin du siècle, la métropole domine de haut les autres points que l'on pourrait fixer sur cette carte: Utrecht, Amsterdam, Leiden, Douai, Gand. Même Louvain, dont l'Université devait encourager le commerce du livre, n'a pu l'égaler: Phalèse, qui y entreprit ses premières éditions musicales, ne tardera pas à s'installer à Anvers.

Et c'est là un premier problème: pourquoi Anvers? Jamais, à ma connaissance, on n'a expliqué ce fait. On a bien invoqué l'intense activité musicale de la métropole. Mais qu'était exactement cette activité? Les travaux de De Burbure n'ont que défriché la situation(1) et orienté les recherches presque exclusivement vers la vie musicale des églises, Notre-Dame en tête, - qui ne devint cathédrale qu'en 1559, du reste. En vérité, les musiciens que l'on y rencontre furent loin de jouir d'une réputation internationale: Antoine Barbé, maître de chant de 1527 à 1562 à Notre-Dame, n'est pas un musicien de premier plan et, quelles que soient l'abondance et l'excellence de la production de Pevernage, - maître de chant à la cathédrale de 1585 à 1591, - son oeuvre est reflet et non création(2).

(1) DE BURBURE, *Extraits divers concernant les chapelains*, *chanteurs*, *musiciens*, *choraux*, *organistes*, *carillonneurs*, *etc.... de la ville d'Anvers*, Anvers, 1853; *La Musique à Anvers aux XIV*^{e}, *XV*^{e} *et XVI*^{e} *siècles*, reproduit par THEUNISSEN, Anvers, 1906.

(2) J.A. STELLFELD, *Andries Pevernage*, Louvain, 1943.

A travailler en vase clos, la musicologie a négligé le contexte historique. Or, il importe de ne pas oublier que la musique, faite par des hommes et pour des hommes, a besoin d'un substrat social et que ce substrat est mouvant. L'expansion anversoise avait créé, pour les musiciens, une clientèle d'un type nouveau: une bourgeoisie riche, de civilisation urbaine très poussée. C'est pour cette clientèle que musiciens et typographes travaillaient; c'est d'elle qu'il vivaient. Pourquoi, alors, expliquer cette vitalité musicale et cette industrie du livre par la primauté de la musique d'église? Ce qui était vrai pour des centres ecclésiastiques comme Liège ou Cambrai, ce qui était vrai pour des cours princières, - où le manuscrit suffit à la demande, - ne l'était plus pour Anvers, centre commercial, industriel et bancaire, où les églises, du reste, avaient de modestes revenus. Dès lors, ce n'est plus sur la carte des Pays-Bas qu'il convient de pointer son nom mais sur la carte d'Europe: Paris, Lyon, Bâle, Venise, Florence où des situations économiques similaires ont engendré des civilisations urbaines, où les mêmes richesses ont draîné les mêmes commerces de luxe, méritent seules d'être étudiées, du point de vue musical, en vertu des mêmes critères. En vérité, l'histoire de la musique à Anvers au XVI^{e} siècle n'appartient plus à celle des Pays-Bas mais à celle de l'Europe.

***

La typographie musicale tisserait, à elle seule, la chaîne de cette histoire. Elle commence avec les premières publications du Susato. Dans la première moitié du XVI^{e} siècle, en effet, on ne connaissait à Anvers d'autre moyen que la gravure sur bois, puis la gravure séparée des portées et des notes. Le caractère mobile (note fixée sur sa portée) avait été inventé par un Français, Pierre Haultin, qui avait fourni des matrices à Attaignant (Paris, 1525) et à Jacques Moderne de Lyon[(1)]; il travailla aussi pour Susato à Anvers et, dès 1543, celui-ci fut à même d'inaugurer sa célèbre collection de

(1) P. BERGMANS, *La typographie musicale en Belgique au XVI^{e} siècle*, dans *Histoire de l'Imprimerie en Belgique des origines à nos jours*, Bruxelles, t. V, (1929) pp. 50-51.

chansons polyphoniques[1]. Trois ans plus tard (1546), Pierre Phalèse le vieux ouvrait à Louvain un atelier de typographie musicale, en utilisant des procédés analogues. En 1554, le musicien Hubert Waelrant s'associait à Jean Laet et leur maison d'édition eut son heure de célébrité[2]. En 1564, c'est l'entrée en lice de Plantin. Celui-ci, on le sait, s'était spécialisé dans l'édition des manuels liturgiques pour lesquels il possédait des caractères appropriés, mais, en 1568, il avait acquis, à la vente de Susato (Jacques Susato, fils et héritier de Thielman, était mort en 1564), des caractères de petite et grosse dimension[3], peut-être, ceux-là mêmes qu'avait fabriqués Pierre Haultin. Il pourra, dès lors, publier des oeuvres polyphoniques. En 1578, ce sera la somptueuse édition des Messes de De La Hèle, dédiées à Philippe II, livre de choeur, in-folio maximo, qui servira d'exemp e aux éditions futures. En 1582, Pierre Pha'èse le jeune, s'associait à Jean Bellère et le suivait à Anvers où leur maison allait rivaliser avec l'officine plantinienne et même, dans une certaine mesure, la supplanter.

Tels furent les créateurs de la typographie musicale anversoise. Leur oeuvre allait être reprise par leurs héritiers et même essaimer. Dès 1589, la veuve de Chr. Plantin, Jeanne Rivière, poursuivait, avec son gendre Moretus, l'oeuvre entreprise à Anvers tandis qu'à Leiden, Raphelengius et, à Paris, Gilles Beys, ses autres gendres, prolongeaient la trajectoire plantinienne. A Douai, Balthazar Bellère, fils de Jean, avait fondé, en 1590, une officine de typographie musicale et rejoignait ainsi Jean Bogard qui, après avoir travaillé à Louvain de 1564 à 1574, y avait imprimé, en 1575, son premier livre de musique.

***

Ces faits, bien connus du reste, apportent cependant une leçon nouvelle, pour autant que l'on cherche à les expliquer, à les relier et à pénétrer quelque peu la psychologie de leurs acteurs.

(1) GOOVAERTS, *op. cit.*, p. 28. - BERGMANS, *op. cit.*, pp. 51 et 56.
(2) GOOVAERTS, *op. cit.*, p. 38 ss.
(3) STELLFELD, *Bibliographie...*, p. 16.

Thielmann Susato, - qui joua incontestablement un rôle d'éclaireur de 1543 à sa mort en 1561, - était lui-même musicien. Il était originaire de Cologne[1]. On ignore tout de sa formation. Cologne ne paraît pas avoir été un centre actif de musique polyphonique; mais, sur le chemin des Pays-Bas, Susato ne se serait-il pas arrêté à Liège? Il est remarquable, en tous cas, que dès le début de sa carrière, il dédie un recueil de Messes à Georges d'Autriche, prince-évêque de Liège[2] et qu'il soit le premier anversois à connaître et publier des oeuvres de musiciens liégeois: Rocourt, Castilleti (Guyot) et Petit Jean de Lattre.

Quoiqu'il en soit, sa formation musicale n'indique pas un centre où se brassent des styles nouveaux et ses compositions révèlent un sage académisme. Aussi, son choix se limitera-t-il, - a quelques exceptions près, - à des oeuvres de compositeurs locaux: J. de Hollandre, J. Lupus, Hellinc, Barbé, Josquin Baston, Geerhard Turnhout, Chastelain, Benedictus (Appenzeller), etc... Sur ce fonds, se détachent quelques chefs de file, aux qualités éminentes mais dont la carrière se déroula principalement dans le pays: Th. Créquillon, Clemens non Papa, N. Gombert[3].

On objectera, sans doute, qu'il mit aussi en lumière des oeuvres d'A. Willaert, de C. de Rore, qui vécurent surtout en Italie, de Roland de Lassus, de Morales, de Vincenzo Ruffo. Mais Roland de Lassus vint précisément à Anvers en 1555, l'année même où Susato publia son premier recueil de chansons françaises et italiennes; mais C. de Rore fit de fréquents séjours à Anvers où vivait sa famille. Quant à Willaert, Morales et V. Ruffo, leur réputation était telle que d'Italie, leur gloire avait pu rayonner vers les pays du nord. Enfin, C. de Rore et R. de Lassus avaient fort bien pu contribuer personnellement à les faire connaître à Susato.

Du reste, ce n'est que dans les dernières années de sa vie que les éditions de Susato laissent apparaître un accroissement de culture

(1) GOOVAERTS, *op. cit.*, p. 26 ss. - BERGMANS, *op. cit.*, p. 54 ss.

(2) Il s'agit du *Liber primus missarum...* (1546) contenant des messes de Tylman Susato lui-même, de Th. Créquillon, P. de Manchicourt. Cfr GOOVAERTS, *op. cit.*, p. 191, n° 20.

(3) ID., *ibid.*, p. 186 ss.

musicale; encore cet élargissement se limite-t-il aux noms que nous avons cités.

Les premiers recueils de Phalèse à Louvain ne révèlent pas de plus hautes ambitions, exception faite des trois livres de tablature de luth de Fr. de Milano (1546) de P. Teghi de Padoue (1547) et du célèbre *Hortus musarum* (1552); un luthiste de haute classe a dû l'orienter vers l'achat de caractères spéciaux et dans le choix d'un répertoire de qualité.

Dès la 'secunda pars' de l'*Hortus musarum* (1553)(1) cependant, le recrutement des pièces polyphoniques est plus local: on y voit reparaître les noms de Cauleray, Chastelain, Clemens non Papa, Créquillon, Rogier... et le premier livre des chansons à 5 et 6 voix (1553) ne se distingue en rien du répertoire de Susato. Rien ne changera jusque 1563. L'absence même du nom de Roland de Lassus, présent à Anvers de 1555 à 1558 env., est tout à fait significative: Susato n'avait pas manqué de le solliciter, mais, encore à Louvain, Phalèse n'y avait pas songé.

En 1559, toutefois, il publie, dans un recueil, quelques chansons de Claudin le Jeune et, en 1563, il imprime des *Magnificat* à 8 voix de Francisco Guererro. Trois ans plus tard, ce sont les *Psaumes* de la pénitence d'après Job de Roland de Lassus qu'il publie en seconde édition (la première avait paru à Lyon, la même année). Dès lors, et de plus en plus, Phalèse étendra son choix aux 'célébrités' internationales. Son association avec Bellère (1570) et son installation à Anvers devaient être le point de départ d'un nouvel essor.

Quelles furent les causes de ce jumelage? Plantin portait-il quelque ombrage à Phalèse depuis qu'il avait acquis les caractères mobiles de Susato? et la somptuosité, déjà connue, de ses publications laissait-elle soupçonner une concurrence dangereuse? Si telles étaient les craintes de Phalèse, elles durent être confirmées par la publication, par Plantin, en 1575, des 'Chansons françaises à 5, 6 et 7 voix de Philippe de Mons'(2). Une autre circonstance de cette association mérite aussi d'être relevée. Jean Bellère, d'origine liégeoise, était demeuré en relations avec son frère, Luc Bellère,

(1) GOOVAERTS, *Ibid.*, p. 202, n° 52.

(2) ID., *Ibid.*, sub 1575, p. 250. Observons que Stellfeld ne cite pas cette publication.

libraire à Liège. Dès le début de sa collaboration avec Phalèse, c'est un musicien liégeois qui leur sert de conseiller: Jean de Castro. Celui-ci était déjà connu, à cette époque, par des oeuvres publiées à Lyon et à Venise. Incontestablement, les nouveaux associés avaient eu la main heureuse. Ils allaient déployer une activité sans précédent dans la métropole. Pour le premier livre de *Mélange de chansons* qu'ils éditent à Anvers en 1575, Jean de Castro recruta les meilleurs chansons du temps. On y relève les noms de Jean de Castro, Abran, Animuccia, Jean d'Arras, Arcadelt, Severin Cornet, Costeley, J. Dominico, Ferabosco, Cl. le Jeune, Philippe de Mons (sic), R. de Lassus, R. d'Orey, Jacques da Ponte, Cyprien de Rore, Pietro Taglia, Waelrant. Les quelques concessions 'locales' qu'on y remarque disparaîtront ensuite et, dès l'année suivante, c'est la glorieuse succession des grands recueils: *Musica Divina*, *Harmonia celeste*, *Symphonia angelica*, *Bicinia*, *Melodia olympica*, *Il Lauro verde Trionfi di Dori*, *Paradiso musicale*, *Il vago alboreto*, *Le Rossignol musical*,[1] etc... dont les noms, à eux seuls, évoquent les splendeurs et la suavité de ce que la musique de ce temps avait de plus séduisant. Tous les grands noms de la musique d'Italie y figurent: Luca Marenzio, A. et G. Gabrieli, Al. Striggio, G.M. Nanino, Rug. Giovanelli, Cos. Porta, A. Ingegneri, Fel. Anerio, Palestrina... auxquels se mêlent Roland de Lassus, Philippe de Monte, Cyprien de Rore, Willaert.

De son côté, Plantin, moins productif, moins habile dans son choix, - moins bien conseillé peut-être, - n'en continuait pas moins la publication de somptueux volumes musicaux aux formats impressionnants, à l'impeccable tenue typographique qu'aucun autre imprimeur musical ne pouvait atteindre. Il fournissait ainsi aux maîtrises d'Europe de magnifiques livres de choeur où figurent les messes de Philippe de Monte, Georges de la Hèle, les motets de Severin Cornet; aux amateurs de musique profane, les célèbres Mélanges de Claude Le Jeune et les chansons d'André Pevernage[2].

En fait, Plantin poursuivait d'autres buts que Phalèse et d'autres éditeurs musicaux et sa clientèle, plus internationale, était aussi plus

(1) GOOVAERTS, *op. cit.*, p. 241 ss.
(2) STELLFELD, *op. cit.*, p. 26 ss.

limitée. Alors que les imprimeurs de chansons et de madrigaux pouvaient trouver, dans la riche bourgeoisie anversoise, parmi les marchands et banquiers de passage, et grâce à leurs relations commerciales à l'étranger, une clientèle urbaine toujours plus cultivée, toujours plus avide de nouveautés, les maîtrises d'Anvers et même des Pays-Bas ne pouvaient offrir à Plantin de débouchés suffisants. Ses luxueuses publications, les grands formats de ses livres de choeur ne s'adressaient qu'à des maîtrises aux revenus assurés ou à des chapelles princières. Aussi rencontre-t-il de sérieuses difficultés financières. Mais l'académisme de son choix devait assurer la longévité de son succès: en plein milieu du XVII^{e} siècle, alors que la musique polyphonique était battue en brèche par la monodie accompagnée et par la bichoralité, les messes de De Monte et de G. de la Hèle trouvaient encore des acquéreurs(1).

On le voit, l'activité musicale des grands imprimeurs anversois fut multiple et commandée par des conditions sociales et commerciales particulières. Chacun d'eux apporta sa note singulière à une oeuvre dont l'éloignement dans le temps nous masque trop souvent la diversité. Et c'est encore là un problème à résoudre dont nous n'avons pu ici qu'esquisser les données générales.

Mais, ces noms, mais ces titres évocateurs, ces belles impressions aux pages liminaires somptueuses, aux lettrines richement ornées de vignettes, l'abondance même de cette production, nous paraissent un témoignage du goût, de la richesse, d'un art supérieur de la vie qui devaient animer la métropole en cette fin du XVI^{e} siècle.

Et, cependant,... la prise d'Anvers en 1585 par Farnèse avait sonné le glas et donné le signal de la décadence économique.

L'édition musicale anversoise allait-elle en souffrir? Sans doute, mais lentement, comme ce déclin lui-même. Dans la première moitié du XVII^{e} siècle, Plantin Moretus cherche à écouler ses livres sacrés et en publie peu de nouveaux: des motets et des messes de Lobo Duarte, dont la gloire ne dépassa jamais les frontières des pays d'Espagne, et des Hymnes de Palestrina(2). Il avait définitivement

(1) STELLFELD, *ibid.*, pp. 36-41. V. aussi, du même auteur, *Het muziekhistorisch Belang der Catalogi en Inventarissen van het Plantinsch Archief* dans le *Vlaamsch Jaarboek voor Muziekgeschiedenis*, Anvers, 1940-1941.

(2) STELLFELD, *Bibliographie...*, p. 139 ss.

renoncé aux chansons et aux madrigaux et ignorait tranquillement les formes nouvelles de l'art musical. Il était sagement revenu aux objectifs initiaux de l'officine plantinienne: la contre-réforme triomphante fournissait une clientèle assurée, quoique limitée, à l'écoulement des beaux livres liturgiques auxquels il continuait d'apporter tous ses soins.

Quant à Phalèse, il s'efforcera, - non sans succès, - jusque vers 1625, à intéresser son public aux productions les plus récentes d'Italie. Mais avec le déclin économique d'Anvers, sa clientèle urbaine tendait à disparaître et l'asphyxie qui gagnait le commerce le privait de débouchés extérieurs. Les héritiers de Pierre Phalèse le jeune modifieront leurs objectifs et publieront, de plus en plus, de la musique sacrée de caractère local. Madeleine Phalèse († 1652) et Marie († 1673) n'étaient plus de taille a maintenir le renom de leur maison dans un monde dont la structure sociale s'était profondément transformée.

Plantin and our time
by J. van Krimpen
of the Enschedé Foundry (Haarlem)

It may seem rather strange that a citizen of the Northern Low Countries called to lecture in their Southern counterpart, and of all towns in that of Antwerp, should begin by talking of Rotterdam. I simply have to do it because of a parallel I want to draw between the two towns and in particular between two - of either of the towns one - of their important citizens of bygone days. I can promise my Belgian friends that my story will not, and cannot, give rise to economic or political controversies, in which the relations between Antwerp and Rotterdam are rich enough, and that I will gladly leave those to the people whose almost daily concern they are; I can promise it even although the subject of the Rotterdam part of my parallel is closely connected with its economie life and prosperity which, as we all know, is one of the sources of the controversies I have mentioned.

Rotterdam, as we too all know, has been connected with the North Sea, by an under all circumstances reliable canal: the New Waterway, roughly speaking during the third quarter of the nineteenth century; it is thanks to the New Waterway that Rotterdam has become one of the three most important ports of the Western European Continent. How important it was, and fortunately has become anew, and how important it was thought by the owners of one of the two other ports - I am not now speaking of Antwerp! - was shown by what happened during the last war, in May 1940, when those owners tried to wipe out Rotterdam definitely.

Now this New Waterway was devised in 1857 and constructed from 1863 to 1878 by a Dutch engineer, no son of Rotterdam itself, called Pieter Caland. Caland, herewith, has created his own monu-

ment, outside his elected town, in the green land west of Rotterdam. After his death in 1902, however, the town of Rotterdam has wanted to honour him and his memory by erecting a monument - ugly as people in those days knew how to create an ugly monument - in the living centre of the town itself. - I think that in the meantime - and if I am right it happened since the war - it has been either done away with entirely or moved to a less central and, as a consequence, less conspicuous spot somewhere in the town. I have learned since that it has indeed been moved to an other and quieter spot. The consequence is that now hardly anybody in Rotterdam knows of it at all.

But now listen how this monument was, shortly after its inauguration, spoken of in a folksong written and composed by the popular poet Speenhoff who was another citizen, but not a son either, of Rotterdam.

There used to be on guard near the monument a police constable; and Speenhoff has chosen this man as the typical representative of the population of the town and called his song 'The Constable of the Caland monument'. In his first stanza he gives an ironical description of the monument which he repeats in the for my purpose most important one which I will now quote in my own clumsy and unmetrical translation. The poet says, then, 'If one asks who was Caland the good fellow says: Caland does not regard me; he is no concern of mine. Caland is a monument in Caland Square: in a stone water basin there is running a fountain; there are, further, twins, plump as mud, who don't wear breeches and an angel in her shirt who is unable to fly. And I am only the constable of the Caland monument.' Now you know how the people of Rotterdam, the life of which *is* so to say the New Waterway, are acquainted with the performance, and honour the memory of, one of their great fellow citizens who, by the time that the quoted song was written, was dead only for a few years!

I might as well have chosen Plantin's senior by not so many years: Erasmus; Erasmus of Rotterdam. He too has a monument, a statue, in Rotterdam. He is standing and holding a book. When I was a boy one could almost always see fathers or mothers or nurses and little children intently looking at the statue and after the clock of

the main church had struck see some conversation, in a slightly disappointed way from the side of the children, going on. The joke was that the children were told that as often as Erasmus should hear the clock strike he would turn over a leaf of his book. The children complained that the clock had struck and that Erasmus had *not* turned a leaf. And the answer would be that he was likely not to have heard the clock strike. - And this was about what, on the average, the Rotterdammer knew of Erasmus.

I come to Antwerp and Plantin who maybe was a greater citizen of his town than Caland was of Rotterdam but, on the other hand, greater in a more special field; and dead, at that, for over three and a half centuries. He has, however, built his own monument - the patrician dwelling, printing house, typefoundry, and what not, in which we are now foregathering - in the living heart itself of a town that seems to have changed less than Rotterdam which, having developed later and quicker than Antwerp, is something entirely different from its own self of as little as a century ago.

May one expect that the great Plantin is better known by the people of Antwerp, taken on the whole, than Caland - who might be substituted by almost any great man of any other town - by that of Rotterdam? I am afraid that the answer will have to be in the negative.

Old Antwerp, the quarter in which the House of Plantin is to be found, is for the non native, the occasional visitor, of this town not too easy to find one's way in; it is, in fact, quite as mazy and difficult as, for instance, Covent Garden in London. The first several times I have been here I was in the company of one native of Antwerp or another. And so I have managed to lose my way, intending to go to this place, only once. That one and single time I had the good fortune to run into a kind and erudite lady from these parts whom I had met several times in this very house and who I knew to be one of its great friends. She of course directed me at once and thoroughly. As a consequence I cannot speak from my own experience. But several friends who, at some time, were unable to find their way to the Plantin Museum have assured me that unmistakable Antwerp citizens they had asked proved to be as wise as they were themselves: they seemed never to have heard of a

similar institution. One could even not tell how to go to the Friday market. - You will agree with me that, if there should be any ground at all for controversies between Antwerp and Rotterdam, it can certainly not be found in the one having a right to think of the other that it insufficiently knows or honours its great men of the past.

I am supposed, because asked, to talk on Plantin and our time; on, I take it, Plantin's influence in our time. I think my story proves that Plantin is unknown to the people at large and that, in consequence, there can be hardly any question of his influence on them. The august international train of lecturers who have preceded me have each of them dealt with a particular side of the many-sided phenomenon that was Christopher Plantin. In looking over the programme of this celebration I find that most subjects treated by them are before anything else of a historical nature; and as far as they can be said to be factual they are historical still because they deal with historical facts and material.

It is most decidedly beyond my competence to make out in how far an influence of Plantin can be traced in his capacity as the centre of a humanist circle, as a religious man - as such, surprisingly enough for a printer and publishers of bibles and other liturgical and religious books, we have heard precious little - or as anything of this same class.

Plantin, whom I have just called a many-sided phenomenon, was in several respects a great man. Greatest, perhaps, as a man of business. And it has, more than once, been justly said that hardly anything can be thought of that speaks more to the imagination of the masses than longevity combined with spectacular success in business; longevity rather of a firm or a house than of a single person. - Houses like Medici, Fugger, Rothschild, belong to the best known examples; in the publishing and printing trade Elsevier is better known and remembered than, for instance, Blaeu: most decidedly not because of the quality of their work, for in this respect Blaeu must be admitted to be the winner, but because of the public success with which, and the long stretch of time during which, members of the Elsevier family have been working in the Trade. - Plantin, during his just over thirty years of activity, laid the found-

ation for the astonishingly long life of the House of Plantin-Moretus. Might here an influence or possibility of an influence be found? My answer is no again. For success in business depends on the very personal qualities of single persons; personal qualities that, as a condition for success, have, moreover, to fit in the time in which those single persons live. - Has it not been said, over and over again, during the first years after the second world war, that the taxation systems of the countries that had been at war, and the unquenchable greed of the fisc in almost all of them, would prevent people from building up fortunes as we had seen in former times? And do we not all know instances of persons who have succeeded in collecting riches that are nearly unimaginable within ten years' time since the last war? Maybe they are speculators; but then, maybe Plantin, too, was a speculator: who knows? And I think speculating can neither be taught nor learned; if it does have a certain influence, this influence is of a thoroughly other nature than the radiation we are thinking of here and now.

Plantin as a bookbinder then. When he first came to Antwerp bookbinding was the craft he practised. - Has, besides paper making, any part of the Trade changed so fundamentally as bookbinding? How many people will there be in the entire world who still have a more or less distinct idea what bookbinding and *a* bookbinding, or a bound book, really are? For the several kinds of cases and covers, ephemeral in themselves, with which we stick, and try to keep, together our so much more ephemeral books, than those of Plantin's days were, are not really bookbindings and they should rather not be called thus. Plantin was, to the best of my knowledge, neither an experimentalist nor an innovator in the part of his craft that is called forwarding; nor was he, I think, very original or outstanding in the finishing, which includes the ornamentation, of his bookbindings. - Wise men amongst the limited number of real bookbinders the world still knows - like equally wise architects, makers of furniture, typographers, and other craftsmen - are aware that, for the time being, ornament is dead in our Western civilization. Perhaps it will revive - which would mean that it should have to be re-born entirely anew - but what is left of old ornament, that has a symbolic value, has been killed by ill-treatment and misuse by generations

before ours and by losing its symbolic meaning and value; and I for one can see nor believe that a more simple form of revival, than a laborious re-birth which might take centuries to be achieved, could be possible or would be able to have any genuine vitality. By having said this one has at the same time expressed the opinion that in the field of bookbinding, too, no influence of Plantin on our time can be traced.

Having achieved what he does have achieved in the publishing trade Plantin must have been a clever business man. Not being a publisher myself - nor, at that, really a business man -, and having only the faintest of notions of what goes on in the publishing trade, I must abstain from giving an opinion on this side of Plantin's activity. I am pretty sure, however, that no modern publisher will think of devoting his spare time, unless as an investigator into the history of his trade, in studying Plantin's business methods. The modern publisher knows as well as, nay better than, I do that Plantin and his methods have nothing to teach him.

There have been lectures, during the present celebration which is now nearing its end, on the physical sides of Plantin's books; and I well understand, even though I have so far only delivered some small talk on other facets of the object of our celebration, that its organisers have expected and wanted me to say something on his influence during our time, if it can be detected, on the physical side of modern book production.

I have delayed so long coming to my proper subject in order to soften an inevitable feeling of disappointment. Here, too, I do not see much that could prove that Plantin, though gone from this world these three hundred and sixty-six years, should still be regarded as, in some ways, a living personality.

Plantin and his work are typically and undeniably of the sixteenth century. It is undeniable, too, - and besides that I think rather logical - that, in book production, after the era of William Morris and his direct influence had come to a close - that is, roughly speaking, since the first world war - the makers of books should no longer believe in the fifteenth century as having the monopoly of all means of grace.

Dr Stanley Morison has told us, many a time, that the type face

which Aldus Manutius used for Pietro Bembo's *De Aetna* was the first roman that had shaken itself free from the direct calligraphic influences characteristic for the type faces used by Aldus's immediate predecessors. I should not like to gainsay this verdict. And, yet, to me this face, produced on the verge of the sixteenth century, is not, if free from all too direct calligraphic influence, really and purely typographic. It has been the sixteenth century French puchcutter, and typefounder and printer, Claude Garamont who created the first roman type face in which hardly a trace of evident or visible calligraphic influence can be found. (And, when I say Garamont, I of course mean the true vintage and not the seventeenth century Jean Jannon of Sedan on whose romans several, and too many, of the modern versions of so-called Garamont are based.) - Besides the undeniably typographical type face that, after developing in this way or other and through a number of mostly abortive tentative forms, has come back to as the prototype of sound type design the sixteenth century has also created the title page as, in principle, we still know and use it. - It has, too, seen the birth of the first monstrosity in mature typography; of the class of printing types commonly called *Caractères de Civilité* the first of which was, as far as we know, cut by Claude Garamont's younger contemporary Robert GranIon. (GranIon has, at the same time, cut a number of italics which certainly belong to the very best ever produced.)

In Plantin's workshop there have been used type faces by Garamont and several other great French punchcutters - some of the original punches, and quite a number of matrices and strikes, still remain in the archives of his House - and the average of his performances must be said to be of sound and good taste. There was in use, for certain liturgical books, a specifically Spanish blackletter of a particularly fine design which is still the delight of the great friend of this House Professor Ray Nash who has also lectured for us. - Numbers of title pages there have been made of which, if not for their logical structure then at least for their decorative value, a lot could be learned by many a typographer of our day. - The monstrosity I have mentioned, the *Caractères de Civilité*, Plantin has not resisted; or perhaps one should say not been able to resist or to reject; - on the contrary: Plantin has not only profusely used the

firstlings by Robert Granion but also caused Flemish craftsmen, such as Ameet Tavernier and Henrik van der Keere - and possibly even GranIon himself -, to cut further versions and body sizes of this most unreadable, and (technically speaking) utterly clumsy and detestable though cleverly made, class of type faces. In this respect, therefore, he made no exception: a flaw - on taste, on reason, on whatever it may be - can be found almost everywhere and in any man alive.

But, again, Plantin's influence; and now in particular the influence of his typography in our time!

I can hardly call it influence when which has happened rather frequently, Plantin's name has been used for series of type faces which, as Mr Harry Carter might have said (as he once, many years ago, did when speaking of a type face that, too, was named after a distinguished typographer of the past, - which ‘useful though they may be have little or nothing to do with the original from which they derive their name’; or for printing offices when they just happen to be established in the city or the country, or not even that, where Plantin operated his; or for typefoundries. All this is done, like so many things, for publicity's sake; and nobody present here can more strougly dislike, than I do, the ways and means of modern publicity because of their immorality and their lack of taste.

One of the greatest living typographers - on whom, just before the last world war, Dr Morison has written a fine eulogy which I am afraid is little known but which should be read by everybody who has an interest in these matters -; one of the greatest living typographers who, being eighty-five, may well be the oldest practising one in the craft at the same time is, of all those I know or know of, the man who perhaps has undergone the strongest and most direct influence of sixteenth century typography.

He is a great master of so-called period typography - a way of working, of arranging texts, that aims at suggesting in the typography of a book the period in which the printed text was written: a principle of which I cannot call myself, for many reasons, either an admirer or even a friend - but, of whatever period he, the master I and now talking of, is thinking, it remains obvious in all his achievements that the sixteenth century in typography, and above

all its airiness and delicacy, is the period of his predilection. - He has also worked as a designer of type. During his youth he has learned, from William Morris and his followers, that never a finer type face has been produced than that of the Frenchman from Tours, who about 1470 started printing in Venice, Nicolas Jenson. All his performances in the field of type design are closely based on Jenson's letters. And I think it a remarkable fact that he has managed to give the ultimate version of his roman, while he is rather scrupulously following his fifteenth century models, a distinct sixteenth century flavour.

I have named Bruce Rogers and his *Centaur* roman.

I cannot see, however, that Plantin and his work count for anything in the work of this great American master. Tours, said to be the cradle of Plantin, is there in Nicolas Jenson who had been a Master of the Royal Mint at Tours before becoming a printer; so Tours is there: but not the Master of the Golden Compasses. - For his typography, as far as it is influenced by or perhaps it is better to say as far as he has learned from the sixteenth century, he seems rather to have found his inspiration in the books of Plantin's older contemporaries such as Geoffroy Tory, Claude Garamont, the Estiennes,

Still there is one side of Christopher Plantin's activities - a side which I have not mentioned so far - part of which must be taken to have a very distinct influence, during our days, on a considerable number of people.

I think I have not been to any country without finding in one or more houses, framed or pinned to some wall or door, a print of his sonnet ‘Le Bonheur de ce Monde’ either bought in this house or printed, or maybe calligraphed, in some other place: quite a number of various settings there must exist.

A remarkable thing it is that in any company having this sonnet before their eyes there are always people who proclaim to detest this tame and lame philosophy of domestic bliss - as they call it - and others who think it one of its most sublime expressions. I certainly do not belong to those who absolutely detest the sonnet's contents. I only ask myself, sometimes, what its modern

fervent admirers, living in their tiny little flats on fifth or sixth floors, think when they read about ‘un jardin tapissé d'espaliers odorans’; and then I still do not talk of ‘dire son chapelet en cultivant ses entes’! But, anyhow, the widespread worship of ‘Le Bonheur de ce Monde’ is there to prove that at least something of Christopher Plantin is still alive and has an undeniable influence in our time.

But if I could have my say in this matter I should by far prefer to be aware that his other verses, also sold in this house, - and written, as I like to think, with and out of the wisdom of a man who feels that he is going to die soon - I mean the distich

> ‘Un labeur courageux, muni d'humble constance,
> Résiste à tous assauts par douce patience’

were the ones that are liked so much; for if there is anything our time can do with it is people who live up to this maxim that conveys the principle lying at the root of Plantin's greatness.